LIBER SACRAMENTORUM

NOTES HISTORIQUES ET LITURGIQUES

SUR LE

MISSEL ROMAIN

PAR S. ÉM. LE CARDINAL SCHUSTER, O. S. B.

Archevêque de Milan.

TOME SIXIÈME

L'ÉGLISE TRIOMPHANTE

(Les Fêtes des Saints durant le Cycle de Noël.)

BRUXELLES

VROMANT & Cº, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

3, RUE DE LA CHAPELLE

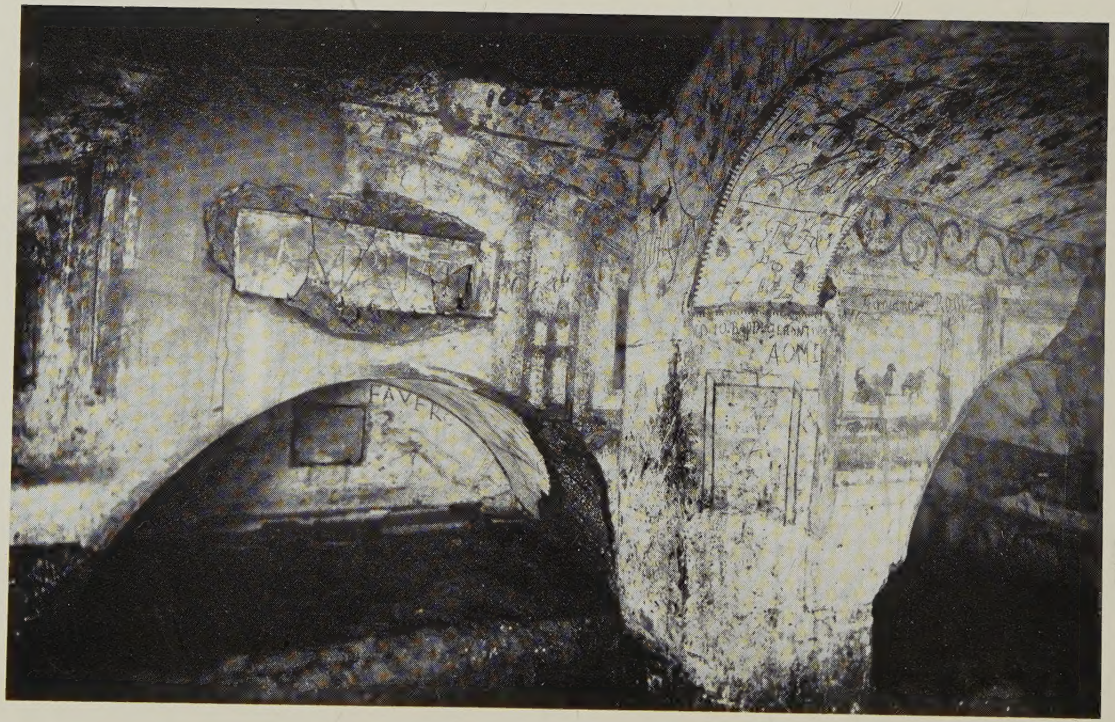
Dépôt à Paris : 37, rue de Lille (VIIe)

1930

LIBER
SACRAMENTORUM

NOTES HISTORIQUES & LITURGIQUES
SUR LE MISSEL ROMAIN

TRADUIT DE L'ITALIEN
AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR



Cimetière de Domitille (début du IIe siècle). CUBICULUM AMPLIATI

LIBER SACRAMENTORUM

NOTES HISTORIQUES ET LITURGIQUES

SUR LE

MISSEL ROMAIN

PAR S. ÉM. LE CARDINAL SCHUSTER, O. S. B.

Archevêque de Milan.

TOME SIXIÈME

L'ÉGLISE TRIOMPHANTE

(Les Fêtes des Saints durant le Cycle de Noël.)

BRUXELLES

VROMANT & Cº, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

3, RUE DE LA CHAPELLE

Dépôt à Paris : 37, rue de Lille (VIIe)

1930

IMPRIMATUR :
Mechliniae, 18 Octobris 1930.
J. Thys, can., lib. cens.

Des presses de l'imprimerie Vromant & Cº
3, rue de la Chapelle, Bruxelles

TITYRE · TV · FIDO · RECVBANS · SVB · TEGMINE · CHRISTI
DIVINOS · APICES · SACRO · MODVLARIS · IN · ORE
NON · FALSAS · FABVLAS · STVDIO · MEDITARIS · INANI
ILLIS · NAM · CAPITVR · FELICIS · GLORIA · VITAE
ISTIS · SVCCEDENT · POENAE · SINE · FINE · PERENNES
VNDE · CAVE · FRATER · VANIS · TE · SVBDERE · CVRIS
INFERNI · RAPIANT · MISERVM · NE · TARTARA · TAETRI
QVIN · POTIVS · SACRAS · ANIMO · SPIRARE · MEMENTO
SCRIPTVRAS · DAPIBVS · SATIANT · QVAE · PECTORA · CASTIS
TE · DOMINI · SALVVM · CONSERVET · GRATIA · SEMPER

CHAPITRE PREMIER

LES « NATALITIA MARTYRUM » DANS L'ANCIENNE TRADITION LITURGIQUE DE ROME

C'EST dans l'antique liturgie funéraire qu'il faut rechercher les origines du culte liturgique des saints. Quand le temps de l'épreuve présente s'était écoulé, le fidèle qui avait cru au Christ et qui, durant sa vie, avait manifesté cette foi par des œuvres dignes d'un membre de la rédemption et d'un fils de Dieu, passait, à travers l'étroite porte de la mort, à la jouissance éternelle de cette lumière, de cette paix et de cette vie qui constituent l'héritage des enfants de Dieu. Le triomphe sur la mort, remporté par le Christ, était aussi le gage de la victoire de tous ses disciples sur l'antique adversaire. Quand ceux-ci, qui durant leur vie s'appelaient déjà fils de résurrection, confiaient en mourant à la terre leur dépouille endormie, ce n'était pas tant pour rentrer nus dans le sein de la mère commune que pour y déposer le grain de froment, qui, ainsi seulement, pouvait germer et revivre sur une tige nouvelle.

Avec cette mentalité, toute pénétrée de l'Évangile et de la prédication de saint Paul sur la résurrection et sur la parousie, les premières générations chrétiennes envisagèrent le problème eschatologique d'une âme sereine, nous dirions même joyeusement heureuse, et, avant saint François, elles entourèrent notre *sœur la mort* corporelle des marques du plus vif respect. A cet égard, significatif est le soin que les chrétiens eurent, dès le début, d'ensevelir les fidèles autant que cela leur était possible dans des tombeaux distincts et non entremêlés avec les païens. Une même pensée leur inspira d'épargner aux membres rigides des fidèles, tant les horreurs de la crémation que l'entassement des cadavres dans les *puticuli* funéraires des païens. Les corps des chrétiens devaient être chastes jusque dans le lit funèbre de la tombe, et l'on aurait jugé un crime contre le Saint-Esprit

d'attenter à la persistance ou à la pureté de son temple matériel qu'était, en effet, le corps de chaque fidèle baptisé.

Il y a plus. En ce premier âge d'or de l'Évangile, on ne parlait pas même de mort. « Celui qui croit en moi, — avait dit le Christ, — même s'il meurt aura la vie et ne mourra pas pour toujours. » C'est pourquoi le départ du fidèle pour l'autre monde n'était jamais appelé mort mais seulement terme de l'épreuve; *defunctus :* celui qui a accompli son temps de service en cette milice terrestre.

Par analogie avec ce concept, le lieu où la dépouille mortelle des baptisés attend en paix l'appel de l'Ange de la résurrection ne pouvait en aucune manière être considéré comme la *domus aeternalis*, le sépulcre des païens consacré aux dieux Mânes. Dans le langage chrétien il se nomme simplement au contraire *locus* ou *loculus*, creusé dans le labyrinthe du commun *accubitorium* ou *coemeterium* comme l'on disait en s'inspirant d'un mot grec, le dortoir où le défunt *requiescit*, repose en paix, dans l'attente de l'appel du Christ.

Au IVe siècle, saint Jérôme, décrivant l'ensevelissement de saint Paul ermite, nous parle de psaumes et de chants *ex christiana traditione*, que saint Antoine aurait exécutés en cette circonstance. Quelque séduisante que soit une reconstruction de cette liturgie funèbre basée sur les indices qu'on trouve dans les écrits des saints Pères et dans l'épigraphie chrétienne, elle sort du sujet que nous nous sommes proposé. Laissant donc de côté le texte de saint Paul aux Corinthiens, où il mentionne l'usage qui s'était introduit chez eux de conférer le baptême *pro mortuis*, c'est-à-dire pour ceux qui avaient expiré avant d'avoir pu le recevoir selon leur désir, nous nous bornons à faire remarquer que, au moins dès la fin du Ier siècle, l'offrande eucharistique était mise en relation avec l'ensevelissement des défunts, comme le véritable *sacrificium pro dormitione*, pour le repos de leurs âmes.

Un passage de la lettre de saint Ignace aux Romains y fait allusion, là où il souhaite que la nouvelle de son martyre leur arrive précisément au moment où l'autel est préparé, en sorte que tous en chœur puissent élever une hymne d'action de grâces à Dieu qui a daigné appeler à Lui en Occident l'évêque de

la lointaine Syrie. Πλέον μοι μὴ παράσχησθε τοῦ σπονδισθῆναι θεῷ, ὡς ἔτι θυσιαστήριον ἕτοιμόν ἐστιν· ἵνα ἐν ἀγάπῃ χορὸς γενόμενοι ἄσητε τῷ Πατρὶ ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ, ὅτι τὸν ἐπίσκοπον Συρίας ὁ Θεὸς κατηξίωσεν εὑρεθῆναι εἰς δύσιν ἀπὸ ἀνατολῆς μεταπεμψάμενος [1]. Cet autel préparé est précisément en relation avec l'offrande du Sacrifice Eucharistique. Un texte très important relativement à ces premières fêtes des Martyrs se trouve dans l'Épître de l'Église de Smyrne sur le martyre de saint Polycarpe, là où ces fidèles souhaitent de célébrer le premier anniversaire de leur évêque près de sa tombe." Ἐνθα ὡς δυνατὸν ἡμῖν συναγομένοις ἐν ἀγαλλιάσει καὶ χαρᾷ, παρέξει ὁ Κύριος ἐπιτελεῖν τὴν τοῦ μαρτυρίου αὐτοῦ ἡμέραν γενέθλιον [2].

Avec son style caustique habituel, Tertullien mentionne ces messes d'anniversaires pour les défunts dans l'opuscule *De exhortatione castitatis*, où, pour dissuader un veuf de se remarier, il dit un mot de la situation embarrassante du bigame qui, uni par le mariage avec une seconde femme, assiste toutefois au service funèbre annuel célébré pour la première. *Neque enim pristinam poteris odisse, cui etiam religiosiorem reservas affectionem, ut iam receptae apud Dominum, pro cuius spiritu postulas, pro qua oblationes annuas reddis. Stabis ergo ad Dominum cum tot uxoribus, quot in oratione commemoras? Et offeres pro duabus? Et commendabis illas duas per sacerdotem de monogamia ordinatum, aut etiam de virginitate sancitum, circumdatum virginibus ac univiris, et ascendet sacrificium tuum libera fronte* [3]?

Saint Cyprien se reporte, lui aussi, à ce *sacrificium pro dormitione* à propos d'un certain Geminius Victor, qui, malgré la défense d'un concile, avait, dans son testament, nommé tuteur le prêtre Geminius Faustin. L'évêque de Carthage prescrit donc que la loi soit appliquée et que le défunt soit privé tant de l'honneur de la messe funèbre que de la commémoration aux diptyques : *ne quis frater excedens, ad tutelam vel curam clericum nominaret, ac si quis hoc fecisset, non offerretur pro eo, nec sacrificium pro dormitione eius celebraretur* [4].

1. S. Ignat., *Ep. ad Rom.*, c. II, *P. G.*, V, col. 688.
2. *Epist. Eccl. Smyrn.*, c. XVIII, *P. G.*, V, col. 1044.
3. Tert., *Liber de exhort. castitatis*, c. XI, *P. L.*, col. 975.
4. Cypriani, *Epist.*, LXVI, *P. L.*, IV, col 711.

Le chapitre des *Confessions* de saint Augustin (L. IX, ch. XII) où sont décrites les funérailles de sainte Monique, est trop gracieux et trop important à la fois pour qu'on puisse omettre de le rappeler au moins ici. La veuve de Patrice est morte dans une petite propriété aux environs d'Ostie, où elle s'était arrêtée afin de reprendre des forces avant d'entreprendre la traversée de la mer pour retourner en Afrique avec sa famille. A peine sa mort connue, un grand nombre de fidèles se rassemble en sa maison. Le cadavre est disposé sur le lit funèbre par les personnes appliquées à cet office, *de more, quorum officium erat*, probablement des diaconesses, veuves et âgées, ou d'autres pieuses femmes, qui se prêtaient habituellement à cette œuvre de miséricorde.

Le lendemain matin se fait le transport funèbre. Selon un usage particulier d'Ostie, *sicut illic fieri solet*, durant la messe — le *sacrificium pretii nostri* — le corps est déjà placé *iuxta sepulcrum*, donc dans l'église même. Quand le rite sacré est terminé le cadavre est déposé, *deponeretur*, dans la tombe, tandis qu'Augustin, tout affligé, retourne chez lui. Vers le soir, le futur évêque d'Hippone cherche un soulagement à sa douleur en allant aux thermes prendre un bain, chose à quoi les Romains savaient difficilement renoncer. Le neuvième livre des *Confessions* s'achève en demandant aux lecteurs une prière pour les parents d'Augustin : *Meminerint ad altare tuum Monicae famulae tuae, cum Patricio quondam eius coniuge.*

Il semble qu'à l'origine les messes funèbres, aux jours anniversaires tant des martyrs que des simples défunts, étaient, en certains endroits, célébrées directement sur leur tombe. Cette coutume n'était toutefois pas exempte d'inconvénients, aussi, selon le *Liber Pontificalis*, le pape Félix I^er^, au III^e^ siècle, *constituit supra sepulchra martyrum missas celebrarentur*, c'est-à-dire qu'il en restreignit l'usage aux seuls tombeaux des martyrs.

Pour l'histoire des origines du culte des martyrs, il est important de noter qu'aux premiers siècles nous trouvons l'expression liturgique de cette vénération, de préférence en relation avec leurs tombeaux. La liturgie des martyrs nous apparaît donc comme une forme particulière de liturgie funèbre se déroulant

par suite presque exclusivement autour de la tombe, et elle comporte plusieurs rites et usages empruntés aux coutumes funéraires de l'époque.

Nous entendons ici faire allusion aux repas funèbres, à l'effusion d'essences parfumées et aux libations que l'on faisait tant sur les tombes des simples défunts que sur celles des martyrs, et dont sont restés tant de souvenirs dans les cimetières chrétiens de Rome et de l'Italie. A ce genre de documents appartiennent ces centaines de graffites découverts récemment dans l'antique *basilica Apostolorum ad catacumbas*, sur la voie Appienne, où il est souvent fait allusion à l'accomplissement du vœu fait par ces premiers fidèles, de servir des rafraîchissements — *refrigerium* — en l'honneur des apôtres Pierre et Paul, et à l'avantage des pauvres. Au cimetière de Priscille également, se trouve un graffite de l'an 373 avec les mots : *ad calice benimus*.

... IDVS FEBR
... CONS GRATIANI III ET EQVITI
FLORENTINVS FORTVNATVS ET
LIX AD CALICE BENIMVS

Saint Augustin à son tour nous atteste qu'en Afrique sa mère avait coutume de porter *ad memorias sanctorum... pultes et panem et merum*. De ce vin toutefois, Monique, élevée dès l'enfance dans la plus rigide sobriété, ne se versait qu'une petite coupe, et encore le mélangeait-elle de beaucoup d'eau tiède, selon l'usage des anciens. En outre elle faisait part de sa petite corbeille aux pauvres, et quand il fallait visiter plusieurs de ces tombes vénérables, c'était toujours cette même petite coupe, qui, remplie une fois pour toutes au début, faisait le tour de la nécropole [1].

Une autre coutume classique, passée ensuite dans la liturgie chrétienne, était celle de répandre des fleurs sur les tombes des êtres chers, et, à travers des ouvertures pratiquées à cette fin dans le couvercle du sarcophage, de faire couler des liquides parfumés sur les corps. On a trouvé une preuve de cette coutume, il y a quelques années, dans la *basilica Apostolorum* sur la voie Appienne, où l'on a observé que dans l'intérieur

1. *Conf.*, lib. VI, c. II.

du couvercle de l'urne funéraire avait été fixé un petit chalumeau ou tube métallique, à travers lequel le baume coulait goutte à goutte sur le corps du défunt. Prudence mentionne l'une et l'autre coutumes :

Nos tecta fovebimus ossa
Violis et fronde frequenti,
Titulumque et frigida saxa
Liquido spargemus odore [1].

Parfois pourtant ces usages classiques donnèrent lieu à des abus, si bien que l'Église dut intervenir énergiquement en les prohibant. Un texte important de l'abbé Schnoudi († après 451) nous décrit ainsi les fêtes de ses compatriotes égyptiens : *Adire loca Martyrum ut ores, legas, psallas, sanctifices te et sumas Eucharistiam in timore Dei, bonum est. At concinere ibi, edere, bibere, ludere, magis adhuc fornicari, homicidia committere... iniquitas est. Sunt alii intus qui psallunt, legunt et celebrant mysterium, dum foras alii totam viciniam resonare faciunt voce cornuum et tibiarum. Sanctuarium martyrum, domus Christi. Fecistis eam forum nundinarium, fecistis eam mercatum mellis et anulorum aliarumque rerum; fecistis locum ubi aestimetis vitulos vestros, ubi stabulent asini vestri et equi, ubi rapiatis res venum adlatas. Vix qui mel vendit, hominibus conductis qui pro eo pugnent, salvus evadit... Multi sunt qui eo veniunt ut polluant templum Dei et faciant membra Christi membra meretricis... Ne sinatis ut loca martyrum occasionem vobis praebeant ad carnem vestram corrumpendam in sepulchris adiacentibus et in aliis locis vicinis, neve in recessibus qui in eis sunt* [2].

Le tableau tracé ici par Schnoudi est un peu forcé et dépeint l'état d'âme des populations rurales de l'Égypte. Il ne nous étonne pourtant pas, car tous les temps se ressemblent.

Le sens chrétien saisit dès le début la valeur apologétique du sang versé pour rendre témoignage à l'Évangile, et plaça les martyrs dans une catégorie funéraire parfaitement distincte de celle des autres saints. Pour les simples fidèles morts *cum signo*

1. Prud., *Cathem.*, X, *P. L.*, LIX, col. 888.
2. Zoega, *Catalogus Cod. copticorum manuscr. qui in musaeo borgiano Velitris adservantur*, pp. 423-424.

fidei on demandait la paix et le rafraîchissement au Seigneur; tandis que, suivant la gracieuse observation de saint Ambroise, on aurait cru offenser le martyr si l'on eût intercédé pour lui. La première génération chrétienne invoquait même les martyrs, afin que devant le divin Juge ils se fissent les avocats des fidèles à eux recommandés, et qu'avec la surabondance de leurs mérites ils suppléassent aux inévitables manquements des pauvres mortels. *Martyres Sancti* — est-il dit dans une belle épigraphe d'Aquilée — *in mente avite Maria.* — *Sancte Laurenti suscepta habeto animam eius* — voyons-nous, sculpté dans une pierre du cimetière de Cyriaque. — *Domina Basilla commendamus tibi Crescentinus et Micina filia nostra* — s'écrient des parents désolés qui dictèrent une épitaphe du cimetière de Basilla, épitaphe conservée actuellement au musée du Latran. — *Addetur et tibi Valentini glodria sancti* — est-il souhaité à un certain Félix, médecin et prêtre, enseveli sur la voie Flaminienne, dans le cimetière de Saint-Valentin.

Le Sacramentaire Léonien contient des formules inspirées par la même pensée : *Oblationes nostras, Domine, quaesumus, propitiatus intende, quas et ad honorem sancti Martyris tui Laurentii nomini tuae maiestatis offerimus, et pro requie famuli tui (Simplicii) episcopi suppliciter immolamus.*

Cependant les martyrs, malgré toute la sublimité de leur mérite, partagent la paix du tombeau avec leurs moindres frères dans la foi, et reposent dans le même cimetière que les simples fidèles. Bien plus, leur *loculus* fait parfois partie de tout un système ou ordre de tombes, creusées dans le tuf lithoïde des galeries à l'usage de toute la communauté chrétienne; et, sauf le titre de *martyr* tracé sur la plaque de marbre clôturant le tombeau, ces sépulcres ne se distinguent en rien de ceux des autres fidèles.

On n'avait pas encore érigé les grandioses basiliques constantiniennes où l'art byzantin, élevant les saints sur les hautes voûtes dorées de l'abside et de l'arc triomphal, devait les éloigner par trop de nous, pauvres pygmées du christianisme. Dans les catacombes au contraire, les chrétiens, en vénérant les martyrs, se rappellent que, jusqu'à hier, ces héros de la foi avaient été leurs concitoyens, leurs voisins, leurs parents, leurs

amis. Ils leur conservent donc toute leur ancienne confiance, et les appellent par leur nom, tout simplement et sans autre titre : ΑΝΤΕΡΩC · ΕΠ — ΠΟΝΤΙΑΝΟC · ΕΠΙCΚ · ΜΡ — *Commando Basilla innocentia Gemelli.* Tout au plus leur donnent-ils le titre de *domini* ou seigneurs : *Refrigeret tibi Dominus Ippolitus. — Locus Felicitatis quae deposita est natale domnes Theclae — ... depositus in pace in natale domnes Sitiretis — ... arcosolium in Callisti ad domnum Caium — ante domna Emerita.*

Plus tard seulement les martyrs acquirent dans l'usage populaire le titre de bienheureux : — *... ad mesa beati Martyris Laurentii descendentibus in cripta parte dextra — Beati Martures Felix et Fortunatus — ... et a Domino coronati sunt beati confessores comites Martyrorum* — pour arriver enfin au titre plus expressif de *sancti : — Abundio Presbytero martyri Sancto dep. VII id. dec. — Ianuarius et Silana locum besomum emerunt at Sancta Felicitatem. — ... Sancte Laurenti suscepta habeto animam eius.*

Toutefois, cette appellation de *Sancti* n'avait pas alors ce sens spécial qu'elle a assumé par la suite dans la terminologie liturgique. C'était simplement un titre d'honneur et de vénération, qu'on donnait parfois même à des personnes vivantes, éminentes par la vertu ou par leurs fonctions dans l'Église. Ainsi saint Jérôme l'attribue-t-il à la veuve Marcella et à plusieurs de ses correspondants.

Dans une inscription votive, commémorative de travaux exécutés dans la basilique de Saint-Sébastien sous le pontificat d'Innocent I[er], il est dit :

TEMPORIBVS SANCTI
INNOCENTI · EPISCOPI
PROCLINVS · ET · VRSVS · PRAESBB
TITVLI · BYZANTI
SANCTO · MARTYRI
SEBASTIANO · EX · VOTO · FECERVNT

Dans une autre inscription du cimetière de Commodille, un certain Maxime, prêtre du titre de Sabine, présent à la stipulation du contrat de vente du tombeau, est décoré du titre de *sanctus :*

CAIANVS EMIT CVM VIVIT
SIBI ET VXORI SVAE AB ADEO
DATO FOSSORE SVB PRESEN
TI SANCTI MAXIMI PRESBITERI
. . . . . P.

Quoique les dépouilles mortelles des martyrs reposassent dans le cimetière commun, parmi celles des simples fidèles, le titre seul de la sanglante confession de leur foi était pourtant tel qu'il les couvrait d'une immense gloire, et faisait de leur tombe un but de la dévotion publique.

Dans les catacombes on distingue aujourd'hui encore les signes de la piété populaire envers les martyrs, piété qui a induit les fidèles à cribler de tombes les murailles contiguës aux sépulcres des martyrs les plus vénérés, afin de disposer près de leur *loculus* celui de leurs chers défunts. ... *Sepulchrum intra limina Sanctorum... accepit, quod multi cupiunt et rari accipiunt,* est-il dit dans une épigraphe du musée Borgia à Vellétri.

Dans une inscription de Trèves, nous trouvons exprimée très délicatement la pensée qui induisait alors les fidèles à rechercher pour leurs défunts cette proximité matérielle des tombeaux des martyrs ... *Meruit sanctorum sociari sepulchris, quem nec tartarus furens, nec poena saeva nocebit.*

Saint Ambroise était inspiré de la même pensée quand, à Milan, il avait fait ensevelir son frère Satyre à côté du martyr Victor, dans l'espérance que le sang précieux du héros rejaillirait sur les *finitimae exuviae,* et les laverait de toute tache de péché.

Il est souvent fait mention, dans les catacombes romaines, de ces tombeaux que les fidèles se procuraient près de ceux des martyrs. En voici quelques exemples :

SERPENTIV
S • EMIT • LOCV
A • QVINTO FOSSORE
AD • SANCTVM • CORNELIVM

La tombe de saint Corneille se trouvait dans une sorte de salle éclairée par un lucernaire, dans l'*area* de Lucine au cimetière de Callixte.

IANVARIVS ET SILANA
LOCVM BESOMVM
EMERVNT AT SANCTA FELICITATEM

Janvier et Silana, mari et femme, portaient le nom de deux enfants de sainte Félicité. Ils se préparèrent donc une tombe sur la voie *Salaria nova*, près du sépulcre où reposait la glorieuse martyre avec son plus jeune fils, Silvain.

Cette autre inscription provient de la voie Lavicane :

. . . . . .
QVOR SVN NOMI
NAE MASIMI
CATABATICV
I SECVNDV
MARTYRE
DOMINV
CASTOLV ISCALA

La tombe se trouvait donc à l'étage inférieur, ou au second, près de l'escalier conduisant au sépulcre de saint Castulus.

L'inscription suivante, du cimetière de Cyriaque sur la voie Tiburtine, évoque la table ou l'autel érigé sur la tombe de saint Laurent :

FL. EVRIALVS · V · H. CONPA
RAVIT · LOCVM · SIVI · SE
VIVO · AD · MESA · BEATI
MARTVRIS · LAVRENTI · DE
SCENDENTIB · IN · CRIPTA · PAR
TE · DEXTRA · DE · FOSSORE
V ..... CI · IPSIVS
DIE · III · KAL. MAIAS · FL. STILICO
NE · SECVNDO · CONSS

Le tombeau d'Eurial se trouvait donc près de l'autel de saint Laurent, à droite, quand, de la basilique constantinienne primitive, l'on descendait à la crypte du martyr.

FELICISSIMVS · ET · LEOPARDA EMERVNT
BISOMUM · AT · CRESCENTIONEM MARTYREM
INTROITV

Le bisôme, c'est-à-dire la tombe pour deux corps, se trouve dans le cimetière de Priscille, devant l'entrée du *cubiculum*

clarum du martyr Crescention près duquel fut aussi déposé le corps du pape Marcellin.

Cette grande dévotion envers les martyrs fit que, dès la première heure, leur anniversaire, près de leurs tombes respectives, fut célébré non pas simplement par leurs parents ou leurs amis, comme il en était pour les autres défunts, mais par la communauté chrétienne tout entière, dont les martyrs étaient comme les grands frères et les fils premiers-nés. *Dies eorum quibus excedunt, adnotate* — écrit saint Cyprien à l'égard de quelques chrétiens détenus en prison, mais déjà condamnés à mort pour la foi — *ut commemorationes eorum inter memorias martyrum celebrare possimus* [1].

Il est important de noter ici que le rite de ces commémorations annuelles des martyrs conserva durant plusieurs siècles son caractère funéraire primitif. Nous devons affirmer, contre les protestants, que le culte des saints, tel qu'il est entendu aujourd'hui dans l'Église catholique, est vraiment primitif dans la tradition ecclésiastique et trouve mille confirmations dans les catacombes romaines elles-mêmes, où les martyrs sont maintes fois invoqués pour la consolation des vivants et pour le salut des défunts : PAVLE ET PETRE PRO ERATE ROGATE, écrit un certain Eras sur la paroi de la *triclia* découverte il y a quelques années sous la *basilica Apostolorum* de la voie Appienne. *Te suscipiant omnium ispirita Sanctorum* — est-il souhaité à un défunt nommé Paul dans une belle inscription cimitériale transportée à Carseoli. *Refrigeret tibi Deus et Christus et Domini nostri Adeodatus et Felix* — écrit quelqu'un sur une tombe du cimetière de Commodille.

Ces instantes et affectueuses prières aux martyrs, que nous trouvons dans un grand nombre de monuments des trois premiers siècles, démontrent que si, dans le culte liturgique envers ces héros de la foi, entrèrent au début quelques rites funéraires communs aux autres défunts et aux païens eux-mêmes, cependant le concept qui inspirait ces primitifs anniversaires des martyrs dans les catacombes, était absolument distinct de celui qui se manifestait à l'occasion des honneurs funèbres rendus aux simples fidèles.

1. S. Cyprian *Epist.*, XXVII, *P. L.*, IV, col. 337.

C'est ce que déclare si bien l'Église de Smyrne à l'occasion du martyre de saint Polycarpe : *In exultatione et gaudio congregatis, Dominus praebebit natalem martyrii eius* (Polycarpi) *diem celebrare, tum in memoriam eorum qui certamina pertulerunt, tum ut posteri excitati sint et parati* [1].

Certaines formules funéraires du Sacramentaire Léonien nous surprennent quelque peu, là par exemple où l'on prie pour l'âme du pape Sylvestre Ier, dont d'ailleurs on loue la vie : *Deus, confitentium te portio defunctorum, preces nostras quas in famuli tui Sylvestri episcopi depositione deferimus, propitiatus assume ; ut qui nomini tuo ministerium fidele dependit, perpetua sanctorum tuorum societate laetetur*... La difficulté est plus apparente que réelle. D'abord, il ne s'agit pas d'un martyr, mais d'un de ces confesseurs, dont le culte se développa dans l'Église plus tard seulement, et comme en dépendance de celui rendu aux martyrs. De plus, si l'on adresse des prières au Seigneur pour l'âme du pape Sylvestre, il faut pourtant remarquer que la collecte léonienne est probablement contemporaine de la mort du Pontife, alors qu'on ne pouvait encore émettre un jugement définitif sur les mérites et la sainteté du défunt. Aujourd'hui encore l'Église use de la même très prudente circonspection quand elle veut que les honneurs des saints ne soient décernés aux défunts, martyrs ou non, qu'après un jugement et après leur solennelle *vindicatio* de la part de l'autorité ecclésiastique.

En somme, cette autorité, dès l'antiquité, exerçait un contrôle sur le culte que l'on rendait aux martyrs et se réservait le droit de décider dans chaque cas si la mort sanglante subie par l'un des fidèles, de la main des païens, constituait ou non un exemple de martyre chrétien et représentait vraiment le *testimonium* sanglant de la divinité de la doctrine évangélique.

A l'origine de l'histoire du schisme des Donatistes en Afrique se trouve impliquée une femme nommée Lucilla, laquelle avait juré une haine mortelle à l'archidiacre Cécilien, parce que celui-ci l'avait blâmée d'avoir, avant la Communion, baisé les reliques d'un soi-disant martyr non encore approuvé par l'Église de Carthage : *Quae ante spiritalem cibum et potum, os nescio cuius mar-*

1. *Epist. Eccl. Smyrn.*, c. XVIII, *P. G.*, V, col. 1043.

tyris, si tamen martyris, libare dicebatur : et cum praeponeret calici salutari os nescio cuius hominis mortui, et si martyris, sed necdum vindicati, correpta, cum confusione discessit irata [1].

Du fait que, dans les catacombes romaines, le titre de *martyr*, sur les tombes de plusieurs papes du IIIe siècle, apparaît parfois gravé par une autre main que le nom lui-même, certains ont conclu que cela serait dû précisément au retard causé par l'enquête qui devait précéder leur *vindicatio*. Par elle-même, cette hypothèse ne serait pas improbable; cependant elle ne semble pas suffire ici à expliquer que ce titre de *martyr* ait été ajouté de seconde main, même sur l'épitaphe de ces pontifes qui, immédiatement après leur mort, furent indiscutablement reconnus comme vrais et légitimes martyrs de l'Église, tels les papes Fabien et Pontien. Étant donné la notoriété du martyre de ces pontifes, on n'estima pas nécessaire, au temps de leur ensevelissement, l'apposition du titre *martyr*, d'autant plus qu'alors le siège papal était vacant. L'épithète fut sans doute gravée du temps de Sixte III.

A la *vindicatio* et aux enquêtes juridiques qui la précédaient fait allusion un poème pseudo-damasien en l'honneur du martyr Némésius. Sa tombe — y est-il dit — était demeurée longtemps négligée et solitaire en raison des doutes soulevés sur son martyre, quand enfin on réussit à connaître la vérité de son intrépide confession, ce qui dissipa toute objection contraire :

Martyris haec Nemesi sedes per saecula floret ;
Serior ornatu, nobilior merito ;
Incultam pridem dubitatio longa reliquit,
Sed tenuit virtus adseruitque fidem [2].

La tombe de ce Némésius se trouve probablement dans le cimetière de Commodille sur la voie d'Ostie.

***

Mais quels rites liturgiques comportait le culte des martyrs en ces premiers temps de l'Église?

1. Optatus Milevit., *De schism. Donat.*, Lib. I, c. xvi, *P. L.*, XI, col. 916-917.
2. M. Ihm, *Damasi Epigrammata*. Lipsiae, mdccclxxxxv, n. 80, p. 83.

Avant de répondre à une semblable question, il est opportun de faire à nouveau remarquer que ce culte liturgique avait un caractère éminemment local et funéraire, puisqu'il se déroulait principalement autour de la tombe du héros. Nous disons principalement, car à cette règle il ne faut pas donner toujours une valeur strictement absolue, surtout quand il s'agit de quelques martyrs très célèbres, qui, comme les apôtres, furent partout considérés comme la gloire de chaque église particulière. Ainsi, tandis que saint Cyprien était en exil loin de Carthage, il écrivit à son clergé de le tenir au courant du décès en prison des héroïques confesseurs de la foi : *dies quibus in carcere beati fratres nostri ad immortalitatem gloriosae mortis exitu transeunt, et celebrentur hic a nobis oblationes et sacrificia ob commemorationem eorum, quae cito vobiscum, Domino protegente, celebrabimus* [1]. Ici saint Cyprien, si nous ne nous trompons pas, traite de deux sacrifices distincts, celui qu'il célébrera dans le lieu de sa retraite, à peine lui aura-t-on communiqué la nouvelle de la mort des confesseurs, et celui qu'il offrira plus tard, en compagnie de son clergé, sur la tombe même des victimes, dès que, la persécution étant apaisée, il pourra revenir à Carthage.

Dans la biographie du même Cyprien, écrite par son diacre Pontien, nous relevons un autre détail qui distinguait, au IIIe siècle, les anniversaires des martyrs des habituelles commémorations funèbres des simples trépassés. A l'égal de la messe dominicale qui était ordinairement précédée de la veillée sacrée, les *natalitia* des martyrs comportaient parfois la *pannuchis* de la nuit précédente; aussi, parlant de la foule qui, le jour avant la décollation du saint évêque, passa toute la nuit devant la maison où celui-ci était gardé, Pontien observe gracieusement que les fidèles célébraient ainsi la vigile sacrée précédant la *natale* du martyr : *Concessit ei tunc divina bonitas, vere digno, ut Dei populus etiam in sacerdotis passione vigilaret* [2].

L'usage de ces veillées préparatoires aux *natalitia* des martyrs se maintint même après la paix constantinienne, si bien que les documents liturgiques de ce temps mentionnent à Rome les *pannuchis* populaires pour la fête de saint Laurent,

1. Cypriani *Epist.*, XXXVII, *P. L.*, IV, col. 337.
2. Ruinart *Act. Mart*, Édit. Galura, Vienne, 1802, t. II, p. 39, n. 15.

des martyrs Jean et Paul et des princes des apôtres Pierre et Paul.

Nous avons dit que les premières fêtes des martyrs eurent généralement un caractère local, en tant que le culte liturgique, c'est-à-dire le *sacrificium pro dormitione* et l'agape funèbre se déroulaient autour de leur tombeau. Là où n'était pas la tombe semblait donc manquer le point d'appui pour célébrer un rite festif; et cela explique comment, durant les premiers siècles, chaque église limitait son propre calendrier aux seules fêtes de ses martyrs, à l'exclusion même de ceux, beaucoup plus célèbres, des cités voisines. Nous dirons plus : dans une même cité, la commémoration liturgique des propres martyrs était primitivement localisée strictement dans le cimetière spécial où se trouvait la tombe; en sorte que tant le Férial Philocalien que les titres du Sacramentaire Léonien, unissent toujours à la notice des *Natalitia Martyrum* ou des *depositiones episcoporum*, la mention de la voie ou du cimetière où ces anniversaires étaient effectivement célébrés. Nous en avons un exemple intéressant dans le Férial de Philocalus; le 10 juillet nous trouvons : *Felicis et Philippi in Priscillae; et in Iordanorum, Martialis, Vitalis et Alexandri; et in Maximi, Silani (hunc Silanum martyrem Novati furati sunt); et in Praetextati, Ianuarii.*

La même indication est contenue dans le Sacramentaire Léonien [1] et dans les autres documents liturgiques qui se rattachent à lui, jusqu'aux *Capitula* des lectures de la messe indiqués dans le manuscrit de Würzbourg mentionné par nous plusieurs fois, et où, le 10 juillet également, nous trouvons noté : *Die X mensis iulii, natalis VII fratrum, Appia, Salaria... Prima missa ad Aquilonem, secunda ad sanctum Alexandrum... ad sanctam Felicitatem.*

Le 10 juillet il y avait donc à Rome quatre synaxes eucharistiques distinctes, dont trois sur la voie *Salaria Nova* et une sur la voie Appienne. La première messe se célébrait à l'extrémité nord de la Ville, dans le cimetière de Priscille, où reposaient Félix et Philippe; la seconde dans celui des Jordani, non loin de là, où étaient les sépulcres des martyrs Alexandre, Vital et

1. *Patr. Lat.*, LV, col. 60-64.

Martial; la troisième, sur les tombes de sainte Félicité et de Silvain avait lieu sur la même voie, mais dans le cimetière de Maxime, tandis que la quatrième, sur le tombeau de Janvier, était enfin célébrée au second mille de la voie Appienne, au cimetière de Prétextat.

Chaque église dut donc posséder, au moins dès le IIIe siècle, ce que Tertullien appelle les fastes des chrétiens : *habes (Christiane) tuos fastos*, c'est-à-dire la liste des *natalitia* de ses martyrs, rédigée dans le style des calendriers païens de l'époque, où, jour par jour, se trouvaient indiqués les sacrifices rituels et le lieu où on les célébrait.

Citons, à titre d'exemple, un fragment de marbre conservé dans le musée épigraphique de l'Abbaye de Saint-Paul :

B K · OCT · N
C F Fidei in Capit. Tigill. Sororis
D C
E C
F C
G C
H N F Iovi Fulg.
Iunoni Q
In campo
A F

Le texte de saint Cyprien, rapporté plus haut, où le saint évêque ordonne de prendre note des décès des confesseurs dans les prisons de Carthage, pour qu'on puisse chaque année en célébrer l'anniversaire parmi ceux des autres martyrs, — *dies eorum quibus excedunt adnotate, ut commemorationes eorum inter memorias Martyrum celebrare possimus* [1], — suppose clairement l'existence d'un catalogue officiel de ces commémorations funèbres. Cyprien s'y réfère aussi dans une autre lettre, où il parle au clergé des messes célébrées par lui à l'occasion de la mort et de la fête annuelle des martyrs Célérina, Laurent et Egnace. *Sacrificia pro eis semper, ut meministis, offerimus, quoties Martyrum passiones et dies anniversaria commemoratione celebramus* [2].

1. Cypriani *Epist.*, XXXVII, *P. L.*, IV, col. 337.
2. Cypriani *Epist.*, XXXIV, *P. L.*, IV, col. 331.

Nous possédons encore deux de ces très anciennes listes avec le *dies natalis* des martyrs, l'une de Rome et l'autre de Carthage. La première est connue sous le nom de Férial Philocalien, parce qu'elle est contenue dans le calendrier que fit, au IVe siècle, Furius Dionysius Philocalus, le calligraphe et l'admirateur du pape Damase. La liste est double parce qu'elle comprend et les *natalitia Martyrum* et les *depositiones episcoporum*, mais les deux listes ne constituent qu'un seul document parce que l'une se rattache à l'autre en sorte qu'elles se complètent mutuellement. Ce document va du pontificat de Lucius à celui de Jules Ier, c'est-à-dire de 255 à 354, mais originairement il devait se terminer à 336 au plus tard, parce que la mention du pape Sylvestre et de ses deux successeurs immédiats représente aujourd'hui comme des ajoutés à la rédaction primitive de la liste.

Nous ne savons si ce double *férial* est plus important par les notices qu'il contient ou par celles qu'il omet. Sauf la fête des saints Pierre et Paul, on y note l'absence de tous les martyrs et évêques romains des deux premiers siècles, y compris les plus célèbres tels que Clément, Télesphore, Flavius Clément, les deux Domitille, Justin, etc. Cette omission est significative parce qu'elle confirme le principe énoncé plus haut, relativement au caractère éminemment sépulcral qu'assumait dans les premiers siècles le culte liturgique rendu aux saints. Or, comme dans les cimetières romains les tombes des pontifes et des martyrs des deux premiers siècles nous sont presque totalement inconnues, ainsi aucune synaxe funéraire en leur honneur n'est indiquée dans le *Férial* de 354.

Quant à la mention de la fête des apôtres Pierre et Paul le 29 juin, elle est caractéristique : *Petri in Catacumbas et Pauli Ostense, Tusco et Basso Consulibus.* Pourquoi est-il question ici du consulat de Tuscus et de Bassus en 258, nous l'apprenons par le *Laterculus* de Berne du Martyrologe Hiéronymien, qui complète ainsi la notice mutilée du texte de Philocalus : *Petri in Vaticano, Pauli vero in via Ostensi, utriusque in catacumbas, passi sub Nerone, Basso et Tusco consulibus.* Évidemment, le rédacteur du *Laterculus* n'a pas compris lui non plus la valeur du *Tusco et Basso Consulibus*, qu'il a inscrits tout de

suite après Néron, sans se préoccuper de l'anachronisme qui en résultait. Il n'est pourtant pas difficile de démêler les fils embrouillés. Il faut simplement compléter la notice tronquée du *Férial* romain, par les éléments tirés du *Laterculus* de Berne, reconstituant ainsi l'annonce de la triple fête telle que, au temps de saint Ambroise, elle se célébrait à Rome en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul : *Trinis celebratur viis — festa Sanctorum Martyrum.* Voici la restitution intégrale de la note philocalienne : *Petri in Vaticano, Pauli Ostense, utriusque in catacumbas Tusco et Basso Consulibus.* En effet, dans le cimetière *ad Catacumbas*, nous trouvons constamment la mémoire de Paul associée à celle de Pierre, ou même la précédant.

Reste la difficulté du consulat de M. Nummius Tuscus et de Pomponius Bassus, qui étaient en charge en 258, sous Valérien. Comme nous savons qu'en 260 l'empereur Gallien fit restituer à la communauté chrétienne les cimetières que son prédécesseur avait confisqués, la notice du cimetière *ad Catacumbas : Tusco et Basso Consulibus*, s'éclaire d'elle-même. En ce lieu, les corps des deux apôtres durent trouver un asile temporaire durant la confiscation des cimetières du Vatican et de la voie d'Ostie, sur lesquels s'élevaient ces trophées que constituaient les sépulcres des deux princes des apôtres.

Le Férial Philocalien omet donc toute indication relative aux saints des deux premiers siècles, parce que l'on ignorait généralement leur tombe dans les cimetières romains et que, par conséquent, l'on n'en pouvait solenniser aucune commémoration funèbre. Mgr Duchesne, dans sa préface au Martyrologe Hiéronymien, a cru pouvoir en indiquer la raison, qui serait, selon lui, que l'Église romaine, un peu plus tard seulement, c'est-à-dire vers les débuts du IIIe siècle, commença à instituer des rites liturgiques en l'honneur de ses martyrs (*Act. SS. Nov.*, II, fol. [L]).

Un écho, peut-être, de cette innovation, ou, pour le moins, de cette réorganisation de la liturgie funéraire à Rome, pourrait se reconnaître dans l'énigmatique notice du biographe de Félix Ier rapportée plus haut : *Hic constituit supra memorias Martyrum missas celebrare* [1]. Donc les Romains du IVe siècle

1. *Lib. Pontif.*, Éd. DUCHESNE, I, p. 158.

se rappelaient encore que, dans leurs cimetières, le rite de l'offrande solennelle du Sacrifice eucharistique sur les tombes des martyrs n'était peut-être pas primitive mais datait du IIIe siècle.

Après l'année 255 le Férial Philocalien offre encore des lacunes fort nombreuses. Il y manque, par exemple, le 16 septembre, la fête de sainte Cécile; il y manque aussi, parmi les plus célèbres martyrs des dernières persécutions, Pierre et Marcellin, Félix et Adauctus, Soter, Castulus, Crescention, Pancrace, etc., tandis qu'en revanche sont compris dans la liste divers martyrs ensevelis assez loin de Rome, tel le groupe mentionné le 8 août au septième *castellum ballistarium* sur le Tibre, du côté de la voie d'Ostie, les quatre martyrs d'Albano et jusqu'à Ariston de Porto. Comment expliquer ces anomalies?

On peut faire ici une double hypothèse : ou le *laterculus* est capricieux et tronqué, étant destiné, dans l'intention du rédacteur, à n'être qu'un simple calendrier à l'usage de l'aristocratie romaine; ou nous devons conclure que ce document avait un certain caractère officiel ou officieux, comme celui qu'on attribue présentement dans la Ville éternelle au *Diario* romain. Par conséquent, entre tous les *Natalitia Martyrum* dont chaque cimetière suburbain devait tenir la liste pour la partie le regardant, il aurait enregistré simplement ceux qui, alors, étaient considérés comme publics et communs à tout le clergé de Rome, avec l'intervention de la Cour pontificale, c'est-à-dire ceux qui, pour employer les termes du Férial Philocalien même, *Romae celebrantur*. Resterait une troisième hypothèse, qui d'ailleurs n'exclut pas les deux précédentes mais bien au contraire les complète.

Le *laterculus* Philocalien refléterait la réorganisation du culte public à Rome, à peine terminée la persécution de Dioclétien sous le pape Melchiade. En ce temps, une partie des sépulcres des martyrs gisaient encore enterrés dans les cimetières dont les galeries et les *cubicula* les plus insignes avaient été soigneusement obstrués avec la pouzzolane, dans le but de mieux assurer l'inviolabilité des tombes durant les dernières confiscations impériales. De Rossi a trouvé des traces évidentes de ces mesures de précaution prises par les chrétiens, spéciale-

ment dans la grande nécropole de Saint-Callixte sur la voie Appienne. Mais elles furent probablement adoptées même en dehors du cimetière papal, puisque le pape Damase nous parle, à titre d'exemple, d'une cachette où il dut chercher *ad catacumbas* le tombeau du martyr Eutychius.

OSTENDIT · LATEBRA · INSONTIS · QVAE · MEMBRA · TENERET
QVAERITUR · INVENTVS · COLITVR · FOVET · OMNIA · PRAESTAT [1]

Le sépulcre des martyrs Prote et Hyacinthe devait se trouver dans des conditions à peu près semblables, puisque le même Pontife nous atteste, dans le poème composé en leur honneur, que leur tombe au cimetière d'Hermès *extremo tumulus latuit... hunc Damasus monstrat* [2]...

Il est donc probable que de nombreuses lacunes du *Férial* de 354 doivent être attribuées précisément au fait qu'alors les tombes de plusieurs martyrs étaient devenues inaccessibles, ou que leur emplacement trop resserré, obscur et mal aéré, s'adaptait mal à une nombreuse assemblée liturgique.

Aux lacunes du Philocalien suppléent toutefois les graffites et les inscriptions des cimetières qui mentionnent plusieurs *natalitia* locaux, que nous chercherions vainement tant dans le *Férial* du calligraphe de Damase que dans les divers sacramentaires romains qui remontent à lui comme à un premier chaînon. Nous en citerons quelques-uns :

LOCVS FELI		CITATIS
QVAE DEPOSI	orante	TA · EST
NATALE · DOM		NES · THE
CLAE		

Cette inscription appartient au cimetière de Commodille et il y est fait mention du *natale* de sainte Thècle. Nous ignorons s'il s'agit de l'éponyme d'un petit cimetière situé au deuxième mille de la voie d'Ostie, ou bien de la célèbre disciple de l'apôtre saint Paul dont la fête tombe le 23 septembre. La diffusion des *Acta Pauli et Theclae* rendit très populaire, dans l'antiquité, le culte de sainte Thècle; en outre, on voulut, à Rome, l'associer

1. Damasi *Epigram.*, *op. cit.*, n. 27, p. 32.
2. *Op. cit.*, n. 49, p. 52.

d'une manière spéciale à la mémoire du Docteur des Gentils. Et de même que, dans les jardins de Théonas près du sépulcre apostolique de la voie d'Ostie, on avait déjà voulu ensevelir le martyr Timothée d'Antioche, parce qu'il portait le même nom que le disciple préféré de saint Paul, — *ut Paulo Apostolo, ut quondam Timotheus, adhaereret,* selon l'expression des *Actes*, — ainsi, sur la colline qui domine la bifurcation de la voie d'Ostie et de la voie Laurentine, à une petite distance de la basilique de l'Apôtre, on ensevelit une autre martyre romaine inconnue, nommée Thècle, qui, elle aussi, ne cesserait d'attacher son regard sur saint Paul, comme une autre Thècle d'Iconium.

Dans le cimetière de Commodille nous trouvons une autre preuve de cette pensée délicate qu'avaient les anciens d'entourer la tombe de saint Paul de monuments qui, d'une façon ou d'une autre, rappelleraient ses plus insignes disciples. En effet, dans une peinture découverte presque à l'entrée de la petite basilique sépulcrale des martyrs Félix et Adauctus, nous trouvons, avec les éponymes locaux, l'image de saint Étienne dont le martyre fut comme le point de départ de la conversion de Saul. Sur un pilastre près de l'abside, on voit aussi l'effigie byzantine du médecin Luc, avec la bourse contenant les instruments de chirurgie propres à sa profession.

Ce portrait de saint Luc est unique dans les cimetières romains et il fut représenté là à cause du voisinage du sépulcre de son maître. Quant à Étienne qui, par sa dernière prière pour ses persécuteurs, mérita la grâce de convertir Paul, il monte, lui aussi, une garde d'honneur près de son ancien bourreau, et un oratoire lui était dédié près du portique même de la basilique Ostienne.

Du même cimetière de Commodille provient cette autre inscription qui mentionne le *natalis* de saint Astère d'Ostie le 21 octobre :

PASCASIVS VIXIT
PLVS MINVS ANNVS XX
FECIT FATV IIII IDVS
OCTOBRIS CII ANTE
NATALE DOMNI AS
TERI DEPOSITVS IN
PACE
A ☧ ω

L'inscription suivante, de l'an 348, se trouve dans la *basilica Apostolorum* de la voie Appienne et mentionne la fête de saint Marcel le 16 janvier :

STVDENTIAE · D(epositae)
MARCELLI · DIE · N(atali)
CONS · SALLIES

Cette autre inscription fut trouvée jadis au Transtévère et a trait à un groupe de martyrs fêtés le 16 septembre au *Coemeterium maius* de la voie Nomentane :

XVI · KAL · OCTOB · MARTYRORV(m in cimi)
TERV · MAIORE · VICTORIS · FELI(cis)
EMERENTIANETIS ET ALEXAN(dri)

Ce groupe doit toutefois être complété à l'aide du Martyrologe Hiéronymien, qui, au même jour, enregistre, selon le manuscrit de Wissembourg : *Romae natalis Victoris, Felicis, Alexandri, Papiae et in via numenta(na) ad capria, in Cimiterio Maiore, natalis Emerentianetis.* A Papias il faut en outre ajouter Maur ou Maurléon, son compagnon de martyre, enseveli avec lui.

C'est précisément ce qui nous est attesté par un marbre placé autrefois près des thermes de Dioclétien, où ces deux soldats martyrs montaient la garde et surveillaient les chrétiens condamnés aux travaux forcés de ce bagne. Voici cette inscription, de caractère votif :

SANCTIS · MARTYRIBVS
PAPRO ET MAVROLEONI
DOMNIS · VOTVM · REDD. ☧
CAMASIVS QVI ET ASCLEPIVS · ET · VICTORIN(a)
NAT · H. DIE IIIX KAL · OCTOB
PVERI · QVI · VOT H · VITALIS · MARANVS
ABVNDANTIVS · TELESFOR

Ce marbre est opisthographe, et au verso la dédicace est répétée avec de légères variantes. La date attribuée au *natalis* des martyrs est :

NATAL · HAB · ⊳ D XIII KAL · OCTOB.

Il faut dire cependant que l'ignorant sculpteur s'est trompé les deux fois; la fête des martyrs tombait le 16 septembre (XVI Kal. Oct.) mais, comme le démontre l'épigraphe, il était si peu versé dans la science des chiffres qu'il ne savait même pas les transcrire correctement.

Cette autre inscription se trouve au musée épigraphique de l'Abbaye de Saint-Paul :

HIC EST POSITVS BITALIS · PISTOR · MIA
SHIC ES · RS · XII · QVI BICSITAN
NVS PL MINUS N · XLV DEPO
SITVS IN PACE NATALE D
OMNES SITIRETIS TERT
IVM IDVS · FEBR CONSVLA
TVM FL VINCENTI · VVC
CONSS.

Le boulanger Vital, attaché à la XII^e^ Région, fut enseveli le 11 février 401, *natale* de sainte Sotère, la martyre de la famille des Uranii desquels descendait saint Ambroise. Sainte Sotère reposait dans la toute proche nécropole de Callixte.

Le graffite suivant se trouve au cimetière de Pontien sur la voie de Porto, près de la *fenestella confessionis*, d'où l'on apercevait la crypte des martyrs Pollion, Pigmène et Milix :

DIE · IIII · NAT · $\overline{\text{SCI}}$ · MILIX · MART · ALDVS · SERVVS · DEI...
PRESB ... BEATA · ANIMA · IN · PACE

Saint Milix fut enseveli avec saint Vincent près des martyrs persans Abdon et Sennen. A côté reposaient aussi les martyrs Pollion, Candide et Pigmène. Le *natalis* de Milix, dans la *Notitia Natalitiorum* de Saint-Sylvestre *in Capite* est attribué au 25 avril.

D'autres fois, le culte rendu à certains martyrs des catacombes romaines, dont ni les martyrologes ni les sources liturgiques ne nous disent rien, nous est à peine révélé par les inscriptions ou graffites des anciens visiteurs, lesquels se recommandent à l'intercession des saints. En voici quelques exemples :

DOMINO · ΕΥΛΑΛΙΟ · PRESBYTERO · SANCTO · BOTVM · FECERVNT

Cette inscription fut lue par Stevenson sur un *arcosolium* du

cimetière de Domitille. Le même nom était tracé en grec sur la porte du *cubiculum :*

ΕΥΛΑΛΙΟC ΕΑΥΤΩ

De ce prêtre Eulalion vénéré comme saint, et dont la tombe, au cimetière de Domitille, était l'objet de vœux, nous ne savons malheureusement rien de plus.

Le *natalis* des martyrs Calocer et Parthène est assigné par le *Férial* au 19 mai. Au contraire, un graffite de leur chambre sépulcrale, dans la nécropole de Callixte, nous donne la date du 11 février que De Rossi suppose avoir été celle de la translation de leurs corps, quand on les cacha dans la région de Sainte-Sotère en raison de la confiscation de la nécropole durant la dernière persécution :

III ID FEBRVA PARTENIVS MARTYR · CALOCERVS MARTYR

De fait, cette date nous est confirmée non seulement par le *laterculus* de Berne du Hiéronymien, mais aussi par la *Notitia Nataliciorum* de Saint-Sylvestre où il est dit :

MENSE FEBR. DIE · XI · N̄ S̄C̄O̅R̄ CALOCERI ET PARTHENII

Sur la base d'une colonne de la basilique de Saint-Paul, se trouve l'épigraphe commémorative de la dédicace du nouveau temple, réédifié par Théodose et achevé en 390 :

A ☧ ω Columna Paul(o) a[(postolo) posita] natale X (IIII Kal Decembres Cons] Valentin[iani] Aug. IIII et Neoteri v(iri) c(larissimi) administrante Fl. Filipp[o viro clarissimo..... Ae] milianas..... t] rib. praetoria [no...

La mention de ce *Natale* le 18 novembre, jour auquel, encore à présent, l'Église universelle célèbre la dédicace des basiliques des deux Princes des Apôtres, est importante parce qu'elle nous démontre indépendamment des sacramentaires, lesquels n'en font jamais mémoire, que l'on célébrait à Rome, dès l'antiquité la plus reculée, des solennités de caractère purement local, qui, précisément à cause de cela, ne sont pas énumérées dans les documents officiels rédigés au contraire pour la communauté romaine entière.

La même observation peut être faite pour la solennité de la

chaire de Saint-Pierre, laquelle, mentionnée une première fois dans le Férial Philocalien au 22 février, *Natale Petri de Cathedra*, ne trouve plus aucun témoignage dans les documents liturgiques romains jusqu'au XI^e siècle. Durant tous ces siècles, la fête fut pourtant conservée dans les traditions locales de la basilique vaticane, à qui le calendrier de la Curie papale l'emprunta à nouveau durant la dernière période du moyen âge.

Un graffite, à l'entrée de l'hypogée de saint Corneille au cimetière de Callixte, nous conserve le souvenir des martyrs Céréal et Sallustie avec vingt et un compagnons : CEREALIS ET SALLVSTIA CVM XXI. Les sources liturgiques ne disent absolument rien de ce groupe.

Au cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin, sur la voie Lavicane, se trouve un précieux graffite qui nous atteste l'antique vénération des fidèles pour sainte Hélène, mère du premier empereur chrétien :

† Ο ΘΕΩC ΤΗ ΠΡΕCΒΗΑ
ΤΩΝ ΑΓΟΝ ΜΑΡΤΥΡΟΝ ΚΑΙ ΤΗC
ΑΓΗΑC ΕΛΗΝΗC COCΩΝ·
ΤΟΥC COΥ ΔΟΥΛΟΥC
ΙΟΑΝΝΗ.....

Dans cette inscription, il est intéressant de constater que la mère de Constantin, ensevelie dans un mausolée voisin, se trouve associée, avec le titre de sainte, au culte des martyrs locaux eux-mêmes, Pierre et Marcellin.

Au cimetière de Priscille, en un autre graffite, on invoque la sainte éponyme de la nécropole avec le titre de *Domina* et de *bienheureuse :*

CITO CVNCTI SVSCIPIA(ntur) VO(tis)
DOMNAE PRISCILLAE BE(a)TE....
(de)LICTI KAVSIS AGI VO....
... ATTINVS ET

Cet autre invoque le martyr Crescention :

SALVA ME
DOMNE
CRESCENTIONE
† MEAM LVCEM

Ce martyr Crescention, dont le *natale* est le 25 novembre, fut très vénéré à Rome, à ce point que, selon le *Liber Pontificalis*, le pape Marcellin lui-même se prépara une tombe près de son sépulcre.

Voici une épigraphe du cimetière de Priscille, où est mentionnée cette vénération pour Crescention :

FELICISSIMUS - ET - LEOPAR(da emerunt)
BISOMVM • AT • CRICENT(ionem martyrem)
INTROITV

Les deux époux acquirent donc un tombeau à deux places dans la galerie qui se prolonge devant l'entrée du *cubiculum* du martyr Crescention. L'intensité du culte dont, à Rome, on entourait les martyrs près de leur tombe primitive, dans les cimetières suburbains, et qu'on rendait même à ceux dont il n'est jamais question dans les documents liturgiques, nous est prouvée par le soin continuel apporté par les papes à réparer et à orner ces sanctuaires. Qu'il suffise de citer l'énergique activité déployée par le pape Hadrien Ier, dont on lit dans le *Liber Pontificalis : Coemeterium beatorum Petri et Marcellini via Labicana, iuxta basilicam beatae Helenae, renovavit, et tectum eius, idest sancti Tiburtii et eorundem sanctorum Petri et Marcellini noviter fecit, et gradus eius qui descendunt ad eorum sacratissima corpora noviter fecit, quoniam nullus erat iam descensus ad ipsa sancta corpora*[1] *... basilicam sanctae Eugeniae tam intus quamque foris noviter restauravit.*

Simili modo et basilicam sancti Gordiani atque Epimachi, seu cymeterium eiusdem Ecclesiae Simplicii et Serviliani, atque Quarti et Quinti martyribus, et beatae Sophiae una cum cimiterio Sancti Tertullini foris porta Latina noviter renovavit. Necnon et ecclesiam beati Tiburtii et Valeriani atque Maximi, seu basilica Sancti Zenoni, una cum cymiterio sanctorum Urbani Pontificis, Felicissimi et Agapiti, atque Ianuari seu Cyrini martyribus foris porta Appia... restauravit... Seu basilicas cymiterii sanctorum Martyrum Hermetis, Proti et Iacincti atque Bassillae... innovavit. Cymiterium vero sanctae Felicitatis, via Salaria, una cum ecclesiis sancti Silani martyris et sancti Bonifacii confessoris atque

1. *Lib. Pontif.* Édit. Duchesne, t. Ier, p. 500.

pontificis... restauravit... Seu et basilicam sancti Saturnini, in praedicta via Salaria posita, una cum cymiterio sanctorum Chrysanti et Dariae renovavit, atque cymiterium sanctae Hilariae innovavit. Immo et cymiterium Iordanorum, videlicet sanctorum Alexandri et Vitalis et Martialis Martyribus, seu sanctarum septem Virginum noviter restauravit. Pariter in eadem via Salaria cymiterium sancti Sylvestri... renovavit. Necnon et ecclesiam sancti Felicis positam foris portam Portuense, noviter restauravit; simulque et basilicam sanctorum Abdon et Sennes atque beatae Candidae una cum caeteris sanctorum cymiteriis in idipsum pariter renovavit [1].

Un document très intéressant pour le culte des martyrs romains à l'époque de saint Grégoire le Grand est conservé à la cathédrale de Monza. On y garde encore les ampoules apportées de Rome par l'abbé Jean à la reine Théodelinde, avec les huiles que, par concession du Pape, il recueillit des lampes qui brûlaient dans les cimetières suburbains devant les divers tombeaux des martyrs. Outre les *pittacia* unies aux ampoules, Jean rédigea aussi la liste de ces huiles, et ce document, avec une longue série de noms, a non seulement une haute importance hagiographique, mais aussi une grande valeur topographique pour la détermination des tombeaux des martyrs répartis dans les différentes voies de la banlieue. En voici un passage : *Scî Sebastiani, scî Eutycii, scî Quirini, scî Valeriani, scî Tiburti, scî Maximi, scî Orbani, scî Ianuarii, scî Petronillae filiae scî Petri Apostoli, scî Nerei, scî Damasi, scî Marcelliani, scî Acilei, scî Marci † Quas olea sancta temporibus domni Gregorii Papae adduxit Iohannis indignus et peccator domnae Theodelindae reginae de Roma.*

Les fouilles faites dans les catacombes romaines ont rendu à la lumière plusieurs de ces *mensae oleorum*, en marbre blanc et très larges, où la mèche nageait d'ordinaire dans l'huile d'olive de la Sabine mêlée au baume parfumé. Pourtant, même sans ces découvertes, et nous basant sur le document de Monza, nous étions déjà autorisés à nous figurer, entre le IVe et le VIIe siècle, les galeries et les *cubicula* des cimetières éclairés,

1. *Lib. Pontif.*, p. 421.

non seulement par les lucernaires communiquant avec la surface supérieure du sol, mais aussi par de nombreuses lampes votives placées devant les tombes des saints.

Quand saint Jérôme décrit de Bethléem les cimetières souterrains de Rome et les compare aux ténèbres de l'enfer, il se laisse probablement emporter quelque peu par son ardente imagination d'artiste, oubliant sans doute l'impression exacte qu'il en rapporta dans sa jeunesse. Son contemporain Prudence éprouva des sentiments plus enthousiastes :

Innumeros cineres Sanctorum Romula in Urbe
Vidimus, o Christi Valeriane sacer.
Incisos tumulis titulos et singula quaeris
Nomina? Difficile est ut replicare queam.
Tantos iustorum populos furor impius hausit,
Cum coleret patrios Troia Roma Deos.
Plurima litterulis signata sepulchra loquuntur,
Martyris aut nomen, aut epigramma aliquod.
Sunt et muta tamen tacitas claudentia tumbas,
Marmora quae solum significant numerum.
Quanta virum iaceant congestis corpora acervis,
Nosse licet, quarum nomina nulla legas?
Sexaginta illic, defossas mole sub una,
Reliquias memini me didicisse hominum :
Quorum solus habet comperta vocabula Christus.
(*Peri Stephanon.* Hym. XI, *P. L.*, LX, col. 530-533.)

Les soixante martyrs dont parle ici Prudence sont ces fidèles ensevelis vivants par les païens sous un monceau de sable et de pierres tandis que, le 15 octobre, ils célébraient le *natale* des martyrs Chrysanthe et Darie au cimetière des Jordani.

Ce qu'était, entre le IV^e^ et le VII^e^ siècle, le concours des fidèles aux tombes des martyrs, spécialement au jour de leur *natale*, le poète chrétien espagnol nous le dit dans le même chant en l'honneur de saint Hippolyte dont ces vers sont tirés.

Il observe d'abord que c'est un privilège des martyrs que leur tombe serve aussi d'autel eucharistique :

Talibus Hippolyti corpus mandatur opertis,
Propter ubi apposita est ara dicata Deo.
Illa Sacramenti donatrix mensa, eademque
Custos fida sui Martyris apposita,
Servat ad aeterni spem iudicis ossa sepulcro,
Pascit item sanctis Tibricolas dapibus.
(*Op. cit.*, col. 549.)

Cet usage ne se limite pas à Rome : en Afrique également le tombeau de saint Cyprien a, d'emblée, le titre de *Mensa Cypriani*, et saint Augustin en explique aux fidèles la signification profonde.

L'affluence au tombeau des martyrs le jour de leur *natale* est continuelle :

Mane salutatum concurritur : omnis adorat
Pubes : eunt, redeunt solis ad usque obitum.
(*Op. cit.*, col. 550.)

Ce ne sont pas seulement les habitants de la Ville qui y accourent : à l'occasion de la fête des saints les plus célèbres, affluent dans les catacombes les pèlerins des *Castelli Romani*, du Picenum, de la Campanie, de Capoue et même de Nole. Les uns baisent dévotement la tombe, d'autres y répandent des parfums orientaux, si communs dans l'antiquité :

Oscula perspicuo figunt impressa metallo,
Balsama diffundunt. (*Op. cit.*, col. 551.)

Le Pontife lui-même ne saurait renoncer à la joie d'intervenir à la synaxe eucharistique célébrée sur la tombe vénérée, et à cette occasion, du haut de sa chaire de marbre, il adresse au peuple l'homélie évangélique :

Fronte sub adversa gradibus sublime tribunal
Tollitur, antistes predicat unde Deum.
(*Op. cit.*, col. 554.)

Un pareil concours aux cimetières des martyrs dura sans doute jusqu'au siège de Rome par Vitigès et les Goths en

537-538. En cette circonstance, les Barbares dévastèrent les sanctuaires suburbains, brisèrent les pierres tombales, violèrent les sépulcres. *Ecclesias et corpora Martyrum exterminatae sunt a Gothis*, nous atteste le biographe du pape Silvère [1].

Toutefois le pape Vigile, durant la première période de son orageux pontificat, s'appliqua à restaurer tant bien que mal toutes ces ruines et nous trouvons les traces de ces restaurations, par exemple, au cimetière de Callixte, où, aujourd'hui encore, dans la crypte d'Eusèbe, à côté des fragments philocaliens originaux du poème de Damase en l'honneur de ce Pontife, nous voyons la reconstitution en marbre due au pape Vigile.

Un groupe très intéressant d'inscriptions de cette période immédiatement consécutive au siège des Goths nous fait mesurer toute l'étendue du dommage causé par eux aux cimetières suburbains, où ils violèrent, entre autres, le sépulcre des martyrs Chrysanthe et Darie, celui d'Hippolyte, et dévastèrent la nécropole des Saints-Pierre-et-Marcellin. La restitution faite par le pape Vigile des poèmes de saint Damase nous est aussi attestée par l'épigraphe suivante dont les fragments furent retrouvés sur la voie Lavicane, et qui déjà avait été lue au IX^e^ siècle par un collectionneur d'inscriptions romaines, dans un cimetière de la voie Salaria :

Dum peritura Getae POSVISSENT · CASTRA · SUB · VRBE
Moverunt *Sanc*TIS · BELLA · NEFANDA · PRIVS
Istaque sacrilego VERTERVNT · CORDE · SEPVLCHRA
Martyribus *quo*NDAM · RITE · SACRATA · PIIS
*Quos monstrante Deo Da*MASVS · SIBI · PAPA · PROBATOS

Affixo monuit carmine iure coli.
Sed periit titulus confracto marmore sanctus
Nec tamen his iterum posse latere fuit.
Diruta Vigilius nam mox haec papa gemescens,
Hostibus expulsis, omne novavit opus.

Les Goths partis, vinrent les Visigoths, les Lombards, les Sarrasins, si bien que la paix disparut de la ville aux sept

1. *Lib. Pontif.*, Édit. DUCHESNE, I, p. 221.

collines. Il ne faut donc pas s'étonner si, malgré toutes les restaurations exécutées par Vigile et par ses successeurs dans les cimetières suburbains, rien ne put arrêter désormais le déclin de la dévotion populaire envers ces antiques sanctuaires trop éloignés des centres habités. Les Romains n'avaient pas de police et peu d'entre eux osaient sortir des murs de la cité pour s'exposer, en pleine campagne désolée, aux incursions des ennemis. C'est pourquoi, quand le *Liber Pontificalis* nous parle de réparations faites aux édifices cimitériaux depuis le VI^e^ siècle, il ajoute le plus souvent cette triste particularité : *quas in ruinas erant totas*, ou bien : *in ruinis positum renovavit.*

La mesure prise à cet égard par Jean III, au milieu du VI^e^ siècle, est significative : ce pape *instituit ut oblationem et amula vel luminaria in easdem cymiteria per omnes dominicas de Lateranis ministraretur* [1].

S'il fut nécessaire que le Pontife y pourvût à ses frais, c'est-à-dire chargeât l'administration du palais pontifical des dépenses peu considérables qu'exigeait le maintien, si réduit qu'il fût, du service religieux dans les cimetières au moins le dimanche, cela prouve que les titres urbains à la juridiction desquels ceux-ci étaient soumis jadis, s'étaient volontiers libérés de cette charge, à partir du moment où l'affluence des fidèles et des aumônes aux anniversaires *(natalis)* des martyrs avait subi un sensible ralentissement. Au milieu du VI^e^ siècle, une simple messe le dimanche, et encore aux frais du Pape, voilà tout. Un siècle environ après la mesure prise par Jean III, le service liturgique des chapelles des cimetières laissait encore à désirer, et Grégoire III fut contraint de répéter le même appel : *Hisdemque institutis disposuit, ut in cymiteriis circumquaque positis Romae in die nataliciorum eorum, luminaria ad vigilias faciendum et oblationes de patriarchio per oblationarium deportentur ad celebrandas missas, per quem praeviderit pontifex qui pro tempore fuerit, sacerdotem* [2].

Il semble néanmoins que même cette fois la munificence pontificale ne put réussir à secouer la torpeur des prêtres romains chargés de célébrer à tour de rôle les divins Offices dans

1. *Lib. Pontif.* Édit. DUCHESNE, I, p. 305.
2. *Op. cit.*, p. 421.

les cimetières, et le biographe du pape Serge Ier fait un mérite spécial à celui-ci de ce que, *tempore presbyteratus sui, impigre per cymiteria diversa missarum sollemnia celebrabat* [1].

La résistance du clergé s'explique pourtant facilement si l'on considère les conditions où, aujourd'hui encore, se trouvent les prêtres chargés, chaque jour de fête, d'aller célébrer la messe dans les diverses chapelles éparses dans la campagne romaine. Autrefois, le sol qui s'étend sur les cimetières suburbains était occupé par des jardins et des vignes entourant des habitations bien aménagées, pourvues de salles de bain et de tout ce qu'exigeait le confort requis par la civilisation d'alors. Aussi, quand en 419, l'élection de Boniface Ier fut contestée par le parti d'Eulalius, le Pontife se retira à la campagne : *habitavit... in cymiterio sanctae Felicitatis martyris via Salaria* [2], c'est-à-dire dans les édifices annexés à cette nécropole. Un siècle auparavant, le pape Libère avait fait de même, transférant sa résidence temporaire sur la voie Nomentane : *habitavit in cymiterio sanctae Agnae, apud germanam Constanti* [3].

Jean III, au temps de Narsès, agit ainsi, et, s'étant retiré sur la voie Appienne, *retinuit se in cymiterio sanctorum Tiburtii et Valeriani et habitavit ibi multum temporis, ut etiam episcopos ibidem consecraret* [4].

Une inscription du musée épigraphique de la basilique de Saint-Paul à Rome peut nous donner quelque idée de ce que comprenait alors le terme général de cimetière chrétien :

NOMINE · DEI · PATRIS · OMNIPOT(ent)IS · ET · DOMINI · NOSTRI
[· IESV ☧ · FIL
SANCTI PARACLETI · EVSEBIVS · IN · FA(re)OVAVIT · CYMITERIV
[TOTV.
OLVMNAS · IN · PORTICOS · PICTVRas · qVAS · IN · RVINIS · ERAT
[TOTAS · ET
TV CVM TEGVLAS · ET · TABL.... N ET ACVTOS ET MATERI.....
TOTA · BALINEV · MARMO... QVE MINVS ABVIT · ET · SCAMNA...
TRAS · SPECLARA · ITEM · IN · S(upe)RIORA · MARMORAVIT PAL...
OSTRA · INCINOS · ET · CLABES....OSVIT · VT · POTVIT VSQVE · D(um)

1. *Lib. Pontif.* Édit. Duchesne, p. 371.
2. *Op. cit.*, p. 227.
3. *Op. cit.*, p. 207.
4. *Op. cit.*, pp. 305-306.

(es)SET · IN · SECVLO · FECIT · RELIQV(a f)ABRICA · QVANDO · EXIVI.
[D(e)
(s)ECVLO · REMISIT · ALVMNIS · SVI(s pe)CVNIA ET · IPSI FABRICAVE
RVNT INTROITV · AT · MARTYRES (qu)OD · EST · IN PVBLICV · A
[· FVND(amentis)
(fa)BRICABIT · MESAS · AT · MARTYRES... OTAS · FECIT · AQUAM
[· IN · VALINE(um)
PER · MANGANA · FECIT · AT · CON.. A · CVBICVLV · ET · CANCELLV
[· FEC(it)
...CAVSA · FVRES · FECIT · CIA · MVL(ta)MALA · FACENT · ITEM · SART
[(a tecta)
A · SVSCEPIT · SIGILLA · CINQVE · IN · POR · (p)OSVIT · COMPODIOLA

Ce noble fidèle du v^e^ siècle, nommé Eusèbe, pour restaurer convenablement tout le cimetière — que d'ailleurs nous ne pouvons identifier avec certitude — commença par le portique extérieur et par les toits. Dans le portique, il refit à neuf les peintures déjà toutes lézardées, et aux vieilles colonnes ou aux pilastres, il substitua des colonnes nouvelles. Il refit pareillement les tuiles du toit et en renouvela la charpente. Dans la salle de bains, il acheva le revêtement de marbre qui y manquait encore; il y disposa des sièges et enfin répara les vitres des fenêtres. A l'étage supérieur il revêtit également les murs de marbre, pourvut de rampes les escaliers et restaura les salles. Quand plus tard le généreux bienfaiteur mourut, il laissa à ses héritiers les fonds nécessaires pour l'achèvement des travaux, en sorte qu'ils purent construire les escaliers qui, de la voie publique, devaient mener directement aux différents *cubicula* où étaient ensevelis les martyrs. Devant les sépulcres les plus vénérés, ils érigèrent des tables de marbre; était-ce des autels eucharistiques ou simplement des *mensae oleorum*, nous l'ignorons. Les conduits d'eau dans la salle de bain furent refaits à neuf et fournis de cabestans ou de pompes, par les soins des héritiers; et comme, par le passé, bien souvent des voleurs avaient saccagé impunément l'édifice, l'entrée en fut entourée d'une grille de fer, ornée, semble-t-il, de statuettes.

Ces maisons de campagne, pourvues de tout le confort possible à cette époque, y compris les salles de bains, le jardin et la galerie à colonnes, durent sans doute, au VII^e^ et au VIII^e^ siècle, être livrées à l'abandon, tomber en ruines en même temps que

les basiliques cimitériales voisines et être dévastées plusieurs fois par les barbares. On comprend donc bien que les prêtres des divers Titres, à la juridiction desquels, dès le IVe siècle, avaient appartenu les cimetières suburbains, s'en soient aisément désintéressés, de sorte que les papes, à commencer par Jean III, se virent contraints d'y envoyer eux-mêmes, aux frais du *Patriarchium*, des prêtres étrangers à ces Titres. La perspective de passer la soirée dans une maison en ruine, mal défendue contre le froid et contre la pluie, ne souriait guère aux prêtres titulaires, qui, en outre, devaient, avant la messe et accompagnés de quelques clercs, descendre dans les cryptes cimitériales au cœur de la nuit pour y chanter l'office des matines. C'était une charge trop lourde, et l'on comprend aisément que l'assiduité de Serge Ier, au temps où il était simple prêtre, constituât un cas exceptionnel.

L'absence de sécurité de la campagne romaine durant les diverses guerres livrées entre Lombards, Grecs et Romains, du VIIe au IXe siècle, l'abandon des constructions cimitériales et l'état d'extrême déchéance où se trouva alors réduite la Ville éternelle, déterminèrent les pontifes Paul Ier, Paschal Ier et Léon IV à recourir à un remède suprême pour soustraire les corps des martyrs à l'abandon et à la profanation, en les mettant en sûreté dans l'intérieur de la Ville.

Mais déjà avant ces translations en masse, un fait nouveau était survenu, qui avait imprimé un cachet spécial au culte liturgique des martyrs, augmentant beaucoup son développement.

Le principe une fois posé que ce culte revêtait un caractère éminemment funéraire, au sens expliqué plus haut, et était comme localisé autour de la tombe du martyr, la piété chrétienne de la période immédiatement postérieure à Constantin crut avoir trouvé le moyen de donner à chaque martyr autant de tombes qu'on en voulait. Il suffisait de déposer dans un cénotaphe une partie, quelque petite qu'elle fût, des ossements d'un saint, ou le fragment d'un voile ayant été en contact avec son corps, pour que, en vertu d'une sorte de *fictio iuris*, ce cénotaphe fût considéré comme un nouveau sépulcre du martyr, et jouît ainsi de ses prérogatives liturgiques.

Or, de ces sépulcres nominaux, on pouvait en ériger autant qu'on voulait; ainsi s'explique que de nombreux saints aient eu plusieurs tombeaux vénérés dans les églises, et qu'au v^e^ siècle, le culte de quelques saints soit devenu presque général dans l'univers chrétien. De petites reliques de saint Étienne, par exemple, répandues en Afrique et en Italie, fournirent l'occasion d'élever un grand nombre de basiliques en l'honneur du protomartyr. Jean I^er^, avec quelques fragments des ossements des apôtres Philippe et Jacques, consacra, près des Thermes de Constantin, le grand *Apostoleion* comme monument votif de la victoire de Narsès sur les Barbares. Félix IV fit de même sur la voie Sacrée, où il transforma les deux salles du *heroon* de Romulus et du temple de la *Sacra Urbs*, en une somptueuse basilique dédiée aux Anargyres Côme et Damien.

Aussi quand Grégoire III, pour protester contre l'hérésie des Iconoclastes byzantins, érigea dans la basilique vaticane un oratoire qu'il dédia à la mémoire des saints du monde entier et, y ayant déposé toutes les reliques qu'il pût recueillir, établit qu'on y célébrerait quotidiennement leur commémoration, il ne fit aucune innovation mais il appliqua simplement les principes liturgiques alors en vigueur, en étendant à la basilique vaticane les privilèges locaux dont, dans l'antiquité, avaient joui exclusivement les véritables et réels tombeaux des martyrs. L'*heroon* de Saint-Pierre, en raison des reliques qu'il contenait, devait donc représenter juridiquement les sépulcres de tous les saints du monde entier, et en avoir par conséquent les prérogatives.

Il convient de rapporter ici le texte même du *Liber Pontificalis* relatif à cette institution de Grégoire III : *Hic fecit oratorium intro eandem basilicam, iuxta arcum principalem, parte virorum, in quo recondivit in honore Salvatoris sanctaeque eius Genitricis reliquias, sanctorum Apostolorum, vel omnium sanctorum Martyrum ac Confessorum, perfectorum iustorum, toto in orbe terrarum requiescentium. Quorum festa vigiliarum a monachis trium monasteriorum illic servientium, cotidie per ordinem exsistentia, atque nataliciorum missas in eodem loco celebrare instituens, in Canone ita a sacerdote dicendum : quarum solem-*

nitas hodie in conspectu tue maiestatis celebratur, Domine Deus noster, in toto orbe terrarum [1].

On ne peut dire que ce texte brille par une excessive clarté. De fait, à l'égard de la messe, on ne comprend pas bien de quoi il s'agit exactement, d'une synaxe quotidienne en l'honneur de tous les saints dont, en ce jour, en un lieu quelconque du monde, tombait le *natale*, comme semble l'insinuer précisément l'incise ajoutée au Canon, ou bien simplement d'une liste plus ou moins longue de *natalitia* en l'honneur des seuls saints dont l'on conservait les reliques dans l'Oratoire. Le texte du *Liber Pontificalis* autorise cette interprétation puisqu'il dit que ces *festa* se présentaient *quotidie per ordinem exsistentia*, et comportaient *natalitiorum missas*. Peut-être serait-on dans le vrai en prenant comme légitimes l'une et l'autre interprétations et en les fondant ensemble, attribuant de la sorte à Grégoire III deux institutions liturgiques distinctes : une commémoraison quotidienne, insérée dans le Canon, en l'honneur de tous les saints du monde dont la fête tombait en ce jour, et une liste *natalitiorum*, comportant la vigile nocturne et la messe en l'honneur des seuls martyrs dont les reliques se vénéraient dans l'Oratoire.

Une interprétation différente nous semble improbable, d'autant plus que s'il en était autrement ou bien la célébration des offices autour du tombeau de saint Pierre aurait cessé à cause de la nouvelle chapelle de Grégoire III, ou bien le clergé aurait dû soutenir chaque jour le poids d'un double office.

Un *Ordo Romanus* publié par le bienheureux Tommasi [2] nous fait assister à un développement ultérieur du culte des martyrs à Rome. Jusqu'au temps du pape Hadrien, l'office en leur honneur, ou mieux, la lecture de leurs *Passiones*, le jour de leur *natale*, était réservée à leurs primitives églises sépulcrales ou titulaires, dans l'intérieur de la Ville. Ce Pontife ordonna, au contraire, que ces lectures historiques se feraient aussi à Saint-Pierre : *Passiones Sanctorum vel gesta ipsorum, usque ad Hadriani tempora* (772-795) *tantummodo ibi legebantur ubi erat ecclesia ipsius Sancti vel titulus erat; ipse vero a tem-*

1. *Lib. Pontif.* Édit. Duchesne, I, p. 417.
2. *Opera.* Édit. Vezzosi, t. IV. p. 325.

pore suo renuere iussit et in ecclesia sancti Petri legendas esse constituit.

Alors que cette mesure du pape Hadrien — imposée, peut-être, par l'abandon dans lequel se trouvaient les cimetières, où le service divin était célébré seulement de temps en temps — semble être un simple anneau se reliant à la chaîne de la tradition romaine telle que l'avait laissée Grégoire III, elle contenait au contraire en elle-même les germes d'une véritable révolution liturgique. Les fêtes des saints, qui jusqu'alors avaient revêtu presque partout un caractère funéraire et local, devenaient, grâce à Hadrien, des solennités communes à toute l'Église de Rome, car, faisant abstraction du lieu où étaient leurs corps ou leurs reliques, on célébrait leur office à Saint-Pierre même, c'est-à-dire dans la cathédrale de la Ville éternelle. Les principes qui régissent depuis le XIVe siècle nos calendriers liturgiques étaient déjà posés : le temps ne devait que les développer.

***

Une comparaison entre le Férial Philocalien primitif, le Martyrologe Hiéronymien et les calendriers romains du XIe siècle, est plus instructive qu'on ne saurait le dire. Dans le premier document, sauf deux exceptions seulement, ne sont recensés que des martyrs de Rome ou des environs, et on indique toujours le lieu où l'on en célébrait alors la synaxe sépulcrale au jour de leur *natalis : Fabiani in Calisti, et Sebastiani in Catacumbas... Agnetis in Nomentana... Partheni et Caloceri in Calisti... Ostense VII ballistaria, Cyriaci, Largi, Crescentiani, Memmiae, Smaragdi ;* c'est-à-dire que le 20 janvier, en dehors du cimetière de Callixte, on ne célébrait pas à Rome l'office liturgique de saint Fabien, pas plus que celui de saint Sébastien hors de l'enceinte de son cimetière *ad catacumbas ;* et ainsi des autres.

Le Hiéronymien également contient le plus souvent l'indication du lieu où se trouvait la sépulture du saint dont tombait le *natalis :* c'est là l'indice de la destination liturgique primitive des listes compulsées dans ce Martyrologe. — *XVI Kal. Iun. Romae via Salaria vetere... depositio Liberi episcopi ; VI Kal. Oct. Romae, via Appia in coemeterio Calisti, depositio sancti Eusebii episcopi ; IIII Kal. Oct. Romae ad guttas, sancti Stactei ;*

III Kal. Oct. Romae, via Salaria, milliario VI, dedicatio basilicae Angeli Michaelis.

Pourtant à l'époque du pape Hadrien Ier, ces indications des synaxes sépulcrales des martyrs romains commencèrent à devenir négligeables, du moment que presque personne ne se rendait plus dans les cimetières suburbains et que, au contraire, les offices liturgiques en leur honneur étaient célébrés régulièrement dans la basilique vaticane.

A la différence, toutefois, des compilations d'où naquirent les martyrologes postérieurs, dont les rédacteurs, l'âme libre de toute préoccupation liturgique superflue, ne se préoccupèrent que de coudre ensemble des listes de saints de tout pays jusqu'à en recouvrir, tous les jours de l'année, les calendriers romains, du haut moyen âge jusqu'au XIIIe siècle, conservèrent intacte, en ceci du moins, la tradition primitive, car, destinés à l'usage du culte, ils n'admirent que les fêtes authentiquement romaines, qui se célébraient réellement dans les divers sanctuaires de la Ville. Nous en avons les preuves les plus anciennes dans les différentes rédactions des sacramentaires romains et dans les listes des leçons qu'on avait coutume de lire à la messe, comme, par exemple, celles qu'a illustrées Dom Morin à propos du capitulaire de Würzbourg, tant de fois mentionné déjà par nous dans les volumes précédents.

Le calendrier romain représenté par ces précieuses listes de lectures tirées de l'Évangile, qui, pour le fond, remontent au VIIe siècle, est des plus intéressant. Le petit nombre de saints d'origine non romaine qui sont compris dans la série, ont pourtant tous acquis déjà depuis longtemps le domicile légal dans la Ville éternelle, parce que de ces saints prend le nom au moins une église où se vénère une de leurs reliques : nous avons ainsi les églises de Saint-Félix *in Pincis*, Saint-Vincent, Saint-Anastase, Sainte-Agathe, Saint-Vital, les Saints-Gervais-et-Protais, Saint-Apollinaire, Saint-Euple, Saint-Adrien, Sainte-Euphémie, les Saints-Anargyres, Saint-Césaire, Saint-Théodore, Saint-Mennas et Saint-Martin.

Dans la liste de Würzbourg, au 20 janvier, sont assignées deux messes, précisément parce qu'on célébrait deux synaxes eucharistiques : l'une au cimetière *ad catacumbas* près du tom-

beau de saint Sébastien, l'autre au cimetière de Callixte, près du tombeau de saint Fabien. Le même cas se présente le 22 janvier, avec deux messes distinctes, la première en l'honneur du diacre Vincent dans son oratoire au Vatican, l'autre *ad Aquas Salvias*, où, durant le pontificat d'Honorius Ier (625-638) avait été déposé le chef du martyr et moine persan Anastase.

Le 28 juillet ont lieu à nouveau deux synaxes eucharistiques, l'une dans la basilique de Saint-Félix au troisième mille de la voie de Porto, l'autre trois milles plus loin, au cimetière de Generosa *ad sextum Philippi* où reposaient les martyrs Simplice, Faustin et Viatrix. De même le 6 août, pour les martyrs Sixte, enseveli au cimetière de Callixte dans la crypte papale, Félicissime et Agapit, diacres, au cimetière de Prétextat ; et ainsi de suite, chaque fois que les saints d'un groupe fêté en un même jour avaient leur tombe en des lieux distincts.

Il est vrai que, çà et là, le rédacteur du document en question tend à simplifier les choses, fondant ensemble deux ou plusieurs commémorations distinctes de martyrs. Il doit avoir fait cela de son propre mouvement et pour l'usage de son pays, non pas précisément parce que l'on faisait ainsi à Rome. De fait, il y a si mal réussi que le 30 août, par exemple, la fête de la Décollation de saint Jean-Baptiste supprimée, le rédacteur de la liste de Würzbourg assigne toutefois la péricope évangélique narrant la mort du Précurseur à la synaxe du cimetière de Commodille, près de la tombe des martyrs Félix et Adauctus.

Sauf un très petit nombre d'exceptions, on peut dire que les *Capitularia Evangeliorum* reflètent fidèlement l'antique tradition liturgique romaine, et que, à la fin du VIIe siècle, les *natalitia Martyrum* représentaient encore des solennités éminemment sépulcrales. Il y avait, il est vrai, dès lors, des fêtes que l'on considérait comme communes à toute la chrétienté, telles que, par exemple, le *natalis* des apôtres, quelques martyrs parmi les plus illustres, saint Étienne, saint Laurent. Ces fêtes étaient toutefois de rares exceptions, puisque la règle subsistait, en vertu de laquelle chaque église célébrait les fêtes de ses martyrs. L'innovation du pape Hadrien Ier consista donc à étendre à la basilique vaticane, en raison sans doute de son *Heroon* de Grégoire III, les privilèges qui, jusqu'alors, avaient été considérés

comme exclusivement propres aux sanctuaires sépulcraux des martyrs dans les catacombes. Il n'admit pas toutefois dans son nouveau *Férial* d'autres saints que des romains, et on ignore si cette faveur fut accordée à d'autres églises qu'à la basilique de Saint-Pierre.

A l'étranger où, au VIII^e siècle, les livres liturgiques romains furent facilement acceptés en bloc, toutes les stations papales mentionnées dans les sacramentaires connus sous le nom de Gélasien et de Grégorien, furent vite admises aux honneurs de la naturalisation franque et anglo-saxonne. A Rome au contraire l'ancienne tradition prévalut encore quelque temps, et en dehors de Saint-Pierre, les titres et les cimetières suburbains se limitèrent généralement à fêter les seuls *natalitia* qui les concernaient.

De cet intérêt des diverses églises de Rome à célébrer leurs propres *natalitia Martyrum*, nous avons un témoignage intéressant dans les deux plaques de marbre du XI^e siècle, conservées à Saint-Sylvestre *in Capite* et qui contiennent la *Notitia natalitiorum Sanctorum hic requiescentium*, déjà reproduite dans notre deuxième volume [1]. D'autres églises romaines devaient sans doute posséder des listes similaires.

Nous avons parlé ailleurs du calendrier de la basilique de Saint-Pierre au XII^e siècle [2]. Sans y revenir davantage, faisons simplement remarquer ici que, si cette liste de fêtes, comparée à la série des solennités énumérées dans les documents mentionnés jusqu'à présent, représente un immense développement du Sanctoral, elle demeure pourtant encore fidèle à l'antique critérium qui avait présidé à la rédaction du calendrier primitif des saints. Les fêtes qui y sont inscrites, les saints Cyr et Jean, sainte Apollonie, sainte Dorothée, sainte Marguerite, saint Benoît, sainte Scholastique, sainte Martine, etc., étaient en réalité des fêtes vraiment romaines, parce qu'elles étaient célébrées dans les respectives églises que l'époque byzantine et le moyen âge avaient données à la Ville éternelle. En ce sens, le principe liturgique traditionnel de la rigoureuse localisation des fêtes était sauf.

1. *Liber Sacramentorum*, t. II, pp. 54-57.
2. *Loc. cit.*, pp. 32 et seq.

L'*Ordo Romanus* du chanoine Benoît, au XII^e^ siècle, reflète toujours cet esprit. En ce temps-là, le Pontife fréquentait encore régulièrement les *stations*, il allait à Saint-Pierre le III^e^ dimanche de l'Avent, intervenait, *regnum* en tête, à la station de Saint-Étienne-le-Rond le 26 décembre; prenait part, les pieds nus, à la procession de Sainte-Martine à Sainte-Marie-Majeure aux jours de la Purification et de l'Annonciation. Bien plus; le calendrier fait remarquer le caractère local des fêtes qui y sont notées; ainsi, le jour de la Chaire de Saint-Pierre *qua prius Romae sedit*, le 22 février, il prescrit : *Statio in eius basilica. Dominus Papa debet sedere in Cathedra ad missam.* L'*Ordo* du chanoine Benoît est presque entièrement absorbé par la description des rites de ce qu'on appelle *Proprium de tempore*, qui constituent la partie la plus ancienne et la plus suggestive de la liturgie romaine, avec les cérémonies de Noël, du Carême, de Pâques et de la Pentecôte. Le Sanctoral y est fort peu représenté, puisqu'on n'énumère que les seules stations papales des quatre grandes fêtes de Notre-Dame, des fêtes des Apôtres Pierre, Paul et André, celles de saint Jean, de saint Laurent, qui d'ailleurs étaient toutes célébrées dans leurs basiliques respectives. Un ajouté, postérieur de peu, mentionne aussi les jours où le Pape ceignait la tiare; pour la fête des Quatre Saints Couronnés, *in festivitate sancti Martini ubi dicitur titulus Aequitii*, pour celle de saint Clément, de saint Sylvestre, etc. Comme l'on voit, on n'abandonne pas encore la règle traditionnelle de célébrer presque exclusivement les fêtes propres de Rome, et de les célébrer même collégialement dans les respectives basiliques titulaires, avec le Pape et avec le haut clergé de la Ville.

Il faut arriver jusqu'aux XIV^e^ et XV^e^ siècles pour constater l'abandon de cet esprit qui avait présidé à la rédaction de l'antique *Férial* romain; alors on adopta de nouveaux critériums de caractère extra-local et plus universel.

Cette évolution liturgique coïncide avec une autre évolution très importante du droit ecclésiastique lui-même et de la vie extérieure de la famille catholique, telle qu'elle commença à se manifester au XIV^e^ siècle. Jusqu'à cette époque, la constitution hiérarchique de l'Église délimitait pour ainsi dire régulière-

ment l'accomplissement extrinsèque de ses fonctions par le principe de la localité et de la stabilité. Tout en faisant partie de l'immense famille catholique sous un unique Vicaire de Jésus-Christ, chaque église ou diocèse constituait alors comme une sorte d'organisme parfait par lui-même, avec une vie locale souvent intense et surabondante. A la tête de chaque église était un évêque, lié à son diocèse par un mariage spirituel estimé si indissoluble, que le pape Formose, au IX^e^ siècle, fut jugé illégitime et antipape, uniquement parce que, du siège de Porto, il était monté sur celui de Saint-Pierre. Chaque membre du clergé était également attaché à une église — *titulus* — ou à une fonction déterminée, en vue de laquelle il était ordonné et dont il ne lui était plus permis de se libérer. L'évêque consacrant, disait-on alors, ordonnait tels et tels, clercs, acolytes, sous-diacres, prêtres, etc. *ad titulum Sabinae, Eusebii, de Velabru*, selon les cas et les besoins. — Telle est l'origine du *titulus*, aujourd'hui nécessaire pour les ordinations *in sacris*. — Le clergé était donc, comme l'on dirait maintenant, strictement paroissial, et prenait son appellation de l'église ou de la charge à laquelle il était attaché : *presbyter tituli Nicomedis, diaconus regionis IV, acolithus de dominico Clementis*, etc.

Les moines aussi, quoique de très bonne heure exempts de l'autorité épiscopale, se constituèrent selon cette organisation hiérarchique, si bien que chaque abbaye était comme une église complète, avec son prélat, son clergé, son territoire. Ce principe de la territorialité trouva même chez les moines un appui très ferme dans le vœu qu'ils faisaient de stabilité dans leur propre monastère, duquel il ne leur était plus permis de passer à un autre. C'est ainsi que, à l'imitation du clergé séculier, eux aussi signaient *Paulus diaconus Cassinensis, Beraldus abbas sanctae Mariae*, etc.

Ce principe de stabilité du clergé dans sa fonction et dans son église, en vertu duquel évêques, curés, prêtres, abbés et moines, chacun était inamovible dans son poste ecclésiastique, tenait bien éveillée dans les diocèses, les paroisses et les abbayes, la conscience de l'unité morale propre et distincte qui alimentait tant la vie ecclésiastique d'alors. Chaque église, chaque chapitre, chaque monastère, pourvoyait à sa propre subsistance, et, de

même, cultivait avec un soin religieux l'art et la science, dans le but d'entourer d'une plus splendide lumière ses fastes et ses gloires. Ce n'était point là une division de la grande Église catholique mais une organisation convenable de ses membres selon les besoins spéciaux de l'époque, alors que, au point de vue civil, les états chrétiens étant déchirés en lambeaux, rivalisaient pour leur indépendance jusqu'à

quei che un muro ed una fossa serra.

Vint le XIVe siècle; le régime féodal renversé, les peuples commencèrent à aspirer à une plus intense conscience de leur unité nationale. En même temps, en un mouvement parallèle causé par d'autres motifs, les grands ordres mendiants apparaissent. A la différence du monachisme bénédictin et de l'ancien clergé lié à l'Église à laquelle il avait été incorporé, ils constituent une puissante milice spirituelle sous la dépendance directe du pouvoir central et de la curie pontificale.

Les Franciscains et les Dominicains détruisirent par là, en un sens, les barrières des diocèses et des territoires; ils ne firent pas comme les moines qui, en face de l'église épiscopale, avaient organisé eux aussi non pas un ordre, mais une autre *ecclesia*, locale elle aussi, avec clergé et peuple à part, sous la dépendance de l'abbé. Les Mendiants, au contraire, constituèrent une corporation interdiocésaine qui devait être le bras droit du Pape; et en face de la conception amoindrie de la grande unité de la famille du Christ, mitigée quelque peu alors en raison des mesquines compétitions locales, ils se proposèrent d'exercer les fonctions de hérauts et de missionnaires, non de tel ou tel diocèse, mais de l'Église catholique, de la *grande Église*, comme l'appelait déjà Celse au IIIe siècle.

A cette nouvelle conception de la vie ecclésiastique et régulière qui, au premier moment, étonna les contemporains, — comme plus tard devaient exciter la surprise les Jésuites, se passant dans leurs Règles de l'Office choral, — durent se plier et s'adapter certaines traditions liturgiques jusqu'alors en honneur dans toute la chrétienté.

Les Mendiants n'étaient attachés ou incorporés à aucun *Titulus* ou *ecclesia* déterminée, mais ils constituaient l'escadre

volante au commandement immédiat du pouvoir central, du *minister generalis* et du Pape. Ces religieux, par suite, au lieu de recevoir les Ordres sacrés *ad titulum N. N. Aequitii, Eusebii* etc. les recevaient au service *de catholica*, selon la belle expression du IIIe siècle. — Le *titulus paupertatis* actuel, que maintenant l'on invoque pour l'ordination des Réguliers, exprime simplement une déviation juridique du sens primitif du mot *titulus*, arrivé, au moyen âge, à signifier non plus le lieu sacré ou l'église, mais le revenu patrimonial assurant la subsistance de l'ecclésiastique attaché à ce titre.

Dès la première heure, les Frères mineurs adoptèrent le *Breviarium Curiae Papalis*, beaucoup plus bref que celui dont on se servait alors dans les grandes basiliques romaines. Grâce à l'initiative du ministre général Aymon et avec l'approbation de Grégoire IX, ils poussèrent plus loin encore leurs réformes liturgiques, y compris celle du calendrier, où le rite de nombreuses fêtes ayant été élevé par eux de trois à neuf leçons, ils ajoutèrent un bon nombre de saints choisis dans tous les pays d'Orient mais surtout en Italie. Radulphe de Tongres a vivement censuré ces innovations dans son livre *De Canonum Observantia*, et il n'est pas nécessaire de le suivre dans cette polémique cancanière. Il reste pourtant toujours vrai que ce fut le moment où la tradition liturgique romaine, dont nous avons traité jusqu'ici, fit irréparablement naufrage, laissant la place à une discipline liturgique moins inspirée par des critériums locaux, mais plus en harmonie peut-être avec les nouveaux besoins universalistes de l'Église.

Les innovations, quelque hardies qu'elles fussent, étaient pourtant logiques et rentraient par là dans les règles ecclésiastiques habituelles. Cela veut dire que le jour où le Bréviaire et le calendrier spécial de Rome devinrent obligatoires pour la chrétienté entière, les livres romains eux-mêmes durent mitiger leur romanité, et, se dépouillant de leur caractère local primitif, ils durent devenir les représentants de la piété du monde entier.

CHAPITRE II

DE L'EFFICACE DU CYCLE LITURGIQUE ANNUEL POUR L'ÉDUCATION DE LA PIÉTÉ POPULAIRE

Nous donnons ici au mot *liturgie* son sens le plus large; nous entendons parler de tout cet ensemble de sacrifices, de rites, de chants, d'inspirations artistiques de l'âme des peintres, des sculpteurs, des architectes, qui unissent au génie leur prière, pour qu'en résulte l'édifice du temple catholique. En somme, *liturgie* est entendue ici au sens d'une synthèse vaste et ordonnée de sentiments d'amour envers le Bien suprême et infini, et moyennant laquelle l'Église perpétue ce culte parfait en esprit et en vérité que le Christ est venu rendre continuellement à son Père.

Ce côté de la liturgie est un merveilleux poème qui domine les chefs-d'œuvre de toute autre civilisation; poème à la composition duquel ont contribué les plus puissants génies de l'humanité, et qui, faisant mieux que refléter la multiplicité de tous ces compositeurs humains, manifeste au contraire la divinité de cet unique Esprit qui anime et dirige tout l'admirable ensemble du corps mystique de l'Église.

Mais la sainte liturgie ne comprend pas simplement les relations de prière qui unissent l'Église au Christ et à Dieu, ni ses élévations vers Lui; elle contient aussi et nous transmet à nous, croyants, la parole divine de l'auguste Triade; et c'est pour cela que la liturgie n'exerce pas seulement l'efficacité de sa prière sur le cœur de Dieu, — *omnipotentia supplex*, — mais elle déploie aussi une action prépondérante sur l'âme humaine naturellement chrétienne, et, d'une façon particulière, sur l'éducation religieuse des masses. C'est en ce sens que, dès l'antiquité, la liturgie fut appelée *la règle de la foi : Legem credendi lex statuat supplicandi.*

Il ne s'agit pas ici d'une catéchèse ou d'une méditation à base d'abstractions et de termes métaphysiques dont le peuple

n'arrive presque jamais à pénétrer ce qui est caché sous le *velame delli versi strani*. Au contraire, la liturgie — vrai porte-parole de Dieu — veut être éminemment populaire, aussi prend-elle l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire composé d'esprit et de matière, et, par conséquent, ne saisissant l'intelligible que par abstraction du sensible que les réalités extérieures présentent à ses sens. Pour arriver sûrement à l'âme, la liturgie conquiert donc d'abord et subjugue les sens et le cœur, et, au moyen de tous les charmes de l'art, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de la musique, de la poésie, de la littérature, elle enchaîne l'imagination et la contraint à servir la foi, au moment où elle transmet à l'âme le message de Dieu.

C'est surtout sous cet aspect, que l'on pourrait appeler pédagogique, que nous voulons considérer ici la sainte liturgie, faisant remarquer l'immense efficacité qu'elle aurait dans la formation catéchétique des fidèles, si, comme autrefois, cette liturgie de l'Église était vécue profondément et collectivement par la famille catholique, comme le veut précisément l'esprit de notre Mère l'Église.

Quelque inconvénient qu'il y ait toujours à faire des comparaisons, celles-ci pourtant s'imposent parfois. Nous constatons aujourd'hui avec surprise et étonnement que, malgré nos efforts pour célébrer des cérémonies, des centenaires, pour former des cercles, la science de Dieu ne progresse guère parmi les chrétiens ; elle devient même chaque jour plus étrangère à la société mondaine et indifférente au milieu de laquelle nous vivons. Même ceux qui se disent catholiques et veulent l'être, savent relativement peu de catéchisme, et si le plus grand nombre n'ignorent pas la formule des actes de foi, d'espérance et de charité, l'on ne peut dire pour cela que le saint Évangile soit vraiment la forme et la règle de vie de tous ceux qui pourtant s'inscrivent dans les divers cercles catholiques.

L'insuffisance de cette science de Dieu sur la terre — *non est scientia Dei in terra*, gémirait à nouveau le Prophète — apparaît aussi dans les diverses manifestations récentes d'art et de littérature religieuse, à commencer par ces formes de piété anémiée, si chère aux élégants et minuscules livres de dévotion, de style mondain, pleins de sanglots et de points de suspension,

uniquement, en somme, à base de sentimentalisme. Si de telles œuvres exploitent la plus terrible et en même temps la plus aveugle de nos puissances, le cœur, elles ne donnent pas, en vérité, de lumière à l'intelligence. Le préjudice causé ne pourrait être plus irréparable, puisque, après l'émotion du moment, quand s'est calmée, avec les jeunes années, l'imagination fleurie de l'adolescence et que commencent les premières luttes de la vie, le jeune homme ou la jeune fille qui jusqu'à hier cherchaient dans la dévotion non la nourriture de la foi mais l'effusion du sentiment, sentent alors tout le vide de leur âme, et, désespérant de la religion, qu'ils n'ont jamais exactement connue, ils tombent dans le gouffre de l'incroyance.

D'où vient cette grande ruine? Certainement de leur éducation religieuse erronée, qui, par soubresauts, a fait tressaillir leur cœur, sans se soucier cependant de mettre dans leur âme ce dépôt de vérités éternelles qui se résument pour nous dans le Christ, lumière, voie et vie. Trop souvent, dans l'éducation des fidèles, l'on s'efforce aujourd'hui de les attirer à telle ou telle pratique de dévotion. A la vérité, les anciens Pères ne connaissaient qu'une seule dévotion, vaste comme l'Église catholique, sainte de sa sainteté même, et qui, sans établir aucune antithèse et sans renier toutes ces minuscules formes de piété contenues dans nos manuels, les comprenait pourtant éminemment toutes. Cette *devotio* (du latin *devovere*) qui comportait l'entière et absolue donation de tout l'homme à Dieu, est la vie catholique elle-même, puisée à ses plus pures et premières sources, les sacrements et la liturgie.

Ce fut une erreur fatale du protestantisme que d'individualiser la religion à cause du libre examen, et de mettre devant Dieu le Père non une unique famille croyante mais de simples individus. Les protestants en sont venus ainsi à nier le caractère social de l'Église, concédant au Christ, plutôt qu'un corps mystique, des membres en lambeaux. Au contraire, l'esprit de la liturgie catholique est essentiellement social, il a un caractère public, sensible, dramatique. Et c'est là le secret de son antique popularité. — « Prie pour moi », disait un fidèle à l'évêque Fructueux au moment où celui-ci allait monter sur le bûcher. Et celui-ci de répondre, en se servant de la formule du Canon :

« Il convient que je prie pour l'Église catholique entière, répandue sur toute la terre. »

L'Église, observe saint Ambroise, présente la forme la plus parfaite de louable communisme et de vie sociale. De même qu'elle a été rachetée collectivement, et de même qu'elle est constituée collectivement, ainsi elle croit, elle espère, elle aime collectivement, et c'est collectivement qu'elle combat, qu'elle est persécutée, qu'elle prie, qu'elle triomphe.

Elle vit du Christ : non du Christ Chef amputé de son corps mystique, mais du Christ Chef et corps, *quod est Ecclesia.*

L'âme, la pensée, les battements collectifs de ce cœur immense et universel qui est l'Église, sont représentés par tout cet ensemble de piété et de culte que nous avons appelé du nom de liturgie. Quand l'Église prie, c'est le Christ, c'est l'Esprit qui prient, et la prière, outre la force qu'elle exerce sur le Cœur de Dieu, contient aussi la règle de vie des croyants. *Domine, doce nos orare,* disaient humblement les apôtres au divin Sauveur. *Sic vos orabitis,* répondait le Christ ; *sic,* et il en donnait la formule, initiant ainsi l'Église aux secrets de cette prière qui est dite : *omnipotentia supplex ;* secrets qui, dès lors, se sont toujours conservés dans la société catholique, comme un patrimoine sacré de famille, lequel, grâce à la divine hiérarchie, se transmet de génération en génération.

Nous disons que la liturgie contient un enseignement ascétique plus autorisé que tout autre, parce qu'elle n'exprime pas le sentiment de quelque docteur privé, mais procède de la vérité éternelle elle-même, qui est Dieu nous parlant par la bouche de celle qu'il a établie sur la terre *columna et firmamentum veritatis.* Nous disons que la liturgie contient un enseignement efficace et le plus conforme à la nature de l'âme humaine, spécialement pour le peuple, éternellement enfant, parce qu'elle ne consiste pas en une sèche spéculation de l'intelligence, mais invoque au contraire toutes les ressources de l'art, de la musique, de la peinture, de la sculpture, de la littérature, pour pousser l'esprit vers les hauteurs, donnant au culte sacré et populaire une forme éminemment dramatique, celle qui pénètre le plus profondément dans l'âme des foules.

La sainte liturgie contient enfin un enseignement qui est

aussi le plus complet, parce qu'elle ne s'arrête pas exclusivement, comme le font si souvent les dévotions personnelles, sur un mystère particulier, mais, dans le cours de l'année entière, elle déroule et explique aux fidèles, avec un ordre merveilleux, toute la série des dogmes de notre sainte Rédemption. La liturgie est le vrai *Breviarium*, c'est-à-dire l'abrégé de l'Écriture, l'exposition populaire de la révélation divine et de ce que nous devons croire pour être sauvés : *Legem credendi lex statuat supplicandi.*

Mais le merveilleux consiste en ceci, que cette revue, cette série annuelle des mystères chrétiens, n'a pas simplement un caractère historique et commémoratif d'événements accomplis. Certes, l'Église nous les représente sous une certaine forme dramatique qui est la plus apte à pénétrer dans l'âme populaire, et qui nous les fait vraiment revivre. Mais le Christ n'est pas passé : *Iesus Christus heri, hodie, ipse et in saecula.* Il est toujours dans son Église, et si autrefois il naquit, prêcha, souffrit et ressuscita sous Tibère et Ponce-Pilate, le contenu spirituel de ces mystères de rédemption se déroule autant que dure la vie séculaire de l'Église, puisque c'est précisément en elle que le Christ, encore aujourd'hui, naît, enseigne, rachète les âmes, leur appliquant les fruits de sa Rédemption.

***

Quoique dans le *Bréviaire* et dans le *Missel*, à partir du bas moyen âge, l'on distingue deux parties, le *proprium de tempore* et le *proprium Sanctorum*, cette distinction ne tend pourtant pas à rompre l'unité merveilleuse du cycle liturgique, qui est essentiellement christologique : *Finis legis Christus.* De même que dans les anciennes basiliques la représentation des scènes évangéliques exprimées par les mosaïques et les peintures le long des murs des nefs latérales, préparait l'âme au triomphe du Christ *Pantocrator*, qui, dans le centre doré de la conque absidale siège, majestueux, sur la chaire de sa divinité, ainsi le vrai cycle liturgique de l'Église est représenté par le *proprium de tempore*, lequel depuis l'Avent, à travers les quatre semaines d'attente qui précèdent Noël, à travers l'Épiphanie, la quarantaine du jeûne du Christ au désert, la quinzaine de sa Passion,

la cinquantaine des fêtes pascales, jusqu'à l'Ascension et à la Pentecôte, complète notre formation catéchétique sur le mystère du Christ. Formation solide, celle-là, et qui est accomplie par l'Église conformément à une pédagogie toute divine, parce qu'elle ne nous enseigne pas simplement le Verbe, mais veut, au moyen d'un entraînement spirituel si prolongé, former en nous les dispositions du Christ : *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Iesu.*

C'est pourquoi le cycle évangélique de l'Église occupe l'année tout entière, afin que les fidèles ne donnent pas seulement un regard aux mystères, mais que, par des actes continus et des exercices de piété conformes à l'esprit que chaque mystère veut inspirer, et qui sont répétés durant des jours et des semaines, leur âme se les assimile, se transforme en eux, de façon à célébrer non pas simplement un événement historique distinct d'elle, mais un aspect nouveau de sa propre vie intérieure, qui est la vie mystique du Christ dans le cœur des fidèles.

Pour que la liturgie atteigne ce but très élevé, il faut qu'elle soit ce que la veut en effet l'Église, non seulement une prière de tout l'homme, mais une méthode avant tout catéchétique, un système d'éducation spirituelle, lequel a ses lois, ses exercices, comme toute autre école.

La fin qu'on s'est proposée dans la réforme du calendrier de l'Église universelle sous le pape Pie X, en allégeant le *proprium Sanctorum* de nombreux offices de saints, a été précisément de remettre en honneur l'antique *proprium de tempore*, et de tenir compte de son unité étroite et intangible, depuis l'Avent jusqu'au dernier dimanche après la Pentecôte. Celui qui veut admirer la beauté de ce poème liturgique doit le goûter dans son intégrité, tenant compte des divisions du cycle sans que celles-ci soient trop souvent brisées, nous dirions même étouffées, par le *proprium Sanctorum* qui, comme l'on sait, n'a aucune unité, puisque chaque fête est indépendante des autres. Et pourtant, dans ces derniers siècles, le « propre des Saints » avait fini par prendre le pas et l'avantage, dissimulant derrière ses innombrables fêtes les lignes classiques du cycle annuel *de tempore*, poème parfait dû au génie des anciens Pères.

Dès l'antiquité, les fêtes des saints trouvèrent place dans le

Mosaïques de l'arc triomphal (v^e siècle) et de l'abside (XIII^e siècle).

BASILIQUE DE SAINT-PAUL-HORS-LES-MURS

calendrier ecclésiastique. Toutefois, comme elles ne constituent pas une série à part, mais que chacune est indépendante et détachée des autres, ainsi, à l'âge d'or de la liturgie, l'Église en ornait savamment le *proprium de tempore*, mais avec un goût et un sens parfait des proportions, précisément comme avait déjà fait l'artiste dans la basilique chrétienne, alors que, au fond de l'abside, pour faire ressortir la figure gigantesque du Christ, il avait représenté une sobre couronne de martyrs à ses pieds, lui tendant leurs diadèmes parsemés de pierres précieuses. C'est justement là le but du *proprium Sanctorum* dans le *Bréviaire* et dans le *Missel :* non pas de remplacer ni d'affaiblir l'efficace du cycle *de tempore*, mais de l'orner, de lui donner plus de grâce et de variété, ouvrant dans son sein, de temps en temps, comme une petite parenthèse, pour démontrer pratiquement, au moyen de quelques exemples bien choisis dans le vaste champ de l'hagiographie, comment la vie et le mystère du Christ peuvent être vécus et réalisés par les fidèles.

Mais encore faut-il que ces parenthèses soient sobres et surtout bien distribuées. En somme, il est opportun de laisser libre et intact le cycle *de tempore*, et nous ne pourrons mieux faire que de nous inspirer de cet idéal de l'Église, et de le seconder, tel qu'elle nous l'a exprimé dans la dernière réforme du *Bréviaire*. Le Siège apostolique, s'inspirant des principes traditionnels de saint Pie V et de Benoît XIV, a commencé, avec une délicatesse merveilleuse, à rendre à l'année liturgique ses lignes primitives, l'allégeant, çà et là, des additions d'une époque postérieure.

L'entreprise semblait assez délicate, puisqu'il s'agissait d'un édifice sacré, où chaque époque et chaque goût avait apporté sa contribution. Mais Pie X, d'immortelle mémoire, a opéré cette réforme en usant de règles sûres et d'un sens de grande discrétion. Certes, tout n'a pas été fait, puisque dans un ancien édifice il est extrêmement scabreux de toucher aux ajoutés postérieurs qui se sont superpos´s aux lignes primitives. Cette tâche, dans le champ liturgique, est réservée à l'Église seule. Quant à nous, au moyen surtout de la diffusion de la culture religieuse dans le peuple et dans le clergé, nous pouvons pourtant préparer le terrain aux initiatives de l'Autorité suprême, ayant pour but,

non pas de faire de l'archéologie, mais de ramener les âmes directement aux sources de la piété catholique, modérant leur caractère individualiste actuel, et leur donnant une forme plus sociale.

On nous demande, dans la diffusion de la culture liturgique, quelque chose de pratique, par exemple, quelle est la meilleure méthode pour entendre avec fruit la sainte Messe et recevoir la sainte Communion?

Nous ne saurions en suggérer une autre que de revivre la sainte liturgie dans ses cycles qui convergent tous vers Jésus Eucharistie, et qui reconnaissent dans le Sacrifice de la Croix et de l'Autel la réalisation et la continuation de tout ce qu'ils proposent à notre foi, à notre espérance, à notre amour.

La Messe et la Communion, outre leur signification essentielle, assumeront donc, selon le temps, un sens tout spécial, et il y aura ainsi, dans la piété du peuple, cette marque de riche variété qui subjugue ses facultés et fournit une nourriture de plus en plus abondante à la dévotion privée elle-même. Ainsi, durant les quatre semaines de l'Avent, l'humanité, en vertu de la promesse faite par Dieu à nos premiers parents, à Abraham et à David, se sent comme devant donner le jour au Christ. *Qui fuit Abraham... qui fuit Adam.*

La joie dont la remplit cette annonce du Rédempteur futur est tempérée par l'austère enseignement de Jean-Baptiste, qui, pour préparer les voies du Christ, prêche la pénitence et la conversion des cœurs. Il ne s'agit pas d'événements désormais accomplis et dépassés. Celui qui est né autrefois à Bethléem durant le recensement de Cyrinus, doit renaître mille fois dans le cœur des fidèles moyennant la grâce; il doit surtout faire son Épiphanie ou apparition au milieu de tant de nations qui, à l'égal d'Israël, attendent aujourd'hui encore, somnolentes, sa venue.

Mais le cœur du chrétien n'est pas le tombeau du Christ, où Il s'étend immobile et roide. Il veut, au contraire, *inhabitare per fidem in cordibus;* il veut donc croître, se mouvoir, opérer ce *mysterium* de la rédemption humaine centralisé dans la Croix.

La douceur trompeuse du fruit de l'Éden a répandu dans nos membres le *virus* de la concupiscence désordonnée. L'œuvre de réparation du genre humain commence donc dans le Carême

avec la quarantaine sacrée du jeûne au désert, grâce à laquelle, les ardeurs des passions étant apaisées, l'âme elle aussi devient mieux disposée à entendre ce Verbe de vie éternelle qui autrefois épouvantait la race prévaricatrice d'Abraham quand elle disait à Moïse : « Parle-nous, toi, mais que Yahweh ne nous parle pas, pour que nous ne soyons pas frappés de mort. »

Le Carême est donc comme une période d'entraînement à la palestre de la milice chrétienne — c'est une image empruntée à la liturgie — un vaste cours d'exercices spirituels imposé à l'Église tout entière, un stade particulier dans le divin système de l'ascèse catholique, durant lequel nous nous adonnons de préférence aux actes de ce qu'on appelle la voie purgative. Le jeûne corporel et l'exercice de la mortification ont pour but de purifier les sens et d'attacher notre corps à la Croix du Christ par les clous de la pénitence. L'enseignement catéchétique qui nous est donné avec plus de fréquence durant la sainte Quarantaine a pour fin de purifier l'âme par l'éternelle Vérité, en remédiant à ce coupable obscurcissement de nos facultés spirituelles qui est un effet du péché originel.

Le cycle quadragésimal nous met sur la route du Calvaire; mais pour pouvoir participer au mérite de la Rédemption, il faut s'unir au divin Crucifié, ou, pour employer une formule énergique de saint Paul, il est nécessaire que chacun, en revivant sa Passion, — *fac ut portem Christi mortem*, chante l'Église, — ajoute sa part, c'est-à-dire sa coopération personnelle, à ce qui manque à la Passion du Christ.

Après le Carême vient Pâques, c'est-à-dire l'âpre et définitif passage de la vie sensuelle à la mort au péché et au démon, pour ressusciter avec le Christ à une vie nouvelle, vie toute divine. *Quod autem vivit, vivit Deo.* C'est ainsi que, dans la fête de Pâques, la conception de la vie chrétienne s'élargit et nous apparaît, non pas précisément sous son désolant aspect négatif d'abdication et de pénitence, mais dans la richesse de son contenu positif : *Si consurrexistis cum Christo, quae sursum sunt quaerite, quae sursum sunt sapite.* L'échange a été avantageux. Le rameau d'olivier étiolé et sauvage a bien été coupé du plant qui avait pris racine sur le rocher aride, mais il a été greffé sur l'arbre toujours vert du Christ mourant — cette

image complexe est de saint Paul lui-même — afin de *vivre désormais de sa mort vivificatrice.*

Le Sacrifice pascal expie le crime de l'humanité et la réconcilie nouvellement avec Dieu. Celui-ci apaisé, l'élève derechef, grâce à Jésus, à la dignité de fille de Dieu, et, à ce titre, fait part à tous les hommes de ses secrets et de ses trésors.

Si la cinquantaine du cycle pascal peut se comparer à ce que, dans les exercices spirituels, on appelle voie illuminative, le temps de la Pentecôte offre une étroite analogie avec la voie unitive. Puisque vous êtes devenus fils, — enseigne l'Apôtre, — Dieu a répandu en vous et vous a communiqué l'Esprit de son propre Fils, aussi est-ce en Lui que vous l'invoquez : *Abba*, ô Père ! Cet Esprit consolateur et avocat qui plaide en votre nom votre cause devant le Seigneur, est celui-là même que le Père vous a donné, afin qu'il vous soit garant que vous êtes réellement ses fils et ses héritiers. Et comme seul l'esprit de l'homme peut pénétrer dans le labyrinthe du cœur humain, ainsi Dieu, pour nous manifester, comme à des fils, ses secrets intimes, nous a communiqué son Esprit, qui nous initie à la gnose la plus parfaite de la vérité tout entière.

Désormais, après la Pentecôte, l'œuvre de réparation du genre humain a atteint son point culminant. Le Christ et le Paraclet habitent et vivent dans l'âme fidèle, qui est ainsi en mesure de rendre à l'auguste Triade cette adoration parfaite dans l'Esprit et dans la Vérité, qui seule est recherchée par le Père. Et c'est là le sens profond de la solennité de la Très Sainte Trinité, qui clôt l'octave de la Pentecôte et ouvre le cycle des vingt-quatre semaines environ qui vont de la Trinité à l'Avent. Ce cycle, qui comprend presque la moitié de l'année liturgique, symbolise la longue histoire de l'Église à travers les siècles, histoire qui a pour point de départ la première Pentecôte chrétienne célébrée par les apôtres au Cénacle, et se termine par la seconde *parousie* du Christ en son dernier avènement, en qualité de Juge, à la fin du monde. Voilà la signification profonde des deux péricopes évangéliques sur la dissolution de l'univers et sur l'apparition du divin Juge, que la liturgie nous fait lire le dernier dimanche après la Pentecôte et le premier dimanche de l'Avent.

Le caractère de cette liturgie, qui embrasse deux saisons de l'année, est des plus complexes, aussi est-elle une vive image de la vie même de l'Église. Continuellement combattue par ses adversaires et pourtant toujours triomphante, elle implore le secours divin contre eux, mais en même temps elle entonne l'hymne de la victoire. S'assimilant aux fragiles enfants d'Ève, elle exprime parfois en de véritables rugissements de contrition la douleur dont la remplit la conscience des péchés de son peuple; mais en même temps elle proclame à haute voix sa sainteté immaculée, qui ne peut être ternie par la malice humaine. L'Église, une, sainte, catholique et apostolique dans son essence et dans sa vie, exprime magnifiquement ces notes dans sa liturgie, spécialement durant le cycle dominical après la Pentecôte, où, à travers les lectures des épîtres des Princes des Apôtres eux-mêmes, Pierre et Paul, on revit leur prédication et on expérimente que l'édifice de notre foi repose sur cette unique base des prophètes et des apôtres, sur laquelle le Christ a construit son Église. En ces pages on parle de l'unité catholique, de la hiérarchie sacrée, des devoirs des fidèles envers les autorités constituées, des liens sociaux unissant les chrétiens à la famille et à la société civile, de la persécution de Néron, de la famine en Palestine et des collectes de bienfaisance instituées parmi les Grecs. L'histoire de ces vingt premières années qui constituent l'âge d'or de l'Église catholique contient aussi la prophétie de ce qui devait être la vie de la famille du Christ dans les siècles à venir.

Nous avons à peine esquissé les grandes lignes qui donnent à la sainte liturgie un caractère d'étroite unité et, dans le cours d'une année complète, constituent comme un magnifique cycle christologique, une sorte de merveilleuse épopée, représentant notre civilisation chrétienne tout entière. A ce long cycle de cinquante-deux semaines, et qui contient l'exposition vivante et dramatique de tout le catéchisme chrétien, il faut ajouter l'autre bref cycle hebdomadaire, qui, durant le cours de chaque semaine, célèbre le chef-d'œuvre divin des six jours de la création et le met en relation avec les charismes de la réparation du monde dans le Sang du Rédempteur. Saint Ambroise a uni son génie théologique à la harpe de la muse chrétienne, et, dans

les hymnes vespérales appropriées à chaque jour de la semaine, il nous a offert un tel avant-goût de musique céleste, que nous pouvons parfaitement comprendre les larmes versées par saint Augustin, durant les premiers temps de sa conversion, quand il écoutait à Milan les chants ambrosiens du peuple lombard.

Les semaines de l'année ecclésiastique constituent donc un cycle christologique serré et cohérent, qui chante l'œuvre divine de la réparation du monde dans la plénitude des temps. Chaque période hebdomadaire de ce cycle en constitue à son tour un autre qui a pour objet la création même du monde. Reste enfin un dernier cycle quotidien, qui en sept périodes, ou, comme les appelle le *Bréviaire*, en sept heures canoniales, commémore en particulier chaque jour les mystères de la passion et de la mort du Sauveur. Ce dernier cycle quotidien, qui est aussi la base des deux autres cycles, constitue de son côté le cadre du Sacrifice eucharistique, offert quotidiennement au Seigneur comme l'acte d'adoration parfaite en esprit et en vérité que l'humanité rachetée offre à la Triade sacrosainte.

Voilà en traits rapides le schéma, nous dirions volontiers l'ossature, de l'antique prière ecclésiastique. Il est facile de se rendre compte que celle-ci, grâce à la connexion et à l'enchaînement de chacune de ses parties, constituait un véritable système, lequel ne se proposait pas seulement pour but, comme cela arriva souvent par la suite, de louer Dieu d'une façon quelconque, mais s'appliquait aussi à former des chrétiens. Cette solide formation catéchétique était précisément l'un des buts auxquels visaient de préférence les saints Pères, et auquel ils subordonnaient, pour ainsi dire, toutes les cérémonies du culte. L'architecture, la décoration, les peintures mêmes de la maison de Dieu, devaient se proposer le même but, en sorte que, autrefois, art, éloquence, rites, prières, sacrements, n'étaient pas autant d'éléments cultuels indépendants, mais faisaient tous partie de ce vaste système catéchétique pour l'éducation du peuple chrétien.

Quand nous lisons dans le *Bréviaire* les Homélies que les saints Pères adressaient dans l'église aux fidèles, nous nous étonnons que le peuple pût avoir alors une si profonde connaissance de la religion, qu'il comprît ces discours qu'aujourd'hui

certains ecclésiastiques ne sont plus parfois en mesure de saisir. Cette décadence n'est pourtant pas si ancienne qu'on pourrait le croire. En Italie, au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, les corporations toscanes et ombriennes, les universités d'arts et de métiers, dans leurs statuts, dans la décoration même de leurs oratoires, de leurs bannières, faisaient preuve d'une culture catéchétique et scripturaire qui nous étonne vivement, nous, modernes. Aujourd'hui, certains catholiques s'estiment pratiquants seulement parce qu'ils lisent les *Quinze samedis* ou les *Étincelles eucharistiques* et hélas ! ils ne savent plus l'acte de contrition, tandis que jusqu'au temps de nos aïeuls, la piété populaire, favorisée surtout par les grands ordres mendiants dont la spiritualité avait pour point d'appui la prière chorale, s'inspirait directement de la liturgie, et faisait ses délices du petit Office de la sainte Vierge, de celui des morts, des sept Psaumes de la pénitence, etc., participant ainsi à la piété de l'Église et se mettant plus intimement en contact avec l'esprit de sa dévotion. Ce contact, et non pas certes par la faute de la Mère Église, s'est maintenant douloureusement affaibli, en sorte qu'il a été possible à certains d'imaginer une double forme de dévotion, l'une, liturgique à l'usage du prêtre quand il dit, tout bas, la messe; l'autre, particulière aux fidèles, priant chacun pour son compte. Qu'en est-il résulté? L'unité merveilleuse entre la foi et l'oraison, entre le catéchisme et l'art chrétien, entre le *Credo* catholique et la vie sociale qui, autrefois, constituait comme l'ambiance naturelle où le fidèle était formé à la piété, et représentait pour ainsi dire l'ensemble d'un grand poème qui voulait être comme l'Évangile de la vie, cette unité s'est pratiquement désagrégée, en sorte que dans la conscience de quelques-uns, nous remarquons un assemblage d'actes religieux, mais sans l'existence d'un vrai système et d'une énergique synthèse. Il en résulte ces nombreuses conciliations hybrides, ces inconvenances, qui ont pour base une ignorance désolante de la doctrine chrétienne, même chez ceux qui voudraient pourtant poser pour pratiquants et que nous appellerions simplement « des piétistes ».

La cause de cette funeste diminution du sens du divin chez beaucoup doit peut-être, à notre humble avis, être attribuée à l'insuffisance du système catéchétique actuel, lequel constitue

aujourd'hui comme une discipline séparée, trop distincte de l'art religieux et des prières cultuelles de l'Église, tandis que, pour nos pères, la vie liturgique tout entière était essentiellement une pédagogie de religion. On apprenait le catéchisme dans le giron de la Mère Église, parce qu'on le vivait dans toute la pléiade de ses manifestations, comme on apprend la langue maternelle sans avoir besoin d'aucun maître, seulement parce qu'à la maison on n'entend qu'elle. Quand, au contraire, comme il advint à saint Augustin au sujet du grec, on doit apprendre une langue entièrement distincte de la vie vécue, cela demande beaucoup plus de travail, et on ne la sait jamais bien, parce que, après tout, ce n'est pas notre langue.

Les pasteurs d'âmes et surtout les souverains pontifes ont, récemment encore, insisté en faveur de ce salutaire retour aux anciennes traditions de l'Église, demandant à la piété chrétienne de se rapprocher davantage de sa forme liturgique authentique, et souhaitant une participation plus active du peuple aux rites sacrés. Quand l'autorité compétente a parlé, il n'est plus permis à aucun enfant de l'Église d'hésiter, de chicaner, de sophistiquer à ce sujet. Le but très noble que se propose ce magnifique réveil liturgique qui, avec la bénédiction des évêques et des papes, s'étend déjà en de nombreux diocèses de l'Italie et du monde, n'est point d'opposer piété à piété, comme si la dévotion actuelle du peuple catholique contenait quelque chose de blâmable; mais simplement d'intensifier cette piété elle-même, de l'élever encore plus, de la mettre en contact plus intime avec la règle suprême de la piété de l'Église, c'est-à-dire avec celle qui est contenue dans la divine liturgie de l'*Ecclesia Mater*.

Revertimini ad fontes sancti Gregorii, aurait dit Charlemagne à ses maîtres de chapelle, quand il sut que la tradition musicale ecclésiastique en France s'était de nouveau altérée. Il convient de dire encore la même chose à présent. Laissons-nous instruire par l'expérience des saints Pères, et revenons à ces systèmes catéchétiques qui, en trois siècles, ont converti le monde païen, l'ont fait chrétien et sur les ruines de la civilisation gréco-romaine ont fondé la splendide civilisation catholique. Ne désagrégeons pas davantage les multiples manifestations de la vie religieuse, qui doit être une, sainte et catholique, mais

encadrons-les, au contraire, chacune à sa place, en une synthèse serrée, en un vrai système, qui reflète précisément cette parfaite unité, cette transcendante sainteté et cette catholique charité.

Dans l'éducation, gardons-nous d'abuser de la plus dangereuse et en même temps de la plus indéfinissable des puissances humaines, de ce mélange qu'est le cœur. Le sentiment est une faculté aveugle et volage, sur lequel il n'y a pas lieu de trop compter. N'en avons-nous pas la preuve dans ces nombreuses manifestations de la piété populaire, surtout en certaines régions d'Italie, où faute d'instruction catéchétique, après des parades théâtrales de processions et de cris, il demeure bien peu de sens chrétien, en sorte qu'on est tenté de croire qu'à l'Évangile, qui est un système en même temps qu'une vie, se sont substitués quelques rares rites religieux.

Prenons l'homme tout entier et tel qu'il est : sens, cœur, imagination, âme, et élevons tout à Dieu. Ayons soin en premier lieu de former le pilote de ce navire, le capitaine de cette troupe, qui est la raison. Ces facultés ne veulent pas être prises toutes de la même manière : les sens nous portent au beau, le cœur au bon, et l'intelligence au vrai. Chacun doit être pris par sa propre tendance; mais respectons en même temps l'unité du composé humain, celle de Dieu et de la religion. Un seul Dieu, une seule Église, une seule forme de piété catholique, une dans son ensemble, mais aux reflets multiples, semblable à un organisme complexe mais intimement uni, ou plutôt à une harmonie résultant de sons infinis. Nous connaissons seulement une piété, qui correspond à toutes ces conditions et embrasse harmonieusement théologie, art, architecture, musique, tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus beau, de meilleur en ce pauvre monde, et c'est celle que, dans son sens le plus vaste, nous avons appelé en commençant : liturgie catholique.

SANCTAE ROMANAE ECCLESIAE FERIALE

N. B. — Les trois colonnes du *Férial* indiquent :

La première, marquée *A*, le *Férial* primitif, tel qu'il se trouve dans le calendrier philocalien et dans les sacramentaires.

La deuxième, marquée *B*, mentionne les fêtes du moyen âge notées dans les livres liturgiques du XI^e^ siècle.

La troisième, marquée *C*, énumère les fêtes modernes, insérées dans le *Missel romain* après le XIII^e^ siècle.

SANCTAE ROMA

ME

	A
29 III Kalendas Decembres	Saturnini in Thrasonis
30 Pridie » »	Andreae Apostoli

ME

1 Kalendis	
2 IV Nonas	
3 III	
4 Pridie	
5 Nonis	
6 VIII Idus	
7 VII	
8 VI	Eutychiani ep. in Callisti
9 V	
10 IV	
11 III	
12 Pridie	Luciae v. m.
13 Idibus	Aristonis in Portum
14 XIX Kalendas Ianuarias	
15 XVIII	
16 XVII	
17 XVI	
18 XV	
19 XIV	
20 XIII	
21 XII	Thomae Ap.
22 XI	
23 X	
24 IX	
25 VIII	Iovini et Pastoris. Eugeniae Virg. m Anastasiae. Nativit. Christi
26 VII	Stephani m.
27 VI	Iohannis ap.
28 V	Innocentium
29 IV	
30 III	
31 Pridie Kalendas	Sylvestri ep. in Priscillae. In coem Iordanorum, Donatae, Paulin Rusticianae, Hilariae, Saturnin Serotinae, Nominandae

CLESIAE FERIALE

VEMBRI

B	C
Vigil. S. Andreae in Basilic. Iunii Bassi in Exquiliis	

CEMBRI

	Vibianae v. m.
	Francisci Xaverii
Barbarae v. m.	Petri Chrysologi ep.
Sabbae in Cella Nova	
Nicolai ep.	
Ambrosi ep.	Vigil. Immacul. Concept. B. M. V.
	Immacul. Concept. B. M. V.
	S. Melchiadis pap. m.
Damasi pap. in Callisti	
	Octav. Imm. Concept. B. M. V.
	Eusebii ep.
Vigil. S. Thomae Ap.	
	Thomas ep. m.

A

1 Kalendis	Octav. Dom.
2 IV Nonas	
3 III	
4 Pridie	
5 Nonis	
6 VIII Idus	Epiphan. Dñi.
7 VII	
8 VI	
9 V	
10 IV	Miltiadis pp. in Callisti
11 III	
12 Pridie	
13 Idibus	
14 XIX Kalendas Februarias	Felicis in Pincis
15 XVIII	
16 XVII	Marcelli pap. in Priscilla
17 XVI	
18 XV	
19 XIV	
20 XIII	Sebastiani m. in Catacumbis, Fabi ep. in Callisti
21 XII	Agnetis v. m. In agello
22 XI	Vincentii m. Anastasii monachi m.
23 X	aquas Salvias
24 IX	
25 VIII	
26 VII	
27 VI	
28 V	Agnae de Nativitate
29 IV	
30 III	
31 Pridie Kalendas Februarias	

NUARIO

B	C
Circumcisio D. N. I. C.	SS. Nominis Iesu
	Telesphori pap.
	S. Familiae Jesu, Mariae, Joseph
	Hygini pap.
	Hylarii ep. Pauli heremit. Mauri Abb.
Priscae v. m. Marii, Marthae, Audifacis et Abacuc.	Antonii abb. Cathedra S. Petri Romae Canuti mart.
Emerentianetis v. m.	Raymundi conf. Timothei ep.
Conversio S. Pauli Apost. S. Policarpi ep. m. S. Iohannis Chrisost. ep.	
SS. Cyri et Iohannis Mm.	Francisci Salesii ep. Martinae Mart. Petri Nolasco

	A
1 Kalendis	
2 IV Nonas	Solemnitas S. Mariae
3 III	
4 Pridie	Eutychii m. ad Catacumb.
5 Nonis	Agathae v. m.
6 VIII Idus	
7 VII	
8 VI	
9 V	
10 IV	
11 III	Sitiretis v. m. Caloceri et Parthenii M
12 Pridie	
13 Idibus	
14 XVI Kalendas Martias	Valentini m.
15 XV	
16 XIV	
17 XIII	
18 XII	
19 XI	
20 X	
21 IX	
22 VIII	Natalis Petri de Cathedra
23 VII	
24 VI	
25 V	
26 IV	
27 III	
28 Pridie Kalendas Martias	

EBRUARIO

B	C
	Ignatii ep. m.
Blasii ep. m.	
	Andreae Corsini ep.
Dorotheae v. m.	Titi ep. Romualdi Abb. Iohannis de Matha conf.
Apolloniae virg. m. Scholasticae virg.	Cyrilli ep. Alex. c.
	Apparit. B. M. V. SS. VII Fundat. O. Servorum B. M. V.
	Faustini et Iovitae Mm.
	Simeonis ep. m.
Concordiae, ad sanctum Laurentium	
	Petri Damiani ep. Vigil. S. Mattiae Ap. S. Mattiae Ap.

LES FÊTES DES SAINTS DURANT LE CYCLE DE NOËL

FÊTES DE NOVEMBRE

29 NOVEMBRE.

Saint Saturnin, martyr.

Station à la basilique de Saint-Saturnin dans le cimetière de Thrason sur la voie Salaria Nova.

AUJOURD'HUI, à Rome, outre la messe nocturne de saint André, on célébrait aussi, dans le cimetière de Thrason, sur la voie Salaria Nova, la station *(natalis)* de saint Saturnin. La première mention de cette fête est contenue dans le calendrier philocalien : *III Kal. dec. Saturnini in Thrasonis.*

Selon les *Gesta Marcelli*, saint Saturnin, *vir senex*, fut condamné, durant la persécution de Dioclétien, d'abord à transporter le sable des carrières aux thermes que cet empereur faisait ériger à Rome; puis, comme la patience, l'esprit de prière et les paroles éloquentes du martyr convertissaient beaucoup de monde, il fut conduit sur la voie Nomentane par ordre du préfet de la Ville, et là, avec le diacre Sisinnius il fut décapité. Un pieux chrétien nommé Thrason aidé du prêtre Jean ensevelit leurs corps dans une propriété sur la voie Salaria Nova, où, durant les premières années de la paix, l'on érigea une basilique dédiée à Saturnin. Ce temple, successivement restauré par Hadrien Ier, Félix IV et Grégoire IV, resta debout jusqu'au XVIe siècle. C'est précisément là que se célébrait en ce jour une synaxe eucharistique qui est déjà mentionnée dans le Gélasien.

Une autre église en l'honneur de saint Saturnin s'élevait sur la place du Quirinal, et on en retrouve les traces dès le XIe siècle. Elle était confiée à la garde des moines de l'abbaye de Saint-Paul, et Sixte IV y fit des restaurations parce qu'elle menaçait

ruine. Elle fut démolie sous Paul V pour faire place à l'esplanade qui devait s'ouvrir devant le palais pontifical sur le mont Quirinal.

Bien que la fête de saint Saturnin soit notée en ce jour dans le Sacramentaire Gélasien, le titre de la messe était pourtant collectif puisqu'il réunissait presque tous les martyrs mentionnés dans les *Gesta Marcelli* et ensevelis en ce lieu de la voie Salaria : Saturnin, Chrysanthe, Darie, Maur, Papias, Sisinnius et d'autres encore. Cependant, la messe de saint Saturnin est celle du Commun des martyrs, mais les collectes lui sont propres et le mentionnent exclusivement.

Voici les vers magnifiques que le pape Damase, le poète des martyrs romains, fit graver sur la tombe de saint Saturnin sur la voie Salaria Nova :

INCOLA · NVNC · CHRISTI · FVERAT · QVI · CARTHAGINIS · ANTE
TEMPORE · QVO · GLADIVS · SECVIT · PIA · VISCERA · MATRIS
SANGVINE · MVTAVIT · PATRIAM · NOMENQVE · GENVSQVE
ROMANVM · CIVEM · SANCTORVM · FECIT · ORIGO
MIRA · FIDES · RERVM · DOCVIT · POST · EXITVS · INGENS
CVM · LACERAT · PIA · MEMBRA · FREMIT · GRATIANVS · VT · HOSTIS
POSTEAQVAM · FELLIS · VOMVIT · CONCEPTA · VENENA
COGERE · NON · POTVIT · CHRISTVM · TE · SANCTE · NEGARE
IPSE · TVIS · PRECIBVS · MERVIT · CONFESSVS · ABIRE
SVPPLICIS · HAEC · DAMASI · VOX · EST · VENERARE · SEPVLCHRVM
SOLVERE · VOTA · LICET · CASTASQVE · EFFVNDERE · PRECES
SANCTI · SATVRNINI · TVMVLVS · QVIA · MARTYRIS · HIC · EST
SATVRNINE · TIBI · MARTYR · MEA · VOTA · REPENDO

Maintenant citoyen du Christ, il l'avait jadis été de Carthage,
Au temps où un glaive transperçait le cœur de sa pieuse mère [1],
Par le mérite du sang, il changea de patrie, de nom et de famille,
Et, entrant parmi les saints, il devint citoyen romain.
Il démontra sa foi intrépide par son intrépide mort.
Gratien, persécuteur, frémit, tandis qu'il déchire sur le chevalet tes [membres sacrés;
Mais, nonobstant qu'il déversât sur toi tout son fiel venimeux,
Il ne put toutefois t'induire, ô Saint, à renier le Christ.
Bien plus, par tes prières, il mérita lui aussi de mourir en confessant [la Foi.
Que telle soit la prière suppliante de Damase : que ce sépulcre soit [vénéré.

1. L'Église, persécutée par l'Empire romain.

Qu'il soit aussi permis d'accomplir ici ses vœux, et de se répandre
[en pieuses prières,
Parce que ce tombeau est celui du martyr Saturnin.
O martyr Saturnin, je t'offre mes vœux.

L'oratoire de Saint-Saturnin fut conservé au culte jusqu'au temps de Nicolas IV. Toutefois les reliques du martyr furent transférées sur le mont Coelius, dans le titre de Bisantius, nous ne savons à quelle époque.

***

L'introït est tiré du psaume 63. Quoique au milieu de l'épreuve, le juste jouit, dans l'intime de son cœur, d'un bonheur imperturbable qui jaillit de la pureté de sa conscience et se nourrit de l'espérance en le Seigneur. Ce n'est que momentanément que les impies peuvent tri[illegible]her et obtenir des applaudissements; le triomphe final appartient aux saints.

Dans la collecte, on invoque le mérite du martyr pour que Dieu vienne au secours de nos multiples insuffisances.

« O Dieu, vous qui nous accordez de célébrer aujourd'hui la naissance au ciel de votre bienheureux martyr Saturnin, faites aussi que ses mérites nous obtiennent votre secours. Par notre Seigneur, etc. »

La lecture est tirée de différents passages de la IIe lettre à Timothée (II, II, 8-10, III, 10-12). Paul, déjà près du martyre, rappelle à son disciple bien-aimé, son compagnon dans la foi comme dans les souffrances endurées pour la propager, que l'Évangile qu'il a prêché n'est pas autre chose, en substance, que l'annonce messianique du Christ, mort et ressuscité pour le salut du monde. Paul, alors enchaîné, a conscience de n'être coupable que de ce crime, *quasi male operans*, d'avoir annoncé le salut du monde au moyen de la foi en Jésus. C'est là le noble crime de Paul : Jésus salut du monde. C'est le crime qui sera aussi imputé après lui à tous les autres martyrs : *quasi male operans*. Quand l'Apôtre écrit à Timothée, il est lié par les chaînes; mais — *verbum Dei* — observe-t-il — *non est alligatum*. Ce Verbe de liberté et de vérité triomphera de ses adversaires.

Le répons-graduel est pris du psaume 36 et fait allusion à la

valeur différente que la douleur et les maux de la vie présente assument pour le juste — dont la foi est agissante au moyen de la charité — et pour l'impie. Le juste se confie en Dieu, pour le nom de qui il affronte précisément l'épreuve du tyran : sa tête pourra donc tomber sous le coup du glaive, mais c'est là une mort seulement apparente et visible, puisque le martyr qui tombe endormi du sommeil de la mort s'abandonne entre les bras de Dieu, lequel, au dire de l'Écriture, nourrit son âme de l'aliment de l'immortalité. Combien donc il doit être doux de s'endormir en présence des bourreaux furieux, pour s'éveiller l'instant d'après entre les bras du Seigneur, en paradis !

Le verset alléluiatique est tiré de l'Évangile selon saint Jean (VIII, 12). Celui qui me suit, dit Jésus, par la voie du Calvaire, ne sera pas gêné par les ténèbres des prisons, ni par les nuages noirs de la haine des persécuteurs. Le Seigneur brillera comme une étoile éclatante devant son esprit, lumière de vérité, qui le guidera partout et lui fera dire, comme le martyr Laurent durant sa passion : *Mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt.* Cette lumière intérieure et inextinguible, c'est la sainte Foi.

La péricope évangélique, dans le *Capitulaire de Würzbourg*, était tirée de saint Marc (XIII, 5-13). Dans notre *Missel* actuel elle est empruntée à saint Matthieu (X, 26-32). Jésus veut que, le moment venu d'annoncer à tout l'univers le saint Évangile, c'est-à-dire lorsque après la descente du Saint-Esprit Israël aura répudié son héritage messianique, ses disciples prêchent partout et ouvertement cette parole de la foi qui doit sauver le monde. L'annonce de cette parole de vie vaudra la mort aux prédicateurs évangéliques, comme elle l'a value au Maître, mais ils ne perdront rien à cela, puisque leur supplice sera comme un grain de blé qui, déposé dans les entrailles de la terre, rapportera cent pour un. Le nombre cent signifie la mesure pleine et parfaite qui convient aux martyrs, parce que par leur mort non seulement ils acquièrent un droit spécial à participer avec le Christ à la résurrection glorieuse, mais même ici-bas, leur témoignage sanglant devient pour l'Église un puissant argument de la divinité de la foi, si bien que, comme le dit Tertullien, leur sang est toujours une semence féconde de nouveaux chrétiens.

Le verset pour l'oblation des dons est tiré du psaume 20. Vous, ô Seigneur, vous avez ceint d'un précieux diadème le chef de ce pauvre abandonné de la société humaine, de ce condamné. Tandis que, en présence de ses juges, il écoutait sa sentence de mort, il pensait qu'on le rayait du nombre des vivants non pour lui-même mais parce qu'en lui on voulait vous chasser, vous, que le monde hait. Alors il éleva son cœur, et considéra que c'était vous qui souffriez en lui, puisqu'il souffrait pour vous. Il demanda donc en grâce la vie; non point cette vie mortelle qui n'est que trop à la merci des hommes et qui allait lui être ravie par le persécuteur. Cette vie misérable et fugitive il ne l'aimait pas, puisque, prodigue de son sang, il la donnait même volontiers pour vous. Il demanda au contraire la vie véritable, une part à votre résurrection, la vie indéfectible dont vous êtes la source, vie de lumière, de grâce, de joie. Vous l'avez exaucé, et maintenant celui qui fut condamné et mis à mort triomphe avec vous et juge ses persécuteurs eux-mêmes.

Dans la prière avant l'anaphore, nous supplions aujourd'hui le Seigneur de sanctifier notre sacrifice, c'est-à-dire de nous donner les dispositions nécessaires de foi et d'amour pour que l'offrande eucharistique, sainte en elle-même, bien plus, source de toute sainteté, soit aussi saintement offerte par nous; de telle sorte que, par l'intercession du martyr, elle serve à nous rendre propice la divine clémence. Voici le texte de cette splendide collecte :

« Sanctifiez, Seigneur, l'oblation que nous allons vous consacrer, et, votre bienheureux martyr Saturnin intercédant pour nous, regardez-nous favorablement du haut du ciel, par les mérites d'un si grand sacrifice. Par notre Seigneur, etc. »

Le verset pour la Communion est tiré, à l'encontre des règles classiques, de l'Évangile selon saint Jean (XII, 26). Que celui qui veut être à mon service, dit Jésus, me suive à travers les labeurs et les souffrances de ce monde; et comme le Fils de l'homme n'a pas voulu entrer en possession de sa propre gloire sinon par la voie de la croix, ainsi le serviteur ne pourra marcher dans un autre chemin pour arriver à la béatitude dont le Maître veut le rendre participant.

La collecte d'action de grâces souhaite d'une façon générale que l'intercession des martyrs rende vraiment fructueuse notre communion. La liturgie établit ici un rapport important entre le sacrifice de Jésus Rédempteur, celui que lui ont offert les martyrs en répandant pour lui leur sang, et enfin notre double sacrifice, c'est-à-dire le Sacrifice eucharistique et celui de notre *devotio* qui comporte la consécration à Dieu de tout notre être, de toute notre vie. Cette offrande multiple est intimement unie sur le saint Autel, parce qu'en réalité elle ne constitue qu'un unique sacrifice, celui de Jésus; c'est-à-dire de Jésus Chef du corps de l'Église, et de Jésus dans ses membres mystiques.

Gardons-nous donc de séparer ce que Dieu a uni, notre offrande de celle de Jésus et de celle des martyrs, puisque notre vie chrétienne doit être la continuation de leur confession et de leur martyre.

Voici le texte de la collecte eucharistique :

« Que nous sanctifie, Seigneur, la participation à votre Sacrement, et que, vos saints intercédant en notre faveur, elle nous rende agréables à vous. Par notre Seigneur, etc. »

Telle est précisément la gloire du Christ ! tout sexe, tout âge a su lui offrir palmes et couronnes, en sorte que personne désormais ne peut refuser de le suivre avec sa propre croix sous prétexte que la voie est difficile. Même un vieillard comme Saturnin a su trouver dans sa foi la force et le courage de vaincre l'impiété de Maximin, dans les chaînes, dans la honte des travaux forcés, sous l'épée du bourreau. Et toi, pourquoi ne pourrais-tu ce qu'ont pu tant d'autres avant toi? *Cur non poteris quod isti et istae?*

Dans la nuit qui précède le 30 novembre.
Messe de la vigile de saint André, apôtre.

Station à la basilique de Saint-André kata Barbara Patricia *sur l'Esquilin.*

Très probablement, la station était cette nuit sur l'Esquilin, dans l'antique salle du palais de Junius Bassus, dédiée à saint André par le pape Simplice.

Une tradition liturgique médiévale fait commencer le cycle

ecclésiastique annuel le premier dimanche de l'Avent et non la veille de Noël comme les plus anciens sacramentaires romains. Rome finit aussi par adopter ce comput tardif, aussi la première fête inscrite dans son Missel actuellement est-elle précisément celle de saint André, comme la plus proche du commencement du saint temps de l'Avent.

Cette date du 30 novembre est celle de la mort de l'Apôtre, comme il résulte de sa *Passio*, tandis que celle du 2 février, désignée par le Hiéronymien, se rapporte à son ministère évangélique à Patras : *Ordinatio episcopatus sancti Andreae in Patras.*

Saint André était à Rome l'objet d'un culte fervent, introduit d'abord par le pape Simplice, mais que saint Grégoire le Grand contribua beaucoup par la suite à populariser, quand, à la mort de son père, il convertit sa demeure *ad clivum Scauri*, dominant la voie Appienne, en un monastère dédié à saint André. Il est fort probable que, revenu de sa légation à Constantinople en qualité d'apocrisiaire papal, Grégoire aura, selon la tradition, enrichi sa basilique monastique d'une relique insigne des ossements du saint Titulaire. Il est certain que, au VII^e^ siècle, l'Apôtre était plus vénéré au monastère du *Clivus Scauri*, où il opérait de fréquents miracles, que dans son sanctuaire de l'Esquilin. Dans ses lettres, saint Grégoire aimait à raconter ces miracles à ses lointains correspondants, bienfaiteurs de sa fondation monastique, et il les incitait à une dévotion de plus en plus grande envers l'abbaye dédiée au doyen des membres du sénat apostolique.

Le fait que saint André était frère de Pierre amena le pape Symmaque à lui élever un oratoire près de la basilique vaticane. C'est ainsi que, dans le haut moyen âge, les pieux pèlerins qui, des plus lointaines parties du monde, venaient à Rome, avaient coutume, après s'être prosternés devant le sépulcre de saint Pierre, d'aller aussi offrir leurs hommages à celui que la liturgie romaine exalte comme :

Germanus Petri et in passione socius.

D'autres basiliques s'élevaient en son honneur sur divers points de la Ville, si bien qu'au moyen âge il y avait, à Rome,

au moins quarante temples sous son vocable. Ce furent surtout ces circonstances locales qui contribuèrent à rendre très célèbre la fête de saint André dans la capitale du monde chrétien.

Dès le IVe siècle, elle était précédée du jeûne et d'une solennelle vigile nocturne. Le Sacramentaire Léonien, outre la messe vigiliale, contient trois autres messes en son honneur, où l'on fait ressortir avec insistance cette pensée, que le saint était non seulement le frère de Pierre, mais son émule dans la gloire du martyre souffert sur une croix. Vraisemblablement ces messes léoniennes représentaient des éléments de rechange, ou étaient destinées aux diverses synaxes qui se célébraient alors dans les différents sanctuaires romains dédiés à saint André.

Le plus ancien *Liber comes* romain contenu dans le Capitulaire de Würzbourg assigne, tant pour la vigile que pour la fête de saint André, une double lecture à la messe, comme d'ailleurs pour les jours les plus solennels de l'année. Le Sacramentaire Grégorien contient les collectes vespérales et matutinales pour l'office du saint Apôtre; aussi sommes-nous autorisés à conclure que cette fête était comptée à Rome parmi les plus solennelles du cycle liturgique.

Selon l'*Ordo* romain du chanoine Benoît, au XIIe siècle le Pape, dans l'après-midi de la vigile de saint André, se rendait au Vatican avec toute sa cour, et là, dans l'oratoire du saint, il célébrait les vêpres et l'office nocturne, comme pour la vigile de saint Pierre.

L'office de l'aurore s'accomplissait bien *ad fratrem eius*, c'est-à-dire près de la tombe de saint Pierre, comme à l'ordinaire; pourtant la messe stationnale était à nouveau célébrée à l'autel de Saint-André [1]. La basilique était splendidement illuminée, et le préfet de la Ville devait, après le divin Sacrifice, servir au Pontife et à toute la curie un banquet solennel.

La messe vigiliale de saint André, telle qu'elle nous est parvenue dans les sacramentaires du VIIIe siècle, représente toutefois une mitigation de l'antique rite romain de la *pannuchis*. A la place des douze lectures primitives, immédiatement suivies de l'anaphore consécratoire, que l'on récitait au lever

1. MIGNE, *Patr. Lat.*, LXXVIII, 1053-1054.

de l'aurore, nous avons simplement ici le type ordinaire de la messe romaine avec les trois leçons habituelles, de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Quand célébrait-on cette messe de vigile? Le matin même de la fête de saint André, après le chant habituel de l'office matutinal? Il est probable qu'il en fut ainsi avant le VII^e^ siècle, puisque par la suite, c'est-à-dire dans les sacramentaires du type de celui d'Hadrien I^er^, cette messe vigiliale précède, comme encore maintenant, les offices vespéraux qui ouvrent la solennité de l'Apôtre.

***

L'antienne pour l'entrée du cortège papal dans le temple sacré est tirée du texte évangélique de saint Matthieu qu'on lira demain à la messe solennelle. La liturgie romaine tient à nous faire remarquer cette nuit le lien indissoluble unissant les deux pêcheurs du lac de Génésareth. Pierre et André, unis entre eux par les plus étroits liens du sang, furent associés par Jésus à la gloire de l'apostolat et, par sa volonté, participèrent à une identique et triomphale confession de la foi évangélique qu'ils scellèrent par le supplice de la croix. La mort elle-même ne put séparer les deux frères. La basilique vaticane, qui conserve avec un soin jaloux le tombeau du premier des vicaires du Christ, garde aussi le chef vénérable de l'apôtre André. Cette relique sacrée se vénérait autrefois à Byzance, mais quand la capitale de l'Orient tomba au pouvoir de Mahomet II, ce précieux trésor fut mis en sûreté à Rome par les soins du cardinal Bessarion. Pie II, avec un cortège magnifique de cardinaux et de prélats, vint au-devant de l'ancien évêque grec de Nicée qui portait la sainte Relique, jusqu'au pont Milvius. De là, la procession triomphale, à travers les prés de Néron, se dirigea vers le plus grand temple de la chrétienté, où le chef de saint André est conservé maintenant dans une chapelle spéciale érigée en haut d'un des quatre gigantesques pilastres de la coupole. Toutefois, aujourd'hui encore, un édicule en l'honneur de saint André, sur la voie Flaminienne, rappelle l'endroit précis où Pie II reçut des mains de Bessarion le chef de l'Apôtre. C'était l'Orient catholique qui venait se réfugier à Rome pour ne pas être victime du schisme et du croissant.

Introït (MATTH., IV, 18) : « Près de la mer de Galilée, le Seigneur vit deux frères, Pierre et André, et il les appela : venez à ma suite, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Suit le psaume 18 : « Les cieux narrent la gloire de Yahweh, et le firmament annonce l'œuvre de ses mains. » ℣. « Gloire, etc. »

Dans la prière, nous implorons la médiation de l'Apôtre, afin que le péché étant enlevé, nous puissions être supérieurs à toutes les embûches de l'ennemi : « Nous vous prions, ô Dieu tout-puissant, afin que le bienheureux apôtre André, dont nous anticipons la fête, implore pour nous votre aide; et que, ayant obtenu le pardon de tous nos péchés, nous puissions aussi échapper à tous les périls. Par notre Seigneur, etc. »

Dans les anciennes listes des lectionnaires, la vigile de saint André a toujours une double lecture : celle de l'Ancien Testament est tirée du livre de l'Ecclésiastique (ch. XXXI) (elle est maintenant assignée à la messe des confesseurs non pontifes); l'autre, tirée du Nouveau Testament, est le protocole de l'épître de saint Paul aux Éphésiens. Par la suite, cet ancien rite de la double lecture disparut, et dans le Missel actuel la leçon vigiliale est celle de toutes les vigiles des apôtres. Elle est tirée de l'Ecclésiastique, là où se trouve l'éloge d'Isaac, de Moïse et d'Aaron. Cette triple louange s'adapte admirablement à saint André. Comme Isaac symbolisa l'héritier des promesses messianiques faites à Abraham, ainsi les saints apôtres représentent les prémices de l'Esprit, qui, du Chef mystique, Jésus-Christ, se répandent dans tout le corps de l'Église. Moïse et Aaron figurent la double puissance législative et pontificale, dont furent honorés les Douze.

(*Eccli.*, XLIV, 25-27; XLV, 2-4 et 6-9) : « La bénédiction du Seigneur sur la tête du juste. C'est pourquoi Dieu lui donna l'héritage, lui attribuant sa part entre les douze tribus. Il trouva grâce devant toute l'humanité. Dieu le fit grand et redouté des ennemis; par sa parole il apprivoisa les bêtes sauvages. Il le glorifia en présence des rois, lui donna ses ordres en présence de son peuple et lui révéla sa majesté. Il le sanctifia au moyen de la foi et de sa docilité, et le choisit entre tous. Il lui enseigna ouvertement ses préceptes, lui donna la loi de la vie et de la morale, et il le glorifia. Il fit avec lui un pacte éternel

et le ceignit d'une ceinture de sainteté, le couronnant d'un diadème de gloire. »

Aux messes vigiliales, on ne chante ni le trait ni le verset alléluiatique, mélodies qui, à l'origine, étaient exclusivement réservées aux messes des fêtes et des dimanches; on dit seulement le répons-graduel tiré du psaume 138. A la vérité, dans son texte original, le verset traite des intimes conseils de Dieu et ne se rapporte guère aux apôtres; cependant comme dans le texte latin ces intimes conseils sont devenus les amis, dès l'antiquité ce psaume a été réservé à célébrer la gloire des premiers disciples du Sauveur.

Répons-Graduel : « Que vos intimes conseils, ô Dieu ! sont dignes de respect, combien grande est leur efficacité ! »

℣. « Si on les énumère, on les trouve plus nombreux que les grains de sable de la mer. »

La lecture évangélique (Ioan., I, 35-51) traite de la vocation d'André et des premiers disciples de Jésus à l'apostolat. Nathanaël, dont il est question ici, est très probablement Barthélemy que Jésus convertit à l'Évangile en lui découvrant les secrets désirs de son cœur. Le fait : *cum esses sub ficu* auquel se rapporte le Sauveur, est demeuré obscur pour les interprètes. Peut-être Jésus voulait-il faire allusion à quelque ardente prière ou à quelque vœu messianique émis par Nathanaël tandis que, dans la solitude de la campagne, à l'ombre d'un figuier, il s'entretenait avec Dieu dans l'oraison? Quoi qu'il en soit, ce qui ressort clairement de la narration évangélique, c'est la droiture d'esprit des premiers appelés à l'apostolat par le Sauveur; c'est leur générosité à correspondre à l'invitation et le sérieux de leur propos. Ce ne sont pas des enthousiastes qui se laissent attirer par la faveur populaire qui déjà entoure le jeune Rabbi de Nazareth. Non, ils raisonnent, ils font des objections, ils veulent se rendre compte de la divinité de sa mission. Finalement ils cèdent à la vérité et à l'évidence des preuves par lesquelles Jésus démontre sa divinité. Ils croient, et ce premier acte de foi oriente définitivement toute leur vie ultérieure, sans hésitation, sans regret. Ils croient, et leur mission apostolique ne consiste en rien autre qu'à rendre témoignage de leur foi au monde entier.

Le verset de l'offertoire est tiré du psaume 8 : « Vous, ô Seigneur, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, et vous l'avez placé à la tête de toutes vos créatures. »

A la vérité, c'est là la prérogative du Christ, premier-né de la création; mais elle s'applique fort bien aussi aux apôtres, comme aux colonnes fondamentales de l'Église.

Dans la prière qui sert d'introduction à l'anaphore, nous demandons, par les mérites de saint André, d'être affranchis du péché : « Nous vous présentons, Seigneur, cette hostie, pour qu'elle vous soit consacrée : faites, de grâce, que célébrant la solennité du bienheureux apôtre André, nous puissions aussi demander que nos âmes soient purifiées du péché. »

A cette nuit, le Sacramentaire Grégorien assigne la préface suivante :

... aeterne Deus; et maiestatem tuam suppliciter adorare, ut qui beati Andreae apostoli festum solemnibus ieiuniis et devotis praevenimus officiis, Illius apud maiestatem tuam et adiuvemur meritis, et instruamur exemplis, per Christum...

Le verset intercalé dans le psaume 18 pour la Communion est tiré de la lecture de l'Évangile de saint Jean : « André dit à son frère Simon : Nous avons trouvé le Messie, celui que l'on appelle le Christ. Et il le conduisit à Jésus. » André commence immédiatement son apostolat et il conduit au Sauveur son frère Simon. Ainsi devons-nous faire nous aussi. L'amour qui nous lie au prochain veut que nous lui procurions le bien divin, qui est l'unique vrai bien désirable.

Dans la collecte *(postcommunion)* nous demandons les effets médicinaux de la divine Eucharistie, afin que celle-ci se transforme en nous en antidote contre le *virus* mortifère qui, funeste infection héréditaire, circule dans le sang de tous les malheureux enfants d'Adam.

« Après avoir participé au sacrement, nous vous prions humblement, Seigneur, afin que, votre bienheureux apôtre André intercédant pour nous, ce que nous accomplissons en la solennité de son martyre soit un remède profitable pour notre âme. Par notre Seigneur, etc. »

André est le panégyriste enthousiaste et l'apôtre de la Croix. A l'école austère de Jean-Baptiste, il a trop bien appris que

nous devons tous nous abaisser et nous anéantir devant l'Époux divin, et que plus nous nous anéantirons, plus Jésus s'élèvera et sera glorifié en nous. Il n'y a pas de meilleur profit à faire en ce monde que de nous donner tout entiers, de nous jeter dans l'abîme infini de l'amour de Jésus, afin qu'Il soit tout en tous et que nous retrouvions tout en Lui.

30 NOVEMBRE.
Saint André, apôtre.

Station à la basilique de Saint-André kata Barbara Patricia *sur l'Esquilin.*

NONOBSTANT l'usage médiéval de célébrer aujourd'hui la synaxe au Vatican, où la rotonde du pape Symmaque dédiée au frère de saint Pierre était en grande vénération, nous croyons pourtant que, primitivement, la station avait lieu dans la basilique de Junius Bassus sur l'Esquilin, jadis consacrée à saint André par le pape Simplice (468-483).

Les différentes messes en l'honneur de saint André conservées dans le Sacramentaire Léonien semblent en effet l'écho de la célébrité de cette consécration, célébrité qui, d'ailleurs, nous est attestée aussi par l'épigraphe dédicatoire gravée dans l'abside de l'édifice :

HAEC · TIBI · MENS · VALILAE · DEVOVIT · PRAEDIA · CHRISTE
CVI · TESTATOR · OPES · DETVLIT · IPSE · SVAS
SIMPLICIVSQVE · PAPA · SACRIS · CAELESTIBVS · APTANS
EFFECIT · VERE · MVNERIS · ESSE · TVI
ET · QVOD · APOSTOLICI · DEESSENT · LIMINA · NOBIS
MARTYRIS · ANDREAE · NOMINE · COMPOSVIT
VTITVR · HAC · HAERES · TITVLIS · ECCLESIA · IVSTIS
SVCCEDENSQVE · DOMO · MYSTICA · IVRA · LOCAT
PLEBS · DEVOTA · VENI · PERQVE · HAEC · COMMERCIA · DISCE
TERRENO · CENSV · REGNA · SVPERNA · PETI.

On voit par cette inscription qu'un Goth nommé Valila (appelé en d'autres documents Flavius Theodovius), devenu, on ne sait comment, possesseur de l'antique basilique civile somptueusement bâtie par le consul Junius Bassus († 317), désigna pour son héritier Jésus-Christ. Peut-être agit-il ainsi à l'instigation de son épouse — d'où l'appellation de la basilique,

kata Barbara Patricia. Le pape Simplice adapta la basilique à sa nouvelle destination, et comme il n'y avait alors à Rome aucun temple dédié à l'apôtre saint André, il voulut lui donner son nom. Il faut tenir compte du fait que, le 3 mars 357, le corps de saint André avait été transféré de Patras à Constantinople, et, par les soins des Byzantins, le culte du *Protoclite* [1] eut immédiatement une rapide diffusion dans tout l'Empire.

A la différence de l'office (rédigé beaucoup plus tardivement et peut-être à Rome) où les actes apocryphes de saint André ont été exploités sans trop de scrupule, les deux messes de l'Apôtre, celle de la vigile comme celle de la fête, se distinguent par une solennelle et élégante noblesse. *Apocrypha nescit Ecclesia*, avait dit jadis saint Jérôme. Et, de fait, ni les lectures, ni les antiennes, ni les collectes du Missel ne contiennent aucune allusion à ces écrits sans autorité.

L'introït est tiré du psaume 138, dont nous avons déjà parlé à propos du graduel de la nuit précédente.

« En quel honneur je tiens, ô Dieu, vos conseils cachés; combien puissante est leur efficacité ! » *Psaume :* « Seigneur, vous m'avez examiné et vous me connaissez. Vous connaissez bien mon repos et mon lever. » ℣. « Gloire au Père, etc. »

Cette puissance des divins conseils s'est révélée particulièrement dans la manière dont le Seigneur a agi pour la conversion du monde. Il a voulu confondre toute la sagesse humaine, en donnant pour base à son Église, tour et rempart de sagesse divine, douze pauvres pêcheurs.

Dans la collecte nous faisons des vœux pour que l'Apôtre continue dans le ciel, par sa prière, ce ministère qu'il commença ici-bas par sa prédication :

« Nous supplions et conjurons votre majesté, Seigneur, afin que le bienheureux apôtre André, qui fut jadis le prédicateur et le guide de votre Église, soit aussi près de vous notre perpétuel intercesseur. Par notre Seigneur, etc. »

La lecture suivante, tirée de l'Épître aux Romains, et assignée aussi à la fête de ce jour par le *Comes* de Würzbourg, explique

1. Le premier choisi. Allusion à la vocation de saint André, le premier appelé du Collège apostolique.

l'universalité de la vocation des Gentils à la foi, et la sublimité de l'apostolat catholique, dont l'efficacité s'étend aux confins du monde. Personne ne peut toutefois assumer de sa propre initiative cette mission de paix et de salut. L'Apôtre est un envoyé, lequel, par conséquent, vient de la part d'un autre et nous rapporte sa parole. Or Jésus a confié l'apostolat exclusivement aux Douze et à leurs successeurs, qui seuls ont le droit d'aller dans le monde entier pour enseigner et baptiser. Les hérétiques ne peuvent prétendre à semblable liberté, car on devrait leur répondre : « Comme champ d'apostolat, Jésus a assigné aux siens le monde entier. Qui êtes-vous, vous qui venez en retard et qui lancez la faux sur la moisson d'autrui? Qui vous a envoyés? De quel droit vous servez-vous des divines Écritures que Jésus a confiées à l'Église? Ce droit de l'Église catholique est, en outre, passé en prescription, puisqu'elle en usait avant que ne fussent nés ni Cérinthe, ni Arius, ni Luther, ni Calvin. Il n'y a donc pas de place pour vous. »

Voici le texte de saint Paul (*Rom.*, x, 10-18) : « Frères, c'est avec le cœur qu'on accomplit l'acte de foi qui justifie, mais c'est avec les lèvres qu'on la confesse pour mériter le salut. L'Écriture dit en effet : Quiconque croit en Lui ne sera pas confondu. Car il n'y a pas de différence entre Juifs et Grecs, puisqu'il y a un seul Seigneur de tous, généreux envers celui qui l'invoque. C'est pourquoi quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. Comment donc pourront-ils invoquer celui en qui ils ne croient pas? Et comment croiront-ils, s'ils n'ont pas entendu parler de lui? Et comment entendront-ils, si personne ne prêche? Et comment pourra-t-on prêcher si l'on n'y est pas destiné? En effet, il est écrit : Bienheureux les pieds de ceux qui portent l'annonce de la paix, l'annonce de la félicité. Tous n'obéissent pas à l'Évangile, car Isaïe dit : Seigneur, qui, nous écoutant, nous croira? La foi vient donc du fait d'avoir écouté; écouter dépend de la parole de Dieu. Mais moi je dis : peut-être n'ont-ils pas entendu? Et pourtant : Leur voix s'est répandue par toute la terre, et leurs paroles arrivèrent aux confins du monde. »

Le répons est tiré du psaume 44, qui décrit la fécondité virginale de l'Église et la gloire de sa lignée de saints : « Vous les établirez princes sur toute la terre; ils remémoreront votre

nom pour toujours, ô Seigneur. ℣. Les fils qui naîtront de vous prendront la place de vos pères, c'est pourquoi les peuples vous loueront pour toujours. »

Suit le verset alléluiatique en l'honneur de l'Apôtre : « Louez Yahweh. Le Seigneur aima André, comme un suave parfum des plus belles vertus. » C'est là le *Christi bonus odor*, mentionné aussi par saint Paul; et cette « bonne odeur du Christ », qui, dans le ciel, attire les complaisances de Dieu, amène sur la terre les âmes à la foi chrétienne.

La lecture évangélique (MATTH., IV, 18-22) concernant la vocation de saint André à l'apostolat, enseigne une vérité très importante pour la vie spirituelle. André, Pierre et Jean ne possédaient qu'un pauvre filet et leurs familles étaient exemplaires. Toutefois le Sauveur voulut que ses apôtres fussent entièrement dépouillés de tout, entièrement libres, sans attaches de parenté ou d'affections purement humaines. Voilà la vraie liberté évangélique, celle qui allume dans le cœur de l'ouvrier apostolique un seul amour, celui du Christ, et qui ne lui permet qu'un seul intérêt, celui du bien des âmes.

Ce passage évangélique fut expliqué au peuple par saint Grégoire le Grand dans une homélie prononcée en ce jour *in basilica sancti Andreae*. Quelle est cette basilique? Il n'est pas probable qu'il s'agisse ici de la petite rotonde vaticane, incapable de contenir beaucoup de monde. Ce serait donc la basilique *kata Barbara Patricia*, dans laquelle nous savons avec certitude qu'il prêcha une fois, le I^er^ dimanche de l'Avent; peut-être celui-ci coïncidait-il avec la fête de saint André.

Le verset de l'offertoire répète, sur une mélodie différente, l'introït (*Ps.* 138) : « A mes yeux, ô Dieu, en quel honneur sont vos intimes conseils ! Combien puissante est leur efficacité ! » Puissante, à la vérité, car tandis que très souvent tous les vains conseils de la sagesse humaine s'en vont en fumée, le monde entier coalisé contre Dieu ne pourra rendre inefficaces ses desseins.

La collecte suivante, avec l'allusion au Sacrifice solennel, rappelle très bien la première destination de cette messe, alors que c'était le Pape qui, entouré des évêques et des prêtres, célébrait la messe stationnale de saint André.

Prière secrète sur l'oblation : « Que les saintes prières du

bienheureux apôtre André vous fassent accepter, Seigneur, notre sacrifice, afin que vous daigniez l'agréer par les mérites de celui en l'honneur duquel aujourd'hui il vous est solennellement offert. »

Dans le Sacramentaire Léonien se trouve, entre autres, la préface suivante en l'honneur de saint André : *Vere dignum... in festivitate praesenti, qua beati Andreae Apostoli tui venerandus sanguis effusus est. Qui gloriosi apostoli tui Petri, pariter sorte nascendi, consortio fidei, apostolicae collegio dignitatis et martyrii est claritate germanus, ut quos in huius vitae cursu gratia tua tot vinculis pietatis obstrinxerat, similis in regno caelorum necteret et corona, per Christum...*

Cette insertion, dans le texte de l'anaphore eucharistique, de la louange du saint dont se célèbre la fête, nous est déjà attestée comme un usage traditionnel par le pape Vigile dans sa célèbre lettre à l'évêque Profuturus de Braga.

Le verset pour la communion est tiré de la lecture évangélique de ce jour :

(Matth., iv, 19-20) : « Venez à ma suite, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. Et ceux-ci, ayant abandonné immédiatement leurs filets et leur père, suivirent le Seigneur. » C'est surtout après la sainte Communion que le Seigneur parle aux âmes et les invite à le suivre avec plus d'intimité et de fidélité. Il ne s'agit pas de voies inaccessibles et jamais encore suivies : *Venite post me.* Nous ne devons aller que là où nous savons que Jésus est passé le premier, et où il a laissé ses traces sanglantes et bénies.

Dans la collecte après la Communion, nous demandons à la divine clémence que le Sacrifice eucharistique, qui cause de la joie dans le ciel, où il augmente la gloire des saints, soit aussi un gage de grâce sur la terre, surtout en faveur des pécheurs.

« Faites, Seigneur, que les divins Mystères auxquels, joyeux de la fête du bienheureux André, nous venons de participer, nous apportent un fruit de pardon comme ils sont pour vos saints un sujet de gloire. Par notre Seigneur, etc. »

Voilà la vie catholique de l'Église, vraie image de la vie ineffable de la divine Triade, que Tertullien appelle la première et la plus ancienne Église : l'unité dans la pluralité. Pluralité

d'âmes, mais unité de foi, de sacrements et du Saint-Esprit, en un unique corps mystique de Jésus-Christ. Ainsi, tandis que le même sacrement qui est offert sur l'autel répand la rosée du pardon, il réjouit les bienheureux dans le triomphe de leur gloire et il est une source de grâce pour l'Église souffrante et militante. C'est précisément là le sens intime et profond de la prière de ce jour après la Communion.

FÊTES DE DÉCEMBRE

2 DÉCEMBRE.

Sainte Vibiane, vierge et martyre.

Station à sa basilique, près du Nymphée de Licinius.

LA basilique de cette martyre fut érigée par le pape Simplice (467) près du nymphée de Licinius Gallien sur l'Esquilin, mais sa fête n'entra dans le calendrier romain que sous Urbain VIII, à l'époque où l'on découvrit son corps et qu'on en fit la reconnaissance canonique. Pourtant nous trouvons, dans le haut moyen âge, la mémoire de cette sainte en grande vénération, et nous savons en outre que Léon II transféra, du cimetière *das extum Philippi* à son église, les corps des martyrs, Simplice, Faustin et Viatrix, dans le but d'augmenter la dévotion envers ce sanctuaire. Un très ancien monastère de religieuses y était aussi annexé; elles y restèrent jusqu'au XV^e^ siècle.

La messe est celle du Commun des Vierges martyres.

Le verset pour l'entrée du célébrant est tiré du psaume 118. Les pécheurs attendirent pour me perdre; d'abord ils voulurent perdre mon âme, et ensuite mon corps. Moi cependant je me souvins de vos préceptes et ne cédai pas. La voie par laquelle ils me conduisirent à la mort put sembler étroite. Pourtant elle est bordée par vos commandements, et pour moi elle est devenue une région spacieuse, celle de la glorieuse éternité.

Sainte Vibiane fait partie du groupe auquel appartiennent les martyrs Jean et Paul, Gallican, etc. que l'on dit avoir été mis à mort sous Julien l'Apostat quoiqu'on ne puisse parler de persécution véritable à cette époque sinon en Orient.

C'est l'un des nombreux points obscurs de l'histoire de l'Église, auxquels de nouveaux documents devront apporter de la lumière. Ce qui demeure toutefois hors de tout débat, c'est la personnalité de Vibiane, son culte très ancien et l'histoire de ses reliques, qui semblent avoir eu leur premier tombeau dans l'habitation même de la martyre, transformée par le pape Simplice en église : *Et aliam basilicam intra urbem, iuxta palatium Licinianum, beatae martyris Vibianae, ubi corpus eius requiescit.*

La collecte est propre et fut composée à l'époque d'Urbain VIII :

Prière. — « O Dieu, dispensateur de tout bien, qui, en votre servante Vibiane, avez uni la palme du martyre et la fleur de la virginité, par son intercession unissez-vous, dans l'amour, nos âmes, afin que, ayant échappé aux périls, nous obtenions l'éternelle récompense. Par notre Seigneur, etc. »

La péricope de la lecture est tirée de la prière de Jésus, fils de Sirach, dans l'Ecclésiastique (LI, 13-17). C'est la même que pour la station *(natalis)* dans la maison de sainte Cécile, mais il est douteux que dans l'intention du rédacteur de l'office de sainte Vibiane au XVII^e^ siècle, on ait pensé à cette circonstance qui rend si significatives les paroles du texte sacré : « Vous, ô Seigneur, vous avez glorifié sur la terre mon habitation, d'où j'ai élevé ma prière tandis que la mort me serrait de près. »

La lecture continue, rendant grâces à Dieu qui a accueilli le vœu de la martyre, et qui, le jour où semblait devoir seulement triompher l'orgueil des persécuteurs, a préparé au contraire la victoire de l'âme fidèle.

Le répons-graduel est tiré du psaume 45 où est décrite la paix imperturbable de la cité de Dieu, même quand elle est extérieurement assaillie par les ennemis. Cette cité est Jérusalem qui toutefois symbolise ici l'Église et l'âme fidèle.

« Le Seigneur, par la splendeur de son visage, l'aidera et lui donnera l'énergie; Dieu est au milieu d'elle, elle ne vacillera pas. Un fleuve et des ruisseaux réjouissent la cité de Yahweh, le Très-Haut sanctifie sa tente. »

La lecture évangélique est tirée de saint Matthieu (XIII, 44-52) et, dans le Capitulaire de Würzbourg elle est déjà assignée

aux fêtes de sainte Sabine, des saintes Lucie et Euphémie, etc. Le ciel est comme un riche trésor caché dans un champ. Celui qui le veut doit débourser le prix de ce champ, lequel varie pourtant selon l'état de fortune de chacun. Il suffit que celui qui a peu donne peu; mais celui qui a davantage doit donner davantage; tous doivent donner tout ce qu'ils ont, puisque seul ce dépouillement intégral peut nous donner droit au trésor convoité.

On doit dire la même chose au sujet de la perle précieuse : celui qui veut l'acquérir doit l'échanger contre tous ses biens, et il fera une bonne affaire. Les martyrs ont bien compris le sens de cette leçon évangélique. Ils se sont donnés tout à Dieu, ils ont tout sacrifié pour Lui, et, en échange, ils l'ont atteint, Lui, qui surpasse tout bien.

Le verset pour l'offertoire est emprunté au psaume 44, qui célèbre les noces du divin Époux et de l'Église : « La grâce est toute répandue sur vos lèvres, c'est pourquoi Dieu vous a béni pour l'éternité. »

Dans la collecte avant l'anaphore consécratoire, on prie Dieu d'agréer le sacrifice qui lui est offert en mémoire de la martyre, par les mérites de laquelle nous implorons aussi le *perpetuum subsidium*, c'est-à-dire l'aide de la grâce, qui, dans l'éternité, se transforme dans la splendeur de la gloire et nous confirme dans le bien.

Le verset pour la communion du peuple vient du psaume 118 d'où est tiré l'introït : « O Seigneur, j'ai pratiqué votre loi et j'ai marché selon la justice. Que les impies ne me calomnient donc pas. J'ai dirigé mes pas conformément à tous vos commandements, et j'ai haï tous les sentiers de l'iniquité. » La vertu est si belle qu'elle s'impose aux impies, en sorte que même ceux-ci lui rendent indirectement hommage quand, en envoyant les martyrs à la mort, le plus souvent ils ne leur font pas un crime de la seule profession de leur religion, mais, pour dissimuler leur perversité, ils allèguent contre eux de vains prétextes et des calomnies. Ainsi firent précisément les Juifs vis-à-vis du Christ Lui-même, car il fut vraiment condamné à mort à cause de sa divinité, bien que, devant le tribunal du gouverneur romain, l'accusation ait revêtu le caractère politique de sédition contre Tibère.

La collecte d'action de grâces après la communion invoque l'intercession de la martyre, pour que rien ne nous sépare jamais du Christ ni de la communion de son Corps et de son Esprit.

Combien petite nous apparaît notre vertu quand nous nous comparons aux martyrs ! Nous ne savons pas tolérer une peine, nous trouvons mille bons prétextes pour nous dispenser de l'observance des lois de l'Église, trop lourdes pour notre paresse, alors que les martyrs, pleins de foi, abandonnèrent leurs aises, leur famille et la vie, affrontèrent, intrépides, l'effroyable bête féroce de l'idolâtrie romaine et, heureux, allèrent au Christ, après avoir tout sacrifié pour Lui. C'est donc sur la tombe des martyrs que nous devons aller retremper notre esprit et nous fortifier dans la foi.

3 DÉCEMBRE.

Saint François Xavier, confesseur.

La solennité de ce grand apôtre des Indes tombe très bien à deux jours de distance de celle de saint André, puisqu'elle démontre la puissante vitalité de l'Église qui, en tous les temps, par les œuvres, les paroles et les miracles, est toujours égale à elle-même, toujours jeune, toujours belle, toujours divine.

La messe tire la plus grande partie de ses éléments de celle du Commun des confesseurs, sauf l'introït, la première collecte et les deux lectures qui sont propres. Il est toutefois à propos de remarquer que l'introït s'écarte entièrement des règles traditionnelles de la psalmodie antiphonique : au lieu de débuter par une antienne et de la faire suivre du commencement du psaume correspondant, puis de la doxologie, le rédacteur moderne, obsédé par ses préoccupations historiques qui voulaient résumer toute la vie de François Xavier dans l'introït, a emprunté l'antienne au psaume 118, puis il a groupé en un seul les deux versets du psaume 116, — sans d'ailleurs se préoccuper de la difficulté que créait pour le chant le long texte ainsi obtenu, — et enfin il y a ajouté le *Gloria*. Même en conservant le psaume 116 tout entier, il aurait pu faire une œuvre très belle et traditionnelle, s'il eût maintenu distincts les deux versets. Nous aurions eu ainsi dans le Missel un introït de

plusieurs versets, conformément aux anciens textes de l'Antiphonaire Grégorien.

Le verset de l'introït est emprunté à la messe des Vierges martyres et représente en quelque sorte le confesseur de la foi qui, devant le roi, parle avec courage des vérités éternelles sans en rougir. Suit le psaume 116 qui prélude à l'universalité du Christianisme : « Louez Yahweh, vous toutes ô nations, louez-le vous tous, ô peuples. Car sa miséricorde est grande envers nous et la vérité du Seigneur est éternelle. » ℣. « Gloire au Père, etc. »

Dans la collecte on rappelle les travaux apostoliques de ce nouveau Paul de la onzième heure, et, par ses mérites immenses, l'on demande la grâce d'imiter ses œuvres. Voici le texte de cette belle prière :

« O Dieu qui avez daigné admettre dans votre Église les peuples des Indes grâce à la prédication et aux miracles du bienheureux François; faites que, célébrant sa gloire et ses mérites, nous puissions aussi imiter ses exemples vertueux. Par notre Seigneur, etc. »

L'épître est la même que le jour de saint André. Il y est dit que les pas de ceux qui annoncent aux peuples le règne du Seigneur sont bénis, parce que rien n'est aussi agréable à Dieu, rien n'est plus utile au monde, rien n'est plus glorieux pour l'homme que de coopérer avec Jésus au salut des âmes.

Le répons est tiré du psaume 91; c'est celui du Commun des confesseurs. « Le juste fleurira comme le palmier, et il étendra ses rameaux comme le cèdre sur le Liban. Il annoncera de grand matin votre miséricorde, et, la nuit, votre vérité. » La vie des saints est toujours féconde en bonnes œuvres, parce que, comme autant de sarments, ils tirent la sève vitale de la vraie vigne qui est le Christ. Ainsi seulement s'explique leur surprenante activité.

Le verset alléluiatique est tiré de saint Jacques (1, 12) là où il appelle bienheureuse l'âme qui est exposée à l'épreuve; — voilà la condition normale de notre vertu en ce monde, et c'est pourquoi ce verset qu'on chante aujourd'hui s'applique en général à toutes les fêtes des confesseurs — oui, bienheureuse,

car, après avoir soutenu fidèlement l'épreuve, elle obtiendra la couronne de vie.

Combien l'appréciation de Dieu diffère de la manière commune de juger les choses parmi les hommes ! Pour ceux-ci, la tentation et l'épreuve représentent un malheur et méritent la compassion, même aux yeux des bons chrétiens. Le Saint-Esprit au contraire proclame bienheureux celui qui est soumis à l'épreuve, et ce jugement doit suffire pour réformer toutes nos appréciations humaines. Bienheureux donc celui qui supporte la tentation, car rien n'est plus utile que l'épreuve pour nous rapprocher de Dieu et pour nous faire progresser dans la vertu. C'est pendant la tentation que Dieu est plus que jamais près de nous, selon la parole du psalmiste : *iuxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde ;* en sorte que si l'épreuve n'avait d'autre avantage que celui-là, c'est-à-dire d'inviter Dieu à se tenir près de nous, elle devrait être désirée par toutes les âmes fidèles.

La lecture évangélique tirée de saint Marc (XVI, 15-18) s'adapte très bien à la fête du grand apôtre des Indes ; grand, non seulement par l'immense champ de son apostolat, mais aussi par les merveilleux prodiges opérés par lui et qui rappellent ceux qu'accomplirent les apôtres. A la gloire en effet de l'humble disciple de saint Ignace, rien ne manque des charismes accordés aux premiers propagateurs de l'Évangile, c'est-à-dire le pouvoir de guérir les malades, de ressusciter les morts, de se faire comprendre par des peuples de langages très différents, d'éloigner les épidémies et même, quand il ne pouvait agir en personne, de se faire remplacer par des enfants auxquels il remettait son crucifix pour guérir les malades.

Le verset de l'offertoire est pris au psaume 88 et il est commun à toutes les fêtes des simples confesseurs. « Ma vérité et ma miséricorde seront avec lui, et en mon nom sera exaltée sa puissance. » Les solennités des saints célèbrent donc la gloire de Dieu, comme en un chef-d'œuvre l'on admire non point le bois ou la pierre pour eux-mêmes, mais le génie de l'artiste qui a animé et comme spiritualisé la matière.

La collecte qui précède l'anaphore présente au Seigneur le sacrifice de louange en mémoire des saints, lesquels, à leur tour,

ont accumulé de nombreux mérites, puisque eux-mêmes se sont immolés comme un holocauste vivant. Nous demandons donc, par les mérites surabondants des saints, que Dieu nous préserve des maux de la vie présente — ceux de l'âme surtout — afin que nous puissions plus facilement éviter les châtiments éternels.

Le verset chanté durant la communion est pris de l'Évangile selon saint Matthieu (XXIV, 46-47) et appartient au Commun des confesseurs non pontifes. « Bienheureux ce serviteur qui se trouvera éveillé quand viendra le Seigneur; je vous assure qu'il le mettra à la tête de ses trésors. » Les trésors de Dieu sont l'Église et les âmes. Le Seigneur met ses saints à la tête de ce précieux dépôt parce qu'ils sont les membres élus de la Rédemption, et par leur prière assidue dans le ciel, ils veillent sur les besoins de la société chrétienne.

La collecte d'action de grâces de ce jour demande d'une façon générale l'efficacité des prières du saint en l'honneur duquel a été immolé le divin Sacrifice.

La sainteté de François Xavier est le plus splendide résultat des exercices spirituels et de la méditation assidue et diligente des vérités de la foi. Un saint, en effet, diffère du commun des chrétiens en ce que, avec une logique plus serrée, il exécute fidèlement ce qu'il a promis au baptême. Il n'y a pas deux vocations, l'une à la foi et l'autre à la perfection; tous les chrétiens, au dire de saint Paul, sont : *vocati sancti*. Il est donc nécessaire de prendre un peu plus au sérieux nos relations avec Dieu, pour marcher dans le chemin de la vie avec une logique plus rigoureuse. C'est là le résultat de la méditation.

4 DÉCEMBRE.

Sainte Barbe, vierge et martyre.

AVANT que la fête de saint François Xavier, fixée au 3 décembre, renvoyât la solennité de saint Pierre Chrysologue au lendemain, ce jour était dédié à sainte Barbe. La fête de cette célèbre martyre orientale (probablement d'Héliopolis en Phénicie) a été accueillie dans le calendrier romain au moins dès le XII^e^ siècle; son culte à Rome est toutefois beaucoup plus ancien,

puisque Grégoire le Grand, Léon IV, Étienne III et d'autres papes du haut moyen âge lui dédièrent des basiliques et des oratoires au *Clivus scauri*, près du titre des Quatre-Saints-Couronnés, près de l'église de Saint-Laurent *in Agro Verano*, près du théâtre de Pompée et ailleurs encore. Son culte fut vraisemblablement importé par les Byzantins, et de Rome il se répandit en d'autres parties d'Italie. Jean Diacre, dans sa vie de saint Grégoire le Grand, nous apprend qu'étant encore moine et abbé du monastère de Saint-André, *in oratorio sanctae Barbarae... Gregorius laudes Domino celebrare solebat* [1].

Par conséquent, le culte de sainte Barbe à Rome daterait au moins de la fin du VI^e^ siècle.

La messe est celle du Commun des vierges martyres.

L'introït est emprunté, comme celui de la fête de saint François Xavier, au psaume 118, et décrit la martyre qui, intrépide, confesse la foi du Christ devant les puissances du siècle, selon la promesse faite par le Christ à ses fidèles, et en vertu de laquelle l'Esprit Saint suggère à ceux-ci, quand ils sont traduits devant les tribunaux, ce qu'ils doivent répondre, à la confusion des infidèles.

Dans la prière de ce jour, on fait remarquer que l'un des plus magnifiques prodiges de la puissance divine est celui d'avoir élevé une faible femme à l'honneur de la palme des martyrs. En effet, la victoire que le Seigneur remporte en la personne de ses martyres est, au dire de saint Jean Chrysostome, d'autant plus glorieuse que l'instrument est plus fragile et plus exposé à la honte de la défaite. Par les mérites donc d'une si belle victoire sur l'antique adversaire, lequel se flattait de pouvoir séduire l'héroïne dont nous célébrons le *natale* comme jadis il séduisit notre commune mère Ève, nous prions aujourd'hui le Seigneur de nous donner la force de suivre les exemples de force et de courage que nous offre la martyre. C'est une femme; qu'importe ? Ses œuvres montrent en elle une âme virile, tandis que notre lâcheté accuse en nous une faiblesse telle qu'elle a besoin d'être excitée à agir virilement par l'exemple de la foi héroïque d'une femme.

1. L. IV, 89, *P. L.*, LXXV, col. 234.

La première lecture est tirée de l'Ecclésiastique (LI, 1-12). La martyre fait remonter uniquement à Dieu le mérite de sa splendide victoire sur les flatteries des impies, sur les menaces des juges, sur les fauves rugissants déjà prêts à la dévorer dans le cirque, sur les flammes crépitantes du bûcher. Dieu l'a rendue plus forte que tous ces terribles engins de satan, lequel a bien pu pour un instant prendre en son pouvoir l'enveloppe mortelle de la martyre; mais l'âme de l'héroïne s'est échappée de ses mains et s'est envolée vers Dieu son Auteur.

Le répons provient du psaume 44, que les anciens appelaient le psaume de la virginité. « Tu as aimé la vertu et haï l'iniquité; pour cela Yahweh, ton Dieu, t'a parfumée d'un baume d'allégresse. » Ce verset est inséparable du souvenir du grand pontife Hildebrand, qui, épuisé par les luttes et par les souffrances supportées pour défendre la liberté de l'Église contre Henri IV empereur d'Allemagne, prononça avant de mourir à Salerne ces dernières paroles qui révèlent son âme forte comme le diamant : *J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité : c'est pourquoi je meurs en exil.*

Le verset alléluiatique est tiré du même psaume 44 : « Après elles sont introduites chez le Roi d'autres vierges ses compagnes; elles se présentent dans les délices et dans la joie. » Les vierges dont parle ici le prophète, c'est l'Église, c'est Marie, dont le parfum virginal attire de nombreuses âmes, qui prennent pour époux l'Agneau immaculé et le suivent sur l'âpre colline du Golgotha.

La lecture évangélique est prise de saint Matthieu (XXV, 1-13) et fut commentée par saint Grégoire le Grand au peuple pour la fête de sainte Agnès. L'Époux, c'est le Christ, et l'Église est l'épouse. Le moment des noces désigne la fin de ce temps d'épreuve et l'inauguration du royaume de Dieu. Les vierges qui vont à la rencontre des époux, ce sont les âmes des fidèles, qui sont désignées sous le noble titre de vierges, en tant qu'elles s'abstiennent de tout ce qui peut souiller la sainteté de leur baptême. Les lampes pourvues d'huile, ce sont les consciences chargées du mérite de nombreuses bonnes œuvres, alors que les lampes sans huile désignent ceux qui, du chrétien, n'ont que le nom et les apparences extérieures. La porte du banquet céleste

Sainte-Marie du Transtévère, mosaïque du XII[e] siècle. — LES VIERGES SAGES

est fermée devant ceux-ci, parce que dans l'éternité ce qui compte uniquement, ce sont les bonnes œuvres, lesquelles, sur le tronc de la foi, greffent les multiples rameaux de la charité.

Le verset durant l'offrande des dons par le peuple est le même que le verset alléluiatique. Au Roi est offert aujourd'hui le divin Sacrifice, embaumé de parfum virginal, auquel la martyre dont on célèbre la fête unit un jour le sacrifice de son propre sang.

Dans la collecte précédant l'anaphore consécratoire, nous prions Dieu d'agréer les offrandes que nous lui présentons en mémoire de sa noble martyre; et comme celle-ci, par les mérites de son sang, a acquis de grands droits sur le Cœur de son Époux, nous le supplions de couronner et de réaliser par sa grâce la confiance que nous mettons dans la puissante intercession d'une telle protectrice.

Le verset chanté pendant la Communion du peuple est tiré du psaume 118 : « Que soient couverts de honte ces impies qui me maltraitèrent injustement. Je demeurai ferme, Seigneur, devant leurs caresses et leurs menaces, parce qu'alors je méditais votre parole et la trouvais douce et forte, pour ne pas céder aux séductions et pour ne pas me laisser effrayer par les peines dont me menaçaient les persécuteurs. Votre amour me fit surmonter celui des créatures, tandis qu'en même temps votre crainte me faisait mépriser toutes leurs vaines menaces.

Dans la collecte d'action de grâces, nous demandons au Seigneur que la divine Eucharistie, que nous avons reçue, nous soit un gage de perpétuelle protection, par les mérites de la martyre dont nous célébrons la fête. En d'autres termes, Dieu lui-même doit garder en nous ce qui est sien, c'est-à-dire la divine grâce, cette vie mystique que Jésus-Eucharistie vient instaurer dans les cœurs des fidèles où il désire maintenant revivre et agir. Pour obtenir une telle faveur, nous associons à bon droit au divin Sacrifice l'intercession des martyrs, parce que leur sang fait en quelque sorte partie de cet holocauste unique et universel que Jésus, au nom de tous, sanctifia et offrit au Père sur le Calvaire. En outre, les martyrs représentent les fleurs les plus éclatantes du jardin eucharistique de l'Époux divin. Par conséquent, mieux que les autres, ils peuvent, par

leurs prières, garder en nous et y rendre efficaces les fruits de la sainte Communion.

Presque tous les Orientaux célèbrent en ce jour la fête de sainte Barbe, à laquelle les Byzantins donnent même le titre de Βαρβάρας μεγαλομάρτυρος. L'authenticité de ses *Actes* n'est pas assurée, mais à la gloire des fastes ecclésiastiques suffit bien l'héroïque confession de la foi affirmée devant les tourments et scellée par le sang. C'est le cas de répéter après saint Ambroise : *Martyrem dixi, praedicavi satis.*

LE MÊME JOUR.

Saint Pierre « le Chrysologue », évêque, confesseur et docteur de l'Église.

La fête de ce célèbre évêque de Ravenne, mort le 2 décembre vers l'an 450, avait pénétré depuis longtemps dans la liturgie romaine quand Benoît XIII l'éleva au rite double, pour honorer surtout le titre de Docteur de l'Église universelle attribué à Chrysologue dès l'antiquité. De fait, il convient que l'Église romaine, dans sa liturgie de l'Avent, réserve une place d'honneur à celui qui, consacré évêque à Rome, travailla tant, avec saint Léon le Grand, pour que les Pères de Chalcédoine distinguassent, dans l'unité de personne, la double nature divine et humaine du Verbe incarné, et qu'ainsi fût condamnée l'erreur d'Eutychès.

Rappelons ces célèbres paroles de saint Pierre Chrysologue, adressées à Eutychès qui avait sollicité sa bienveillance : *Quoniam beatus Petrus qui in propria sede et vivit et praesidet, praestat quaerentibus fidei veritatem. Nos enim pro studio pacis et fidei, extra consensum Romanae civitatis episcopi, causas fidei audire non possumus* [1].

La messe est celle des docteurs, sauf la première oraison, le graduel, le verset alléluiatique et la Communion.

L'antienne pour l'introït, commune à la fête de saint Jean évangéliste, est tirée de l'Ecclésiastique (XV, 5). Le disciple de l'éternelle Sagesse devient à son tour maître de piété. Rempli de cet esprit de sagesse, d'intelligence, de conseil et de science

1. *P. L.*, LIV, 743. *Epist.* n. 25.

qui parla autrefois par les prophètes et par les apôtres, il élèvera sa chaire de docteur au milieu de l'assemblée des fidèles, et leur enseignera les voies de Dieu. Ainsi l'Église, au moyen de ses saints Docteurs, des souverains pontifes et des conciles œcuméniques, demeure à travers tous les siècles ce flambeau allumé et placé sur le chandelier d'or, cette colonne immobile, soutien de toute céleste vérité, que nous décrit l'Apôtre dans sa première lettre à Timothée (I, III, 15).

La prière (collecte) est de rédaction assez récente, mais sa trame primitive est antique; le compilateur, tout préoccupé de l'histoire, a voulu y insérer une allusion à la vision qu'eut le Pape avant l'ordination épiscopale de Chrysologue, et aussi à son double office de chef et de maître de son église. Il en est résulté que le concept général est désormais trop morcelé par les idées accessoires; la phrase n'y a point gagné en harmonie, et moins encore en élégance de proportions.

« O Dieu qui, pour gouverner et enseigner votre Église, avez choisi le bienheureux Pierre, le Chrysologue, et l'avez désigné miraculeusement comme insigne parmi les docteurs; faites que, le considérant comme le Docteur de notre vie ici-bas, nous méritions aussi de l'avoir pour intercesseur dans le ciel. Par notre Seigneur, etc. »

La première lecture est tirée de la seconde lettre de l'Apôtre à Timothée (IV, 1-8) et elle est commune à la messe de saint Sylvestre Ier. Saint Paul, sur le point de consommer son martyre, ou plutôt de répandre sa vie, telle une libation, comme il le dit en termes énergiques, conjure son disciple, par tout ce qu'il y a de plus sacré au ciel et sur la terre, de vaquer constamment à la prédication évangélique et de s'opposer aux fausses spéculations de la gnose naissante.

De cette suprême adjuration du grand saint Paul, où il invoque jusqu'à la terrible sentence du Christ-Juge, apprenons tous, évêques et prêtres, l'importance souveraine qu'assume, dans le ministère pastoral, la prédication de la parole de Dieu et le compte strict que nous devrons rendre à Dieu et aux âmes qui nous sont confiées, si nous avons négligé ce devoir principal et essentiel de tout pasteur véritable. Paul en était si pénétré que, ayant confié à d'autres la mission de baptiser pour vaquer

lui-même sans relâche à la prédication sacrée, il tremblait pour son âme et disait : *vae! mihi si non evangelizavero.* Les Onze eux aussi considéraient la prédication évangélique comme leur principal devoir, et, en élisant les sept premiers diacres, ils leur confièrent le ministère extérieur des biens de l'Église, se réservant au contraire celui de la prédication et de la prière : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus* (*Act.*, VI, 4).

Le répons-graduel a été adapté de l'Ecclésiastique (XLIV, 16, 20), comme pour la fête de saint Thomas de Cantorbéry le 29 décembre. « Voici le grand pontife qui se concilia les divines complaisances, et, vengeur de la loi divine, de même que par le rang il était au-dessus de son troupeau, ainsi surpassait-il chacun en sainteté. » — Saint Bernard observe que c'est une chose vraiment monstrueuse que d'être le premier par le rang et le dernier par le mérite de la vie.

Le verset alléluiatique qui suivait — il est bon de le rappeler — la seconde lecture précédant l'Évangile, est tiré du psaume 109 qui est évidemment messianique. Il se rapporte littéralement au Christ, qui, à la différence des prêtres de l'ancienne Loi, a obtenu du Père un sacerdoce éternel; ce sacerdoce que Melchisédech symbolise dans l'Écriture, lui qui unit dans sa personne la dignité royale et sacerdotale, et qui offre à Yahweh, en présence d'Abraham, un sacrifice de pain et de vin. Le Saint-Esprit lui-même s'est plu, dans l'Épître *ad Hebraeos*, à nous expliquer longuement ce mystérieux symbolisme de Melchisédech, roi de paix et de justice, prêtre du Très-Haut, auquel le Patriarche de tous les croyants Abraham offre les dîmes de sujétion. C'est pour cette raison que mention est faite de Melchisédech au canon de la messe.

La lecture évangélique est tirée de saint Matthieu (V, 13-19). Les apôtres et l'Église ont une mission spéciale à accomplir, et c'est pourquoi il est impossible qu'ils demeurent dans l'obscurité, cachés et ignorés. Tous les hommes doivent arriver à la connaissance du salut éternel qui se trouve dans le Christ, c'est pourquoi l'Église est comparée à un flambeau ou à une ville érigée sur une haute montagne, et que la lumière enveloppe de toute part afin que tous la voient de loin pour pouvoir diriger vers elle leurs pas.

En un tel état de choses, après plus de dix-neuf siècles de rédemption, est-il possible que cette irréligion qu'affiche la société laïque actuelle soit le fruit de la seule ignorance et procède de la bonne foi? Ou plutôt ne devra-t-on pas dire du monde contemporain ce que disait jadis Jésus de la Synagogue : la lumière parut au monde, mais les hommes préférèrent les ténèbres à la lumière.

Le verset de l'offertoire est tiré du psaume 91. « Le juste, grâce à ses bonnes œuvres, fleurira comme le palmier, et, à la manière du cèdre sur le Liban, il étendra ses rameaux. »

Dans la collecte avant l'anaphore, nous demandons au Seigneur que jamais ne nous fasse défaut l'intercession du saint dont nous célébrons le *natale*, afin que ses prières lui rendent plus agréable notre sacrifice et qu'elles nous obtiennent les fruits magnifiques de sa miséricorde.

Tel est l'office des anges et des saints près de l'autel d'or de Dieu au ciel. Ici-bas, nos prières sont faibles et froides; mais eux, dans le ciel, tout pénétrés du feu divin, peuvent les réchauffer dans leurs cœurs afin de les présenter ensuite au Seigneur.

Le verset chanté pendant la communion est identique à celui de la fête de saint Apollinaire et semble même commun aux saints évêques de la Métropole de Ravenne. Il suppose une lecture évangélique tirée de saint Matthieu (XXV, 20-21), différente de celle que nous venons de faire, laquelle est empruntée au chapitre V, 13-19 : « Seigneur, vous m'avez confié cinq talents, voici que j'en ai gagné cinq autres en plus. Très bien, ô serviteur fidèle; parce que tu fus fidèle pour peu de choses, je t'établirai sur beaucoup. Entre dans la joie de ton Seigneur. »

Ces talents sont la parole de Dieu, laquelle, au moyen de la prédication fidèle et prudente, est maintenant dispensée par les évêques et par les docteurs sacrés au peuple du Seigneur, ou, comme disaient les anciens : *plebi sanctae Dei*, afin qu'elle retourne au divin Juge accrue de l'intérêt d'une correspondance pleine d'empressement et de la pratique des bonnes œuvres.

Dans la prière d'action de grâces, nous supplions le Seigneur d'accueillir en notre faveur l'intercession du saint dont nous célébrons la fête, afin que ce sacrifice qui, s'il devait uniquement considérer notre mérite, serait sans doute inefficace, devienne

par les prières du saint fêté aujourd'hui, la source du salut éternel pour tous.

Il est bon de méditer de nos jours une parole célèbre, prononcée jadis par saint Pierre Chrysologue devant les frivoles habitants de Ravenne ses contemporains : « Celui qui veut se divertir avec le diable ne pourra pas ensuite se réjouir en compagnie de Jésus-Christ. » Se divertir avec le diable signifie suivre les pompes, les modes, la luxure et la légèreté des mondains, ce qui nous empêche de prendre notre croix pour suivre Jésus-Christ. Des hommes de telle sorte, comme le dit l'Apôtre, sont les ennemis de la Croix du Christ, et leur fin, s'ils ne se repentent, sera la mort et la damnation éternelle.

5 DÉCEMBRE.

Saint Sabbas, abbé.

Station au monastère de Cella Nova.

Le culte de ce célèbre fondateur de la laure palestinienne qui porte encore son nom († 532) fut introduit à Rome au VII^e^ siècle, par quelques-uns de ses moines qui vinrent se réfugier dans la Ville éternelle après que les Arabes se furent rendus maîtres de Jérusalem. Sous le nom de *Cella Nova* ces moines érigèrent donc un monastère sur le petit Aventin, là où, autrefois, Silvie, mère de saint Grégoire le Grand, avait consolé par les exercices de l'ascèse les dernières années de son veuvage. C'est ainsi que le culte de saint Sabbas pénétra dans la liturgie romaine, jusqu'à devenir très célèbre au moyen âge.

En effet, quand, au X^e^ siècle, l'abbaye de Saint-Sabbas fut au nombre des plus puissantes et des plus fameuses de la Ville, le nom de son Saint Titulaire fut inscrit jusque dans les brèves *laudes* ou litanies qu'on avait l'habitude de réciter dans les occasions les plus solennelles, c'est-à-dire quand le Souverain Pontife célébrait le divin Sacrifice et était couronné du *regnum*.

Il y a quelques années, des fouilles pratiquées dans la basilique aventine de Saint-Sabbas ont mis au jour l'abside de l'église primitive, plusieurs peintures d'inspiration biblique, bon nombre de tombeaux rappelant les premiers habitants grecs du sanctuaire, ceux précisément chez qui trouva au

VII^e siècle une gracieuse hospitalité l'évêque saint Grégoire d'Agrigente comme nous le narre son contemporain Léonce.

En Occident, la dévotion envers saint Sabbas demeura à peu près localisée à Rome; les latins n'ont jamais attribué beaucoup d'importance à cette grande figure du monachisme, à qui pourtant les Orientaux donnent les titres de Θεόφορος, ὁ ἡγιασμένος, Ἁγιοπολίτης, *plein de l'Esprit de Dieu, le sanctifié, l'habitant de la Cité sainte, l'étoile du désert, le patriarche des moines.* Sa vie, riche en mérites et en œuvres insignes pour la paix de l'Église, alors déchirée par les hérésies, fut écrite par Cyrille de Scythopolis.

La messe de saint Sabbas est commune à tous les saints abbés.

L'antienne pour l'entrée du célébrant est prise du psaume 36. « Les lèvres du juste disent la sagesse, et sa langue proclame le droit; dans son cœur est la loi de son Dieu. »

La parole de Yahweh gravée dans le cœur désigne ici la vie intérieure des amis de Dieu, l'action du Paraclet, lequel conforme leurs mouvements spirituels à ceux du Cœur de Jésus-Christ. *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Iesu.* Le droit et la sagesse qui parent extérieurement les lèvres du juste, signifient ici la *mensura plenitudinis Christi*, c'est-à-dire l'accomplissement intégral de tous les devoirs d'état, ce en quoi consiste la perfection chrétienne.

Dans la collecte de ce jour est exposée toute l'insuffisance de la nature humaine; aussi avons-nous confiance d'obtenir de la divine clémence, par les mérites surabondants du saint Abbé dont nous fêtons le *Natale*, ce qu'il serait vain et présomptueux d'espérer de nos propres mérites. Le motif intime de cette communicabilité est le dogme si réconfortant de la communion des saints dans l'unité de la famille chrétienne.

La première lecture est tirée de l'éloge de Moïse dans l'Ecclésiastique (XLV, 1-6). De même que celui-ci, en raison de sa foi et de sa douceur, se montra le législateur idéal du peuple de Dieu, ainsi le saint Abbé que nous fêtons mérita, par les mêmes vertus, de devenir le guide et le maître spirituel d'un peuple élu, qui, à cause de sa parfaite consécration à Dieu peut

s'appeler le peuple du Seigneur à bien meilleur titre que les Hébreux.

L'auteur sacré met en relief surtout deux vertus qui caractérisent le législateur spirituel : la foi et la douceur. La foi désigne ici la docilité même de l'âme à suivre les impulsions intérieures de la grâce; la douceur indique cette prudente discrétion, suave et pleine de charité, qui proportionne le commandement aux forces de celui qui le doit exécuter.

Le répons est tiré du psaume 20. « O Seigneur, vous êtes venu à la rencontre (de votre roi) avec des dons splendides, vous lui avez ceint la tête d'un diadème d'or fin. Il vous demanda la vie, et vous la lui donnâtes éternellement. »

Les dons splendides, par lesquels Dieu prévint sur la terre la glorification céleste de son élu, sont ceux de la grâce, laquelle, telle un germe, contient la gloire future.

Le verset alléluiatique provient du psaume 91. « Le juste fleurira comme le palmier, et étendra ses rameaux comme le cèdre sur le Liban. » Fleurir et étendre ses rameaux, cela indique, pour le saint Abbé que nous fêtons, la fécondité de sa descendance monastique, que Dieu multiplie pour le bien commun des fidèles.

La lecture évangélique est tirée de saint Matthieu (XIX, 27-29). Pierre effrayé du sort que Jésus disait être réservé aux riches, demande quelle sera au contraire la récompense des apôtres, qui, pour l'amour du Christ, l'avaient suivi, renonçant à tout ce qu'ils possédaient en ce monde. Jésus élargit la question et répond que le prix de ce renoncement total sera la véritable liberté d'esprit, une protection particulière de la divine Providence en ce monde et la vie éternelle dans l'autre.

En ce court passage de l'Évangile sont jetées les bases de l'édifice monastique et religieux dans l'Église. Une pléiade d'âmes généreuses courront à la suite du Christ et des apôtres; libres de tout obstacle mondain, elles seront comme le cœur et les bras de l'Église, et contribueront plus que toutes les autres à lui conserver son orientation vers le ciel.

Le verset pour l'offrande des dons a été emprunté au psaume 20. « Seigneur, vous avez accompli le désir de son cœur et vous n'avez pas rendu vains les vœux de ses lèvres. Vous

avez mis sur sa tête une couronne d'or fin. » Le désir et le vœu d'un moine, c'est-à-dire d'une âme qui, dépouillée de tout bien terrestre, ne cherche que Dieu, ne peut être autre chose que Dieu même. Maintenant le saint se réjouit d'avoir obtenu cette récompense. Lui qui allait pieds nus et ne cessait de jeûner ici-bas, la tête rasée en forme de couronne pour signifier l'humilité et la mortification, il entre dans le ciel riche de mérites, et sa couronne est le Christ. *Pauper et modicus, caelum dives ingreditur.*

Dans la collecte avant l'anaphore nous supplions le Seigneur d'agréer les offrandes déposées sur le saint autel, — offrandes qui servaient aussi pour la Communion du peuple qui les avait en effet présentées. Nos prières sont sans vigueur. Que se lève le Géant de la prière, l'Ascète invincible dont c'est la fête, et qui, sur la terre, comme si les jours étaient trop courts, à l'imitation du divin Maître, lui aussi *erat pernoctans in oratione Dei ;* qu'il se lève, et qu'il porte là-haut notre prière, la fortifiant par sa puissante intercession.

Le verset pour la Communion est tiré, contre toutes les règles, d'une péricope évangélique qui n'est pas celle de la messe de ce jour. C'est le même verset (Luc., xii, 42) que l'on chante à la messe des saints Docteurs. De même que ceux-ci ont nourri le troupeau du Seigneur par la puissance de juridiction et de magistère hiérarchique dont ils étaient divinement revêtus, ainsi les saints fondateurs des familles monastiques sont en quelque sorte les patriarches, les législateurs et les docteurs de ceux que la vocation céleste enrôle parmi leurs disciples.

Dans la prière après la Communion, nous implorons, entre autres fruits eucharistiques, la grâce de suivre les grands exemples du saint Abbé dont se célèbre l'office. C'est la condition la plus sûre pour mériter de jouir de sa protection, car il est vain d'honorer les saints si l'âme refuse de les imiter.

Saint Sabbas se distingua par un grand amour de l'orthodoxie et un grand zèle pour faire accepter par toutes les églises les définitions dogmatiques du concile de Chalcédoine.

La première condition pour faire de sérieux progrès dans la voie de la sainteté, c'est de professer une parfaite orthodoxie, et le moyen le plus sûr pour éviter les écueils qu'on rencontre facilement sur le chemin du paradis, c'est ce que saint Ignace

définissait dans ses exercices : *Sentire cum Ecclesia*, c'est-à-dire être pénétré du même esprit qui anime l'Église catholique.

6 DÉCEMBRE.

Saint Nicolas, évêque et confesseur.

Station à Saint-Nicolas in Carcere.

Ce célèbre Thaumaturge, évêque de Myre à l'époque du concile de Nicée, fut définitivement accueilli dans le calendrier romain vers le XI^e^ siècle. Mais son culte est beaucoup plus ancien, et dans la Rome médiévale il prit jadis de si grandes proportions qu'on compte au moins une soixantaine d'églises s'élevant sous son vocable. Parmi celles-ci, la plus insigne est celle qui se trouve près du portique d'Octavie : Saint-Nicolas *in Carcere Tulliano*, ou *in foro olitorio*, où se célèbre aussi la station le samedi de la IV^e^ semaine de Carême.

Dans le *Patriarchium* du Latran existait un oratoire en l'honneur de saint Nicolas, et qui, entièrement restauré par le pape Callixte II, devint comme le monument votif de la victoire remportée au XII^e^ siècle par le Pontificat romain contre le Césarisme germanique.

Cette chapelle, qui s'élevait presque en face de l'oratoire de Saint-Laurent, fut détruite sous Clément XIII ; on n'a conservé que les dessins des peintures qui la décoraient.

En Orient, la fête de ce Thaumaturge, τοῦ ἱεροκηρύκου, τοῦ πατροκορυφαίου, τοῦ μυροβλύτου, est une fête chômée, en vertu d'une ordonnance de l'empereur Emmanuel Comnène (1143-1181) ; il en fut de même en certains diocèses d'Europe. Ce qui valut chez les Grecs une immense renommée à saint Nicolas, c'est le liquide miraculeux qui, aujourd'hui encore à Bari, découle de ses ossements.

Le titre de confesseur, attribué dans l'antiquité au Thaumaturge de Myre, se rapporte à ce qu'il eut à souffrir durant la dernière persécution. La présence de saint Nicolas au concile de Nicée est très probable, mais tout le reste de la légende du saint est sujet à de prudentes réserves.

La messe n'a de spécial que les collectes et l'épître. Les autres parties sont tirées du Commun des confesseurs pontifes.

L'antienne pour l'introït s'inspire librement de l'Ecclésiastique (XLV, 30) dans l'éloge du pontife Aaron.

« Le Seigneur contracta sa parfaite alliance avec lui, il le mit à la tête de son peuple et établit éternellement son sacerdoce. »

L'alliance dont il est ici question est en relation avec ce *ministerium reconciliationis* dont parle l'Apôtre. Non seulement le Seigneur répandit sa douce paix dans l'âme du Pontife, mais précisément parce qu'il était agréable à Dieu, il lui accorda la grâce de l'apaiser même envers le peuple, réconciliant celui-ci avec Lui et l'induisant à l'observance de sa sainte Loi. La conformité du cœur et de la volonté avec celle de Dieu : voilà le fondement de la paix.

Dans la collecte on rappelle les nombreux prodiges par lesquels, au moyen âge, le Thaumaturge de Myre était célèbre. Ensuite on demande au Seigneur, par ses mérites, que tant de choses merveilleuses, grâce auxquelles il daigne chaque jour confirmer la foi chrétienne, servent à nous faire éviter les flammes de l'enfer. Voilà le but suprême de notre sainte vocation : nous éloigner de Satan et de l'enfer, pour nous diriger tout entiers vers Dieu et la vertu.

Dans la lecture suivante (*Hebr.*, XIII, 7-17), l'Apôtre propose à notre imitation l'exemple des premiers disciples du Sauveur et des premiers chefs des communautés chrétiennes, qui avaient déjà confessé leur foi par le martyre. Jésus n'a pas simplement la signification historique d'une vie n'appartenant qu'au passé. Non seulement Il remplit l'histoire tout entière de la création, en tant que principe et fin dernière des choses, mais d'une manière spéciale Il continue à travers les siècles sa vie mystique dans l'Église et dans les âmes des fidèles.

Quand donc nous souffrons pour son saint nom, nous ne faisons rien autre que prendre la croix sur nos épaules, que nous laisser entraîner hors de notre cité terrestre pour aller à sa rencontre sur la montée du Calvaire.

« Lecture de la lettre du Bienheureux Paul, apôtre, aux Hébreux : Souvenez-vous, mes frères, de vos pasteurs, de ceux qui vous annoncèrent la parole de Dieu, et considérant la manière dont ils sont sortis de ce monde, imitez aussi leur foi.

Comme le Jésus-Christ d'hier est celui d'aujourd'hui, celui de toute l'éternité. Ne vous laissez pas séduire par la variété et la nouveauté des doctrines; il est extrêmement bon que ce soit la grâce qui rassure le cœur et non point les mets des sacrifices légaux, lesquels ne servirent point à ceux qui mettaient en eux leur confiance. Nous avons un autel, et les ministres du tabernacle juif n'ont pas le droit de manger sa victime. Tandis, en effet, que le pontife porte dans le sanctuaire le sang des animaux immolés pour le péché, leurs corps sont brûlés hors des camps. Ainsi Jésus, pour sanctifier le peuple dans son sang, souffrit (la mort) hors d'une porte. Sortons donc au-devant de Lui, hors du camp, souffrant son opprobre; car nous n'avons pas ici-bas une cité durable, mais nous en cherchons une nouvelle. Offrons continuellement à Dieu, par Jésus, le sacrifice de louange comme un fruit recueilli sur les lèvres qui magnifient son nom. N'oubliez pas la charité et soyez tous unis entre vous. Dieu se laisse gagner par ces sacrifices. Obéissez à vos supérieurs et soyez-leur soumis, car ils sont toujours vigilants, se préparant à devoir rendre compte de vos âmes. » (*Hebr.*, XIII, 7-17.)

Le répons-graduel est tiré du psaume 88. « Je trouvai David mon serviteur; je l'oignis de l'huile de ma sainteté. Ma main l'aidera et mon bras le soutiendra. » Dans les Écritures, David symbolise le Roi-Messie, et chaque fois que le Saint-Esprit veut faire l'éloge d'un chef quelconque de son peuple israélite, il le compare à David. Dans la sainte liturgie, ce verset est aussi adapté aux saints pontifes qui, en raison de l'onction épiscopale et de leurs fonctions, ressemblent en effet au véritable David, Jésus-Christ, source et modèle de toute sainteté.

Le verset alléluiatique est le même que pour la fête de saint Sabbas.

La lecture évangélique est celle du Commun des confesseurs pontifes (MATTH., XXV, 14-23), et elle rapporte la parabole des talents confiés par le maître à ses serviteurs pour qu'ils les fassent fructifier en son absence.

Avec tous les dons de nature et de grâce dont elle est ornée, la vie est comme un capital qui nous est confié en dépôt pour que nous le fassions fructifier. Personne ne peut demeurer inactif et oisif, s'occupant seulement de garder le dépôt. Il faut

le faire fructifier et celui qui a reçu davantage doit absolument rendre aussi davantage.

Il est donc parfaitement licite à chacun de reconnaître les qualités qu'il a reçues du Seigneur. Cette connaissance se présuppose même, avant que personne puisse déterminer quelle est la voie qui lui convient davantage pour mieux servir Dieu et pour sauver son âme. Toutefois la conscience des propres qualités, loin de nous enorgueillir, doit au contraire nous faire trembler, à la pensée de la terrible responsabilité qu'elles impliquent devant Dieu et même devant la société. Chacun de nous, en effet, n'est pas créé et constitué isolément dans le monde; mais, faisant partie de la famille humaine, il a reçu des dons, des qualités, non pas exclusivement pour lui-même, mais dont il doit se servir pour l'avantage commun de ses semblables.

Le verset pour l'offrande des oblations est tiré du psaume 88 : « Je lui ferai grâce et je lui serai fidèle, et en mon nom sa puissance s'élèvera. » Voilà le secret du succès qui distingue les œuvres des saints. Ils ne vivent ni ne travaillent isolément, mais, unis à Jésus-Christ, vraie vigne, ils rapportent un fruit abondant.

Faute de cette union intérieure, que d'activité, même dans le clergé, demeure stérile et sans consistance !

Dans la collecte avant l'anaphore, nous supplions le Seigneur de rendre précieux, par les charismes de la sainteté, le sacrifice que nous allons lui offrir en mémoire de saint Nicolas. Le fruit que nous en espérons est la fermeté dans la divine charité et dans l'union au Christ, en sorte que ni les joies ni les inévitables douleurs de la vie n'arrivent jamais à relâcher le lien qui nous unit à Lui. Quels trésors de doctrine en ces phrases incisives de notre Mère l'Église !

Le verset pour la Communion du peuple est tiré du même psaume 88, d'où a été pris l'offertoire. « J'ai juré une seule fois par ma sainteté elle-même. La race de David sera éternelle. Son trône resplendira devant moi comme le soleil, et comme la lune il durera éternellement, semblable à l'arc-en-ciel. » Même si les institutions des saints viennent parfois à disparaître ici-bas — puisque l'Église, à l'égal d'un arbre touffu, laisse tomber en

leur temps les feuilles jaunies, pour se couvrir de feuilles nouvelles — leur mérite et leur gloire demeurent intacts devant le trône de Dieu.

Dans la collecte d'action de grâces, nous demandons que le sacrifice festif en l'honneur du pontife Nicolas produise en nous un effet éternel; en sorte que l'union sacramentelle avec Jésus fortifie cette charité qui doit nous unir à Lui pour toujours.

La renommée des miracles rendit très populaire le nom de saint Nicolas non seulement en Orient où, spécialement chez les Russes, il est encore aujourd'hui en grande vénération, mais jusque dans les plus lointaines provinces d'Occident où son culte est antérieur de plusieurs siècles à la translation de ses reliques de Myre à Bari.

Les ossements sacrés du Thaumaturge s'emperlent continuellement, de nos jours encore, d'une sorte de stillation ou sueur à laquelle les fidèles donnent le nom de manne de saint Nicolas. Dans une révélation qu'elle eut à l'occasion de son pèlerinage à Bari, sainte Brigitte apprit du Seigneur le motif de ce prodige. L'huile miraculeuse qui transsude des os du saint Pontife de Myre, désigne l'immense charité et la compassion qui l'animèrent durant sa vie, alors qu'il se faisait tout à tous pour secourir les autres et ainsi les amener au Christ.

7 DÉCEMBRE.

Saint Ambroise, évêque, confesseur et docteur de l'Église.

SAINT Ambroise Uranius Aurelius, né sans doute à Trèves d'une ancienne et illustre famille romaine qui avait déjà donné à l'Église la martyre Sotère et qui, outre le saint Docteur que nous fêtons aujourd'hui, devait enrichir le martyrologe de deux autres noms, ceux de Satyre et de Marcelline, son frère et sa sœur, mourut à Milan en la vigile de Pâques, le 4 avril 397. Comme ce jour tombe toujours pendant le Carême ou durant la semaine pascale, c'est-à-dire à une époque où, selon l'antique liturgie, toute fête en l'honneur des saints était exclue, sa mémoire se célèbre aujourd'hui, anniversaire de son ordination épiscopale. Cette substitution, à Rome, date au moins du XI^e^ siècle et elle est basée sur le très ancien usage liturgique de

célébrer solennellement le *natale ordinationis* des évêques et des prêtres.

Le Sacramentaire Gélasien indique en ce jour l'Octave de saint André; mais cette fête, probablement propre à la basilique vaticane, est depuis longtemps tombée en désuétude.

La messe de ce jour emprunte presque toutes les parties qui la composent au Commun des saints évêques et des docteurs; toutefois la deuxième et la troisième collectes sont spéciales à saint Ambroise.

Le verset pour l'introït est celui de la Messe des saints docteurs; nous l'avons déjà vu pour la fête de saint Pierre Chrysologue.

La première collecte est presque identique à celle du saint évêque de Ravenne. On demande au Seigneur qu'après avoir accordé à l'Église le bienheureux Ambroise comme ministre de l'éternel salut, il nous donne aussi la docilité nécessaire pour recevoir son céleste enseignement, afin que nous méritions de l'avoir pour notre intercesseur en paradis.

Voilà donc la condition générale pour obtenir les effets des prières des saints : une âme disposée à imiter leurs exemples.

La première lecture et le répons-graduel sont identiques à ceux de la fête de saint Pierre Chrysologue que nous avons déjà rapportés le 4 décembre.

Le verset alléluiatique est tiré du psaume 109 : « Yahweh a juré sans aucun regret : Tu seras prêtre pour toujours, selon le type de Melchisédech. »

Comme les prêtres de la nouvelle Loi participent au sacerdoce du Christ, de même ils doivent entrer dans ses dispositions d'éminente sainteté, de détachement du monde, de zèle pour la gloire de Dieu et de compassion pour les âmes.

La lecture évangélique est la même que pour la fête de saint Pierre Chrysologue.

Le verset pour l'offertoire est semblable à celui qui a déjà été rapporté pour la fête de saint Nicolas.

La collecte sur les offrandes a un caractère général. En voici le texte :

« O Dieu tout-puissant et éternel, par l'intercession du bien-

heureux Ambroise votre confesseur et Pontife, faites que l'oblation offerte à votre majesté soit pour nous un gage de salut éternel. »

Le verset pour la Communion est identique à celui d'hier.

Dans la collecte d'action de grâces, nous demandons aujourd'hui à Dieu que l'intercession du saint Pontife — si rempli de zèle pour le salut des âmes que, lorsqu'il gouvernait l'Église de Milan, il semblait que sa maison n'eût pas de porte, tant chacun était libre d'approcher de lui à son gré [1] — nous assiste dans toutes les circonstances de la vie; afin que notre infidélité à la grâce ne rende jamais stérile l'ineffable sacrement d'éternel salut auquel nous venons de participer.

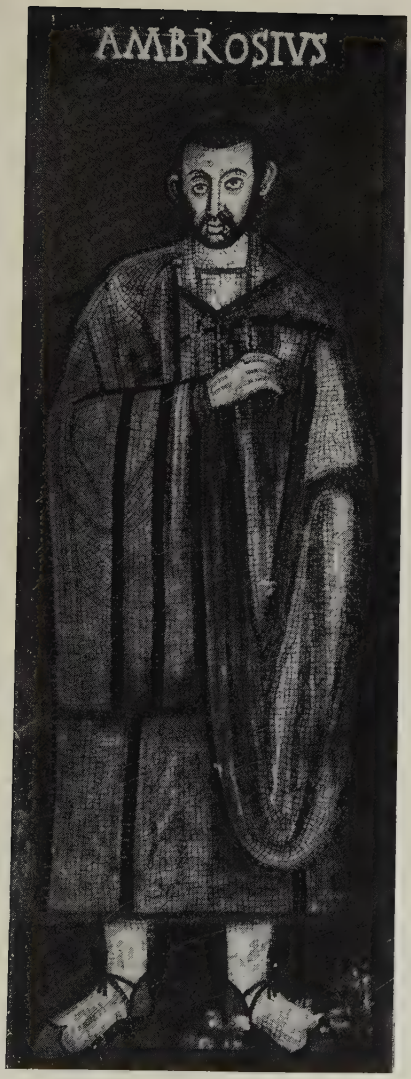
Voici le texte de la prière liturgique : « Accordez-nous, ô Dieu tout-puissant, qu'ayant participé au sacrement de notre salut nous soyons assistés partout par l'intercession de votre bienheureux confesseur et pontife Ambroise, en l'honneur de qui nous avons offert ce sacrifice à votre majesté. Par notre Seigneur, etc. »

La sainteté d'Ambroise et l'insigne dignité dont le revêtit le Seigneur, ont réalisé au sens le plus large la vue prophétique d'Ambroise enfant relativement à sa grandeur future. On raconte en effet que, quand le Pape se rendait dans la demeure de sa mère, celle-ci, en compagnie de ses trois enfants, se prosternait immédiatement pour lui baiser la main. Quand le Pontife était sorti de la maison, Ambroise présentait à son tour sa petite main d'enfant à Marcelline pour qu'elle la baisât.

Deux antiques églises maintinrent vive et populaire à Rome la mémoire d'Ambroise. L'une n'existe plus; elle s'élevait près de la basilique vaticane, autour de laquelle, au moyen âge, avaient été érigés divers oratoires et hospices nationaux pour les pèlerins qui y affluaient de toutes les parties du monde. L'autre est toujours debout, sous le titre de Saint-Ambroise *della Massima*, parce qu'elle s'élevait près du *porticus maxima*, qui, partant du temple d'Hercule, contournait le Champ de Mars.

Son ancien nom, selon le *Liber Pontificalis* dans la biographie

1. *Non enim vetabatur quisquam ingredi, aut ei venientem nuntiari mos erat* (AUGUST., *Confess.*, VI, 3).



Mosaïque du v^e siècle à la basilique de Saint-Satyre, à Milan.

SAINT AMBROISE

de Léon III, est celui de monastère de Sainte-Marie *quod appellatur Ambrosii* et qui était aussi dédié à saint Étienne.

L'identification de cet Ambroise avec le Docteur de Milan qui eut certainement à Rome sa *domus* de famille — très illustre et universellement connue, puisque les papes eux-mêmes avaient coutume de s'y rendre — est probable mais ne peut être affirmée avec une sûreté absolue.

Le même jour.

Vigile de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie.

Cette vigile constitue comme un privilège liturgique, par lequel Pie IX voulut rendre plus solennelle la fête de l'Immaculée Conception déclarée par lui dogme de foi catholique. De fait, l'usage des grandes stations vigiliales précédant le dimanche et les fêtes des martyrs les plus célèbres ayant disparu dès le haut moyen âge, les fêtes mariales solennelles introduites à Rome au VIII^e^ siècle, comme la Purification et la Nativité de la Bienheureuse Vierge, ne sont précédées d'aucune vigile dans les sacramentaires. Il n'y a d'exception que pour la vigile de l'Assomption, célèbre à Rome à cause d'une solennelle procession aux flambeaux qui, du Latran, se rendait à la basilique de Sainte-Marie-Majeure, en passant par Sainte-Marie *Nova* et par les forums impériaux.

L'introït est tiré du psaume 65, où le Prophète invite tout le monde à rendre grâces au Seigneur et à l'admirer pour les insignes faveurs dont Il l'avait comblé. Ces grâces, dans le dessein de Dieu, devaient être comme la préparation messianique du règne du Christ; aussi est-ce fort à propos que David prend la parole au nom de sa fille la Vierge Marie et rend grâces à Celui qui la fit *bénie entre toutes les femmes.*

« Venez, vous tous qui craignez Yahweh, et je vous narrerai ce qu'il a fait à mon âme. *Psaume :* Toute la terre exulte pour le Seigneur, qu'elle exécute un chant en l'honneur de son nom, qu'elle rende insigne sa louange. »

La collecte s'inspire de celle de la vigile de l'Assomption de

la sainte Vierge. La retouche moderne ne semble pas toutefois avoir été très heureuse.

« O Dieu qui d'une manière admirable, en la Conception de la Mère de votre Fils unique, la préservâtes de la faute originelle, faites que, protégés par son intercession, nous puissions arriver à célébrer sa fête avec un cœur pur. »

Dans la lecture suivante (*Eccli.*, XXIV, 23-31), l'Église applique à la Mère du Verbe éternel ce que l'Ecclésiastique rapporte directement à l'Éternelle Sagesse. L'autorité de la liturgie et des saints nous assure que cette application accommodatice est parfaitement légitime, puisque l'union de Marie à son divin Fils est si intime que les trésors de grâce et de miséricorde qui sont assemblés en Jésus se répandent ensuite dans le cœur de sa bienheureuse Mère.

« A la manière d'une vigne, je portai le germe d'un fruit parfumé et suave, et ma floraison produit des fruits dignes d'honneur et de respect. Je suis la mère du bel amour, de la crainte, de l'intelligence et de la bonne espérance. En moi se réunit la grâce de tout état et vérité; en moi, toute espérance de vie et de force. Venez à moi, vous tous qui m'aimez, et rassasiez-vous de mes fruits; car mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage est plus suave qu'un rayon de miel. Ma mémoire traverse les générations des siècles. Ceux qui se nourrissent de moi me désirent encore; ceux qui se désaltèrent de moi ont encore soif. Celui qui m'écoute ne sera pas confondu, et ceux qui agissent selon mes instructions ne pèchent pas. Ceux qui me glorifient obtiendront la vie éternelle. »

Le graduel suivant offre bien un sens complet, mais cette fusion moderne du Livre des Proverbes avec le Psautier est contraire à la nature même du graduel qui, à l'origine, n'était autre que le psaume responsorial faisant suite à la première lecture scripturaire.

Proverbes, IX, 1. « La Sagesse s'érigea une habitation, creusant sept colonnes. »

Psaume 86. « Ses fondements s'appuient sur les montagnes saintes; le Seigneur chérit les portes de Sion plus que toutes les tentes de Jacob. » La Sagesse elle-même se prépara une habitation parce que, comme l'enseigne l'Église dans la liturgie, Dieu,

par l'action de son Esprit, disposa le corps et l'âme de la Vierge Immaculée pour en faire le temple saint et pur du Verbe fait chair.

Dans les messes vigiliales, de caractère pour ainsi dire pénitentiel, intime, fréquentées par une assemblée assez restreinte de clercs et de fidèles, à la différence des messes stationnales ou dominicales auxquelles jadis prenait part tout le peuple, on omet le chant alléluiatique pour le réserver à la solennité du lendemain matin.

La fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge est intimement liée à celle de sa sainte Nativité; aussi l'Église lit-elle aujourd'hui la généalogie du divin Sauveur (MATTH., I, 1-16), déjà prescrite autrefois pour le 8 septembre.

L'arbre de la descendance de Jésus — de caractère mnémonique et représentatif, mais avec quelques lacunes dans la chaîne généalogique, offre un sens théologique beaucoup plus profond que celui d'un simple détail historique, parce qu'il a pour but de confirmer la divine promesse faite à Abraham et à David, à savoir que de leur race naîtrait le Messie.

En effet celui-ci voulut non seulement avoir pour mère la Vierge Marie, mais il disposa aussi que ses ancêtres seraient Abraham, Isaac, Jacob, etc., pour que la réalité de sa nature humaine demeurant hors de doute, les hommes apprissent que le Verbe s'était uni à leur chair afin d'élever celle-ci au trône de la divinité.

On remarque souvent, dans les anciens manuscrits des Évangiles, que la page de parchemin sur laquelle on transcrivait l'arbre généalogique du Sauveur, était soumise à un bain de pourpre et que les caractères étaient d'or; cela avait pour but d'indiquer la souveraine dévotion que nous devons nourrir pour tout ce qui se rapporte à l'adorable Personne du divin Sauveur.

Le verset de l'offertoire, s'écartant de l'antique tradition grégorienne, est tiré non pas du Psautier, mais du Cantique des cantiques (VI, 2). Il exprime toute l'ineffable pureté et la sainteté de Marie, dont la dignité est comprise en ces paroles : « Je suis toute pour mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé, qui se nourrit parmi les lis, est tout pour moi. »

Dans la prière avant l'anaphore, on invoque l'intercession de

Marie, pour qu'elle rende notre sacrifice agréable à Dieu. « Seigneur, que notre offrande soit rendue acceptable à votre clémence par la prière de l'Immaculée Mère de Dieu que vous avez préservée de toute tache originelle pour qu'elle méritât de devenir la digne demeure de votre Fils qui vit et règne, etc. »

Le verset pour la Communion du peuple est tiré lui aussi du Cantique (VI, 9). « Qui est celle-ci qui s'avance comme l'aurore, belle comme la lune, splendide comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? »

Marie est comparée à l'aurore parce qu'elle précède le vrai soleil de justice, Jésus Sauveur.

La collecte après la Communion est très expressive, quoique le Missel ne fasse qu'accommoder à cette vigile une ancienne collecte de l'Office divin : « Prêtez secours, ô Dieu miséricordieux à notre faiblesse : et comme nous prévenons aujourd'hui la fête de l'Immaculée Conception de la Mère de votre Fils unique, faites que, par les mérites de son intercession, nous puissions nous relever de nos fautes. Par notre Seigneur, etc. »

Après Jésus, Marie est le chef-d'œuvre de la création, celle qui, plus parfaitement que toute autre créature, porte en soi l'empreinte et l'image du Créateur. Les autres créatures ne se consacrent à Dieu que partiellement ou trop tard, quand déjà le péché a blessé et affaibli leurs puissances. Jésus voulait une mère qui fût toute sienne, qui lui appartînt entièrement par tous ces titres en vertu desquels une Mère de Dieu peut appartenir à Dieu. Il se façonna donc Marie; il forma son corps, il créa son âme et y répandit tous les trésors de grâce dont est capable une telle créature. Et, comme la fleur fait la beauté de la plante, ainsi le Sauveur voulut naître, selon la prophétie d'Isaïe, de la tige sans tache de Marie, pour être lui-même la gloire, le prix et le fruit de son immaculée virginité.

8 DÉCEMBRE.

L'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie.

Ce dogme si consolant de la foi catholique, si glorieux pour Marie et si honorable pour toute la famille humaine, est seulement mystérieusement esquissé dans les Écritures de

l'Ancien et du Nouveau Testament. Il fait pourtant partie du divin dépôt de la tradition catholique, et reconnaît dans les liturgies des différentes Églises l'expression et la déclaration la plus autorisée de cette foi elle-même.

L'exemption de la Bienheureuse Vierge Marie du péché originel est affirmée explicitement par le Coran, qui, en cette circonstance, n'est que l'écho de la foi des Églises nestoriennes : *Toute créature humaine est touchée à sa naissance par Satan, excepté Marie et son Fils* [1]. — Saint Ephrem le Syrien, en un poème de l'an 370, met ces paroles sur les lèvres de l'Église d'Édesse : « Vous et votre Mère êtes les seuls qui, à tout point de vue, soyez entièrement beaux; puisque en vous, Seigneur, il n'y a aucune tache, et aucune tache n'est dans votre Mère [2]. » Beaucoup d'autres Pères, surtout les Grecs de la première époque patristique, répètent la même pensée relativement à la pureté absolue de la Vierge, quoique le plus grand nombre d'entre eux, plutôt que de poser la question formelle de la Conception comme plus tard la poseront les Scolastiques, la supposent résolue au sens de la définition dogmatique de Pie IX, en tant que l'innocence immaculée qu'ils attribuent à la Mère de Dieu doit être entendue si pleinement qu'elle exclut même la tache de la faute originelle.

Une fête locale en l'honneur de la Conception de Marie le 9 décembre est déjà mentionnée dans un sermon de l'évêque Jean d'Eubée, contemporain de saint Jean Damascène [3]. Environ un siècle plus tard, la solennité avait gagné du terrain et était devenue commune chez les Grecs, comme il résulte d'un discours de l'évêque Georges de Nicomédie sur la *Conceptio sanctae Annae* [4]. — Les anciens prennent habituellement ce terme au sens actif, en sorte que, dans leurs calendriers, le titre de *Conceptio Sanctae Mariae* désigne au contraire le jour de l'Incarnation du Sauveur.

La fête de la *Conception de sainte Anne, mère de la Mère de Dieu*, figure au 9 décembre dans le calendrier connu sous le nom

1. Cf. G. Huby, *Christus*. Paris, Beauchesne, 1916, p. 775, n° 1.
2. *Carm. Nisib.*, n° 27. Édit. Bickell, p. 122.
3. *P. G.*, XCVI, col. 1499.
4. *P. G.*, C. col. 1353.

de l'empereur Basile II Porphyrogénète; elle est également comptée parmi les jours festifs chômés, dans une constitution de Michel Comnène en 1166.

En Occident, la *Conceptio sanctae Annae* figure le 9 décembre dans le célèbre calendrier de marbre de l'Église napolitaine qui remonte au IXe siècle; la date et le titre révèlent l'influence byzantine, influence qui domina non seulement à Naples, mais aussi dans la Sicile et dans toute l'Italie méridionale, qui, durant de longs siècles, continuèrent à appartenir à l'empire des lointains successeurs de Constantin et de Théodose.

En Normandie, en Angleterre et en Irlande, la fête de la Conception de la Bienheureuse Vierge le 8 décembre avait déjà été accueillie au XIIe siècle avec enthousiasme par plusieurs abbayes et chapitres de chanoines, malgré les protestations de quelques évêques qui y étaient opposés. Comment avait fait la primitive solennité orientale pour arriver des rives du Bosphore en ces lointains pays? On croit communément que la transmission en est due à l'armée normande, alors que, au XIe siècle, elle envahit le sud de l'Italie et s'y établit. Toutefois la chose n'est pas absolument sûre, bien qu'on doive reconnaître que les premiers documents anglais et irlandais sur la fête de la Conception révèlent évidemment des sources grecques.

Reste à établir le sens primitif de cette solennité de la Conception de sainte Anne, ou de la Mère de Dieu. Aucun document liturgique ancien n'appose jamais, il est vrai, le titre d'*immaculée* à celui de Conception, pourtant, de ce qui a été exposé ci-dessus, il résulte qu'on devait l'entendre implicitement; du reste, s'il en avait été autrement, la solennité n'aurait eu aucune signification spéciale. Cela nous est confirmé par la fête byzantine de la conception de saint Jean-Baptiste, laquelle rappelait précisément la sanctification du Précurseur du Christ dans le sein de sa mère.

La liturgie romaine se tint satisfaite, de longs siècles durant, des quatre grandes fêtes byzantines en l'honneur de Marie, sans célébrer aucunement sa Conception. Quand commencèrent en Occident les premières controverses sur le contenu théologique de la solennité, Rome, avant de se prononcer, laissa les champions de la science sacrée se mesurer entre eux : saint

Anselme, les chanoines de Lyon, saint Bonaventure et Duns Scot, contre Eadmer, saint Bernard, saint Thomas et les plus célèbres liturgistes du moyen âge.

Quant à l'expansion du dogme catholique de l'Immaculée Conception, il fut d'une si grande importance que l'Ordre récent des Mineurs s'en fît l'apôtre et le défenseur en Europe. Dès 1263, la fête était devenue obligatoire dans tous les couvents franciscains, et l'on doit certainement à leur immense influence et à leur popularité que, dans la trente-sixième session de l'assemblée schismatique de Bâle, le 17 septembre 1439, les Pères aient déclaré que cette doctrine trouvait son plein assentiment dans les sources de la révélation catholique.

Avec Sixte IV — un pape franciscain — l'Église romaine fit un pas vraiment décisif. Par une constitution du 27 février 1477 ce Pontife prescrivit la fête et l'office *Conceptionis Immaculatae Virginis Mariae* à toute la Ville éternelle; deux ans plus tard il fit construire et doter, dans la basilique vaticane, une chapelle dédiée à la sainte Vierge, sous le même titre de l'Immaculée Conception.

On sait l'attitude favorable du concile de Trente vis-à-vis du dogme de l'Immaculée Conception de Marie; mais la souveraine circonspection du Saint-Siège laissa passer encore trois siècles avant d'en venir à une décision sans appel de la controverse qui, depuis plus de neuf cents ans, s'agitait entre les plus éminents théologiens d'Europe.

Cette gloire fut accordée par la divine Providence au saint pontife Pie IX, sous lequel furent finalement achevées les longues études des docteurs sur les sources de la doctrine catholique relativement à la conception immaculée de Marie. Le 8 décembre 1854, en présence d'une imposante assemblée de plusieurs centaines d'évêques, le Pape promulgua enfin à Saint-Pierre sa bulle dogmatique *Ineffabilis Deus*, dans laquelle cette doctrine fut définie comme conforme à la foi catholique, révélée de Dieu, et, par conséquent, devant être crue et tenue fermement par tous les fidèles.

Les Orientaux, chez qui ce dogme trouvait les témoignages les plus anciens et les plus explicites, commencèrent, puisque la promulgation avait été faite par l'*évêque* exécré *de l'antique*

Rome, à s'en déclarer les adversaires, accusant les *papistes* de nouveauté; mais déjà dès le XVII^e^ siècle, le P. Besson, jésuite, après avoir démontré, par plus de deux cents textes tirés de leurs liturgies, le parfait accord des anciens Pères d'Orient avec les Docteurs latins relativement au dogme de l'Immaculée Conception, avait obtenu des Orientaux une déclaration explicite, écrite et signée par trois patriarches et par un archimandrite. Celle du Chef de l'Église syriaque était ainsi conçue : *Ego pauper Ignatius Andreas, Patriarcha Antiochenus nationis Syrorum, confirmo hanc sententiam orthodoxam, quam explanavit P. Ioseph e S. I. dominam nostram Virginem purissimam sanctam Mariam, semper liberam extitisse et immunem a peccato originali, ut explicuerunt antiqui Sancti Patres longe plurimi, magistri Orientalis Ecclesiae.*

L'introït est tiré d'Isaïe (LXI, 10), lequel, au nom d'Israël, se réjouit dans le Seigneur parce qu'il l'a recouvert d'un manteau de salut et de sainteté, comme une épouse parée de ses bijoux.

Ce cantique triomphal ne résonne mieux dans aucune bouche mortelle que sur les lèvres immaculées de Marie, qui, pas un seul instant de sa vie, ne fut privée de ce splendide vêtement de salut dont parle ici le Prophète.

La collecte vaut, à elle seule, un concis mais très élégant traité théologique du dogme de l'Immaculée Conception. Le rythme antique qui distinguait les collectes romaines des sacramentaires classiques en a été entièrement banni, mais le rédacteur a voulu avant tout que la *legem credendi lex statuat supplicandi*, selon la belle expression du pape Célestin I^er^.

On y enseigne d'abord que le privilège de l'Immaculée Conception de Marie était ordonné, dans les desseins de Dieu, à préparer un tabernacle entièrement saint au Verbe éternel qui, en elle et d'elle, devait se faire chair. On indique ensuite le prix que coûta au Christ ce privilège, c'est-à-dire les mérites de la Passion et de la mort de Jésus prévus, par la Sagesse éternelle de Dieu; en sorte que le Christ est, et demeure toujours, le Sauveur universel et le Rédempteur de tout le genre humain. Marie, chef-d'œuvre de Dieu, est la première à participer d'une

façon absolument spéciale et plus sublime qu'aucun autre mortel, à la grâce de la rédemption.

Nous supplions en dernier lieu la clémence divine par l'intercession d'une Créature si noble et si privilégiée, que Dieu ne laissa effleurer par aucun souffle impur, de nous accorder à nous aussi la grâce de la pureté d'esprit, pour arriver à Lui, que seuls ceux qui ont le cœur pur, selon la parole évangélique, méritent de voir.

La lecture est tirée du Livre des Proverbes (VIII, 22-35); au sens littéral, elle doit être entendue de l'Éternelle Sagesse, coéternelle au Père, et par laquelle Dieu tira le monde du néant.

« Le Seigneur m'eut avec lui au commencement de ses œuvres, à l'origine, avant qu'il créât aucune chose. Dès l'éternité j'eus la souveraineté, et *ab antiquo*, avant que fût faite la terre. Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue; les sources des eaux ne jaillissaient pas encore, la lourde masse des montagnes n'était pas encore affermie; avant les collines j'étais engendrée; il n'avait pas encore fait la terre, ni les fleuves, ni les bases du monde. Quand il disposait avec ordre les cieux, j'étais présente; quand, avec une loi certaine et dans leurs bornes il enfermait les abîmes; quand Il établissait là-haut l'atmosphère et suspendait les sources des eaux; quand il fixait ses confins à la mer et donnait des lois aux eaux, pour qu'elles ne dépassassent pas leurs limites, quand Il jetait les fondements de la terre. Moi j'étais avec Lui, disposant toutes choses, et c'était chaque jour mon plaisir de me jouer devant Lui continuellement; me jouer dans l'univers; et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. Maintenant, mes enfants, écoutez-moi : bienheureux ceux qui suivent mes voies. Écoutez mes avis et soyez sages et ne les rejetez pas. Bienheureux l'homme qui m'écoute et veille chaque jour à l'entrée de ma maison, et se tient attentif sur le seuil de ma porte. Celui qui me trouvera aura trouvé la vie, et du Seigneur il recevra le salut. »

Comme hier à la messe vigiliale, aujourd'hui également l'Église adapte à la Vierge Mère ce qui est dit du Verbe éternel de Dieu au Livre de la Sagesse. Après Jésus, en effet, sa Mère bénie, *Termine fisso d'eterno consiglio*, et chef-d'œuvre de la création est, en raison de sa sublime dignité, la véritable

première-née de la famille humaine; en sorte que vraiment son archétype idéal resplendissait dans l'Esprit du Créateur alors qu'Il tirait le monde du néant, et, comme une couronne de gloire, en disposait les mouvements et l'histoire autour de Marie.

Le répons s'inspire du livre de Judith, laquelle, par sa victoire sur le tyran Holopherne, est un des plus beaux symboles de Notre-Dame. Comme l'héroïne de Béthulie, ainsi Marie, par la divine grâce, écrasa la tête de l'orgueilleux dragon infernal et délivra son peuple de la honte de la servitude.

(Iudith, xiii, 23; xv, 10.) « Bénie êtes-vous, ô Vierge Marie, par le Seigneur Dieu très-Haut, plus que toutes les femmes sur la terre. — Vous, gloire de Jérusalem; vous, joie d'Israël; vous, honneur de notre peuple. »

Le verset alléluiatique est tiré du Cantique, là où l'Époux exprime toute la complaisance qu'il prend en son Épouse Immaculée, ornée des plus belles vertus. Cette Épouse, comme le dit saint Paul, est l'Église, mais dans la liturgie ce verset s'adapte à la Très Sainte Vierge comme à la plus sublime expression de la sainteté qui orne l'Épouse mystique du Sauveur.

« Alleluia, alleluia. »

(*Cant.* iv, 7.) « Vous êtes toute belle, ô Marie, et la tache originelle n'est pas en vous. Alleluia. »

La lecture évangélique tirée de saint Luc (i, 26-28) rapporte le magnifique salut de l'ange Gabriel à la Bienheureuse Vierge. Le texte évangélique, quelque beau qu'il soit, ne nous révèle pas, pris isolément, tous ces abîmes de grâce et de magnificence que nous y apercevons maintenant, après la définition dogmatique de Pie IX, alors que la lumière de la divine tradition de l'Église a fait resplendir dans toute sa plénitude le salut angélique à Marie et nous a permis de scruter une telle profondeur de mystères de sainteté et de grâce que nous ne soupçonnions pas même auparavant. Bénie êtes-vous entre les femmes, c'est-à-dire bénie plus que tous les mortels; en dehors donc du sort commun des enfants d'Adam, dont la bénédiction est à peine un antidote contre la malédiction jadis héritée d'Ève. Vous, au contraire, vous êtes bénie plus que toutes les créatures, parce que la grâce et la bénédiction qui entourent votre immaculée

conception à ce point que le serpent maudit n'a pu la flétrir du souffle empoisonné du péché, fortifient également l'heure suprême de votre pèlerinage terrestre, pour que la corruption n'atteigne pas votre corps très saint qui fut jadis le temple de l'Auteur de la vie.

« En ce temps-là, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu en une cité de Galilée nommée Nazareth à une Vierge épouse d'un homme de la maison de David, du nom de Joseph, et la Vierge s'appelait Marie. Entré chez elle, l'ange lui dit : Salut, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie au-dessus de toutes les femmes. »

Le verset de l'offertoire répète le salut angélique à la Vierge et il est à peu près identique à celui du IV^e^ dimanche de l'Avent.

La collecte de ce jour a un sens tout spécial, parce que le sacrifice que nous allons offrir à l'auguste Trinité représente le prix auquel Jésus acquit précisément à sa Bienheureuse Mère le privilège de l'Immaculée Conception. Et, grâces à Dieu, nous sommes frères de Jésus, aussi nous unissons-nous à Lui en un même amour pour Marie sa Mère et la nôtre, et nous présentons avec Lui au Père le fruit de sa passion et sa mort, comme le prix auquel il voulut que fût mérité par la Vierge le privilège commémoré par la liturgie de ce jour.

Voici le texte de la belle collecte du Missel : « Recevez, Seigneur, l'Hostie salutaire que nous vous offrons en la solennité de la Conception Immaculée de la Bienheureuse Vierge Marie; et de même que nous la célébrons exempte de toute tache parce que votre grâce la prévint, ainsi faites que, par son intercession, nous soyons délivrés de toute faute. Par notre Seigneur, etc. »

Selon l'usage romain, on insère dans le texte de la première partie de l'anaphore eucharistique (Préface) la commémoration du mystère célébré aujourd'hui par l'Église : « Il est vraiment digne, etc. de vous louer, de vous bénir et de célébrer vos gloires en la solennité de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse et toujours Vierge Marie. Celle-ci, en effet, à l'ombre de la puissance du Saint-Esprit, conçut votre Fils unique et, conservant intacte la gloire de la virginité, donna le jour à Jésus-Christ l'éternelle lumière du monde, par lequel, etc. »

L'antienne pour la communion du peuple s'est inspirée dans

sa première partie du psaume 86, et dans sa dernière du cantique *Magnificat*. « O Marie, vos gloires ont été annoncées, car Celui qui seul est puissant vous orna de grâces sublimes. »

Ces gloires extérieures de Marie augmenteront de plus en plus dans l'Église avec la succession des siècles, puisqu'elles font partie de ce progrès extrinsèque de la théologie sacrée et de la piété chrétienne qui sont justement les caractéristiques de la vitalité intense et intime de la famille de Jésus-Christ.

Dans la collecte après la sainte Communion, nous supplions le Seigneur afin que, comme la grâce prévint sa bienheureuse Mère de telle sorte que sa conception immaculée l'exempta de la contagion commune du péché, ainsi la divine Eucharistie soit également pour nous l'antidote contre le poison qui infecte nos veines, conséquence du fruit mortel de l'Éden.

La blessure de notre nature viciée par le péché originel est telle que, avec notre intelligence obscurcie, notre volonté affaiblie et nos passions déréglées, nous ne pouvons espérer surmonter les obstacles. Nous avons donc besoin de la grâce de Jésus-Christ, et, pour l'obtenir, nous devons nous y préparer par l'humilité, la prière et la docilité. Une tendre dévotion envers l'Immaculée Mère de Dieu est parmi les moyens les plus puissants pour neutraliser en nous les effets du *virus* de l'arbre néfaste du paradis terrestre.

10 DÉCEMBRE.

La commémoraison de saint Melchiade, pape.

III id. ian. Miltiadis in Callisti, lit-on dans le *Laterculus* Philocalien au 10 janvier; c'est donc en vertu d'une étrange équivoque que les tardifs liturgistes romains de la fin du moyen âge ont anticipé d'un mois la mémoire de saint Melchiade confondant les ides de décembre avec celles de janvier. La commémoration annuelle de ce célèbre Pontife — le premier qui, après trois siècles de persécution, recueillit le fruit du sang des martyrs dans la paix triomphale de Constantin — est entrée en effet dans le calendrier romain seulement vers le XIII^e^ siècle.

Indépendamment du *Laterculus* Philocalien, le pape Damase au IV^e^ siècle avait désigné lui aussi aux fidèles la tombe de

Melchiade, parmi celles des saints ensevelis dans la nécropole de Callixte sur la voie Appienne :

HIC · POSITVS · LONGA QVI · VIXIT · IN · PACE · SACERDOS

Aussi le titre de martyr attribué à Melchiade dans le Missel doit-il s'entendre en un sens très large, car il peut se rapporter, tout au plus, aux premières années de son ministère ecclésiastique, lorsque les édits impériaux de la dernière persécution étaient encore en vigueur.

Sous Paschal Ier, les cimetières romains étant tombés dans l'abandon et dans l'oubli, le corps de saint Melchiade fut transporté dans la basilique de Sainte-Praxède sur l'Esquilin, comme en fait foi, aujourd'hui encore, le précieux catalogue marmoréen des Reliques ensevelies dans cette église par ce Pontife.

Comme c'est aujourd'hui le troisième jour dans l'Octave de l'Immaculée Conception de Marie, on fait seulement la commémoraison de saint Melchiade. Si on en célébrait la messe, ce serait la première de celles du Commun des martyrs pontifes : *Statuit.*

Les collectes sont tirées de cette messe.

Dans la première oraison nous exprimons au Seigneur toute la honte de notre dégradation et de l'insuffisance spirituelle qui nous accable ; c'est pourquoi nous recourons à la glorieuse intercession du martyr, afin qu'il nous protège par ses mérites et nous élève à cette cime de vertu à laquelle Dieu nous a appelés au saint Baptême.

Dans la collecte qui sert de prélude à l'anaphore, nous supplions la divine bonté d'agréer l'oblation qui lui est présentée en mémoire des immenses mérites du saint Martyr ; afin que par son intercession les grâces eucharistiques obtenues dans le temps nous rendent dignes de ce *perpetuum subsidium* qui est le but final de notre pèlerinage.

Dans la prière d'action de grâces après la communion, nous conjurons le Seigneur par les mérites du martyr que nous fêtons, de nous accorder la plénitude des dons de cet incomparable sacrement d'amour au culte duquel, moyennant le Sacrifice non sanglant, nous nous sommes déjà consacrés.

Saint Melchiade représente d'une certaine manière le Pontife de la paix et du triomphe de l'Église, lui qui érigea sa glorieuse chaire dans la *domus Faustae*, dans l'antique palais des Laterani et là, inaugura cette longue série de conciles qui seront, à travers les siècles, le flambeau éclairant, pour la famille catholique, le chemin du ciel. Aimons, nous aussi, la paix ; efforçons-nous d'être évangéliquement pacifiques, et Dieu, pour nous récompenser des renoncements que comporte cet effort, nous nourrira des fruits de sa paix.

11 DÉCEMBRE.

Saint Damase, pape et confesseur.

Station à sa basilique, sur la voie Ardéatine.

Les résultats des fouilles et des études faites récemment nous apprennent que ce célèbre Pontife des martyrs naquit à Rome l'an 305 et que son père, nommé Antoine — qu'on l'identifie ou non avec ce saint évêque Léon enseveli dans l'*Agro Verano* et dont De Rossi a expliqué le poème sépulcral — avait fait toute sa carrière ecclésiastique non loin du Théâtre de Pompée, près des archives de l'Église romaine :

Hic pater exceptor, lector, levita, sacerdos.

La mère de Damase portait le nom de *Laurentia*, elle vécut environ quatre-vingt-douze ans et fut ensevelie sur la voie Ardéatine. Cette Laurentia eut aussi une fille nommée Irène, qui fut vierge consacrée. Quant à Damase, il est dit de lui dans une inscription :

Natus qui antistes sedis Apostolicae,

précisément parce qu'il avait eu pour père un évêque, un des nombreux évêques ruraux disséminés à cette époque dans la campagne romaine. Dès sa jeunesse Damase fut employé aux Archives pontificales, et c'est là sans doute qu'il dut sentir naître sa vocation de poète des martyrs, commençant dès lors ses recherches historiques sur ces héroïques confesseurs de la Foi, — comme il le fit pour les martyrs Pierre et Marcellin, —

recherches qui, parfois, purent profiter des dépositions orales des bourreaux eux-mêmes :

Marcelline, tuos pariter, Petre, cognosce triumphos
Percussor retulit Damaso mihi, cum puer essem.

Damase fut élu pape *in Lucinis* en octobre 366, mais dans les premiers temps de son pontificat il fut combattu par le parti schismatique d'Ursin auquel adhéra une bonne partie du clergé. Quand celui-ci se soumit enfin au Pontife, Damase attribua cette réconciliation à l'intercession des martyrs, et il orna de cette inscription la tombe d'un groupe anonyme de martyrs sur la voie Salaria,

Pro reditu cleri, Christo praestante, triumphans.

Il n'y a pour ainsi dire pas de tombe illustre de martyr dans les cimetières romains que Damase n'ait honorée de ses vers, ordinairement gravés sur marbre, en caractères spéciaux et très beaux que nous devons au calligraphe Furius Dionysius Philocalus.

Mais il ne se contenta pas seulement des vers; il commença des restaurations et des embellissements en faveur d'un grand nombre de sépulcres de saints; de certains, comme celui d'Eutychius *ad Catacumbas*, on avait perdu jusqu'à la trace. Damase creusa, chercha, refit l'histoire, rétablit le culte, et, en certains cas où le martyre subi pour la foi était encore discuté, le Pontife régla la controverse et fit la canonique *vindicatio Martyris*.

Tel semble avoir été le cas de Némésius, dont la tombe

Incultam pridem dubitatio longa reliquit,
Sed tenuit virtus adseruitque fidem.

Saint Damase mourut le 11 décembre 384 et fut enseveli près de sa mère et de sa sœur dans une crypte érigée par lui sur la voie Ardéatine, que le *Liber Pontificalis* appelle sans plus *basilica sua*.

A la vérité, son premier désir eût été de se préparer une tombe dans la crypte papale de la nécropole de Callixte. Il le

dit lui-même dans une épigraphe en l'honneur de tous les saints qui reposaient dans ce cimetière :

Hic, fateor, Damasus volui mea condere membra,
Sed cineres timui sanctos vexare piorum.

C'est donc par humilité qu'il se jugea indigne d'un si grand honneur; et, se conformant à une tradition inaugurée par le pape Marc, qui s'était construit lui aussi une basilique sépulcrale non loin du cimetière de Callixte, il prépara la tombe de sa famille près de celle de Marc sur la voie Ardéatine, à proximité, donc, des martyrs de l'*area* de Callixte.

Cette crypte de Saint-Damase est mentionnée dans une épigraphe copiée au XVIII^e^ siècle par Marini mais maintenant perdue :

LOCVS TRI
SONVS VIC
TORIS IN CRV
TA DAMASI

Les itinéraires romains des pèlerins du haut moyen âge attestent que le corps de Damase reposait encore dans sa tombe primitive sur la voie Ardéatine. Du temps de Paul I^er^, on le transporta dans la basilique de Saint-Laurent *in Damaso* — siège des anciennes Archives pontificales, que Damase avait fait agrandir et que, après y avoir ajouté la basilique, il avait voulu dédier au Staurophore romain Laurent.

Voici le texte de l'épigraphe que Damase composa lui-même pour son propre tombeau :

QVI · GRADIENS · PELAGI · FLVCTVS · COMPRESSIT · AMAROS
VIVERE · QVI · PRAESTAT · MORIENTIA · SEMINA · TERRAE
SOLVERE · QVI · POTVIT · LETALIA · VINCVLA · MORTIS
POST · TENEBRAS · FRATREM · POST · TERTIA · LVMINA · SOLIS
AD · SVPEROS · ITERVM · MARTHAE · DONARE · SORORI
POST · CINERES · DAMASVM · FACIET · QVIA · SVRGERE · CREDO

Saint Damase à qui saint Jérôme, dans son Apologie du traité de la Virginité à Pammachius, donne le beau titre de *vir egregius et eruditus in Scripturis, virgo virginis Ecclesiae doctor*, resplendit dans l'Église par ses immenses mérites. Outre

son éminente sainteté, sa dévotion envers les martyrs romains, la construction du baptistère vatican et sa fermeté apostolique dans la condamnation des différentes hérésies qui pullulaient alors, c'est à lui que revient la gloire d'avoir introduit dans la Messe du dimanche selon la tradition de la Palestine, le chant de l'alleluia. Au dire de saint Jérôme il fut l'inspirateur et le protecteur de la nouvelle version de la sainte Écriture, que nous appelons la *Vulgate*. D'après le conseil de saint Ambroise, le pape Damase dut aussi s'occuper de la réforme de l'ancien *cursus* du psautier, pour donner à cette forme de la prière liturgique un caractère vraiment populaire.

Tout de suite après sa mort, Damase reçut de ses contemporains le titre de saint. Cette épigraphe, qui se trouve dans les cryptes vaticanes, nous l'atteste :

Longinianus v. c. praef. urb
Ad augendum splendorem
Pavimentum parietes
Sacri fontis quem dudum Da
ea... extruxit sumpt
cultu et musivo opere

ET · ANASTASIA · C. F. EIVS
BASILICAE · APOSTOLI · PETRI
ITEM · CAELVM ·
MASVS · VIR · SANCTVS · IN
V · PROPRIO · MARMORV m
DECORARVNT

L'antienne de l'introït est identique à celle de la fête de saint Sylvestre, pape. Le plus beau vêtement qui orne le sacerdoce, c'est la sainteté et la justice; seule celle-ci est agréable à Dieu et vraiment utile à l'*Église des saints*, c'est-à-dire aux fidèles.

La collecte a un caractère général : « Que le Seigneur agrée nos prières par les mérites de son pontife Damase et nous accorde, avec le pardon de nos péchés, le don céleste de la paix qui est l'effet de la pureté de la conscience. »

La première lecture est glanée çà et là au Livre de l'Ecclésiastique, dans les éloges d'Abraham, de Moïse et d'Aaron (XLIV, XLV). « Le Seigneur a choisi son pontife, il l'a rendu puissant et vénérable devant les rois et les peuples. Il a observé sa loi, et parce qu'il était juste et doux, Dieu lui a confié le ministère de réconciliation afin qu'il lui ramène le peuple égaré et devienne ainsi ange et ministre de paix entre la Sainteté divine et les pauvres pécheurs. »

Le répons et le verset alléluiatique sont les mêmes que pour la fête de saint Pierre Chrysologue.

La lecture évangélique est tirée de saint Matthieu (XXIV, 42-47). Le Seigneur exhorte spécialement les pasteurs de l'Église à être vigilants et à se trouver toujours prêts à venir au secours de leur troupeau dans tous ses besoins. Ils sont comme les serviteurs de confiance, à qui le Seigneur a remis la garde de sa maison et le gouvernement de sa famille. C'est donc leur devoir de distribuer convenablement à leurs compagnons de service la ration de nourriture qui leur est due; et ce faisant, ils ne donnent rien qui soit leur propriété, puisque la distribution de la parole divine et des sacrements commis aux pasteurs d'âmes constitue un dépôt qui leur est simplement confié mais qui appartient exclusivement à Dieu.

Le verset pour l'offertoire et la collecte sont les mêmes que pour la fête de saint Sylvestre Ier.

L'antienne pour la communion du peuple est semblable à celle de la fête de saint Pierre Chrysologue.

La collecte d'action de grâces offre un caractère général. Les fêtes des saints sont une source de sainte joie pour le peuple fidèle : elles fortifient l'espérance de ceux-ci en la puissance de leur intercession. « Faites, Seigneur, que votre peuple se réjouisse sans cesse en vénérant vos saints, et qu'il soit aussi protégé par leurs prières. Par notre Seigneur, etc. »

Comme les prophètes, dans leurs prières, rappelaient au Seigneur les mérites d'Abraham, de Jacob et de tous les anciens patriarches, ainsi le peuple chrétien professe une spéciale dévotion envers ses saints pontifes et évêques. De même que sur la terre ils reçurent du Saint-Esprit la mission de gouverner la sainte Église de Dieu, ainsi dans le ciel cette mission n'est pas encore finie, et, autour de l'autel d'or dressé devant le trône de Dieu, ils offrent avec Jésus-Christ l'encens de leur prière pour tout le troupeau chrétien.

13 DÉCEMBRE.

Sainte Lucie, vierge et martyre.

L'ANTIQUE culte de sainte Lucie nous est attesté par une gracieuse épigraphe des catacombes de Syracuse. Il s'agit d'une certaine Euschia l'irrépréhensible, qui vécut bonne

et pure près de cinq lustres, et mourut « en la fête de ma Dame Lucie, — pour qui aucune louange ne saurait suffire ».

ΕΥΣΚΙΑ · Η · ΑΜΕΝΠΤΟΣ ΖΗΣΑ [σα]
ΧΡΗΣΤΩΣ · ΚΑΙ · ΣΕΜΝΑ . ΕΤΗ
ΠΛΙΟ · ΕΛΑΤΤΟΝ · ΚΕ · ΑΝΕ
ΠΑΥΣΕΤΟ · ΤΗ · ΕΟΡΤΗ · ΤΗΣ · ΚΥ
ΡΙΑΣ · ΜΟΥ · ΛΟΥΚΙΑΣ · ΕΙΣ · ΗΝ
ΟΥΚ · ΕΣΤΙΝ · ΕΝΚΩΜΕΙΟΝ
ΕΙΠΕΙΝ · ΧΡΗΣΤΕΙΑΝΗ · ΠΙΣ
ΤΗ · ΤΕΛΙΟΣ · ΟΥΣΑ · ΕΥΧΑ
ΡΙΣΤΟΥΣΑ · ΤΩ · ΕΙΔΕΙΩ · ΑΝ
ΔΡΙ · ΠΟΛΛΑΣ · ΕΥΧΑΡΙΣ
ΤΙΑΣ ☧

Quoique les *Actes* de cette chaste vierge sicilienne ne méritent guère de créance, son culte, bien attesté, fut très répandu dans l'antiquité. On comptait à Rome au moins une vingtaine d'églises sous son vocable; les plus anciennes parmi celles-ci sont l'église restaurée jadis par Léon III dans l'intérieur du monastère *De Renati*, et Sainte-Lucie *in Septizonio*, mentionnée comme diaconie jusqu'au temps de Sixte-Quint.

On ne saurait indiquer la raison de ce culte fervent professé par les pontifes romains envers la martyre de Syracuse : probablement fut-il dû, non seulement à la célébrité de son martyre, mais aussi à ce que la colonie sicilienne était très nombreuse à Rome (le pape saint Agathon était Sicilien), et à ce que les papes durent être, dès le IVe siècle, en relations assidues avec les régisseurs pontificaux du très vaste patrimoine de l'Église romaine en Sicile.

Ce fut probablement grâce à cette double influence que s'élevèrent à Rome les nombreuses églises de Saint-Vite, Saint-Euple, Sainte-Lucie et Sainte-Agathe, tous martyrs siciliens.

L'antienne pour l'introït est tirée du psaume *de virginitate*, XLIV. « Tu as aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pourquoi Yahweh, ton Dieu, te consacra entre tous tes compagnons avec

le baume de la joie. » Ce baume mystérieux est la gloire spéciale qu'obtiennent dans le ciel les saints qui, à la pureté du cœur, ont joint en outre l'intégrité de la chair.

Dans la collecte, même au milieu de la sainte joie pour le *natale* de la martyre, nous n'oublions pas que le but des fêtes liturgiques est de favoriser notre avancement spirituel.

Prière. « Exaucez-nous, ô Dieu de notre salut, et comme nous célébrons avec allégresse la fête de votre bienheureuse martyre la vierge Lucie, faites aussi que ce pieux sentiment de dévotion serve à nous faire avancer dans la vertu. Par notre Seigneur, etc. »

La première lecture est empruntée à la lettre de saint Paul aux Corinthiens (II, x, 17-18; xi, 1-2). Contre les judaïsants, qui cherchaient à discréditer l'Apôtre près de l'Église de Corinthe, Paul proteste qu'il ne veut pas chercher sa propre gloire, attendant que le Seigneur l'accrédite près des fidèles. S'il s'oppose aux menées de ses adversaires, c'est parce qu'il est jaloux de l'Église de Corinthe, à qui il interdit de suivre d'autres docteurs, afin que le Christ ait une épouse vierge et immaculée.

Le répons et le verset sont tirés du même psaume que l'introït (xliv). On y décrit les mérites et la beauté de la mystique épouse de l'Agneau : « Tu as aimé la justice et haï l'iniquité. ℣. C'est pourquoi le Seigneur, ton Dieu, t'a consacrée avec un parfum d'allégresse. »

« *Alleluia.* La grâce est répandue sur tes lèvres, c'est pourquoi le Seigneur t'a bénie pour l'éternité. *Alleluia.* »

Dans le Missel de saint Pie V, aujourd'hui la lecture évangélique était la parabole des vierges prudentes, comme le jour de sainte Barbe (Matth., xxv, 1-13). Elle fut autrefois commentée au peuple romain par saint Grégoire le Grand dans la station célébrée à Sainte-Agnès le jour de son *Natale.* Peu importe la virginité et la lampe ornée de fleurs s'il y manque l'huile des bonnes œuvres et spécialement de la sainte dilection. Il ne faut pas attendre pour préparer les lampes, afin de pouvoir se rendre au-devant de l'Époux.

L'heure de la mort est incertaine, mais ce qui est certain, c'est qu'elle viendra à l'improviste et qu'il faut en conséquence se tenir sur ses gardes. L'Évangile de ce jour nous l'enseigne.

Dans la dernière réforme du Missel, on a assigné à la fête

de sainte Lucie la lecture évangélique que nous avons déjà vue pour la fête de sainte Vibiane.

Le marchand avisé, c'est l'âme chrétienne qui donne tout pour acquérir la perle précieuse qui est le Christ. Telle est sa valeur, qu'on ne peut l'acquérir à un moindre prix : il faut tout donner.

L'antienne de l'offertoire, identique à celle de la fête de sainte Barbe, est elle aussi tirée du psaume 44. « On conduira au Roi les vierges compagnes de l'épouse, en grande fête et triomphe. » Cette image est empruntée aux coutumes de l'Orient, où était tolérée la polygamie. Le psalmiste donne à l'image un sens prophétique, annonçant l'entrée des diverses nations païennes dans le royaume messianique, héritage inaliénable d'Israël.

Dans la collecte avant l'anaphore, nous prions la divine clémence d'agréer l'oblation de son peuple en l'honneur des saints, desquels on confesse avoir obtenu aide et protection.

L'antienne pour la communion du peuple est tirée du psaume 118, selon la règle commune aux messes en l'honneur des saintes. En vain les puissants me persécutèrent ; car votre parole et votre sainte crainte qui pénétrait mes os étaient sur moi plus puissantes que tous leurs tourments. Ils me dépouillèrent de tout, même de la vie, et moi, ayant trouvé et gardé votre Verbe, je me suis réjouie, comme celui qui trouve un riche trésor.

Dans la collecte d'action de grâces, maintenant que l'Eucharistie nous a purifiés et nous a rendus dignes du regard clément de Dieu, nous le supplions, par les mérites de la martyre dont nous fêtons le *natale*, de nous faire toujours expérimenter les effets de sa puissante intercession. Elle a tout donné pour le Seigneur, elle peut donc aussi tout sur son cœur.

Le Sacramentaire Grégorien contient aussi ces autres collectes pour la messe de sainte Lucie : *Super oblata. — Quaesumus, virtutum coelestium Deus, ut Sacrificia pro sanctae tuae Luciae solemnitate delata, desiderium nos temporale doceant habere contemptum, et ambire dona faciant caelestium gaudiorum.*

Postcommunio. — Laeti, Domine, sumpsimus Sacramenta coelestia, quae, intercedente pro nobis beata Lucia Martyre tua, ad vitam nobis proficiant sempiternam.

Les fêtes des martyres, comme l'observe si bien saint Jean Chrysostome, ont un caractère tout spécial : parce qu'en elles la victoire du Christ apparaît d'autant plus glorieuse que plus faible et plus infirme était leur sexe. La revanche de l'humanité sur le démon est complète ainsi, puisque l'ennemi est vaincu par celle-là même qui autrefois fut la première à succomber.

Si donc tant de délicates jeunes filles ont été prodigues de leur sang et de leur vie, affrontant, courageuses, pour la confession du nom du Christ, les bûchers et les échafauds, quelle excuse mériteront les hommes si, lâches, ils fléchissent en présence de l'ennemi?

15 DÉCEMBRE.

Octave de l'Immaculée Conception.

CETTE octave, dont on trouve la trace dès le XV^e^ siècle dans quelques ordres religieux et dans certains diocèses, fut étendue à l'Église universelle par Innocent XII (1691-1700) et confirmée par Pie IX. La messe, comme celle de toutes les octaves récentes, est la même qu'au jour de la fête, tandis qu'on varie chaque jour les chants, les collectes et les lectures, durant les octaves d'institution primitive.

16 DÉCEMBRE.

Saint Eusèbe, évêque.

CET insigne champion de la divinité du Verbe mourut en paix à Verceil le 1^er^ août 371. Toutefois comme en ce jour on célèbre la dédicace de la basilique esquiline de Saint-Pierre-aux-Liens, lorsque Clément VII introduisit la commémoration de saint Eusèbe dans le Bréviaire, il désigna le 15 décembre pour la célébrer, ce jour étant l'anniversaire de l'ordination épiscopale du saint. Quand, par la suite, l'octave de l'Immaculée Conception fut étendue à l'Église universelle, saint Eusèbe dut céder la place et sa fête fut remise au lendemain.

Saint Eusèbe ne mourut pas précisément de mort violente; il a toutefois le titre de martyr, comme plusieurs autres saints de l'antiquité, parce que, victime des Ariens, il soutint pendant de longues années un dur exil.

La messe est celle du Commun des martyrs pontifes : *Sacerdotes...*

L'antienne pour l'entrée du célébrant est tirée du Cantique des trois enfants dans la fournaise de Babylone (DAN., III, 84 et 87) : « Vous, ô prêtres de Dieu, bénissez Yahweh ; saints et humbles de cœur, louez le Seigneur. »

Les ministres de Dieu sont appelés ici prêtres du Seigneur, parce que le Saint-Esprit prend une si intime possession de leur âme au moment de leur ordination, qu'il les constitue et les consacre à un titre tout à fait particulier comme les « hommes de Dieu » : *Vir Dei*. De même que l'union hypostatique oignit Jésus pontife, en sorte qu'il est tout de Dieu, *Christus autem Dei*, et, comme tel, reçoit d'Isaïe le titre mystérieux de *Serviteur de Yahweh*, ainsi, d'une manière analogue, les ministres sacrés qu'il fait participer à sa dignité sacerdotale sont aussi solidaires de sa consécration totale à la sainteté de Dieu : *Sancti erunt Deo suo.*

La collecte s'adresse à Dieu en ces termes : « Seigneur qui réconfortez par une sainte joie votre peuple à l'occasion du *natale* de votre bienheureux martyr le pontife Eusèbe, accordez-nous d'éprouver les effets de la protection de celui dont nous célébrons la fête. »

Dans la première lecture (*II Cor.*, I, 3-7), l'Apôtre élève à Dieu ses actions de grâces, parce que, même au milieu des grandes peines et des persécutions qu'il endure pour la foi, le Seigneur ne manque pas de le soutenir par la grâce et la consolation divines ; consolation si surabondante qu'elle déborde du cœur de Paul et va inonder celui de ses chers Corinthiens.

Le répons est tiré du psaume 8 : « Seigneur, vous l'avez couronné de gloire et de splendeur, et vous l'avez mis à la tête de votre création. »

Le psalmiste célèbre ici la louange du Christ, exemplaire et prototype de la famille humaine, laquelle trouve précisément sa fin dernière en Lui, dans sa grâce et dans sa gloire.

Le verset alléluiatique s'inspire du même verset que le répons. « Celui-ci est le Pontife que le Seigneur a couronné du diadème. » Ce diadème, dans la vie présente, est le caractère sacerdotal lui-même, qui imprime à l'âme une conformité et une ressem-

blance spéciale avec le Christ Pontife. Ce caractère est une puissance dont les ressources doivent être exercées et développées. Celui qui accomplira saintement des œuvres dignes du Christ aura part à sa glorification comme souverain Prêtre et réconciliateur de l'humanité dans son sang.

La lecture évangélique est tirée de saint Matthieu (XVI, 24-27) là où est promulgué, pour ainsi dire, le paradoxe chrétien. Celui qui veut se sauver doit être prodigue de sa vie. Celui qui voudra, au contraire, la conserver et en prendre trop de soin, la perdra. Gagner le monde n'est rien si l'on perd son âme; et la condition pour ne pas la perdre, c'est de se charger de la Croix du Christ pour renoncer aux passions déréglées. Voilà l'Évangile; voilà la psychologie des martyrs; voilà l'histoire du christianisme. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'une telle doctrine imposant le renoncement à soi-même et au monde a au contraire conquis et transformé l'univers. Ici est la main de Dieu, et la démonstration intrinsèque de la divinité de la foi.

Le verset pour l'offrande des dons est identique à celui de la fête de saint Sylvestre. « J'ai trouvé mon David, le vrai serviteur de Yahweh, c'est-à-dire le Christ. Je l'ai consacré par l'onction du Saint-Esprit. Ma main l'aidera et mon bras le fortifiera contre ses ennemis qui sont aussi les miens. »

Dans la collecte qui, selon le rit romain, sert de prélude à l'anaphore consécratoire, nous supplions le Seigneur de répandre les charismes de sa sainteté sur notre Sacrifice, et, par les prières du bienheureux Pontife et martyr dont nous célébrons la solennité, de nous en accorder les fruits avec abondance.

Tel est l'esprit de l'Église, relativement à l'importance qu'assume à ses yeux la préparation convenable aux divins sacrements, afin que ceux-ci puissent opérer dans l'âme toute cette plénitude de sainteté et de vie du Christ, dont ils sont les organes et les artères.

Le verset pour la communion est tiré du psaume 20 : « Vous avez posé sur sa tête, Seigneur, un diadème d'or pur. » Ce diadème de gloire remplace la couronne d'outrages dont fut jadis ceint le front du martyr, quand, à cause de sa piété, il fut rayé par les impies du nombre des vivants.

Cela doit nous consoler plus que tout dans les tribulations que nous supportons à cause du saint Évangile. Quand les hommes nous condamnent, alors Dieu proclame notre innocence; quand ils nous maudissent, Dieu nous bénit; quand ils nous envoient à la mort, Dieu nous introduit dans la patrie des vivants.

La collecte d'action de grâces est commune à beaucoup d'autres messes : « Que cette communion, Seigneur, expie nos fautes et nous purifie des taches du péché. Quant au martyr dont on fête aujourd'hui la solennité, qu'il intercède pour nous favorablement près du trône de votre miséricorde, en sorte que le remède eucharistique obtienne en nous la plénitude de son efficacité. »

Caelestis remedii faciat esse consortes, comme le dit aujourd'hui la collecte eucharistique : jusqu'à ce qu'arrive ce dernier *remède* de la vie éternelle, la condition de notre vie sur la terre, malgré tous les secours possibles de la grâce, nous fera toujours récolter une abondante moisson de fatigues et de larmes. Il ne faut jamais intervertir les temps ni troubler l'ordre établi par Dieu. Il y a un temps pour travailler, dit l'Ecclésiaste, et un temps pour se reposer; de même nous devons combattre dans l'Église militante avant d'être couronnés dans l'Église triomphante.

Les anciens historiens font valoir l'ingénieux stratagème grâce auquel saint Eusèbe put soustraire Denys de Milan à la situation compromettante où l'avait entraîné l'astuce des Ariens. Ceux-ci, qui lui avaient déjà arraché sa signature pour la condamnation d'Athanase, présentèrent aussi la feuille à Eusèbe, au synode de Milan en 355, pour qu'il la signât. — Comment pourrai-je croire — observa alors spirituellement le saint évêque de Verceil — que le Fils soit moindre que le Père, quand vous avez fait signer avant moi mon fils Denys? — Les Ariens trouvèrent légitime l'argument invoqué par Eusèbe, et, ayant annulé la première feuille, ils en préparèrent une nouvelle pour que l'évêque de Verceil y apposât le premier sa signature. Eusèbe ne voulait pas autre chose. Quand donc il vit détruite la compromettante signature de Denys, il proposa au contraire de commencer les travaux du Synode, en souscrivant tous

ensemble à la profession de foi de Nicée, parce qu'il soupçonnait grandement certains évêques d'être infectés d'hérésie. Que fit-il là ! Toute la fureur des Ariens se déchaîna contre le saint ; après beaucoup de cris, d'injures, de menaces, ils l'exilèrent à Scythopolis. Mais Eusèbe accepta tout joyeusement, et ayant secoué, comme le veut l'Évangile, la poussière de ses chaussures, il s'achemina tout heureux vers la voie de l'exil, comme vers l'une des multiples fonctions du ministère épiscopal.

Dans la nuit après le 20 décembre.

Vigile de saint Thomas, apôtre, dans l'Oratoire vatican.

Les fêtes de tous les apôtres, excepté celles qui se présentent durant le temps pascal, ont l'honneur du jeûne le jour précédent, lequel se termine par la veillée et par la messe offerte au lever de l'aurore du jour de la fête.

La messe vigiliale de saint Thomas est celle du Commun de toutes les vigiles des apôtres.

L'antienne de l'introït est tirée du psaume 51 et traduit l'attente du peuple fidèle espérant que, par l'intercession des saints Apôtres, lesquels ont annoncé au monde le nom du Sauveur, ce saint Nom, imprimé d'une manière indélébile dans l'âme des baptisés, sera effectivement pour eux un gage d'éternelle prédestination.

« Je serai comme un olivier verdoyant dans la maison de Dieu. Je me confierai dans la miséricorde de mon Dieu. Seigneur, je louerai votre nom qui est bon en présence de vos saints. »

Dans la collecte, nous supplions le Seigneur en ces termes : « Accordez-nous, ô Dieu tout-puissant, que la vénérable solennité de votre bienheureux apôtre Thomas que nous devançons en veillant, augmente notre piété et rende aussi plus proche notre salut. »

La lecture est la même que celle de la *pannuchis* de saint André, durant la nuit qui précède le 30 novembre.

Le répons vient ensuite. Il est tiré du psaume matutinal 91, mais les versets ont été intervertis et il n'y a pas, dès lors, de lien entre eux : « Le juste fleurira comme le palmier, et il croîtra

dans la maison du Seigneur comme le cèdre. » — C'est la pérennité assurée par le Saint-Esprit à l'œuvre des apôtres. — « Pour célébrer de bon matin votre miséricorde, et votre fidélité durant la nuit. » — Ceci est l'office des fidèles, et exprime le sens de la présente synaxe nocturne.

La lecture évangélique est tirée du dernier discours de Jésus à la Cène, rapporté par saint Jean (XV, 12-16). Les apôtres ont été choisis et tirés du milieu du monde par une particulière dilection de Jésus et sans mérite précédent de leur part. Jésus n'a pas eu de secrets pour eux, puisqu'Il leur a transmis tout ce qu'Il *sait* comme Verbe du Père, incarné pour nous. Il est sur le point de leur donner la preuve suprême de l'amour qui consiste dans le sacrifice jusqu'à la mort; mais tout ce trésor de grâces et de bonté ne doit pas se terminer dans la personne des apôtres. L'œuvre que Jésus entend fonder doit durer jusqu'à la fin du monde; et c'est pourquoi les apôtres, et leurs successeurs à leur tour, doivent, moyennant la prédication, l'amour et le sacrifice, perpétuer cette page sublime de l'Évangile, en continuant dans leur personne la vie de Jésus sauveur du monde.

Le verset de l'offertoire est semblable à celui de la vigile de saint André.

La collecte sur les oblations est vraiment grandiose et solennelle. Cette solennité ne doit pas nous étonner, puisque si, dans le rite actuel, les messes de vigiles ne représentent rien de plus qu'une simple préparation, le jour précédant quelque grande fête, — comparable aux *avant-fêtes* grecques, — pour les anciens au contraire le Sacrifice offert après la veillée, au lever de l'aurore du jour festif, participait à la solennité de celui-ci. A l'origine c'était même la messe festive propre et véritable, puisqu'il était de règle que la *pannuchis* entraînât, à Rome, l'absence d'une seconde messe stationnale. Ainsi s'explique-t-on que, dans l'Antiphonaire grégorien, les messes vigiliales soient plus belles, plus riches et plus grandioses que celles des jours de fête elles-mêmes.

Voici le texte de la collecte : « Seigneur, tandis que nous vous offrons aujourd'hui les sacrés mystères, tout pénétrés de dévotion pour la sublime dignité de l'Apostolat, accordez à votre peuple, par les prières de votre disciple Thomas de la fête

duquel nous prévenons l'aube, de pouvoir toujours jouir de l'insigne grâce de vous exposer ses désirs dans la sainte assemblée, et d'en recevoir le fruit. »

Le verset pour la communion est tiré du psaume 20. « Une grande gloire lui est venue de votre salut, puisque vous l'avez orné de gloire et de splendeur. » — Voici la source de la grâce et de la gloire des saints : *in Salutari tuo*, le Christ, c'est-à-dire le Sauveur. L'honneur qu'on rend à la mémoire des saints se rapporte donc à Celui qui les fit tels; c'est ainsi que dans la beauté des astres on loue la magnificence du Créateur.

La prière eucharistique est la suivante : « Soyez apaisé, Seigneur, par les prières de votre saint apôtre Thomas; accordez-nous le pardon de nos fautes et ce désirable remède de vie éternelle qui guérit toutes les infirmités de la vie présente. »

L'Église célèbre avec la plus grande solennité les fêtes des saints apôtres parce que ceux-ci sont les colonnes fondamentales de tout l'édifice de notre foi. Le Seigneur, pour accroître leur prestige et augmenter la dévotion envers eux, leur accorda jadis un pouvoir étendu sur les maladies, sur les démons, sur les forces de la nature, afin que tous ces miracles consolidassent dans les cœurs des fidèles la parole évangélique prêchée par eux. Mais la puissance divine ne manque pas dans le cours des siècles; les fidèles pourront donc expérimenter toute l'efficacité de l'intercession des saints apôtres chaque fois qu'ils s'adressent à eux avec foi. Parmi les diverses dévotions de la piété catholique envers les saints, celle qui a pour objet les apôtres doit certes occuper la première place, parce que, comme l'observe fort bien saint Thomas d'Aquin, ils ont reçu *primitias Spiritus*.

21 DÉCEMBRE.

Saint Thomas apôtre.

Synaxe au Vatican dans l'oratoire de Symmaque dédié à saint Thomas.

Le culte dont saint Thomas était l'objet nous est attesté par les anciens Pères, spécialement par saint Grégoire de Nysse et par saint Ephrem, qui dans le XLII[e] de ses *Poèmes de Nisibe*, décrit les hurlements de Satan parce qu'un marchand avait

transporté des Indes à Édesse une partie du corps de l'Apôtre. *Ululavit Diabolus : Quem in locum nunc fugere possum iustos? Mortem incitavi ad Apostolos interficiendos, ut per mortem eorum evadam verberibus eorum. Sed nunc multo durius verberor. Apostolus quem interfeci in India, praevenit me Edessam. Hic et illic totus est : illuc profectus sum et erat illic ; hic et illic inveni eum et contritus sum.*

Les Grecs célèbrent la fête de saint Thomas le 6 octobre; chez les Latins, le calendrier dit de Charlemagne, de l'an 781, lui assigne le 3 juillet, d'accord avec l'usage oriental primitif, qui tient ce jour-là pour celui du *natale* de l'Apôtre. Le martyrologe de Silos mentionne la fête de saint Thomas parmi les additions de seconde main, le 21 décembre; toutefois dans le *laterculus* du Hiéronymien d'Epternach et dans celui de Wissembourg, la date susdite apparaît comme celle de la translation des reliques de l'Apôtre à Edesse.

A Rome la fête de saint Thomas date du moyen âge. Elle apparaît dans le Sacramentaire Grégorien et dans le calendrier de Saint-Pierre du XII^e^ siècle, mais elle doit être beaucoup plus ancienne, puisque le pape Symmaque édifia à cet Apôtre un oratoire au Vatican, près de la basilique de Saint-André.

En l'honneur de saint Thomas, la piété médiévale érigea par la suite à Rome au moins une dizaine d'églises dont les plus célèbres étaient celle de Saint-Thomas *in Parione*, Saint-Thomas *in Formis* sur le mont Coelius, une autre contiguë à la basilique du Latran qui servait aussi de *Secretarium*, et enfin l'oratoire dédié à l'Apôtre dans l'intérieur du château Saint-Ange.

L'incrédulité de Thomas aussitôt après la résurrection de Jésus, et le fait que, le dimanche *in Albis*, de toute antiquité, on lit à la messe le récit de l'apparition dont Jésus l'honora, ont sans doute contribué à rendre sa mémoire populaire, de préférence à celle de plusieurs de ses collègues dans l'Apostolat.

Selon les *Ordines Romani* du XV^e^ siècle, le Pape donnait aujourd'hui vacance au consistoire. Il est encore d'usage à Rome qu'en ce jour on commence à présenter les souhaits de Noël aux cardinaux et aux autres prélats de la cour pontificale.

L'antienne pour l'entrée du prêtre est semblable à celle de la fête de saint André; elle est tirée du psaume 138.

« Combien adorables, ô Seigneur, sont vos desseins; combien ils sont puissants dans leur efficacité. » *Ps. :* « Seigneur, vous m'avez examiné et vous me connaissez bien, vous connaissez mon repos et mon lever. ℣. Gloire au Père, etc. »

Prière. « Faites, Seigneur, que la solennité de votre bienheureux apôtre Thomas nous soit un sujet de gloire; afin qu'il vienne par son patronage à notre secours, et que nous-mêmes, avec une pieuse affection, nous imitions sa foi. Par notre Seigneur, etc. »

Les apôtres sont pour nous un exemple éclatant de foi, parce que, les premiers, ils ont cru à cette parole qu'ils ont ensuite prêchée, et leur foi a été si ferme que sur elle s'élève tout l'édifice de l'Église.

Dans la lecture suivante (*Ephes.*, II, 19-22), l'Apôtre compare l'unité de la famille chrétienne à un temple spirituel érigé sur la foi inébranlable des apôtres et des prophètes, dont la pierre angulaire est le Christ.

« Mes frères, vous n'êtes plus des hôtes et des étrangers, mais vous êtes les concitoyens des saints, et vous faites partie de la maison de Dieu, car vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, tandis que l'extrême pierre angulaire est le Christ Jésus. C'est en lui que croît tout l'édifice, jusqu'à devenir un temple consacré au Seigneur, dans lequel, moyennant la grâce de l'Esprit, vous venez tous former l'habitation de Dieu. »

Le répons-graduel, tiré du psaume 138, est identique à celui de la messe vigiliale de saint André.

« Qu'ils sont adorables, ô Dieu, vos secrets; combien merveilleuse est leur efficacité ! »

℣. « Je les énumère, et ils surpassent les grains de sable de la mer. »

Cette efficacité merveilleuse des secrets divins resplendit surtout dans la conversion du monde au moyen d'une douzaine de pauvres pêcheurs, devenus confidents des secrets de l'éternelle Sagesse.

Le verset alléluiatique est emprunté au psaume 32. « Exultez,

ô justes, dans le Seigneur, aux hommes droits convient la louange. »

La louange sied aux justes, parce que toute leur vie s'accorde avec l'expression de leurs lèvres, tandis que, en raison de la contradiction des œuvres, l'Écriture dit : *Non est speciosa laus in ore peccatoris.*

La lecture évangélique (IOAN., XX, 19-29) évoque l'apparition du Seigneur à Thomas et l'acte énergique de foi émis par l'Apôtre à la vue des plaies glorieuses du Sauveur ressuscité. Thomas vit et crut; il vit l'homme, toucha les cicatrices qui attestaient sa nature mortelle, et s'éleva jusqu'à la confession de sa divinité, le proclamant son Seigneur et son Dieu. Sa profession de foi répara ainsi la faute de son incrédulité première, mais Jésus préfère néanmoins une foi plus prompte et plus élevée qui, sans exagérer par trop la nécessité de la preuve rationnelle, croit simplement parce qu'elle sait que Dieu parle et a révélé.

Le verset de l'offertoire est tiré du psaume 18. Le psalmiste fait l'éloge du soleil, de la lune et des astres, qui narrent la gloire de Dieu. « Leur voix se répandit par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux confins du monde. » Dans le ciel de l'Église ces astres brillants sont les saints apôtres dont l'éloquence retentit maintenant encore dans tout l'univers.

La collecte avant l'anaphore est la suivante : « Nous vous offrons, Seigneur, le juste hommage de notre servitude, vous suppliant de garder en nous votre grâce par les mérites du bienheureux apôtre Thomas en l'honneur du martyre duquel nous vous immolons cette hostie de louange. »

Le protocole de l'anaphore eucharistique *(Vere dignum et iustum est...)* est celui du Commun des Apôtres. Dans le Sacramentaire Grégorien il était ainsi rédigé : ... *aeterne Deus; qui Ecclesiam tuam in apostolicis tribuisti consistere firmamentis, de quorum collegio beati Thomae Apostoli tui solemnia celebrantes, tua, Domine, praeconia non taceamus, per Christum, etc.*

A l'origine, dans les Sacramentaires Léonien, Gélasien et Grégorien, chaque dimanche et chaque fête de l'année avaient une préface particulière; pour la commodité des célébrants et pour économiser le parchemin et la peine des copistes, on fit

disparaître ces préfaces des missels du bas moyen âge; c'est ainsi que tombèrent également en désuétude, au XVI^e siècle, les messes dominicales, à la place desquelles les prêtres récitaient communément celle de la Très Sainte Trinité, parce qu'elle était plus courte et qu'ils la savaient par cœur.

Le concile de Trente élimina ce second abus, en restituant les messes dominicales propres et en ordonnant la réforme du Missel romain. Toutefois, dans cette restitution, à part un très petit nombre d'exceptions, les anciennes préfaces propres ne trouvèrent plus place. Celle que l'on récite maintenant pour toutes les fêtes d'apôtres est la préface romaine du Sacramentaire Léonien pour la fête des saints apôtres Pierre et Paul. En effet, si on l'examine bien, on lui trouve un caractère nettement local, en sorte que cette belle prière : « Afin que vous, Pasteur éternel, n'abandonniez pas votre troupeau, mais le protégiez continuellement par les mérites des bienheureux apôtres (Pierre et Paul); pour qu'il soit dirigé et gouverné par ceux-là mêmes que vous avez mis à sa tête en qualité de pasteurs, pour tenir votre place dans l'œuvre de l'Évangile », transportée hors de Rome et adaptée à toutes les fêtes des apôtres, perd une grande partie de sa vigoureuse beauté.

L'antienne pour la communion est tirée du texte évangélique de ce jour et se retrouve au dimanche *in Albis* : « Mets la main et touche les cicatrices des clous, et ne sois pas incrédule, mais fidèle. »

Dans la communion, nous touchons spirituellement les plaies du Christ, et nous reconnaissons qu'Il est vraiment la victime de notre sacrifice de réconciliation.

La collecte d'action de grâces après la communion est la suivante : « Secourez-nous, ô Dieu de miséricorde, et par les mérites du bienheureux apôtre Thomas, conservez-nous avec bienveillance votre grâce. Par notre Seigneur. »

Thomas guérit de son incrédulité en posant la main et le doigt sur le Cœur sacré de Jésus, pour nous enseigner que là est la source d'où jaillit le baume suave qui guérit toutes les maladies de l'âme.

25 DÉCEMBRE.

Sainte Eugénie, vierge et martyre.

Station au cimetière d'Apronien.

AUJOURD'HUI le Hiéronymien mentionne, dans le *coemeterium Aproniani* sur la voie Latine, la fête de la vierge et martyre Eugénie. Au moyen âge, son *natale* était anticipé au IVe dimanche de l'Avent, avec station à l'*Apostoleion*, où son corps avait été transporté, tant était grande la vénération des Romains envers cette martyre.

A sainte Eugénie, le Sacramentaire Léonien unit la mémoire des martyrs Pasteur, Basilée, Jovin, Victorin, Félicité et Anastasie, recensés également dans le Hiéronymien. Jovin, Pasteur et Basilée reposaient sur la voie Latine. Malheureusement les cimetières de cette voie nous sont très peu connus.

Sainte Eugénie, convertie à la foi par les martyrs Prote et Hyacinthe, fut martyrisée sous Valérien, et fut ensevelie par sa mère Claudia, selon les *Actes*, *in praedio suo*. Or, comme sa tombe se trouvait certainement dans le cimetière Apronien, il s'ensuit qu'elle appartenait à la même famille. Vers 705, Jean VII restaura la basilique sépulcrale de Sainte-Eugénie, et Hadrien Ier érigea à côté un monastère de vierges sacrées. Par la suite pourtant, ce lieu éloigné de Rome étant devenu très peu sûr, Étienne VI transporta les reliques de la martyre dans un oratoire particulier près de la basilique des Douze Apôtres, où on les vénère encore aujourd'hui.

31 DÉCEMBRE.

Synaxe dans le cimetière des Jordani.

AUJOURD'HUI le Hiéronymien mentionne, dans le cimetière des Jordani, sur la voie Salaria *Nova*, un groupe de vierges martyres dont les sépulcres sont aussi indiqués dans les différents itinéraires des anciens pèlerins. Les noms des victimes ont subi plusieurs déformations dans les documents. Ce seraient : Donate, Pauline, Rustique, Nominande, Hilarie, Sérotine et Saturnine. Nous ne savons rien d'elles, sinon leur martyre et le culte rendu à leurs reliques. Ce sont là des pages glorieuses de l'histoire de l'Église que le Seigneur nous révélera dans le ciel.

FÊTES DE JANVIER

Fête du saint Nom de Jésus.

L'Apotre d'une spéciale dévotion envers l'adorable Nom du Sauveur fut, au XV^e^ siècle, saint Bernardin de Sienne qui parcourut une grande partie de l'Italie, en présentant aux populations, dans un petit tableau, les initiales du saint Nom de Jésus tout entourées de rayons. A la prédication du Frère Mineur répondirent les plus splendides conversions, et de toutes parts, spécialement à Sienne et à Viterbe, on rivalisa pour graver sur la façade des maisons privées comme sur celle du palais communal l'auguste Nom du Rédempteur. Les Franciscains, héritiers de l'esprit de Bernardin, continuèrent après sa mort, et surtout après sa canonisation, à organiser des fêtes en l'honneur du Nom de Jésus, déjà vénéré avec un office liturgique spécial en de nombreux endroits d'Italie, quand enfin Innocent XIII (1721-1724) étendit cette fête à l'Église universelle, élevant son rite au double de seconde classe. Entretemps, saint Ignace de Loyola avait donné le Nom de Jésus à l'institut fondé par lui.

Bien que la messe révèle son caractère moderne, — et que, liturgiquement, elle soit une répétition de celle du 1^er^ janvier, — elle est très pieuse et remplie de cette suave onction de dévotion qui distingue la famille franciscaine au moyen âge.

Le très saint Nom de Jésus est le divin poème qui exprime ce que la sagesse et la miséricorde de Dieu ont pu inventer de plus sublime et de plus humble pour sauver l'humanité déchue. Ce Nom adorable, prononcé d'abord par l'Ange, puis imposé au Verbe incarné par Marie et par Joseph, se trouva aussi sur les lèvres de Pilate quand il lut la sentence de mort contre le Sauveur. Jésus fut le rebut du monde; mais précisément par les mérites de son sacrifice spontané, le Père éternel le constitua juge des vivants et des morts et voulut que son Nom figurât aussi en signe de salut sur le front des prédestinés. *Habentes nomen eius et nomen Patris eius scriptum in frontibus.*

L'introït (*Philip.*, II, 10-11) est presque identique à celui du mercredi saint. « Qu'au Nom de Jésus ploie tout genou, au ciel,

sur la terre et dans les abîmes; et que toute langue proclame que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père. » *Ps.* 8 : « Seigneur, notre Seigneur; combien admirable sur toute la terre est votre Nom ! ℣. Gloire au Père, etc. »

La prière, de caractère moderne, manque du rythme du *cursus* mais elle est pieuse. On y remarque que la vraie dévotion au saint Nom de Jésus consiste à exprimer Jésus par les œuvres, en sorte que toutes soient des œuvres de salut. « O Dieu qui avez établi votre Fils unique Sauveur du genre humain, et qui avez voulu qu'il s'appelât Jésus, faites que, vénérant son nom sur la terre, nous puissions jouir de sa vue dans le ciel. Par notre Seigneur, etc. »

La lecture est tirée des *Actes des Apôtres* (IV, 8-12).

Au lendemain de la Pentecôte, et après l'éclatant miracle de la guérison du boiteux devant la porte du temple, tandis que tout le Sanhédrin, troublé et excité sous l'angoissante obsession du déicide, tente l'effort suprême contre les disciples de Jésus, Pierre, inébranlable, proclame la divinité, la puissance et la gloire de ce Nom adorable, là, en présence de ces mêmes juges qui, deux mois auparavant, avaient crié : *Reus est mortis ;* dans cette même salle où avait été prononcée la sentence de mort. Quelle différence toutefois entre alors et maintenant ! Naguère Jésus, les mains liées derrière le dos, jouait le rôle du coupable; aujourd'hui au contraire, ressuscité, il siège à la droite du Père, juge des vivants et des morts. Le Sanhédrin l'estima indigne de vivre; aujourd'hui Dieu l'a glorifié par un miracle éclatant, disposant ainsi qu'en son Nom seul l'humanité pût obtenir le salut désiré.

Le répons est tiré en partie du psaume 105, en partie d'Isaïe (LXIII, 16); dans ce choix se révèle le compositeur moderne, qui a oublié que le graduel est le chant d'un psaume de rythme responsorial, suivant normalement la première lecture scripturaire de la messe.

Ps. 105 : « Sauvez-nous, Seigneur notre Dieu, et rassemblez-nous du milieu des Gentils, pour que nous célébrions votre saint Nom et que nous mettions notre gloire à vous louer. » Cette prière est aussi celle que l'Église, qui ne fait pas de distinction entre les circoncis et les Gentils, élève quotidiennement vers

Dieu pour qu'il accomplisse la promesse faite aux Patriarches et aux Prophètes, et qu'il fasse briller même sur le pauvre peuple d'Israël, dispersé dans le monde et adorateur du veau d'or, la lumière et la gloire de l'auguste Nom de leur Messie, Jésus.

℣. Is., LXIII, 16 : « Vous, Seigneur, vous êtes notre Père et notre Rédempteur; votre Nom est dès l'éternité. » — Le nom éternel de Dieu c'est son Verbe en tant qu'il *dit* tout le Père; mais ce Verbe a, dans le temps, lui aussi, un nom qui lui est propre et qui *dit* toute sa puissance, sa beauté, sa bonté : ce nom, c'est Jésus. En tant que le Verbe *dit* le Père, ce nom éternel est pour le Père Lui-même; en tant que le Verbe incarné s'appelle Jésus, ce nom est pour nous, entièrement pour nous.

Le verset alléluiatique est tiré du psaume 144 où le Prophète non seulement veut proclamer la louange de Dieu, mais désire que la terre tout entière chante son Nom et le sanctifie. *Sanctificetur Nomen tuum.* Et comment? par la sainteté des œuvres.

« Alleluia. » — *Ps.* 144 : « Que mes lèvres s'ouvrent à la louange divine, et que tout mortel bénisse son saint Nom. »

La lecture évangélique répète celle du 1er janvier, car la fête de ce jour, née en une période de décadence de l'esprit liturgique, fut instituée précisément parce que le sens complexe et très profond de la solennité de la Circoncision du Christ, avec les multiples mystères qui s'y rapportent, échappait en grande partie à la dévotion et à l'intelligence des fidèles.

Ce passage de saint Luc (II, 21) est court mais plein d'enseignements célestes. Jésus consacre la Loi dont il est l'auteur en s'y soumettant volontairement et en acceptant le signe extérieur des fils et des héritiers du patriarche Abraham. La circoncision symbolise en outre la mortification chrétienne, ou, comme le dit l'Apôtre, la circoncision du cœur de tout ce qui est luxure de la vie, entendue au sens le plus large. Le nom de Jésus est imposé aujourd'hui seulement au Divin Enfant, et cela après qu'il a commencé l'œuvre de la Rédemption dans la douleur par une première plaie sanglante dans sa sainte Humanité. Telle est la loi du royaume de la grâce. L'unique voie conduisant à la gloire est celle de la croix.

« En ce temps-là : les huit jours nécessaires pour que l'Enfant

fût circoncis étant écoulés, on lui donna le nom de Jésus comme l'avait dit l'Ange avant qu'Il fût conçu. »

L'offertoire est tiré du psaume 85 : « Seigneur mon Dieu, je vous louerai avec tout mon cœur et je glorifierai sans cesse votre Nom, parce que vous, Seigneur, vous êtes doux et bon et que vous exercez une miséricorde infinie envers tous ceux qui vous invoquent. Alleluia. »

Ici le Prophète ne se contente pas de louer de temps à autre le saint Nom de Dieu, mais il veut le faire sans cesse, et cela par ses œuvres. En effet, comme celui qui vit contrairement à la foi à laquelle Dieu l'a initié, profane cette foi et, en quelque sorte, blasphème le Nom adorable de Dieu qu'il porte imprimé dans son cœur : *Iugiter tota die nomen meum blasphematur*, dit Isaïe (LII, 5) — ainsi celui qui agit en véritable enfant de Dieu, celui qui le fait revivre et l'exprime en lui-même, celui-ci sanctifie en lui le Nom adorable du Seigneur.

La prière avant l'anaphore est la suivante : « Dieu très clément, que votre bénédiction, qui réconforte toute créature, sanctifie ce sacrifice que nous vous offrons à la gloire du nom de Jésus, votre Fils et notre Seigneur, afin qu'il soit accepté de vous comme un hommage de louange et qu'il nous soit salutaire et profitable. Par le même, etc. »

La bénédiction qui est demandée ici ne concerne pas seulement les offrandes, afin que la matière du sacrifice soit convenablement préparée, mais aussi les sacrificateurs, pour que leur foi et leur charité rende l'oblation glorieuse à Dieu et salutaire et profitable au peuple fidèle.

L'antienne de la communion est tirée du psaume 85 et chante l'universalité de la Rédemption : « Toutes les nations créées par vous accourront, Seigneur, pour vous adorer et pour chanter gloire à votre Nom. En effet, vous êtes grand et vous agissez merveilleusement : vous seul êtes Dieu. Louange à Yahweh. »

Le nom de Jésus est un nom universel, parce que le Sauveur n'exclut personne de sa Rédemption, étant Lui-même le « Chef des hommes et des anges », *mediator Dei et hominum, homo Christus Iesus*.

La prière d'action de grâces est longue et compliquée. Dans l'ensemble toutefois elle est pieuse : « O Dieu éternel et tout-

puissant, qui nous avez créés et rachetés, accueillez nos vœux avec bienveillance; et daignez accepter avec un visage doux et favorable l'offrande de l'Hostie de salut que nous vous avons présentée en l'honneur du nom de Jésus-Christ votre Fils et notre Seigneur; afin que moyennant l'infusion de votre grâce, sous le glorieux Nom de Jésus, titre de divine prédestination, nous puissions nous réjouir de voir nos noms écrits dans le ciel. » Celui qui veut être sauvé sait donc ce qu'il convient de faire. Le nom de chaque prédestiné ne peut être que celui de Jésus, mais un nom de Jésus vivant, substantiel, comme celui que porte le Verbe incarné : c'est-à-dire que nous devons exprimer Jésus par toute notre vie.

Quelque grands que soient nos péchés, personne ne doit jamais désespérer de son salut, car tant que le Sauveur s'appellera Jésus, et c'est là un nom de gloire éternelle, Il sera toujours le Jésus de toute l'humanité et de chacun en particulier.

5 JANVIER.

Saint Télesphore, pape et martyr.

Aujourd'hui le Martyrologe Hiéronymien commémore un martyr du nom de Télesphore, mais en Afrique. Par la suite, l'homonymie a fait mentionner le pape Télesphore, et c'est ainsi que sa mémoire en ce jour a pénétré dans le calendrier romain durant le bas moyen âge.

De Télesphore, successeur de Sixte Ier dans le pontificat romain, nous ne savons avec certitude que ce qui nous est rapporté par saint Irénée. Tandis que celui-ci, relatant la liste des premiers papes, ne dit absolument rien de leur mort sanglante, quand il arrive à Télesphore, il atteste : ὃς καὶ ἐνδόξως ἐμαρτύρησαν [1].

Par conséquent vers le milieu du IIe siècle, Télesphore *gloriose martyrium fecit*, et son corps fut déposé en paix dans la nécropole vaticane, près de la tombe de saint Pierre.

Aujourd'hui, la messe étant celle de la vigile de l'Épiphanie, on y ajoute la simple commémoraison du martyr, avec les deux premières collectes identiques à celles de la fête de saint Eusèbe

1. *Contr. Haer.*, III, c. III, *P. G.*, VII, col. 851.

le 16 décembre. La prière après la communion est semblable à celle du 10 du même mois, pour la fête de saint Melchiade.

10 JANVIER.

Saint Melchiade, pape.

Station au cimetière de Callixte.

LA station de ce jour, dont nous avons déjà parlé le 10 décembre, est recensée ainsi, tant dans le Philocalien que dans le Hiéronymien : *IV. id. ian. Miltiadis in Calisti.* Peut-on espérer qu'en une revision du calendrier romain la fête de saint Melchiade reviendra à sa place traditionnelle ?

11 JANVIER.

Saint Hygin, pape et martyr.

APRÈS Télesphore, saint Irénée ajoute : Ἔπειτα Ὑγῖνος [1]. La commémoration de saint Hygin n'est entrée dans le Missel romain que durant le bas moyen âge, car à Rome, à l'exception des deux Princes des Apôtres, presque tous les martyrs des deux premiers siècles n'avaient laissé anciennement aucune trace de culte liturgique. En effet, les *depositiones Episcoporum* et *Martyrum* contenues dans le *Laterculus* Philocalien ne nous offrent que les noms des pontifes et des martyrs romains du IIIe et du IVe siècles ; comme on ignorait généralement la tombe de ceux qui étaient morts pendant les deux siècles précédents, la station annuelle *(natalis)* qui aurait dû être célébrée près de leur sépulcre n'est pas même indiquée dans l'antique Férial.

Cette lacune, parfaitement justifiable, alors que le culte des martyrs avait un caractère éminemment local et sépulcral, et quand le sens matérialiste de la société païenne aurait pu méconnaître encore la signification véritable de la dévotion catholique envers les saints, la calomniant comme une forme nouvelle de religiosité polythéiste, cette lacune, disons-nous, fut comblée au contraire par l'Église, dès que tout danger d'équivoque put être écarté et que la foi rayonna sur tout l'univers.

1. *Contr. Haer.*, III, c. III, *P. G.*, VII, col. 851.

A la mémoire de saint Hygin, quoique le calendrier actuel ne les mentionne pas, nous devons ajouter plusieurs autres *depositiones Episcoporum* notées dans le *Laterculus* Philocalien. Ce sont les suivantes :

8 décembre - *Eutychiani in Calisti.*
26 décembre - *Dionysii in Calisti.*
30 décembre - *Felicis in Calisti.*
31 décembre - *Sylvestri in Priscillae.*

Eutychien mourut en 283 et son épigraphe sur marbre existe encore dans la crypte papale du cimetière de Callixte :

ΕΥΤΥΧΙΑΝΟC ΕΠΙC (κοποc)

Le pape Denys mourut en 268; les anciens auteurs mentionnent deux lettres adressées par lui à Denys d'Alexandrie, et une troisième à la communauté de Césarée en Cappadoce.

Félix Ier mourut en 274 et très probablement son corps fut transporté par Paschal Ier du cimetière de Callixte, où il avait été enseveli primitivement, à Sainte-Praxède.

De saint Sylvestre, nous avons déjà parlé dans notre second volume, au jour de sa fête.

Le 22 décembre, le Hiéronymien enregistre aussi : *In porto romano Aristonis.* Il s'agit du martyr Ariston de Porto-Romano, mentionné le 13 décembre par le Philocalien. Ce Férial le compte parmi les martyrs romains, parce qu'alors les deux cités d'Ostie et de Porto étaient considérées comme un appendice de la Ville, ou, comme le dit le nom lui-même : le *Portus Romanus.* Dans une bulle de saint Grégoire le Grand du 25 janvier 604 en faveur de la basilique de Saint-Paul, on mentionne les possessions *monasterii sancti Eristi* [1]. Serait-ce Ariston de Porto?

A ces stations mortuaires, il convient d'ajouter, le 20 décembre, la *depositio Zephirini episcopi* notée dans le Hiéronymien, comme aussi, le lendemain, celle du pape Innocent Ier. Zéphyrin fut enseveli dans une petite basilique du terrain de Callixte, et les pèlerins du VIIe siècle nous rapportent que ses ossements

1. Cf. B. Trifone, *Le carte del Monastero di san Paolo di Roma* (*Arch. Stor. Soc. Rom. di Stor. Patr.*, 1909, p. 280).

furent réunis à ceux du célèbre acolyte Tarcisius. *Ibi sanctus Tarcisius et sanctus Geferinus in uno tumulo iacent. (De locis SS. Martyrum.)*

Le 3 janvier, le Hiéronymien mentionne : *Romae, Antheri papae,* dont l'épigraphe sépulcrale se trouve encore dans l'hypogée de Callixte :

ANTEPOC • EΠI

Aujourd'hui, en raison de l'octave de l'Épiphanie, le *natale* de saint Hygin est célébré à la messe par une simple commémoraison; les collectes sont identiques à celles de la fête du pape saint Melchiade.

Dimanche dans l'octave de l'Épiphanie.

La solennité de la sainte Famille de Nazareth, Jésus, Marie et Joseph.

Tertullien observe que la première et la plus ancienne Église est au ciel, où, dans la divine Trinité, nous trouvons les deux notes essentielles de notre Église, c'est-à-dire l'unité dans la pluralité : l'unité d'essence et la trinité de personnes.

Descendu parmi nous pour le salut du genre humain, le Verbe de Dieu ne voulut pas adopter un genre de vie solitaire qui le mît en dehors de la société des hommes, mais, reproduisant ici-bas ce que la Trinité était de toute éternité dans les cieux, il se forma, au moyen du mariage virginal de Marie et de Joseph, une société ou église domestique au sein de laquelle il daigna naître et passer la plus grande partie de sa vie mortelle. Les descendants d'Adam étaient solidaires du péché de leur premier père et cela avait été la cause de la ruine du monde; il convenait donc que la Rédemption se fît elle aussi en vertu de la solidarité unissant les croyants au Rédempteur et que les fidèles en expérimentassent les fruits, grâce à une société nouvelle et surnaturelle, qui est l'Église.

Pour cette raison, quand saint Paul traite du pacte conjugal entre les fidèles, il l'appelle un grand mystère ou sacrement, qu'il explique immédiatement en disant qu'il se rapporte à cette

première union entre le Christ et l'Église, prototype et modèle de l'union de l'homme et de la femme dans la grâce du Nouveau Testament. *Sacramentum hoc magnum est; ego autem dico in Christo et in Ecclesia.* Le Christ et l'Église, voilà le mystère ou sacrement qui s'appuie et se forme précisément, comme à son point de départ, sur la société domestique de Jésus, Marie et Joseph, dont notre Église n'est que la continuation.

Dès l'antiquité, la liturgie romaine a consacré les premières semaines après Noël à la méditation des mystères de la vie domestique de Jésus. Aujourd'hui même, dans la messe dominicale, se présente la péricope évangélique du recouvrement de Jésus parmi les docteurs du temple. Toutefois le génie de la dévotion moderne qui, aux vastes synthèses des anciens, préfère l'étude particularisée de tous les détails du grand tableau de la Rédemption, ne pouvait manquer de créer une solennité distincte en l'honneur de la sainte Famille de Nazareth. La fête paraissait d'autant plus opportune que, depuis un demi-siècle, pour saper et supprimer le catholicisme par les bases, tout le travail des sectes et des gouvernements libéraux s'était concentré dans la déchristianisation de la famille. Pour paralyser un si grand mal, Léon XIII, après sa splendide encyclique sur le mariage chrétien, voulut aussi offrir aux familles catholiques un modèle à imiter et une céleste protection à qui elles devraient se confier; il institua donc la fête de la sainte Famille de Nazareth, avec un appareil liturgique solennel d'hymnes et de lectures, et il la fixa au III^e^ dimanche après l'Épiphanie.

Survint la réforme de Pie X qui en partie abrogea, en partie transféra à des dates fixes, toutes les solennités mobiles annexées au dimanche.

La fête de la sainte Famille fut emportée par le courant et ne reparut qu'une dizaine d'années plus tard, quand, par ordre de Benoît XV, elle fut fixée au dimanche dans l'octave de l'Épiphanie. Cette fois, l'on sacrifia le principe directeur de la réforme de Pie X, mais il y avait dans le passé un précédent que l'on fit valoir : au dimanche après la solennité de l'Épiphanie, se trouve précisément dans le Missel la même lecture évangélique qu'à la récente messe de la sainte Famille.

Dans le calendrier des Coptes, le 6 du mois de Hator (novem-

Sainte-Marie-Majeure.

MOSAIQUES DE L'ARC TRIOMPHAL (Ve SIÈCLE)

bre) se trouve une fête de *la fuite de la sainte Famille de Mehsa Koskuam dans l'Égypte supérieure* à laquelle correspond, le 24 de Pasons (mai), une solennité de l'arrivée et du séjour de la sainte Famille en Égypte.

Cette solennité a un caractère nettement historique, et se différencie donc du concept de notre fête latine; elle semble empruntée aux Grecs, qui la célèbrent le 26 décembre sous le titre de Σύναξις τῆς Θεοτόκου φευγούσης εἰς Αἴγυπτον. Dans les Ménées, elle est indiquée dans ce distique :

Ἥκοντα πρὸς σὲ, τὸν πάλαι πλήξαντά σε
Αἴγυπτε, φρίττε, καὶ θεὸν τοῦτον φρόνει
Ad te venientem qui te plexit antea,
Aegypte, metuas atque credas hunc Deum.

L'antienne d'introït est tirée du Livre des Proverbes (XXIII, 24-25). « Le Père du Juste a l'âme inondée de joie; que se réjouissent ton Père et ta Mère, et qu'exulte Celle qui t'a engendré. » Cette joie et cette exultation proviennent de la gloire et de la dignité sublimes auxquelles furent élevés Marie et Joseph, dignité qui, grâce à l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine de Jésus, place ses très saints Parents dans une catégorie tout à fait spéciale au-dessus de tous les saints.

La liturgie, dans une hymne qu'elle nous fait répéter le jour de saint Joseph, chante que celui-ci, d'une certaine manière, jouit par anticipation sur la terre de la récompense des bienheureux; en effet, tandis qu'à ceux-ci est promise au ciel seulement la vision et la possession de Dieu, il fut accordé, au contraire, à Marie et à Joseph, non seulement de voir et de posséder Jésus ici-bas, mais même d'exercer sur lui l'autorité paternelle, la *patria potestas*.

La collecte n'est pas rédigée selon les règles traditionnelles du *Cursus*. Le compositeur a voulu y exprimer la nature, le cadre et le fruit du mystère qui enveloppe la vie domestique de Jésus adolescent, et il y a réussi, avec plus ou moins d'élégance. « Seigneur Jésus, vous qui, en obéissant à Marie et à Joseph, avez consacré par vos ineffables vertus la vie domes-

tique, accordez-nous, par l'intercession de vos Parents, d'imiter les exemples de votre sainte Famille, afin de jouir ensuite de votre compagnie dans le paradis. »

La lecture, tirée de l'épître de saint Paul aux Colossiens (III, 12-17), est la même que celle qui se trouve dans le Missel le Ve dimanche après l'Épiphanie. L'Apôtre traite le sujet des rapports sociaux. Dieu est un et aime l'unité; aussi sommes-nous appelés à constituer un identique corps mystique, une seule famille, grâce à un même Esprit du Christ. L'égoïsme attente, il est vrai, à cette unité; mais c'est pourquoi saint Paul, tenant compte des inévitables faiblesses de la pauvre et défectible nature humaine, ajoute immédiatement, comme condition de la vraie paix domestique et sociale, la patience réciproque dans le support mutuel, à l'imitation de celle dont Dieu use envers nous.

Le répons-graduel est tiré en partie du psaume 26 : « J'ai demandé une chose au Seigneur, de Lui j'ai requis ceci : demeurer dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. »

Suit un second verset, tiré du psaume 83. — A cet éloignement des règles classiques de la psalmodie responsoriale, on reconnaît vite le rédacteur moderne à qui il a suffi de consulter une *Concordance* des Livres saints pour rédiger sa messe. — « Bienheureux ceux qui habitent dans votre maison et vous louent sans cesse. »

Les âmes religieuses, et surtout celles qui par leurs constitutions canoniques sont vouées à la célébration quotidienne des divins offices, participent d'une manière particulière à la grâce et aux joies qui inondaient le cœur de Marie et de Joseph en raison de la vie domestique qu'ils menaient avec Jésus. La sainte Famille de Nazareth est, pour ainsi dire, la maison mère de toutes les autres familles religieuses; la tente où le Verbe de Dieu fait chair et devenu lui-même, pour l'amour de nous, pauvre, obéissant, mortifié, daigna consacrer avec ses Parents ces trois vœux religieux, inaugurant sous le toit domestique cette vie et cet état qui devait par la suite être appelé état *de perfection*.

Le verset alléluiatique, au lieu d'être emprunté au Psautier, est tiré d'Isaïe (XLV, 15). Son sens accommodatice s'applique

à la vie humble et cachée de Jésus, sous le toit paternel, alors que le Créateur du ciel et de la terre, « le Fils de l'Artisan » obéissait à deux de ses créatures et s'appliquait à apprendre d'un second père, lui aussi artisan, le métier de charpentier. Quel abaissement plus impénétrable que celui-là à la raison humaine, et accessible seulement à notre Foi ! « Vraiment vous êtes un Dieu caché, ô Dieu et Sauveur d'Israël ! »

Si cette fête est transférée après la Septuagésime, on chante le trait suivant à la place du verset alléluiatique. *Ps.* 39 : « Aux sacrifices et aux offrandes vous ne prenez pas plaisir; en revanche, vous m'avez ouvert les oreilles. Vous ne demandez ni holocauste ni sacrifice expiatoire; et moi j'ai dit : voici que je viens. Dans le volume de la Loi il est écrit pour moi : Je me complais, ô Dieu, dans l'accomplissement de votre volonté. »

Les offrandes de l'Ancien Testament avaient une valeur essentiellement prophétique. C'est pourquoi, quand arriva la plénitude des temps, le Verbe de Dieu fait homme descendit sur la terre, et, par le sacrifice de son obéissance absolue au Père jusqu'à la mort de la Croix, il abrogea l'ancien pacte, inaugurant dans le Sang de la Rédemption le Testament nouveau d'obéissance, non plus servile, mais fille de l'amour.

Pour les messes votives qui se célèbrent durant le temps pascal, au lieu de l'antiphonie alléluiatique classique, le rédacteur moderne a tiré ses textes d'autres livres scripturaires. « Alleluia, alleluia (*Prov.*, VIII, 34). Bienheureux celui qui m'écoute, celui qui, chaque nuit, s'arrête au seuil de ma maison et tout attentif se tient à ma porte. Alleluia. » (*Coloss.*, III, 3.) « Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Alleluia. » Cet éloge que saint Paul applique en général aux habitants chrétiens de Colosses, ne peut se rapporter à personne mieux qu'à la Très Sainte Vierge et à saint Joseph qui, dans la pauvre maison de Nazareth, inconnus du monde, passaient leur vie dans une telle union avec Jésus qu'on peut dire qu'ils respiraient avec le divin Enfant, que leurs cœurs battaient avec le sien, qu'ils se nourrissaient de Lui. Il était toute leur gloire, toute leur richesse, l'objet de leurs désirs, la vie de leur vie.

La lecture évangélique, tirée de saint Luc (II, 42-53) est celle-là même que le Missel assigne au dimanche qui suit immé-

diatement l'Épiphanie. A douze ans, Jésus devient fils de la Loi, comme disaient alors les Sanhédrites; et avec ses parents il se rend pour la première fois au temple pour participer à la fête de la Pâque. Toutefois pour démontrer la transcendance de son origine, il se soustrait momentanément à Marie et à Joseph, qui, désolés, le retrouvent enfin après le troisième jour, tandis qu'il se tenait sous les portiques du temple, disputant avec les docteurs. L'attitude de l'Enfant Jésus était celle qui convenait à son âge : il interrogeait et il écoutait, comme pour sonder l'intelligence de ses créatures; mais cependant ses demandes et ses observations étaient telles que la sagesse divine éblouissait ces soi-disant légistes qui étaient émerveillés en face d'un tel prodige. *Stupebant omnes.* La faiblesse et la petitesse de ses formes corporelles arrivaient mal à cacher les splendeurs de sa divinité invisible, quand, pour compléter le mystère, sa très sainte Mère voulut mettre en pleine lumière jusqu'à sa nature humaine avec les devoirs qui en résultaient.

— Mon Fils, lui dit-elle, pourquoi nous as-tu fait cela? Voici que ton père et moi, affligés, te cherchions.

L'affirmation des droits paternels sur l'Enfant ne pouvait être ni plus digne ni plus explicite. C'est Joseph et Marie, appelés ici par le texte sacré Père et Mère de Jésus, qui demandent compte de son acte au Créateur et seuls ils pouvaient et devaient le faire.

Jésus est donc vraiment homme, soumis à ses parents et leur obéissant. Il reconnaît pour Mère la Vierge Marie qui l'a conçu et enfanté, et, à cause d'elle, il reconnaît aussi pour Père saint Joseph, non pas que celui-ci ait eu aucune part dans le mystère de son Incarnation, mais parce que, étant l'époux véritable de sa Mère, il tenait la place du Père éternel dans la sainte Famille par la volonté divine, et il exerçait en son nom la *patria potestas* sur l'Enfant-Dieu, lequel, devant les lois et devant le monde, ne devait pas paraître abandonné.

Il est donc affirmé et mis en pleine lumière, le dogme de l'humanité très sainte de Jésus. Celui-ci, devant ses Parents eux-mêmes, extasiés parce qu'ils sont témoins du mystère de cette Épiphanie de sa nature humaine et y ont part, veut maintenant faire briller aussi les rayons d'une autre Théophanie,

celle de sa divinité et de sa divine origine. Il s'en acquitte divinement, par une simple déclaration où pourtant ses très saints Parents trouvèrent une telle élévation de sagesse et de lumière que, comme plus tard les trois apôtres sur le Thabor, ils durent, pour ainsi dire, se protéger les yeux avec la main en face des rayons incandescents de ce vivant Soleil de justice. « Ne saviez-vous pas que je dois m'occuper des choses de mon Père ? »

Le saint Évangile dit que les Sanhédrites émerveillés étaient suspendus aux lèvres de Jésus; il affirme au contraire que Marie et Joseph n'arrivèrent pas à pénétrer le mystère de ces paroles parce que durant la vie présente, quand la lumière de la vision intellectuelle est trop forte, les yeux, au contact de Dieu, se ferment, et l'esprit ne peut exprimer en pensées humaines ce qu'il voit.

Le verset de l'offertoire est tiré de l'Évangile selon saint Luc (II, 22), où il est raconté que, quarante jours après Noël, Marie et Joseph prirent le petit Enfant Jésus et s'en allèrent à Jérusalem pour l'offrir au Seigneur dans le temple. Cette oblation, au moyen de laquelle était désignée et acceptée la future Victime du Calvaire, était comme l'offertoire d'une Messe sanglante qui devait atteindre son point culminant trente-trois ans plus tard, le vendredi de la parascève pascale. Marie et Joseph remplissent maintenant les fonctions de ministres de ce premier rite, puisqu'eux-mêmes symbolisent l'Église tout entière, laquelle devait ensuite hériter de Jésus la grâce de la hiérarchie sacerdotale.

Dans la collecte précédant l'anaphore, on présente au Seigneur l'oblation sacrée enveloppée des vapeurs du parfum des prières de Marie et de Joseph, afin que, par leurs mérites, Dieu donne paix et grâce à nos familles. — La paix c'est Lui qui, dans son Sang, nous a réconciliés avec le ciel, avec la terre et avec nous-mêmes. Cette paix est un pur don de sa part, et c'est pourquoi nous disons que c'est une grâce, car elle nous est accordée uniquement par son amour.

L'antienne chantée pendant la communion du peuple est empruntée à l'Évangile de ce jour. Jésus descend de Jérusalem et va à Nazareth avec ses Parents, où il passe les trente premières années de sa vie mortelle dans la soumission vis-à-vis

d'eux. Voilà l'histoire de Jésus, narrée par l'Évangéliste Luc en un seul mot : *et erat subditus illis*. Son Maître, le grand saint Paul, avait écrit que Jésus avait été obéissant au Père jusqu'à la mort de la Croix. Maintenant le disciple reprend cette pensée de l'Apôtre et la développe, déclarant que cette obéissance s'était étendue non seulement à Dieu mais aussi aux hommes. De la sorte, Celui qui est Roi des rois et Seigneur des seigneurs reçoit aujourd'hui du Saint-Esprit dans l'Évangile le titre de *subditus*. Quelle grandeur et quelle profondeur !

Dans la prière d'action de grâces après la communion, nous supplions la divine clémence de nous accorder d'imiter pendant notre vie les exemples de la sainte Famille de Nazareth, en sorte que, à notre mort, Marie et Joseph viennent au-devant de nous et nous accueillent au sein de cette grande famille que Dieu nourrit dans le ciel.

La vie de l'Église catholique est la continuation de celle de la sainte Famille de Nazareth, car Jésus n'a pas fondé sur la terre deux sociétés mais une seule, dont il fut le Chef, et Marie et Joseph les premiers membres. Nous devons donc être continuellement attentifs à nos origines, à la roche, comme dit le prophète, d'où nous avons été arrachés, nous inspirant des exemples de pauvreté, d'humilité, de vie cachée en Dieu qui resplendissent dans la société domestique de Jésus, Marie et Joseph.

Aux louanges de la liturgie latine, nous ajouterons aujourd'hui un beau texte de la liturgie byzantine en l'honneur de la sainte Famille de Nazareth. Le compositeur est le célèbre saint Joseph l'Hymnographe.

Φυλάττουσαν τὴν παρθενίαν ἀκήρατον, τὴν Ἁγνὴν ἐφύλαξας, ἐξ ἧς θεὸς λόγος ἐσαρκώθη, φυλάξας Παρθένον αὐτὴν μετὰ γέννησιν ἀπόῤῥητον· μεθ' ἧς, Θεοφόρε Ἰωσὴφ, ἡμῶν μνημόνευε.

Vous, ô Joseph porte-Dieu, vous fûtes le gardien de la Vierge pure qui conserva intacte sa virginité. D'Elle prit chair le Verbe divin, la conservant Vierge même après l'ineffable enfantement. Vous, ô Joseph, avec Marie, souvenez-vous de nous.

14 JANVIER.

Saint Félix, prêtre et martyr.
Station à Saint-Félix « in Pincis ».

DANS l'antiquité, la dévotion des fidèles envers ce martyr de Nole était si grande que, au dire de saint Paulin, à l'approche de son *natale*, le long de la voie Appienne c'était tout un va-et-vient de pèlerins qui, de Rome, se rendaient à Nole. Son culte ne demeura pas limité à l'Italie, car des lointaines plages africaines, saint Augustin envoyait ses clercs se disculper en prêtant serment sur le tombeau de saint Félix. Le pape Damase composa en l'honneur de ce saint une magnifique épigraphe votive; Rome lui éleva de très bonne heure sur le mont Pincio une basilique, l'antique oratoire domestique de la *domus Pinciana* des Anicii.

Bien que l'éponyme de la fête de ce jour ne soit pas mort dans les tourments, la messe de saint Félix, à l'exception des collectes, est celle du Commun des martyrs, comme pour la fête de saint Saturnin. Cependant, dans l'antiquité, les lectures étaient propres, et le Lectionnaire romain de Würzbourg, du milieu du VII^e^ siècle, prescrit pour ce jour la lecture de l'évangile selon saint Luc (X, 16-20) : « Celui qui vous écoute, etc. ... que vos noms soient écrits dans le ciel. »

Maintenant, la fête de saint Félix, tombant le même jour que celle de saint Hilaire, est réduite pour l'Église universelle à une simple commémoraison; mais à Rome, lors d'une nouvelle réforme du calendrier diocésain, il semblerait vraiment opportun de restituer à l'antique honneur les fêtes traditionnelles des martyrs romains, en attribuant à ceux-ci, selon la tradition liturgique, la préséance sur les autres saints du cycle sanctoral.

Ainsi seraient remis en honneur les églises stationnales et les sanctuaires élevés par les premiers pontifes à la mémoire des plus célèbres champions de la Foi; toute une histoire très glorieuse de piété liturgique, éminemment romaine, serait remise en lumière, et les reflets de cette vive lumière ajouteraient une nouvelle splendeur à la Chaire apostolique.

La prière a un caractère général, mais elle exprime très élégamment le fruit que nous devons retirer des fêtes des saints : « Accordez-nous, ô Dieu tout-puissant, que les exemples de vos saints nous provoquent à une vie meilleure, afin que, célébrant leur solennité, nous imitions aussi leurs œuvres. Par notre Seigneur, etc. »

La prière qui prélude à l'anaphore est la suivante : « Accueillez favorablement, Seigneur, les hosties qui vous sont offertes en l'honneur des mérites de votre bienheureux martyr Félix, et faites qu'il en résulte pour nous un secours pour l'éternité. » Quelques sacramentaires donnent encore cette autre collecte : « Vous offrant, Seigneur, ce sacrifice en la fête de votre martyr Félix nous vous supplions de nous accorder à nous une immense miséricorde, comme vous lui concédâtes une immense foi *(fidei largitatem)*. »

Autrefois il y avait aussi une préface propre pour cette fête. ... *Et confessionem sancti Felicis memorabilem non tacere, qui nec haereticis pravitatibus, nec saeculi blandimentis a sui status rectitudine potuit immutari, sed inter utraque discrimina, veritatis assertor, firmitatem tuae fidei non reliquit.*

Après la communion on récite la collecte suivante : « Enivrés par le Mystère du salut, nous vous supplions, Seigneur, de permettre que nous soyons aidés par les prières de votre bienheureux martyr Félix dont aujourd'hui nous célébrons la fête. Par notre Seigneur, etc. »

Ce furent les magnifiques miracles qui s'accomplissaient continuellement sur la tombe de saint Félix, qui déterminèrent le grand saint Paulin de Nole à se consacrer entièrement à Dieu et au service du sanctuaire du martyr. Par les soins du saint Évêque, s'élevèrent rapidement autour du sépulcre de Félix un baptistère, deux splendides basiliques, un monastère et de vastes habitations pour les pèlerins qui y venaient en foule de toute l'Italie.

Saint Paulin avait coutume de composer chaque année un poème à l'occasion du *dies natalis* de son patron, et un grand nombre en a été conservé, ce qui contribua sans doute beaucoup à répandre le culte de Félix.

Le pape Damase, lui aussi, en un poème émouvant, professe

sa reconnaissance envers le martyr Félix qui lui avait obtenu de triompher de ses calomniateurs :

CORPORE · MENTE · ANIMO · PARITERQVE · ET · NOMINE · FELIX
SANCTORVM · IN · NVMERO · CHRISTI · SOCIATE · TRIVMPHIS
QVI · AD · TE · SOLLICITE · VENIENTIBVS · OMNIA · PRAESTAS
NEC · QVEMQVAM · PATERIS · TRISTEM · REPEDARE · VIANTEM
TE · DVCE · SERVATVS · MORTIS · QVOD · VINCVLA · RVPI
HOSTIBVS · EXTINCTIS · FVERANT · QVI · FALSA · LOCVTI
VERSIBVS · HIS · DAMASVS · SVPPLEX · TIBI · VOTA · REPENDO

O toi Félix (heureux) de corps, d'âme, de cœur et de nom,
Que le Christ associa au triomphe de ses saints;
Toi qui accordes tout à celui qui vient solliciter ton intercession,
Ne permets pas que le pèlerin reprenne tristement sa route;
Puisque sous ta protection j'ai échappé à la mort,
Et qu'au contraire ne sont plus ceux qui m'avaient calomnié,
Moi, Damase, suppliant, par mes vers j'ai voulu te rendre grâces.

La basilique de Saint-Félix *in Pincis* se trouvait peu éloignée de l'église actuelle de la Trinité-des-Monts. L'auteur anonyme du catalogue turinois des églises de Rome au XIVe siècle, la compte parmi les églises abandonnées : *Ecclesia sancti Felicis non habet servitorem ;* toutefois ses ruines sont encore indiquées dans le plan de Rome fait par Bufalini.

Le même jour.

Saint Hilaire, évêque, confesseur et docteur.

Selon Grégoire de Tours, cette fête était déjà célébrée le 13 janvier dans cette cité épiscopale dès la fin du Ve siècle, c'est-à-dire sous le gouvernement de saint Perpétue. Mais ce ne fut que de nombreux siècles plus tard, sous Pie IX, qu'elle fut insérée dans le calendrier romain. Toutefois le 13 janvier étant le jour octave de l'Épiphanie, l'office de saint Hilaire fut remis au lendemain.

La messe est celle du Commun des Docteurs, semblable, en grande partie, à celle de la fête de saint Ambroise le 7 décembre. On y trouve seulement quelques variantes.

Le répon pour la messe des Docteurs est tiré du psaume 36 :

« Les lèvres du juste proféreront des oracles de sagesse, et sa langue prononcera ce qui est juste. » — Voilà la magnifique louange que le Saint-Esprit fait de celui qui instruit les fidèles dans la voie de la vertu. Il ajoute toutefois immédiatement ce qui est exigé du prédicateur sacré, pour que sa parole puisse être vraiment fructueuse : « La loi de Dieu remplit son cœur, en sorte qu'il ne vacillera pas dans sa marche. »

Le verset alléluiatique s'inspire de l'Ecclésiastique (XLV, 9) : « Le Seigneur l'a aimé et l'a orné d'un manteau de gloire. » Toute grâce est un don de l'amour.

Le verset pour la communion est tiré de l'Évangile selon saint Luc (XII, 42) : « Voici le serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a placé à la tête de sa famille. » — La prudence est le don le plus nécessaire aux supérieurs ecclésiastiques. Toutefois pour que cette prudence ne soit pas celle de la chair qui, selon l'Apôtre, est ennemie de Dieu, il faut qu'elle s'inspire de la foi, et c'est pourquoi le saint Évangile nous parle ici du serviteur non seulement prudent, mais aussi fidèle.

La collecte d'action de grâces est la même que pour la fête de saint Pierre Chrysologue.

15 JANVIER.

Saint Paul, premier ermite.

La fête de ce patriarche de l'ascèse monastique orientale est entrée très tard dans le calendrier romain, puisque ce fut seulement sous l'influence d'une Congrégation religieuse portant son nom, et qui, après le XIV^e^ siècle, avait pris en Occident un développement considérable, qu'Innocent XIII éleva la fête de saint Paul au rite double pour l'Église universelle. Rome elle-même avait, au XVI^e^ siècle, sur le mont Viminal, un temple en l'honneur de cet admirable fils du désert. Aujourd'hui cet édifice a été confisqué et profané.

L'insigne des *Ermites de Saint-Paul* était le palmier. De là viennent, dans la messe, les gracieuses et fréquentes allusions à cet arbre providentiel qui fournit à notre saint la nourriture et le vêtement, et qui, par l'extension de ses branches, symbolise si bien dans les Écritures l'activité surnaturelle des justes.

L'histoire de saint Paul, premier ermite, fut écrite vers 376 par saint Jérôme. Son identité avec le moine Paul, que les deux prêtres luciférien Marcellin et Faustin dans une lettre aux empereurs Valentinien, Théodose et Arcadius (entre 383 et 384), nous décrivent comme un invincible champion de l'orthodoxie de Nicée à Oxyrhynque, n'est pas entièrement démontrée. Si le Paul de ce deuxième document était le même que celui dont saint Jérôme fit l'éloge, le premier ermite nous serait montré sous un jour tout à fait nouveau. Les besoins de la foi l'eussent temporairement transformé en un courageux apôtre. Le document en question ajoute que la fête de saint Paul était dès lors célébrée chaque année par le peuple d'Oxyrhynque [1].

La messe, sauf un verset d'Osée, n'a aucun élément propre, mais emprunte ses diverses parties aux messes du Commun des simples confesseurs.

L'introït est tiré du psaume 91 : « Le juste fleurira comme le palmier et croîtra comme le cèdre sur le Liban. Il sera transplanté dans la maison de Dieu, dans les cours du temple de Yahweh. » — Au juste est promise la fécondité et la force, parce qu'il agit, non par lui-même, mais en Dieu, unique principe de vie. Voilà le secret du succès des œuvres des saints.

La collecte est la suivante : « O Dieu qui réjouissez ce jour par la solennité de votre bienheureux confesseur Paul; de grâce, accordez-nous d'imiter les œuvres de celui dont nous célébrons la naissance à la vie éternelle. »

On fait aussi aujourd'hui la commémoraison de saint Maur, fils du Romain Eutychius et premier disciple de saint Benoît. Comme nous le montre admirablement saint Grégoire le Grand dans son précieux livre des *Dialogues* (une composition si délicate et si pleine de poésie que, durant le haut moyen âge, elle occupa la place que prirent plus tard en Italie les *Fioretti* de saint François), Maur, dès son enfance, fut d'une si éminente vertu, que par les mérites de son obéissance il marcha à pied sec sur le lac néronien de Subiaco. Pourtant sa mémoire dans le Missel n'est pas très ancienne, puisqu'elle remonte seulement

1. Cf. H. Delehaye, *La personnalité historique de saint Paul de Thèbes* (Analect. Bolland, t. XLIV, pp. 64-69).

aux dernières années du moyen âge. Les collectes de saint Maur sont les mêmes que celles de saint Sabbas, abbé.

La lecture est tirée de l'épître aux Philippiens (III, 7-12) où l'Apôtre rappelle à ses correspondants que, pour gagner le Christ et sa croix, il a abdiqué ces avantages que lui promettait sa situation sociale antérieure vis-à-vis de la Synagogue; lui, de la tribu de Benjamin, pharisien, disciple de rabbi Gamaliel, zélé gardien de la Thora, jusqu'à devenir persécuteur des chrétiens. Toutes ces circonstances dont se seraient tant glorifiés les émules de l'Apôtre, furent par lui comptées pour rien, et il n'ambitionna plus d'autre gloire que celle de porter en lui-même l'empreinte du Crucifié. C'est seulement à cette condition que Paul se promet d'avoir part avec le Christ à la gloire de la résurrection.

Le graduel est presque semblable à l'introït. Le second verset est le suivant : « Pour célébrer de bon matin votre bonté, et votre vérité au cœur de la nuit. »

Le verset alléluiatique s'inspire du prophète Osée (XIV, 6) : « Le Juste fleurira comme le lis, et sans fin il germera devant le Seigneur. »

Après la Septuagésime, on omet le verset alléluiatique et l'on récite à sa place le psaume *tractus*, qui, à l'origine, suivait, aux jours de fête, la deuxième lecture de l'Écriture. Quand, au moyen âge, l'on perdit la notion historique de l'origine du *tractus*, les liturgistes y découvrirent un chant lugubre de pénitence. Au contraire, le Missel n'assigne le *tractus* qu'aux dimanches de la Septuagésime pascale, à quelques féries quadragésimales solennelles, et aux fêtes des saints que l'on célèbre durant cette période de préparation à la fête de Pâques. Tous les autres jours de la semaine qui sont sanctifiés par le jeûne n'ont point le *tractus* — le psaume *Domine, non secundum*, récité trois fois par semaine en Carême, est d'introduction tardive — précisément parce que le *tractus* représente encore dans le Missel actuel l'ancien psaume *in directum*.

Celui-ci, les jours festifs, suivait la seconde lecture, régulièrement tirée du Nouveau Testament — en général des épîtres de saint Paul — mais il disparut quand saint Grégoire le Grand prescrivit, aux messes dominicales en dehors du Carême, le

chant de l'*Alleluia*, jusqu'alors réservé à Rome au seul temps pascal.

Saint Grégoire voulut ainsi égaler le dimanche à la solennité pascale dont il est vraiment, depuis l'antiquité, la commémoration hebdomadaire. Il ne prévit pas, toutefois, toutes les conséquences de cette mesure. Les fêtes des martyrs commencèrent à être placées sur le même plan que le dimanche; vinrent ensuite celles des confesseurs et des vierges, et il arriva ceci, que ce qui était à l'origine le chant pascal par excellence et que saint Jean, dans l'Apocalypse, met sur les lèvres des bienheureux dans le ciel, devint le chant quotidien du chœur. L'alleluia perdit ainsi toute cette éclatante beauté qu'il avait pour les anciens, lesquels l'entonnaient à l'aube de la nuit de Pâques, quand, avec le Christ triomphateur de la mort, la blanche armée des néophytes sortait processionnellement du baptistère, pour s'approcher pour la première fois de l'autel eucharistique du Seigneur.

Le trait est tiré du psaume 111, qui célèbre l'éloge du Juste : « Bienheureux l'homme qui craint Yahweh, et qui trouve son bonheur dans l'observance de ses préceptes. Sa postérité sera puissante sur la terre, parce que la descendance des justes est en bénédiction. La gloire et les richesses sont dans sa maison, et sa justice demeurera à travers tous les siècles. » C'est l'éloge messianique du Juste par excellence, c'est-à-dire du Christ, à qui les saints ont tâché de se conformer.

La lecture évangélique est prise en saint Matthieu (XI, 25-30). Jésus exulte et, rendant grâces au Père, il entonne le chant de l'humilité : Je te remercie, ô Père, parce que tu as caché tes mystères aux sages et aux puissants de ce monde pour révéler au contraire l'Évangile du Royaume, la *joyeuse nouvelle*, aux pauvres. Venez, vous tous, ô pauvres, vous qui travaillez et êtes fatigués, et je vous dédommagerai de vos peines. Le monde proclame bienheureux ceux qui jouissent; bienheureux, au contraire, ceux qui, d'eux-mêmes, mettent sur leur cou mon joug, joug d'humilité, de douceur, joug suave, qui est gage de vraie liberté d'esprit et qui contient le secret de la joie intime du cœur.

L'antienne pour l'oblation est tirée du psaume 20 : « Seigneur,

par votre puissance le juste exulte et se délecte dans votre salut qu'il reconnaît bien venir de vous. Vous avez rempli le vœu de son cœur. » Voilà comment la louange catholique des saints n'enlève rien à l'adoration que tous nous devons à Dieu; car si l'Église magnifie la vertu de ses membres de choix, elle en attribue néanmoins toute la gloire, toute la louange et toutes les grâces au Seigneur, devant le trône duquel les saints de l'Apocalypse déposent avec respect leurs couronnes.

La collecte avant l'anaphore consécratoire est la suivante : « Seigneur, nous vous offrons ce sacrifice de louange en la fête de vos saints, le cœur plein de confiance qu'il nous servira à échapper aux maux présents et à éviter les périls futurs. »

Le verset pour la communion est tiré du psaume 63. « Le Juste se réjouira parce qu'il met dans le Seigneur son espérance. Tous ceux qui ont le cœur droit seront loués. » Voici donc comment la source de la joie, de la justice et de la gloire est la céleste confiance en Dieu. Se fier à Dieu et faire en sorte que Dieu se fie à nous, la sainteté est toute en cela.

La prière d'action de grâces est la suivante : « Rassasiés par une nourriture et un breuvage divins, nous vous demandons que toujours nous protègent les prières de celui en l'honneur duquel nous avons participé au céleste Sacrifice. »

Un auteur sacré donne une belle définition d'un saint. Un saint, dit-il, est un chrétien qui prend au sérieux les obligations de son baptême et la nature des relations existant entre le Créateur et la créature. Ainsi s'explique-t-on que saint Paul ermite, par exemple, ait pu soutenir près d'un siècle de vie solitaire et pénitente, croyant encore donner trop peu pour conquérir le paradis et Dieu.

16 JANVIER.

Saint Marcel, pape et martyr.

Station au cimetière de Priscille.

La station de ce jour dans la grande nécropole apostolique de la voie Salaria, nous est indiquée non seulement par le Hiéronymien, mais aussi par le *Laterculus* Philocalien du temps du pape Libère : *XVII kal. febr. Marcelli(ni) in Priscillae.*

Les *Actes* de saint Marcel (308-309) contiennent d'étranges interpolations. Nous savons pourtant par le pape Damase, qui composa l'épigraphe sépulcrale du saint, que, ayant admis les apostats à la pénitence et à la réconciliation ecclésiastique, les adversaires, c'est-à-dire le parti hérétique, rigide et intransigeant, suscita à Rome un tel tumulte populaire qu'il en résulta un massacre. Le tyran Maxence intervint alors, et, profitant de ces désordres, il condamna Marcel à l'exil; celui-ci succomba finalement aux épreuves. Son corps fut transporté à Rome et enseveli dans le cimetière de Priscille, d'où, plus tard, on le transféra au *titulus Marcelli* sur la « via Lata ».

Ce titre remonte au IVe siècle, et, selon les *Gesta Marcelli*, il aurait été érigé dans la *domus* d'une pieuse matrone nommée Lucine ou Novella, qui en aurait fait don au Pontife. Maxence, ayant appris la chose, serait entré en fureur et aurait ordonné la destruction du temple, sa transformation en *catabulum* public, décidant en outre que Marcel lui-même, tel un esclave, prendrait soin des chevaux de cette première station de la voie Flaminienne. Le Pape, épuisé par la misère et par les humiliations, aurait expiré peu après dans cette épreuve.

Cette narration des *Gesta* ne trouve malheureusement aucune confirmation dans l'épigraphe du pape Damase, qui rapporte d'une tout autre manière la mort de l'insigne Pontife. C'est une nouvelle preuve de la grande circonspection nécessaire pour manier sans danger les antiques légendes hagiographiques :

VERIDICVS · RECTOR · LAPSOS · QVIA · CRIMINA · FLERE
PRAEDIXIT · MISERIS · FVIT · OMNIBVS · HOSTIS · AMARVS
HINC · FVROR · HINC · ODIVM · SEQUITVR · DISCORDIA · LITES
SEDITIO · CAEDES · SOLVVNTVR · FOEDERA · PACIS
CRIMEN · OB · ALTERIVS · CHRISTVM · QVI · IN · PACE · NEGAVIT
FINIBVS · EXPVLSVS · PATRIAE · EST · FERITATE · TYRAMNI
HAEC · BREVITER · DAMASVS · VOLVIT · COMPERTA · REFERRE
MARCELLI · VT · POPVLVS · MERITVM · COGNOSCERE · POSSIT

Parce que, en vrai Pasteur, il avait ordonné aux pécheurs de [pleurer leurs fautes,
Il fut considéré par tous les méchants comme un adversaire [plein de fiel.
D'où la fureur, la haine, la discorde, la querelle,
La sédition, les massacres; le lien de la concorde fut brisé

Par les artifices iniques de quelqu'un qui, au temps même de la [paix, avait renié le Christ.
(Le Pasteur) fut expulsé du sol paternel par la cruauté du tyran.
Damase, à qui tout cela est parfaitement connu, a voulu le [rapporter succinctement,
Afin que le peuple connaisse le mérite de Marcel.

Par l'épigraphe damasienne du successeur de saint Marcel, Eusèbe, nous savons que le chef du parti des hérétiques donatistes à Rome était un certain Héraclius, qui réussit à susciter encore une émeute sous le pape Eusèbe. Maxence expulsa alors de la Ville les deux contendants, et Eusèbe, à la ressemblance de Marcel, *litore Trinacrio mundum vitamque reliquit.*

Actuellement, la messe est celle des martyrs pontifes; cependant à l'origine, Marcel n'ayant pas péri de mort sanglante était l'objet, à Rome, du culte rendu aux confesseurs, au sens antique et véritable du mot. De fait, les listes d'évangiles du manuscrit de Würzbourg assignent aujourd'hui la lecture de saint Matthieu *Homo peregre proficiscens* du Commun des confesseurs, et à ce texte se rapporte aussi l'antienne de la communion : *Euge, serve bone,* qui est encore conservée dans le Missel romain.

L'antienne pour l'entrée du célébrant est tirée de l'Ecclésiastique (XLV, 30) là où se trouve l'éloge du terrible Phinées : « Yahweh lui accorda un héritage de paix; il le constitua chef de son peuple, pour qu'il fût orné pour toujours de la gloire du sacerdoce. » — L'office sacerdotal est vraiment une mission de paix et de réconciliation; aussi les ministres du Sanctuaire doivent-ils s'élever avec tout leur zèle à la dignité de *pacifiques* pour que cette paix céleste, dont les sources sont dans le Christ — *ipse est pax nostra* — coule et se répande, au moyen de la hiérarchie sacrée, sur tous les membres du corps de l'Église. C'est le motif pour lequel l'Apôtre, dans ses épîtres, souhaitait aux fidèles d'abord la grâce, puis la paix, comme effet immédiat de la grâce. Le salut de l'évêque au peuple durant la messe contient aujourd'hui encore ce souhait de paix : *Pax vobis,* souhait apostolique, que nous voyons gravé sur les plus anciens tombeaux des cimetières romains.

La prière est très belle. On y invoque les mérites des souffrances et des humiliations de saint Marcel pour qu'elles viennent au secours de notre insuffisance : « Accueillez avec clémence, Seigneur, les prières de votre peuple, afin que pour nous implorent votre secours les mérites de votre bienheureux martyr, le pontife Marcel, dont la passion nous réjouit aujourd'hui. »

La lecture est prise de l'Épître aux Corinthiens (II, 1, 3-7); saint Paul y explique à ses correspondants que si, en ce temps, il se trouve plus que jamais accablé de persécutions extérieures et préoccupé des schismes qui déchirent l'Église de Corinthe, toutefois l'abondance des consolations divines qui inondent son âme est telle qu'il doit en épancher le trop-plein dans le cœur de ses chers fidèles. C'est là la règle du véritable pasteur. S'il souffre, c'est pour le bien du troupeau; s'il est consolé, c'est aussi pour la consolation du troupeau.

Le répons est semblable à celui de la fête de saint Nicolas, et le verset alléluiatique est le même que pour la fête de saint Pierre Chrysologue.

La lecture évangélique est celle de la fête de saint Eusèbe de Verceil le 16 décembre.

Le verset pour l'offrande des oblations est identique à celui de la fête de saint Nicolas.

Voici la prière sur l'oblation : « Accueillez, Seigneur, l'offrande que par votre grâce nous vous présentons; et, par les mérites de votre bienheureux martyr, le pontife Marcel, faites qu'elle serve à notre défense et à notre salut. » — Dans les manuscrits grégoriens le titre de martyr est omis dans cette collecte, pour les raisons indiquées plus haut. Ce concept est encore mieux exprimé dans la *préface* assignée jadis à ce *dies natalis : Qui glorificaris in tuorum confessione sanctorum, et non solum excellentioribus praemiis martyrum tuorum merita gloriosa prosequeris, sed etiam sacra Mysteria competentibus servitiis exsequentes, gaudium Domini sui tribuis benignus intrare. Per Christum.*

L'antienne pour la communion, identique à celle de la messe de saint Pierre Chrysologue, ne se trouve plus en relation avec la péricope évangélique, mais elle l'était autrefois; bien plus, elle était appelée fort à propos par les derniers mots eux-mêmes de la préface propre.

La collecte eucharistique est la même que pour la fête de sainte Lucie.

Jésus a racheté le monde, moins par la gloire de ses miracles et de sa prédication, que par l'ignominie et les douleurs de sa passion. C'est pourquoi il n'épargne pas aux pasteurs d'âmes les humiliations et les douleurs, afin qu'eux aussi, suivant le mot de l'Apôtre, accomplissent dans leurs membres ce qui manque à la passion du Christ pour l'avantage de l'Église.

17 JANVIER.

Saint Antoine, abbé.

Le nom de ce célèbre patriarche fut prononcé pour la première fois à Rome par saint Athanase, qui, décrivant ses vertus et ses miracles aux lointains descendants des Gracques et des Scipions sur l'Aventin, dans la maison de Marcelle, leur inspira l'amour de la vie monastique.

Cependant, la fête de saint Antoine n'entra que fort tard dans le calendrier romain et ce fut quand s'élevèrent sous son vocable, en France et en Italie, à l'occasion de la maladie appelée feu sacré ou de saint Antoine, un grand nombre d'hôpitaux et de chapelles.

A Rome plusieurs églises étaient dédiées au saint, près du môle d'Hadrien, à Ripetta, au Forum Romain; mais la plus célèbre s'élevait sur l'Esquilin — l'antique basilique de Saint-André, de Junius Bassus, dédiée par la suite à l'illustre Père du monachisme égyptien — près de Sainte-Marie-Majeure, et qui avait un hôpital, à elle annexé, où, sous Innocent III, trouva un asile temporaire saint François d'Assise.

La messe est celle du Commun des Abbés, comme pour la fête de saint Sabbas, sauf la lecture de l'Évangile qui est prise en saint Luc, XII, 35-40. Le divin Sauveur a voulu que nous ignorions l'heure de notre mort, afin que, comme de bons serviteurs, nous fussions toujours dans l'attente du Maître qui rentre chez lui durant la nuit.

18 JANVIER.

Sainte Prisque, vierge et martyre.
Station au « titulus Priscae ».

DANS le Missel actuel, la fête plus récente de la Chaire de saint Pierre à Rome fut introduite par Paul IV, sous l'influence des traditions liturgiques gallicanes. Elle a fait passer en seconde ligne le *natale* de sainte Prisque, titulaire d'une des plus anciennes basiliques de l'Aventin, et dont la messe se trouve déjà dans le Sacramentaire Grégorien et dans tous les calendriers romains du moyen âge. Les antiques itinéraires des pèlerins indiquaient la tombe primitive de la martyre au cimetière de Priscille, sur la voie Salaria. Par la suite, c'est-à-dire à l'époque des grandes translations de corps saints dans l'intérieur de la Ville, les reliques de Prisque, grâce peut-être à son homonymie avec la titulaire de la basilique de l'Aventin, furent transférées en cette basilique, sans toutefois qu'on puisse démontrer qu'il y ait aucune relation entre la martyre Prisque du IIIe siècle, son homonyme, épouse d'Aquila, dont il est question dans les *Actes des Apôtres* et enfin Priscille, la titulaire du cimetière Priscillien. S'agit-il de deux ou de trois Prisque ou Priscille? Ce fait n'est point isolé d'ailleurs. Bien plus, à Rome, très souvent l'homonymie existant entre les fondateurs des antiques titres urbains et les martyrs des cimetières suburbains, fut le motif qui, au IXe siècle, détermina les papes à transférer les reliques de ces derniers dans les basiliques fondées par leurs homonymes. C'est ainsi que le *titulus Balbinae*, après la translation du corps de la sainte homonyme, est devenu le *titulus Sanctae Balbinae;* le *titulus Sabinae*, celui de *Sanctae Sabinae;* celui de Prisque, le *titulus Sanctae Priscae*, et ainsi en beaucoup d'autres cas.

Eadmer raconte, dans la vie de saint Anselme, que la tombe contenant le corps de sainte Prisque à Rome ayant été ouverte, Galon, évêque de Paris, obtint une partie de son crâne, dont il donna un fragment au biographe du saint Docteur. Mais celui-ci s'étant plaint parce que ce fragment lui paraissait trop petit, saint Anselme lui dit : Garde jalousement ton trésor, et sois sûr qu'au jour de la résurrection la martyre ne voudra pas

renoncer, pour tout l'or du monde, à reprendre cet os que tu viens d'obtenir.

Au moyen âge, le titre de Prisque unit à ce nom celui d'Aquila, en sorte que, dans le *Liber Pontificalis* il est appelé *Titulus beatorum Aquilae et Priscae.* En tout cas, il faut distinguer la martyre Prisque du cimetière de Priscille, mentionnée aujourd'hui dans le Hiéronymien : *Romae, via Salaria, Priscellae,* de Priscille, femme d'Aquila et disciple de saint Paul, laquelle vécut près de deux siècles auparavant.

Sauf les collectes, la messe est identique à celle de sainte Vibiane, le 2 décembre.

Les oraisons suivantes se trouvent déjà dans le Sacramentaire d'Hadrien.

Prière. « Faites, Seigneur, que célébrant en ce jour le *natale* de votre bienheureuse vierge, la martyre Prisque, nous n'en fêtions pas seulement l'annuelle solennité, mais que nous profitions aussi de l'exemple d'une foi si inébranlable. »

C'est là le fruit que nous devons retirer des fêtes des martyrs : la force chrétienne, pour vivre conformément à la sainteté de notre baptême, en sorte que toute notre vie soit une confession, sinon sanglante, du moins âpre et douloureuse de l'Évangile du Christ.

L'Évangile, tiré de saint Matthieu (XIII, 44-52), se trouve déjà indiqué dans la liste de Würzbourg.

Prière avant l'anaphore : « Que cette hostie que nous vous offrons, Seigneur, au jour natal de vos saints, tranche les liens de notre malice et nous obtienne la grâce de votre miséricorde. »

Prière après la communion : « Avec l'esprit rempli du Mystère du salut, nous vous demandons, Seigneur, que celle dont, aujourd'hui, nous célébrons la solennité, nous aide par son intercession. »

C'est là l'heureux effet de la communion des saints. Nous, sur la terre, nous baisons leurs sépulcres, et sur leurs ossements sacrés nous offrons l'Eucharistie en leur mémoire; et eux, dans le ciel, plaident la cause de leurs frères cadets, et ils deviennent nos avocats.

Combien sublime est la vocation au martyre ! Quel heureux

échange que de donner un reste de misérable vie pour obtenir la vie véritable, indéfectible, celle de Dieu même ! Quelle félicité suprême que celle de fermer les yeux aux misères du monde, pour se réveiller un instant après dans la Jérusalem céleste et s'enivrer aux sources mêmes de la béatitude divine ! L'Église a une ferme confiance dans l'intercession des martyrs, parce que ceux-ci, ayant tout donné à Dieu, sans aucune réserve, peuvent tout sur son Cœur.

Le même jour.

Chaire de saint Pierre, alors que, pour la première fois, il fixa son siège à Rome.

L'histoire de cette fête se perd dans les ténèbres des catacombes, et après des études récentes, aujourd'hui encore l'on ne peut dire en avoir écarté toutes les incertitudes et les obscurités. Dès le IIIe siècle au moins, on vénérait à Rome, dans la région cimitérale comprise entre la voie Salaria et la voie Nomentane, un souvenir — symbolisé probablement par une chaire de bois ou de tuf — du ministère apostolique exercé en ce lieu par saint Pierre. Là brûlaient des lampes, et les pèlerins du VIe siècle qui visitaient ce lieu, avaient coutume d'en rapporter chez eux, par dévotion, quelques flocons d'ouate ou de coton trempés dans cette huile parfumée. Par la suite, nous retrouvons la *sella gestatoria apostolicae confessionis*, comme l'appelle Ennodius, au baptistère damasien du Vatican, en sorte qu'il est dit du pape Sirice, successeur de Damas :

Fonte sacro magnus meruit sedere sacerdos.

Pourtant, tandis qu'à Rome le *Natale Petri de Cathedra*, le 22 février, est noté dès le IVe siècle dans le *Laterculus* Philocalien, les Églises gallicanes, sans doute pour ne pas célébrer cette fête pendant le Carême, prirent l'habitude de l'anticiper au 18 janvier. Les deux usages se développèrent indépendants et parallèles pendant plusieurs siècles, puis, finalement, hors de Rome, ils en vinrent à perdre l'unité primitive de leur signification, et au lieu d'une unique Chaire de saint Pierre, il y en eut deux, l'une attribuée à Rome, celle du 18 janvier, et l'autre à un autre siège, en définitive à celui d'Antioche.

Rome médiévale oublia pendant quelque temps le *Natale Petri de Cathedra* — sans doute alors que cette chaire fut enlevée de son siège primitif et transportée au Vatican; ou, mieux encore, quand on commença à célébrer solennellement, avec un sens presque analogue, le *Natale Ordinationis* du Pape, à l'occasion duquel affluaient chaque année à Rome un grand nombre d'évêques. — Le fait est que cette fête est absolument inconnue des sacramentaires romains et qu'elle reparaît seulement à la date traditionnelle dans les calendriers du XI^e^ siècle et dans les *Ordines Romani* d'époque tardive. Urbain VI voulut rendre à cette solennité son antique splendeur, et il ordonna qu'en ce jour, durant la messe papale au Vatican, un des cardinaux ferait un discours au peuple. Mais le zèle du fervent Pontife n'eut pas de suite, et ce fut seulement en 1558 que Paul IV prescrivit à nouveau la célébration de la fête de la *Cathedra S. Petri qua primum Romae sedit* le 18 janvier, conformément aux traditions gallicanes.

La vénérable relique de la chaire de saint Pierre, transportée du baptistère où elle se trouvait au V^e^ siècle, est maintenant conservée dans l'abside de la basilique vaticane dont elle constitue l'un des plus magnifiques ornements. Elle est réduite à quelques morceaux de bois, mais dès l'antiquité on la recouvrit de lames d'ivoire historiées. La Renaissance n'a guère tenu compte de la profonde signification dogmatique de ce siège, alors qu'y prenaient réellement place les pontifes romains. L'art grandiose du Bernin a enfermé ce trésor dans un reliquaire colossal, mais il en résulte que maintenant le Pape ne peut plus s'asseoir, comme les pontifes des quinze premiers siècles, sur sa véritable et antique chaire, celle que Prudence appelait sans plus : *Cathedra Apostolica*.

L'antienne pour l'introït est la même que celle de la fête de saint Nicolas.

Les collectes suivantes se trouvent déjà, avec de légères variantes, dans le Sacramentaire dit Gélasien, pour le *natale* de saint Pierre.

Le concept de la puissance des clefs inspirait tellement l'antique dévotion envers les apôtres, et en particulier envers

saint Pierre, qu'on leur demandait avec insistance, dans les hymnes, les collectes et les répons, la rémission des péchés.

Prière. « O Dieu, qui en remettant les clefs du royaume céleste à votre apôtre Pierre, l'avez revêtu du pontificat, accordez-nous par son intercession d'être déliés des chaînes de nos péchés. »

Selon la primitive habitude romaine, chaque fois qu'on célèbre la mémoire de saint Pierre, on la fait suivre immédiatement de celle de saint Paul, et réciproquement car, selon le texte d'une antique antienne : *quomodo in vita sua dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati.*

La collecte suivante se trouve aussi dans l'Antiphonaire Grégorien : « O Dieu qui avez instruit la multitude des nations au moyen de la prédication de votre bienheureux apôtre Paul, de grâce accordez-nous que, vénérant sa mémoire, nous puissions aussi expérimenter l'efficace de son patronage auprès de vous. »

Suit un passage de la lettre de saint Pierre (I, 1, 1-7) aux Églises de l'Asie Mineure, au lendemain de l'incendie de Rome, alors que déjà avaient été inaugurées dans les jardins vaticans les premières grandes persécutions néroniennes contre les chrétiens. Calme, l'Apôtre exhorte les fidèles à souffrir courageusement l'épreuve du *feu*, puisque ainsi s'affine l'or de leur foi, dans l'attente du jour de la *parousie*, où, au lieu du « divin » Néron, cocher, incendiaire et parricide, le Christ Jésus apparaîtra dans sa gloire pour donner aux fidèles le fruit de leurs souffrances et la récompense de leur espoir.

Le répons-graduel emprunté au psaume 106 provient des usages gallicans. Il est également cité aujourd'hui par le Bréviaire dans un sermon attribué à saint Augustin, mais qui appartient à un évêque anonyme des Gaules, assurément fort ancien : *Unde convenienter psalmus qui lectus est dicit : exaltent eum in ecclesia plebis et in cathedra seniorum laudent eum :* « Qu'ils le célèbrent au milieu de l'assemblée du peuple et qu'ils disent ses louanges quand ils sont assis sur les chaires des anciens. »

℣. « Qu'ils glorifient le Seigneur pour ses miséricordes, et pour ses prodiges en faveur des fils de l'homme. »

Dieu se complait immensément, non seulement dans la

prière privée, mais aussi dans la prière liturgique, qui, par son caractère social, correspond précisément à la nature de l'homme et reflète fidèlement l'âme de l'Église.

Le verset alléluiatique est le suivant : « Alleluia, alleluia. » (MATTH., XVI, 18) : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église. » De même que les fondations soutiennent toute la masse de l'édifice, ainsi est-elle la véritable Église fondée par Jésus-Christ, celle qui est érigée sur l'autorité et sur la foi de Pierre, toujours vivant et visible dans ses successeurs.

Après la Septuagésime, on omet le verset alléluiatique, et on chante à sa place le trait suivant, qui cependant ne se trouve en aucun ancien sacramentaire, et qui, par sa structure même, révèle une origine très tardive. En effet, au lieu d'être tiré, conformément à la règle, du Psautier qui est le livre de chant par excellence de l'Église, il se compose de quelques versets de l'Évangile selon saint Matthieu que les anciens, en vertu d'un religieux respect, réservaient exclusivement à la lecture faite par le diacre sur l'ambon.

Trait (MATTH., XVI, 18) : « ℣. Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église. ℣. Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle; et à toi je donnerai les clefs du royaume des cieux. ℣. Tout ce que tu auras lié sur la terre sera aussi lié dans les cieux. ℣. Et tout ce que tu auras délié sur la terre sera aussi délié dans les cieux. »

Les portes de l'enfer désignent ici la puissance même du prince des démons, puisque, chez les anciens Sémites, les assemblées judiciaires se tenaient souvent aux portes des cités. Les portes de l'Hadès sont ici en opposition avec celles dont les clefs ont été remises à Pierre. Il faudra donc admettre en ce dernier cas également, que les portes du royaume des cieux signifient la puissance et l'autorité hiérarchique dont Pierre est le dépositaire immédiat, et qu'il exerce en vertu de l'institution divine sur toute l'Église du Christ.

Là réside en effet la différence existant entre l'autorité du Pape et celle des autres patriarches, métropolitains, etc. Qu'ils aient juridiction sur d'autres évêques, cela ne se lit nulle part dans l'Évangile; tandis qu'au contraire nous savons qu'à diverses époques, ils ont obtenu cette prérogative par l'autorité

des conciles ou des papes. En revanche, le saint Évangile expose d'une manière solennelle et explicite l'autorité universelle concédée par le Sauveur à saint Pierre. De son côté, l'histoire démontre que dès les temps les plus rapprochés de l'âge apostolique, les pontifes romains, sans aucune opposition de la part de l'Église, ont exercé de fait cette primauté de juridiction comme un ministère à eux attribué par le Christ, dans les paroles qu'Il adressa à saint Pierre; en sorte que, du seul point de vue historique, l'on doit exclure une période où cette primauté aurait été instituée par l'œuvre de facteurs naturels. Non, l'histoire contient bien les documents de l'exercice de la primauté pontificale; mais c'est dans l'Évangile que se trouve son institution.

Aujourd'hui la lecture évangélique a trait à l'institution de la primauté pontificale, dont la pensée inspire aussi toute la messe. Avec les gloires attribuées à la puissance spirituelle du Pape, Jésus annonce aussi à Pierre les luttes qu'il devra soutenir à travers les siècles. Les « portes de l'enfer » ce ne sont pas seu ement les impies; elles symbolisent aussi les chefs mêmes des esprits infernaux, les puissances et les gouvernements antichrétiens, qui feront tous leurs efforts pour détruire le divin édifice fondé sur Pier e. sans toutefois jamais y réussir. L'histoire de près de vingt siècles de christianisme est annoncée ici, en quelques versets, par le saint Évangile (MATTH., XVI, 13-19).

Le verset de l'offertoire, contrairement à la tradition romaine classique, est tiré, non du Psautier, mais de la péricope évangélique précédente. On doit pourtant facilement pardonner à l'artiste grégorien qui a composé la splendide antiphonie de cette messe, la petite liberté qu'il a prise. La pensée de l'établissement de l'Église sur Pierre l'avait, à bon droit, tellement conquis, qu'il donne libre cours à l'impétuosité de son génie et dans le trait, dans l'offertoire et à la communion, il revêt les paroles de Jésus à Pierre de mélodies toujours nouvelles et toujours élégantes. Il faut remarquer les mots *non praevalebunt* qui, dans le récit évangélique de l'institution de la primauté, contiennent pour les ennemis de l'Église la prophétie de l'avenir, tandis qu'ils représentent pour nous l'histoire ecclésiastique longue de plus de dix-neuf siècles. Ni les persécutions extérieures,

ni l'insuffisance et les misères elles-mêmes des ministres divins, ne réussiront jamais à déraciner la religion du Christ.

Offertoire (MATTH., XVI, 18-19) : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, et à toi je donnerai les clefs du royaume des cieux. »

La prière qui prélude à l'anaphore consécratoire est la suivante : « Que l'intercession du bienheureux apôtre Pierre accompagne, Seigneur, les prières et les offrandes de votre Église; afin que le sacrifice qu'en son honneur nous célébrons, serve à nous obtenir miséricorde. Par notre Seigneur. »

Comme l'observe saint Augustin, le sacrifice eucharistique est offert seulement à Dieu Un et Trine; néanmoins on le célèbre en mémoire des saints, pour rendre grâces à l'auguste Trinité de les avoir tant exaltés en mérites et en gloire. La liturgie exprime cette pensée dans une magnifique collecte du Carême : *In tuorum, Domine, pretiosa morte iustorum, Sacrificium illud offerimus, de quo martyrium sumpsit omne principium.*

La collecte en mémoire de saint Paul est d'une élégance exquise : « Par les prières de votre apôtre Paul sanctifiez, Seigneur, l'oblation de votre peuple; afin que le Sacrifice qui déjà vous est agréable parce que Vous-même l'avez institué, vous le soit encore davantage par les prières d'un tel intercesseur. Par notre Seigneur, etc. »

Le Sacrifice eucharistique, agréable à Jésus qui en fut l'instituteur et qui, comme héritier des promesses messianiques, y participa le premier, est encore plus agréable à la Divine Majesté en ce jour, parce que s'y joignent les prières de celui qui, après les Évangélistes fut, dans ses épîtres, l'organe de la révélation divine, afin d'expliquer aux Églises tout le mystère de mort et de vie, d'humiliation et de gloire qui se cache sous ces blanches apparences.

La préface est celle des apôtres, propre, à l'origine, à la fête des saints Pierre et Paul.

Le verset pour la communion est le même que le verset alléluiatique (MATTH., XVI, 18) : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église. » Elle sera donc légitime, cette Eucharistie

qui sera offerte en communion avec le Pontife de Rome dont le nom, dans les pays latins, était commémoré durant l'anaphore dès les premiers siècles. Taire à la messe le nom du Pape c'était, pour Ennodius de Pavie, offrir, contre la tradition antique, un sacrifice tronqué et incomplet : *sine ritu catholico et cano more, semiplenas nominatim hostias* [1].

Après la communion, on récite la collecte suivante : « Que l'oblation que nous venons d'offrir, Seigneur, répande en nous la joie; afin que, comme nous vous proclamons admirable envers votre apôtre Pierre, ainsi, par son intermédiaire, nous obtenions l'abondance de votre pardon. »

Le pardon des péchés est placé ici en relation avec la sainte joie chrétienne, parce que c'est précisément le péché qui stérilise les sources de la joie, ce *gaudium sancti Spiritus* dont parle l'Apôtre.

Pour la commémoraison de saint Paul, on récite cette autre prière : « Sanctifiés, Seigneur, par le Mystère du salut, nous vous demandons que ne nous manque jamais l'intercession de celui au patronage de qui vous nous avez confiés. »

Cette prière du Sacramentaire Léonien regarde avant tout Rome, puisqu'elle seule peut revendiquer la gloire d'avoir été confiée au patronage spécial des deux Princes des apôtres, lesquels, en plus du trésor de leur prédication et de leur sang, l'instituèrent héritière des prérogatives de leur apostolat et de la primauté sur toutes les autres Églises.

La Primauté pontificale est l'étoile polaire qui dirige la barque de l'Église au milieu de l'océan perfide et orageux du siècle. Évêques, patriarches, nations entières, jadis croyantes et glorieuses, ont souvent misérablement fait naufrage dans la foi; bien plus, aux derniers jours du monde, sont annoncés dans les Écritures de nombreux pseudo-christs et faux-prophètes qui tenteront de séduire les multitudes, opérant même d'apparents prodiges pour confirmer leurs erreurs. Si donc nous ne pouvons nous confier avec sécurité à personne, puisque tous peuvent errer, dans l'affaire suprême de notre salut éternel près de qui devons-nous chercher refuge, sinon près de Pierre?

1. Ennodivs Ep. Pap., *Lib. Apologet. pro synodo, P. L.*, LXVII, col. 197.

Sa foi, au témoignage du Rédempteur lui-même, est indéfectible et les brebis que Pierre reconnaît comme appartenant à son bercail sont aussi reconnues et admises comme telles par Jésus, Pasteur suprême.

19 JANVIER.

Les saints martyrs Maris, Marthe, Audifax et Abachum. Station dans le cimetière « ad Nymphas », sur la voie Cornelia.

Ce groupe de martyrs persans, le mari, la femme et leurs deux fils, qui reposent maintenant en partie dans la diaconie de Saint-Adrien, et en partie dans le titre de Sainte-Praxède, appartient originairement au douzième mille de la voie Cornelia, *ad nymphas Catabassi*. Leurs *Actes* semblent avoir subi de graves interpolations et leur fête, ignorée des anciens sacramentaires romains, se trouve pour la première fois dans un calendrier vatican du XII^e^ siècle. Il faut probablement chercher la raison de ce silence dans le fait que, avant Paschal I^er^, ces martyrs, ensevelis dans une propriété très éloignée de Rome, n'étaient pas considérés comme romains, en sorte que la Ville n'avait aucune raison de célébrer leur *natale*. Il est fort vraisemblable que la première insertion de cette solennité dans le calendrier romain aura eu pour cause la translation de leurs corps à Sainte-Praxède.

La messe a une saveur d'antiquité et révèle une période d'excellent goût liturgique.

L'antienne d'introït est tirée du psaume 67 et annonce le *refrigerium* ou banquet céleste que Dieu prépare à ses martyrs, c'est-à-dire à ceux qui, pour son amour, ont supporté en ce monde la faim et la soif de justice, et ont été opprimés en haine du nom du Christ : « Les justes s'assoient au banquet et jubilent en présence de Dieu, et gaiement ils se réjouiront. » *Ps.* 67 : « Que Dieu se lève, et que soient dispersés ses ennemis; et que fuient devant lui ceux qui le haïssent. ℣. Gloire, etc. »

Dans les collectes suivantes, comme en beaucoup d'autres antiques oraisons, à la différence du goût plus moderne qui préfère résumer en quelques mots, dans la collecte, toute la biographie d'un saint, les martyrs de ce jour ne sont pas même

nommés; la raison en est que les anciens, sans s'arrêter par trop aux détails, aimaient les grandes synthèses théologiques, ne séparant jamais l'individu de la société entière des saints et de Jésus-Christ, source première et centre de toute sainteté.

Prière. « Écoutez, Seigneur, les prières de votre peuple, qui y ajoute le patronage de vos saints, afin que vous nous accordiez de goûter la paix de la vie présente et d'obtenir aussi la grâce de la vie éternelle. Par notre Seigneur, etc. »

Dans la péricope de la lettre aux Hébreux (x, 32-38) qu'on lit en ce jour, l'Apôtre trace un tableau très triste de ce que devait être la profession de la foi chrétienne à l'ère des martyrs. En plus des luttes intérieures contre les passions, les fidèles avaient dû souffrir d'être dépouillés de leurs biens, d'être mis dans les chaînes et de devenir le jouet des juifs et des païens. Mais la foi anime leurs cœurs; aussi les martyrs meurent-ils dans l'attente tranquille de Celui qui, prochainement, viendra rétablir son règne qui n'aura jamais de fin. En effet, les tribulations du siècle présent, comparées à l'éternité bienheureuse, sont comme un instant rapide, *modicum aliquantulum*, durant lequel le juste vit de foi, d'espérance et d'amour.

Le répons-graduel est tiré du cantique de la Sagesse (III, 1-3) : « La vie des justes est dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touche pas. Il sembla aux yeux des insensés qu'ils avaient exhalé leur âme parmi les tourments, et, avec la vie, perdu tout autre bien; au contraire, les justes jouissaient dans leur cœur d'une paix profonde, parce que, grâce à l'espérance, ils possédaient déjà les prémices de l'immortalité. »

Le verset alléluiatique est tiré du psaume 67 comme l'introït. Dieu est admirable dans son sanctuaire, où il a érigé le trône de sa miséricorde, et où il a déjà associé ses saints à ce jugement qu'ils feront du monde au jour de la *parousie*. Pour l'instant, ce jugement n'est que miséricordieux, et les saints l'exercent largement, demandant toutes sortes de grâces en faveur de ceux qui les prient.

Comme cette fête peut tomber après la Septuagésime, époque où l'on ne chante plus le verset alléluiatique, le Missel désigne pour ce cas le chant de l'*in directum* qui le remplace. C'est le psaume 125 : « Ceux qui sèment dans les larmes récolteront dans

la joie. Ceux qui allaient et venaient en pleurant et répandaient la semence, retourneront et s'en iront joyeux, chargés de leurs gerbes. »

La lecture de l'Évangile (MATTH., XXIV, 3-13) est commune à d'autres fêtes de martyrs. Dans les bornes d'une seule perspective prophétique, s'y compénètrent tant les signes avant-coureurs de la catastrophe finale du monde que ceux qui précèdent la ruine de Jérusalem, type de la société humaine sanguinaire et impénitente. Comme le carnage des habitants de la capitale juive avait été précédé par le déicide, la conflagration finale de l'univers sera l'épilogue d'une longue série de persécutions et de massacres de martyrs, que le monde immolera à sa propre haine contre le Seigneur et contre son Christ.

L'offertoire suivant, tiré du psaume 123, est, avec sa mélodie grégorienne, l'un des chefs-d'œuvre les plus inspirés de l'antiphonaire de saint Grégoire. Dans l'usage de l'Église, il convient particulièrement aux Martyrs qui versèrent leur sang dans la fleur de la jeunesse, comme c'est le cas pour Audifax et Abachum.

Offertoire : « Notre âme est comme un passereau échappé au filet du chasseur. Le filet s'est brisé et nous nous sommes trouvés libres. »

Le piège qui nous est tendu par le diable se cache, comme dans l'herbe fleurie, au milieu des joies de la vie et dans les aises des biens de ce monde. La vanité revêt la gamme multicolore de la réalité et nous trompe. Dieu toutefois tranche ce piège pour ses martyrs, et le petit oiseau s'envole, libre, vers le ciel.

La collecte avant l'anaphore présente un caractère général : « Regardez, Seigneur, les prières et l'oblation de vos fidèles, afin qu'elles vous soient agréables en la solennité de vos saints et nous méritent l'aide de votre grâce. »

Aux prières s'unit ici la mention des oblations des fidèles, parce que, autrefois, le peuple n'était pas simplement spectateur muet de l'Action sacrée, mais, pour y participer d'une façon active, il présentait lui-même au prêtre le pain et le vin devant servir au Sacrifice.

L'antienne pour la distribution des saints Dons au peuple est tirée de l'Évangile selon saint Luc (XII, 4) : « Je vous dis,

mes amis, ne craignez pas celui qui vous persécute. » — Ici Jésus, pour nous animer à souffrir, fait trois choses. D'abord il se propose à notre amour, en nous appelant ses amis; puis il nous promet que nous aurons part à ses souffrances, puisque le monde nous traitera comme il l'a traité Lui-même; enfin il nous recommande de ne pas craindre, et pour arriver plus efficacement à arracher cette crainte de notre cœur, il nous met sous les yeux le terrible châtiment que Dieu réserve dans l'éternité aux apostats. Il nous exhorte à craindre, non pas les hommes, mais la justice divine.

Après la communion, on récite cette belle prière : « Apaisé par l'intercession de vos saints, accordez-nous, Seigneur, que ce que maintenant, à l'ombre du mystère, nous célébrons dans le temps, nous puissions l'obtenir pleinement dans l'éternité bienheureuse. »

Le vœu exprimé aujourd'hui dans la prière après la communion est vraiment sublime. Que signifie en effet l'Eucharistie célébrée sous les voiles du sacrement, avec les azymes de la fuite, au milieu des douleurs et des luttes de la vie présente, sinon notre participation au Sacrifice et à la Passion de Jésus? Mais la grâce du sacrement scelle notre intime union avec le Rédempteur; aussi ce même Esprit qui aujourd'hui nous consacre victimes avec Jésus ranimera un jour par sa vie divine nos membres mortifiés et leur donnera part à la gloire de la résurrection.

Le même jour.

Saint Canut, roi et martyr.

Saint Canut IV, roi de Danemark, et mis à mort le 10 juillet 1086, a été confondu avec un autre saint du même nom, Canut Lavard, duc de Sleswig, massacré également pour la justice le 7 janvier 1137. La fête du saint Roi fut introduite très tard, sous Clément X, et au milieu de la « théorie » des saints du Missel romain, elle semble vouloir signifier la contribution et l'intervention du lointain Danemark à cette suprême expression de la sainteté et de la catholicité de la Foi romaine. A ce saint roi des Danois est dédié un autel dans

l'église de Sainte-Marie *in Traspontina* à Rome; Benoît XV l'enrichit d'artistiques candélabres.

La messe est celle du Commun des simples martyrs, sauf la première collecte.

L'introït est tiré du psaume 20 : « Le Roi, Seigneur, se réjouit dans votre puissance et il est heureux de placer en vous son salut. »

La collecte moderne, à laquelle fait défaut le *cursus*, a un caractère éminemment historique, puisqu'elle rappelle que le saint rendit l'âme les bras étendus devant l'autel, tandis qu'il priait pour ses assassins, et qu'après sa mort il opéra de nombreux prodiges. Le fruit qu'on demande est d'imiter, à son exemple, la passion du Seigneur.

La première lecture est tirée du Livre de la Sagesse (x, 10-14), là où l'Auteur inspiré démontre que ce fut cette Sagesse qui sauva Jacob exilé, et, tandis qu'il fuyait la jalousie de son frère, lui révéla le royaume de Dieu par l'échelle qui y montait. La Sagesse descendit pareillement dans la prison où gisait, enfermé et enchaîné, Joseph innocent, et l'éleva jusqu'à côté du trône du Pharaon égyptien. Le Verbe de Dieu a accompli tous ces prodiges afin de préparer, depuis les siècles les plus reculés, cette plénitude des temps qu'il devait sanctifier ensuite par sa venue en ce monde. Cette puissance de la vertu divine a été aussi celle qui a alimenté l'espérance dans les cœurs des martyrs, puisque ceux-ci, opprimés par les calomnies, liés par des chaînes, traînés comme des malfaiteurs sur les gibets publics, ont défié joyeusement tous ces tourments, sachant bien que Dieu vengerait leur innocence outragée.

Le répons est tiré du psaume 111 : « Bienheureux l'homme qui ne craint que Dieu et non pas les tourments et les menaces des hommes, et qui trouve son bonheur dans la méditation de sa sainte loi. — Le Seigneur le bénira; — son exemple ne sera pas stérile, — mais portera un fruit abondant d'édification pour toute l'Église, — et son héritage spirituel sera en bénédiction. »

Le verset alléluiatique provient du psaume 20 : « Vous avez mis, Seigneur, — sur la tête du coupable condamné à mort et

maudit par les impies, — la couronne de l'immortalité, — cette couronne que vous êtes vous-même pour vos martyrs. »

La lecture évangélique est tirée de saint Matthieu (x, 34-42). Jésus est comme un glaive tranchant qui nous sépare du vieil homme et de la nature corrompue pour nous faire vivre d'une vie surnaturelle. Celui qui ne s'assujétit pas aux sacrifices qu'il impose succombera.

Le verset pour l'oblation est emprunté au psaume 8 : « O Yahweh, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, le mettant à la tête de toute votre œuvre. » Cette primogéniture sur les créatures n'appartient qu'au Christ. En un sens cependant elle est aussi attribuée aux martyrs, à cause de l'union intime que le sang qu'ils ont versé a établie entre eux et la Victime du Calvaire. Les martyrs représentent pour ainsi dire les prémices de l'Église, ceux qui, selon l'Apocalypse, règnent déjà avec le Christ pendant *mille ans*.

La collecte avant l'anaphore est de caractère général : « Accueillez, Seigneur, notre sacrifice et nos prières, afin qu'ils nous soient salutaires par l'intercession de celui en l'honneur de qui ils sont offerts. »

Le verset pour la communion du peuple est, contre les règles, tiré de saint Matthieu (xvi, 24). Celui qui veut suivre Jésus doit renoncer à soi-même, se charger de la croix de la volonté de Dieu et suivre le Sauveur au Calvaire.

La prière après la communion est la suivante : « Réconfortés par le Don Sacré auquel nous avons participé, nous vous prions, ô Seigneur Dieu, afin que par l'intercession de votre saint martyr Canut, nous expérimentions l'effet du sacrifice que nous venons de célébrer. »

La vertu brille davantage quand on la rencontre dans les grands de ce monde; et cela parce que leur puissance rend leur exemple plus largement profitable au prochain. Il semble, en effet, que la noblesse de leur rang se reflète sur la sainteté de leur vie, démontrant toute la force héroïque d'une âme qui mit au dessus de la richesse et de la gloire de ce monde la splendeur de la vertu chrétienne.

20 JANVIER.

Les saints Fabien, pape, et Sébastien, martyrs.
Double station dans le cimetière de Callixte
et en celui « ad Catacumbas ».

QUAND cette discipline était encore en vigueur à Rome, on célébrait aujourd'hui une double messe, avec deux stations distinctes, l'une dans le cimetière de Callixte, près de la tombe du pape Fabien, l'autre dans le cimetière voisin *ad Catacumbas*, près du sépulcre de Sébastien. Telle est la discipline représentée par le Férial Philocalien : *XIII kal. Febr. Fabiani in Callisti et Sebastiani in catacumbas.* Les anciens sacramentaires maintiennent cette distinction de messes, attribuant toutefois à saint Sébastien, en raison de la popularité de son culte, la préséance sur le pape Fabien.

En effet, les anciens s'accordent pour attribuer à l'intercession du guerrier martyr, *défenseur de l'Église*, un grand nombre de prodiges, qui lui valurent la renommée de thaumaturge; d'où vient que, tant dans la lecture évangélique que dans l'antienne pour la communion, c'est à lui que se rapportent aujourd'hui les paroles de saint Luc disant qu'une grande multitude d'infirmes accouraient au Sauveur, parce qu'il sortait de Lui une vertu qui les guérissait tous.

Les textes liturgiques actuellement en usage sont ceux de l'antique messe stationnale de saint Sébastien, sauf un petit nombre de modifications. En effet, de nombreux manuscrits omettent entièrement saint Fabien, et le plus ancien Lectionnaire romain, celui du VII^e^ siècle, tel que nous le fait connaître un manuscrit de Würzbourg, indique pour ce jour non seulement l'épître, mais aussi la leçon prophétique de l'Ancien Testament, selon l'usage romain dans les plus grandes solennités de l'année.

Il est inutile d'ajouter que la messe de saint Sébastien, comme toutes les autres, a toujours dans les sacramentaires une préface spéciale. Le fait d'avoir supprimé toutes les anciennes préfaces propres de chaque dimanche et de chaque fête de l'année, qui sont si belles et qui caractérisaient si bien la liturgie romaine, a été un véritable appauvrissement imposé à

Basilique de Saint-Pierre-aux-Liens
(mosaïque du VII[e] siècle)

SAINT SÉBASTIEN

notre Missel et une grande perte pour la piété ecclésiastique. Peut-on espérer une future correction du Missel *iuxta codicum fidem* (ainsi qu'il a déjà été fait pour l'antiphonaire Grégorien par Pie X), où les antiques préfaces du Sacramentaire de saint Grégoire reprendraient elles aussi leur place?

L'antienne pour l'introït est tirée du psaume 78 qui est celui des martyrs : « Qu'arrivent à vous, ô Yahweh, les gémissements des prisonniers; rendez à nos voisins dans leur sein septante fois autant. Tirez vengeance du sang de vos saints par eux versé. »

Dieu fera justice à la fin du monde; en attendant, ses châtiments sont autant de traits d'amour, puisque en punissant il se propose toujours la correction du pécheur, afin qu'il se convertisse et qu'il vive.

Primitivement les deux messes, celle de saint Sébastien comme celle de saint Fabien, avaient les collectes propres; quand on fusionna ces deux stations, on se contenta d'ajouter le nom de Sébastien à celui de Fabien aux collectes du Commun des martyrs pontifes.

Aujourd'hui, dans le Missel, la prière est donc la suivante : « Ayez égard, Seigneur, à notre fragilité, et parce que nous nous sentons oppressés sous le poids de nos fautes, que la glorieuse intercession de vos bienheureux martyrs Fabien et Sébastien nous protège. »

Dans le Sacramentaire Grégorien nous avons encore cette autre collecte pour la station *ad catacumbas : Deus, qui beatum Sebastianum Martyrem tuum virtute constantiae in passione roborasti; ex eius nobis imitatione tribue, pro amore tuo prospera mundi despicere, et nulla eius adversa formidare.*

La lecture suivante, tirée de l'épître aux Hébreux, déjà assignée dans le Lectionnaire de Würzbourg à la messe de saint Sébastien, décrit sous de vives couleurs toutes les souffrances supportées par les justes de l'Ancien Testament à cause de leur foi.

Ce n'est pas simplement, en effet, le fait de souffrir qui nous rend agréables à Dieu, mais, comme l'enseigne l'Apôtre, c'est la confession de la foi au moyen des œuvres vertueuses et des

souffrances, qui nous mérite la couronne : *Hi omnes testimonio fidei probati inventi sunt.* C'est pourquoi l'Église chante à l'office de Tierce :

Os, lingua, mens, sensus vigor
Confessionem personent,

afin qu'à tout moment nous confessions le nom de Jésus-Sauveur, c'est-à-dire en avançant à grands pas dans la voie du salut.

Dans le *Comes* de Würzbourg, la seconde lecture de l'Ancien Testament pour la synaxe de ce jour *ad catacumbas*, est tirée du Livre de la Sagesse (x, 17-20), là où est célébrée la victoire des Israélites sur les Égyptiens, alors que Yahweh fut le vengeur de son peuple et son guide à travers le désert.

Le répons est tiré du célèbre cantique de Moïse dans l'Exode (xv, 11, 6) après le passage de la mer Rouge, et à l'origine il était en relation avec la péricope précédente du Livre de la Sagesse. « Dieu est glorieux dans ses saints, admirable dans la grandeur, il fait des prodiges. Votre droite, Seigneur, s'est glorifiée dans sa puissance même, votre droite a écrasé l'ennemi. »

La mer Rouge dans laquelle Satan a été abattu, c'est le martyre, au moyen duquel les héroïques athlètes du Christ ont triomphé de leurs persécuteurs. Les persécuteurs les ont poursuivis sur les chevalets et sur les bûchers, pour arracher la foi de leur cœur; mais l'âme invincible des martyrs a atterri saine et sauve au rivage de l'éternité et les bourreaux ont compris toute la honte de leur défaite.

Le verset alléluiatique est tiré du psaume 144 et nous dit la louange que les justes dans le ciel élèvent devant le trône de Dieu et devant le siège de l'Agneau : « Vos saints vous béniront et proclameront la magnificence de votre règne. »

Après la Septuagésime, au lieu du précédent verset alléluiatique, on récite le psaume « trait » comme hier.

L'Évangile (Luc., vi, 17-23) où il est question de l'intervention de Jésus au profit des malades, convient fort bien à saint Sébastien que l'antiquité chrétienne vénérait comme protecteur spécial contre les épidémies. Dans la basilique esquiline de Saint-Pierre-aux-Liens, on conserve encore l'autel avec l'image

en mosaïque du grand martyr, que fit ériger le pape Agathon pour libérer Rome de la peste qui la désolait.

Cette dévotion populaire envers saint Sébastien était générale en Italie mais spécialement à Rome, où l'on compte au moins neuf anciennes églises en l'honneur du saint. Outre la basilique *ad Catacumbas*, il y en avait une dans le *Patriarchium* du Latran, érigée par le pape Théodore; une autre s'élevait sur le Palatin, près de l'hippodrome où saint Sébastien avait souffert le martyre; une autre se trouvait près du Tibre, dans la région *Arenula*, une quatrième et une cinquième au *Borgo*, près de Saint-Pierre; enfin il y en avait une sixième sur la voie papale, là où, selon la tradition, le corps de saint Sébastien aurait été jeté dans un cloaque.

Au moyen âge, le chef de saint Sébastien fut transporté par Grégoire IV sur le mont Coelius, dans la basilique des Quatre-Saints; presque en même temps, une partie importante de ses reliques passa à l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. A cette occasion une toute petite fiole contenant quelques gouttes de son sang demeura dans l'abbaye impériale de Farfa en Sabine, où les reliques avaient reçu l'hospitalité la nuit qui suivit le départ de Rome du groupe des moines de Soissons.

L'antienne pour l'offrande des dons par le peuple est empruntée au psaume 31 : « Réjouissez-vous, ô justes, dans le Seigneur et faites fête; et vous tous, ô droits de cœur, exultez. » Le motif de cette sainte joie c'est la gloire que tire le Seigneur des victoires de ses élus. Aussi, dit le Prophète, que celui qui se glorifie, se glorifie de me connaître : *In hoc glorietur qui gloriatur, scire et nosse me.*

La prière avant l'anaphore est la suivante : « Accueillez favorablement, Seigneur, l'oblation consacrée à célébrer les mérites de vos bienheureux martyrs Fabien et Sébastien, et accordez-nous d'en obtenir un fruit éternel. » Ce fruit éternel c'est la grâce, c'est-à-dire le *don* de Dieu, qui, de sa nature, n'est pas sujet à révocation ni à repentance. Ce don, au contraire, dans le dessein magnifique de Dieu, veut se développer continuellement dans l'âme, c'est-à-dire *se donner* de plus en plus à l'homme, afin de le rendre graduellement capable de la possession béatifique de Dieu dans le paradis.

Dans le Sacramentaire Grégorien, nous avons aujourd'hui la préface propre pour la messe stationnale du martyr Sébastien : *... aeterne Deus ; quoniam martyris beati Sebastiani pro confessione nominis tui venerabilis sanguis effusus, simul et tua mirabilia manifestat, quo perficis in infirmitate virtutem, et nostris studiis dat profectum, et infirmis apud Te praestat auxilium, per Christum etc.*

L'antienne pour la communion célèbre à nouveau le renom extraordinaire de thaumaturge dont saint Sébastien jouissait dans l'antiquité. Ah ! si les chrétiens connaissaient les inestimables richesses de leur religion ! Dieu a joint des trésors de grâces et de mérites aux moindres actes de notre culte, et nous, au contraire, nous languissons en une multitude de misères et de maux physiques et spirituels, uniquement parce que nous n'avons pas une foi suffisante pour recourir aux remèdes que nous offre la bonté divine (Luc., VI, 17, 19) : « Un grand nombre de malades et de gens tourmentés par des esprits impurs allaient à Lui, parce que de Lui sortait une vertu qui les guérissait tous. »

Cette salutaire vertu du Sauveur n'a pas manqué après l'Ascension. Maintenant encore, nous entrons en contact avec Jésus dans les Sacrements, les inspirations, les prédications, les tribulations de la vie elles-mêmes, et si en toutes ces circonstances nous nous approchions de Lui avec foi, il jaillirait de Lui une vertu apte à guérir toutes nos infirmités.

Après la communion, on récite la collecte suivante : « Réconfortés par le Don sacré auquel nous avons participé, nous vous demandons, ô Seigneur notre Dieu, que par l'intercession de vos saints martyrs Fabien et Sébastien, nous expérimentions l'efficace du Sacrifice qui vient de s'accomplir. Par notre Seigneur, etc. »

Voici ce qu'est le monde aux yeux de la foi : *Multitudo languentium* une multitude de personnes qui languissent, d'autant plus dignes de compassion que, parmi elles, très peu nombreuses sont celles qui, à la ressemblance des infirmes dont parle aujourd'hui l'Évangile, vont au céleste médecin Jésus.

A la tombe primitive de saint Sébastien, retrouvée récem-

Mosaïque du VII^e^ siècle à la basilique de Sainte-Agnès-hors-les-Murs — SAINTE AGNÈS

ment *apud vestigia Apostolorum* sur la voie Appienne, se rapporte un fragment de balustrade *(transenna)* de marbre avec cette inscription du v^e^ siècle :

TEMPORIBVS · SANCTI
INNOCENTI · EPISCOPI
PROCLINVS · ET · VRSVS · PRAESBB
TITVLI · BYZANTI
SANCTO · MARTYRI
SEBASTIANO · EX · VOTO · FECERVNT

Ce monument se trouve maintenant au musée du Latran.

21 JANVIER.

Sainte Agnès, vierge et martyre.

Station dans le « coemeterium », ou « agellum » de sainte Agnès sur la voie Nomentane.

AUJOURD'HUI, dans l'antiquité, la station était dans la basilique de la martyre sur la voie Nomentane, où, à cette occasion, saint Grégoire prononça une de ses quarante célèbres homélies sur l'Évangile. Les Pères de l'Église latine, Jérôme, Ambroise, Damase, Prudence, forment comme un concert d'éloges de cette « agnelle » virginale qui, prodigue de son propre sang envers Celui qui l'avait consacrée avec le sien, affronte intrépide les bûchers et les glaives de la Rome idolâtre. *Omnium gentium litteris atque linguis, praecipue in Ecclesiis, Agnes vita laudata est* [1].

Son corps fut primitivement déposé dans une petite propriété sur la voie Nomentane *in agello suo*, à peu de distance du cimetière Majeur où d'anciennes traditions romaines veulent que saint Pierre ait baptisé.

Quand la paix eut été donnée à l'Église, Constance, fille de Constantine et sœur de l'empereur Constantin, fit ériger sur cette tombe une somptueuse basilique, près de laquelle furent ensevelis plusieurs membres de cette famille impériale. Il est très probable que dès lors s'éleva un monastère de vierges qui serait de la sorte le plus ancien de la Ville éternelle. Nous avons

1. HIERON. *Epist.* CXX *ad Demetriadem, P. L.*, XXII, col. 1123.

encore l'épigraphe acrostiche de cette première construction constantinienne :

C ONSTANTINA · DEVM · VENERANS · CHRISTOQVE · DICATA
O MNIBVS · IMPENSIS · DEVOTA · MENTE · PARATIS
N VMINE · DIVINO · MVLTVM · CHRISTO · QVE · IVVANTE
S ACRAVIT · TEMPLVM · VICTRICIS · VIRGINIS · AGNES
T EMPLORVM · QVOD · VICIT · OPVS · TERRENAQVE · CVNCTA
A VREA · QVAE · RVTILANT · SVMMI · FASTIGIA · TECTI
N OMEN · ENIM · CHRISTI · CELEBRATVR · SEDIBVS · ISTIS
T ARTAREAM · SOLVS · POTVIT · QUI · VINCERE · MORTEM
I NVECTVS · CAELO · SOLVS · QVE · INFERRE · TRIVMPHVM
N OMEN · ADAE · REFERENS · ET · CORPVS · ET · OMNIA · MEMBRA
A · MORTIS · TENEBRIS ET CAECA · NOCTE · LEVATA
D IGNVM · IGITVR · MVNVS · MARTYR · DEVOTA · QVE · CHRISTO
E X · OPIBVS · NOSTRIS · PER · SAECVLA · LONGA · TENEBIS
O · FELIX · VIRGO · MEMORANDI · NOMINIS · AGNES

« Constantine, vouée à Dieu et consacrée au Christ, ayant préparé avec la grâce du Seigneur et l'aide du même Christ les fonds nécessaires, dédia avec une âme pieuse ce temple à la vierge victorieuse Agnès. L'édifice surpasse la splendeur de tous les temples et de toutes les constructions terrestres, dont le faîte couvert de tuiles dorées miroite aux rayons du soleil. En ce temple, en effet, on invoque le nom du Christ, c'est-à-dire de Celui qui seul put vaincre le tartare et la mort, et qui, au nom de l'entière descendance d'Adam, ayant revendiqué son corps et ses membres contre les prétentions de la mort ténébreuse et de l'horrible nuit du sépulcre, la fit pénétrer triomphante dans le ciel.

» Toi donc tu posséderas pour de longs siècles un monument élevé à nos frais, ô Martyre consacrée au Christ, ô heureuse Vierge Agnès, dont le nom est dans toutes les mémoires. »

L'acrostiche initial de ce poème de la décadence, à la fois obscur et peu élégant, est : *Constantina Deo.*

Bien que la basilique ait été restaurée plusieurs fois, elle conserve encore suffisamment le type architectonique primitif des temps de Symmaque et d'Honorius Ier. Comme le titre des Quatre-Couronnés au Coelius, les nefs mineures sont divisées en deux galeries superposées; la plus élevée, ou *matroneum*, était réservée autrefois aux femmes de la haute aristocratie et aux

vierges consacrées. La basilique se trouve à un niveau assez inférieur à celui de la route, et elle est parallèle au plan du cimetière, parce que, à l'époque de Constantin, pour ne pas enlever la martyre de son tombeau primitif, on creusa le terrain du temple, détruisant ainsi les galeries cimitérales contiguës, précisément comme l'on fit dans un cas semblable à Saint-Laurent et dans la basilique des martyrs Nérée et Achillée sur la voie Ardéatine.

Outre l'hypogée de la voie Nomentane, à Rome, durant le haut moyen âge beaucoup d'autres églises s'élevaient en l'honneur de sainte Agnès; rappelons seulement les plus célèbres, celle *in Agone* sur les ruines du stade d'Alexandre-Sévère, où, probablement, elle fut exposée dans le *lupanar;* une autre près du Panthéon, et une autre encore *ad duo furna* près de Sainte-Praxède.

La messe en l'honneur de sainte Agnès a été le prototype de celle qui est devenue par la suite commune à toutes les vierges. Elle a un caractère d'antiquité, solennel et fort sobre, à la différence de l'office qui est d'une époque plus tardive, et se fonde sur des textes apocryphes. A cet éloge liturgique fait un magnifique écho l'épigraphe du pape Damase en l'honneur d'Agnès. Aujourd'hui encore, dans son marbre originel, elle orne l'escalier monumental qui, de la voie Nomentane, descend à la basilique de la martyre.

FAMA · REFERT · SANCTOS · DVDVM · RETVLISSE · PARENTES
AGNEN · CVM · LVGVBRES · CANTVS · TVBA · CONCREPVISSET
NVTRICIS · GREMIVM · SVBITO · LIQVISSE · PVELLAM
SPONTE · TRVCIS · CALCASSE · MINAS · RABIEM · QVE · TYRAMNI
VRERE · CVM · FLAMMIS · VOLVISSET · NOBILE · CORPVS
VIRIBVS · IMMENSVM · PARVIS · SVPERASSE · TIMOREM
NVDA · QVE · PROFVSVM · CRINEM · PER · MEMBRA · DEDISSE
NE · DOMINI · TEMPLVM · FACIES · PERITVRA · VIDERET
O · VENERANDA · MIHI · SANCTVM · DECVS · ALMA · PVDORIS
VT · DAMASI · PRECIBVS · FAVEAS · PRECOR · INCLITA · MARTYR

« La renommée rapporte ce que les pieux parents d'Agnès ont narré, c'est-à-dire comment celle-ci, encore enfant, dès que la trompette du héraut eut annoncé le funeste édit de persécution, tout de suite s'arrache aux bras de sa nourrice pour

affronter, intrépide, la fureur du féroce tyran et en mépriser les menaces.

» Alors que celui-ci tenta de livrer aux flammes son corps délicat, Agnès, avec ses forces débiles d'enfant, réussit à vaincre l'horrible crainte qu'inspirait ce supplice. Découverte, pour qu'un œil humain ne se posât pas sur le temple consacré au Seigneur, elle couvrit son corps de sa chevelure. O magnanime, ô digne de toute ma vénération, ô splendeur de la pudeur chrétienne, je te supplie, illustre martyre, d'accueillir avec bienveillance les prières de Damase. »

L'antienne pour l'introït est la même que pour sainte Vibiane, le 2 décembre.

La prière fait relever l'immense gloire du Christ, lequel a voulu triompher des tourments et de toute la puissance de l'enfer au moyen des instruments les plus faibles, tels précisément que peuvent être la virginité et la sainteté d'une tendre jeune fille, afin que la louange de la victoire soit toute attribuée à Dieu. C'est ici la force de l'Église, l'argument qui démontre le mieux la divinité de son origine, de sa vie; elle seule peut revendiquer une telle et si abondante race de héros. « O Dieu éternel et tout-puissant, qui avez choisi les créatures les plus faibles de ce monde pour confondre tous les puissants, accordez-nous cette grâce, que célébrant la solennité de votre bienheureuse martyre, la Vierge Agnès, nous éprouvions l'effet de son patronage auprès de vous. »

La lecture est tirée de l'Ecclésiastique, et elle est identique à celle de la fête de sainte Barbe, le 4 décembre. Toutefois si nous en jugeons d'après le *Comes* de Würzbourg, cette péricope devait probablement autrefois occuper la place de la première lecture prophétique, puisqu'il y en avait ensuite une seconde, tirée de l'épître de saint Paul aux Corinthiens, là où sont décrits les mérites de la virginité (II, 10-11). La première lecture, l'unique maintenant, s'adapte admirablement à sainte Agnès, à ce point que les *Actes* de la sainte semblent même s'inspirer du texte sacré qu'on lisait à la messe stationnale de son *dies natalis*.

Le répons que l'on chantait sur les degrés de l'ambon est tiré du psaume 44 *de virginitate*, et, adaptant à l'épouse ce qui

y est dit de la fermeté de l'époux, il célèbre non seulement la grâce extérieure de la courageuse jeune fille, mais aussi les mérites plus intimes de ses vertus, sa foi, sa force, son amour de la vérité, qui la poussèrent à se ceindre, elle aussi, des armes pour le combat, à sauter en selle et à se battre avec Satan, montant finalement sur le bûcher, plutôt que de dévier jamais de cette suprême vérité dans laquelle — pour employer un mot de saint Jean — elle marchait. « La grâce est répandue sur vos lèvres, c'est pourquoi Dieu vous a bénie dès l'éternité. Chevauchez pour la vérité et la justice; votre droite vous conduira à des choses merveilleuses. »

Le verset alléluiatique suivant (MATTH., XXV, 4-6) est propre à la fête de sainte Agnès. Il faut toutefois remarquer que ces parties de la messe qui sont lues aujourd'hui par le prêtre seul, étaient à l'origine chantées par d'habiles solistes, ou par de nombreuses *scholae* de clercs chantres. C'est ainsi que lectures, chants, musique, cérémonies, ministres, faisaient de la messe non pas simplement une prière, mais une action sacrée, presque un drame liturgique qui éveillait une impression profonde, surtout dans les masses populaires. De plus, comme l'élément mélodique occupe une place très importante dans la liturgie romaine, l'on ne peut juger de la beauté de son inspiration artistique par le simple texte d'un répons ou d'une antienne; mais il convient de tenir compte spécialement du vêtement mélodique dont elle est ornée. Nous en avons une preuve dans le verset alléluiatique de la messe de sainte Agnès, qui est l'un des plus délicats et des plus riches de sentiment du recueil grégorien. Il semble qu'il ait même inspiré l'artiste de Ravenne, contemporain des Goths, qui, dans la basilique de Saint-Apollinaire-le-Neuf représenta, sur la paroi de la nef centrale, une *théorie* de vierges, parmi lesquelles sainte Agnès, qui, avec les lampes allumées à la main, vont à la rencontre de la Mère du Sauveur.

« Les cinq vierges prévoyantes prirent, avec leurs lampes, de l'huile dans leurs vases. A minuit, l'on entendit un cri : voici l'Époux ! Allez au-devant du Christ Seigneur. »

Les cinq vierges prudentes, comme saint Augustin l'explique, sont toutes ces âmes catholiques qui, détournant leurs sens des

objets illicites au moyen de la mortification chrétienne, et par des progrès continuels dans la voie de la vertu, vont au-devant du Christ Juge.

Après la Septuagésime, l'on omet le précédent verset alléluiatique, et l'on dit le psaume-trait, lequel, contrairement aux règles de la tradition classique, a un verset initial étranger au Psautier : « Viens, ô Épouse du Christ, reçois la couronne que, de toute éternité, t'a préparée le Seigneur pour l'amour duquel tu as été prodigue de ton sang. » *Ps.* 44 : « Tu as aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pourquoi Yahweh ton Dieu t'a consacré entre tous tes compagnons avec un chrême d'allégresse. Avance dans la splendeur et la beauté et règne. »

La martyre a épousé Jésus en s'étendant sur la croix comme sur un lit nuptial, et l'Époux divin a décidé qu'il serait Lui-même la couronne de son Épouse.

C'est de cette pensée que s'inspire la célèbre inscription composée par le pape Honorius I^er^, et qui, copiée sur le tombeau de sainte Agnès, entra dans les recueils épigraphiques du moyen âge :

INCLITA · VOTA · SVIS · ADQVIRVNT · PRAEMIA · LAVDIS
DVM · PERFECTA · MICANT · MENTE · FIDE · MERITIS
VIRGINIS · HOC · AGNAE · CLAVDVNTVR · MEMBRA · SEPVLCHRO
QVAE · INCORRVPTA · TAMEN · VITA · SEPVLTA · TENET
HOC · OPVS · ARGENTO · CONSTRVXIT · HONORIVS · AMPLO
MARTYRIS · ET · SANCTAE · VIRGINIS · OB · MERITVM

L'Évangile rapporte la parabole des vierges, qui, leurs lampes allumées à la main, vont au-devant du couple nuptial (MATTH., XXV, 1-13); il fut commenté par saint Grégoire le Grand dans la basilique de Sainte-Agnès, précisément le jour de son *natale*. Par la suite, tant le passage évangélique que l'homélie du saint Docteur firent partie du Commun des vierges.

L'Époux et l'Épouse sont le Christ et l'Église. Les dix vierges sont les fidèles qui, avec les stigmates de la mortification chrétienne, s'abstiennent des joies illicites du monde pour aller à la rencontre de Dieu qui vient pour le dernier jugement. L'huile dans les lampes signifie la charité ardente et les bonnes œuvres qui procèdent de la foi catholique *quae per dilectionem operatur ;* l'arrivée imprévue de l'Époux et la clôture de la porte du

banquet désignent l'heure de la mort, qui, pour employer les derniers mots de l'Évangile de ce jour, vient avec le Christ, quand l'homme s'y attend le moins.

Cette péricope de l'Évangile qui se rapporte, comme nous l'avons dit, à toutes les âmes fidèles, est, d'une façon particulière, appliquée aux saintes vierges, précisément parce que celles-ci, en considération de la fugacité du temps et de la brièveté de la vie humaine, ont par le saint propos de leur chasteté sans tache, anticipé dans l'Église militante cet état privilégié qui deviendra général dans l'Église triomphante, où même les mortels *erunt sicut angeli Dei in coelo*.

Le verset pour l'offrande est tiré de l'habituel psaume *de virginitate*, c'est-à-dire le XLIV^e^, et il s'adapte bien au moment liturgique auquel il est destiné, moment où, après l'Époux divin qui, dans le Sacrifice de l'autel se présente et s'offre au Roi, apparaît aussi l'Église Vierge accompagnée de l'armée vêtue de blanc de ses saints, pour associer sa propre offrande à celle du Rédempteur.

« Les vierges ses amies seront présentées au Roi; elles se présenteront dans l'allégresse et dans la joie; elles seront introduites dans le temple du Seigneur et Roi. »

La prière sur l'oblation est la suivante : « Accueillez favorablement, Seigneur, les hosties que nous vous présentons; et, par l'intercession de votre bienheureuse martyre la vierge Agnès, dégagez-nous des liens de nos péchés. »

Aujourd'hui le Sacramentaire Grégorien nous offre une splendide préface : ... *aeterne Deus; et diem beatae Agnetis martyrio consecratam solemniter recensere; quae terrenae generositatis oblectamenta despiciens, caelestem meruit dignitatem; societatis humanae vota comtemnens, aeterni Regis est sociata consortio; et pretiosam mortem, sexus fragilitate calcata, pro Christi confessione suscipiens, simul est facta conformis et sempiternitatis eius et gloriae. Per Quem maiestatem tuam etc.*

Dans ces préfaces classiques, outre l'élégance de l'antique *cursus* on sent toute l'importance et la célébrité dont jouissaient primitivement ces stations au *natale* des martyrs.

L'antienne pour la communion est identique au verset qui suit l'alleluia. Aux premiers siècles de l'Église, quand la foi

populaire attendait encore comme imminente la *parousie* du divin Juge, quel effet profond devaient faire au cœur de la nuit, dans le cimetière, près du tombeau de la martyre, les paroles de l'Évangile sur lesquelles insiste tant la liturgie de ce jour : *Voici que le Seigneur vient!* C'est là le désir suprême de tous les justes, et le vœu final de la sainte Bible, qui se clôt précisément par les paroles du voyant de Patmos : *Amen, veni, Domine Iesu.*

La collecte après la communion était, à l'origine, propre au *natale* de sainte Agnès; plus tard elle fit partie du Commun des confesseurs : « Réconfortés par la nourriture et le breuvage déifiques, nous vous conjurons humblement, Seigneur, de faire que nous protège la prière de Celle en mémoire de qui nous avons participé à de si grands dons ! »

L'Eucharistie célébrée en mémoire des martyrs exprime notre solidarité non seulement avec leur foi pour laquelle ils subirent jadis la mort corporelle, mais aussi avec leur charité, qui les incorpora au Christ, hostie de propitiation pour les péchés du monde. En somme, la messe et la communion offertes au *natale* d'un martyr, sont de notre part comme une sorte de martyre de désir.

L'Église romaine fête encore le *natale* de cette *Agna* très sainte par un rite fort émouvant. Le chapitre du Latran offre en ce jour au Pape, comme à titre de cens, deux petits agneaux dont la laine sert à tisser les palliums des archevêques. Mais avant qu'ils soient présentés au Pontife, on les dépose sur l'autel de Sainte-Agnès où, après la messe stationnale, les deux innocents animaux reçoivent une bénédiction spéciale. Au moyen âge, cette présentation prenait des formes fort solennelles, puisque les chanoines du Latran, avec la Croix dressée et en ordre de procession, précédaient le cheval recouvert d'un caparaçon doré et de coussins sur lesquels étaient les agneaux.

Aujourd'hui encore, après que ces petits agneaux, symboles de l'innocence, ont été présentés au Souverain Pontife, ils sont confiés aux soins des Bénédictines du monastère de Sainte-Cécile au Transtévère, afin d'associer les deux célèbres martyres romaines à ce rite si expressif de virginale candeur.

Nous terminerons avec Prudence dans sa belle hymne sur sainte Agnès [1].

O Virgo felix, o nova gloria,	O Vierge heureuse, ô nouvelle gloire,
Caelestis arcis nobilis incola,	Noble habitante du séjour céleste,
Intende nostris colluvionibus	Jette un regard sur nos souillures
Vultum, gemello cum diademate,	Toi qui es couronnée d'un double diadème,
Cui posse soli Cunctiparens dedit	Le Créateur du monde t'a donné à toi seule
Castum vel ipsum reddere fornicem.	De rendre chaste le lupanar même.
Purgabor oris propitiabilis	Je serai pur si, par la splendeur de tes paroles bienveillantes,
Fulgore, nostrum si iecur impleas;	Tu rassasies mon cœur.
Nil non pudicum est, quod pia viseve	Tout est pur quand tu daignes le regarder, ô Sainte,
Dignaris, almo vel pede tangere [1].	Ou le toucher de ton pied virginal.

22 JANVIER.

Les saints Vincent et Anastase, martyrs.

Station au Vatican, à l'oratoire « in Hierusalem », et au monastère « ad Aquas Salvias » sur la voie d'Ostie.

Ces deux martyrs avaient eux aussi à Rome l'honneur d'une messe stationnale distincte pour chacun. La fête du diacre Vincent est la plus ancienne, et elle était célébrée dans son oratoire près de Saint-Pierre; celle du moine Anastase date seulement du pontificat d'Honorius Ier (625-638), époque où son chef fut transféré d'Orient au monastère *ad Aquas Salvias* près de la voie d'Ostie, où, pour cette raison, on la célébrait. Quelques liturgistes ont supposé qu'en ce jour la station de saint Vincent se célébrait aussi dans le titre d'Eusèbe sur l'Esquilin, mais ils ne sont pas d'accord pour indiquer le motif qui suggéra le choix de cette basilique. Nous savons seulement que là reposait le corps d'un des diacres *comites Xysti* du nom de Vincent, enseveli primitivement près de saint Eusèbe dans la crypte papale du cimetière de Callixte. Pour cette raison, le titre d'Eusèbe fut aussi dédié à ce Vincent, diacre et martyr romain.

Il y avait à Rome beaucoup d'autres églises portant le nom

1. *Peristephanon Hymn. XIV, P. L.*, LX, col. 589.

de Saint-Vincent. La plus ancienne est celle qui fut construite au Vatican, par le pape Symmaque probablement, et qui s'élevait près de l'oratoire de Sainte-Croix *in Hierusalem*. Le monastère qui y était annexé est mentionné dans la vie d'Étienne III. Les catalogues des églises de Rome mentionnent en outre l'oratoire de Saint-Vincent *de Papa* près des maisons des Papareschi au Transtévère; des Saints-Vincent-et-Anastase *de Trivio*, et celui des Saints-Vincent-Alexandre-et-Barthélemy *de Colupna*. Hors de Rome, toute l'Europe latine, pour ainsi dire, est parsemée de basiliques dédiées à ce glorieux martyr, dont le nom, même dans les Litanies des saints, est associé à celui des deux diacres Étienne et Laurent. Parmi les plus insignes monastères élevés en l'honneur de saint Vincent, il faut mentionner celui *ad fontes Vulturni*, construit au commencement du VIII^e^ siècle par saint Thomas de Maurienne, abbé de Farfa.

Le martyre de saint Vincent a été chanté par Prudence dans le *Peristephanon* [1].

Les anciens sacramentaires et lectionnaires romains assignent comme messe stationnale de saint Vincent celle qui, dans le missel, commence par le mot *Laetabitur*, qui est maintenant l'une de celles du Commun des martyrs et que nous avons déjà vue le 14 de ce mois. La première et la dernière collectes sont identiques à celles actuellement en usage, sauf qu'à l'origine elles ne contenaient pas le nom de saint Anastase. L'oraison *super oblata* est tombée en désuétude de même que la splendide préface. La lecture de l'Évangile est celle des fêtes de diacres (IOAN., XII, 24-26) où le Christ se compare lui-même à un grain de blé qui, avant de germer, doit être jeté en terre et y pourrir. La même condition est requise de quiconque veut servir le Seigneur.

La prière d'introduction à l'anaphore consécratoire était primitivement la suivante : *Hodiernum, Domine, sacrificium laetantes offerimus, quo beati Vincentii caelestem victoriam recensentes, et tua magnalia predicamus, et nos acquisisse gaudemus suffragia gloriosa.* — Aujourd'hui l'Église, célébrant la victoire de

1. *Hymn.* V, *P. L.*, LX, col. 378 et seq.

l'héroïque diacre, immole dans l'allégresse le divin Sacrifice, pour remercier le Seigneur d'avoir répandu une si grande force dans son martyr, et d'avoir accordé aux fidèles un si puissant intercesseur.

L'incise propre que l'on insérait dans la préface est ainsi conçue : *per Christum Dominum nostrum; pro cuius nomine gloriosus levita Vincentius et miles invictus rabidi hostis insaniam interritus adiit, modestus sustinuit, securus irrisit, sciens paratus esse ut resisteret, nesciens elatus esse ut vinceret; in utroque Domini ac Magistri sui vestigia sequens, qui humilitatis custodiendae et de hostibus triumphandi, suis sequenda exempla monstravit. Per Quem etc.*

Le culte de saint Anastase, moine persan martyrisé à Césarée de Palestine sous Chosroës vers 626, s'implanta à Rome quelque temps plus tard, c'est-à-dire lorsqu'on y apporta son chef, qui fut déposé dans le monastère *ad aquas salvias* érigé par Narsès pour les moines de Cilicie. Le grand nombre de prodiges qui s'ensuivirent rapidement lui valurent la renommée de thaumaturge, en sorte que la liste des évangiles de Würzbourg assigne à sa messe le passage de saint Marc (v, 21-34) où Jésus opère la résurrection de la fille de Jaïre et la guérison de l'hémorroïsse.

La grande popularité de cette dévotion envers saint Anastase à Rome est attestée par les nombreuses basiliques qui lui étaient dédiées, à l'*Arenula*, à la *Marmorata*, dans le quartier *de pinea*, et à Trevi. Les miracles qui s'opéraient durant le haut moyen âge par l'image du saint, ont fait que celle-ci, presque jusqu'à nos temps, était reproduite jusque dans les *Sante Croci*, ou alphabets à l'usage des enfants.

Aujourd'hui la fête des saints Vincent et Anastase ne comporte plus, comme jadis, deux messes distinctes mais seulement celle du Commun de plusieurs martyrs, avec deux collectes spéciales.

L'antienne d'introït est comme celle du 20 janvier.

La prière est la suivante : « Écoutez, Seigneur, nos supplications, et quoique nous nous confessions coupables de si grandes iniquités, faites que nous en soyons délivrés par l'intercession de vos bienheureux martyrs Vincent et Anastase. »

La première lecture est tirée du livre de la Sagesse (III, 1-18). L'âme des justes s'est confiée à Dieu, et il la garde et la sauve, même si dans ce but il permet que les impies l'éprouvent par leurs tourments. Ceux-ci, loin de contrevenir d'une façon quelconque aux desseins divins, entrent au contraire dans leur plan pour la prédestination des élus, puisque l'épreuve à laquelle ils soumettent les saints est comme la flamme d'un creuset où l'or se purifie.

Le répons-graduel est le même que pour la fête des martyrs Fabien et Sébastien.

Le verset alléluiatique est tiré de l'Ecclésiastique (XLIV, 14) : « Les corps des saints reposent dans la paix de la tombe, mais leur gloire survit dans les siècles. »

Après la Septuagésime, au lieu du verset précédent, on chante le psaume *tractus* comme le 20 janvier.

La lecture évangélique est tirée de saint Luc (XXI, 9-19), là où Jésus annonce les signes qui apparaîtront au ciel et sur la terre, et les graves persécutions que subiront les saints avant la fin du monde. Deux choses doivent encourager les martyrs à endurer généreusement ces tourments. La première, c'est qu'ils souffrent et sont haïs à cause de Jésus; la seconde, c'est que les persécuteurs auxquels Dieu abandonne parfois le corps de ses justes, non seulement ne peuvent rien contre l'âme, mais ils lui sont au contraire l'occasion d'un bien et d'une gloire sans fin.

Le verset pour l'offertoire est tiré du psaume 67; le sens littéral ne se rapporte point aux saints, comme le ferait croire la version latine, mais au sanctuaire de Jérusalem. « O Yahweh, vous êtes terrible de votre sanctuaire ! Le Dieu d'Israël donne à son peuple valeur et force. Yahweh soit béni ! » Voici, donc, d'où les martyrs ont tiré un si grand courage. « Aujourd'hui, — disait sainte Félicité de Carthage en proie aux douleurs de l'enfantement, — aujourd'hui c'est moi qui souffre ce que je souffre; quand, au contraire, je serai exposée aux bêtes féroces dans le cirque, alors ce sera un autre qui souffrira pour moi, puisque c'est pour lui qu'alors je souffrirai. »

La collecte avant l'anaphore est la suivante : « Nous vous présentons, Seigneur, l'oblation de notre dévotion; qu'elle vous

soit donc agréable, offerte qu'elle est en l'honneur de vos justes; et que par votre bonté elle nous vaille le salut éternel. »

L'antienne pour la distribution de la sainte communion au peuple est tirée du texte du Livre de la Sagesse lu précédemment : « Si aux yeux des hommes ils ont souffert des tourments, ce fut Dieu qui les éprouva. Il voulut les éprouver comme l'or dans le creuset, et finalement il les accepta comme des holocaustes. » Voilà le motif qui doit nous inspirer un sentiment d'infini respect pour la persécution et pour celui qui la détermine. Les hommes impies déchirent les martyrs, mais l'Écriture enseigne que c'est Dieu qui les soumet à l'épreuve.

La collecte d'action de grâces est la suivante : « Maintenant que nous avons reçu le céleste aliment, nous vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire que, par l'intercession de vos bienheureux martyrs Vincent et Anastase, il nous protège contre toute adversité. Par notre Seigneur, etc. »

L'exemple de la force héroïque des martyrs qui, dans l'espérance de la résurrection, bien loin de trahir la foi, n'acceptent aucun moyen d'éviter la mort, est bien opportun de nos jours, où une piété toute sentimentale menace de se substituer, dans la conscience d'un grand nombre, à la profession pratique de la vie chrétienne.

23 JANVIER.

Sainte Émérentienne, vierge et martyre.

Station dans le « Coemeterium maius », ad Caprea, sur la voie Nomentane.

Cette sœur de lait de sainte Agnès, n'étant encore que catéchumène, fut mise à mort près de la tombe même de la célèbre martyre. Son *natale* est mentionné dans de nombreux manuscrits du Sacramentaire Grégorien et dans l'Antiphonaire de Saint-Pierre du XII^e^ siècle, mais il manque dans les calendriers plus anciens, comme d'ailleurs celui d'un grand nombre d'autres martyrs des voies Salaria et Nomentane. Toutefois le culte de sainte Émérentienne est attesté dès l'antiquité. Bien plus, ses reliques, ensevelies d'abord dans le *Coemeterium maius*, près de l'*agellum* d'Agnès, furent transférées ensuite dans une basilique supérieure, où elles furent vénérées

par les pèlerins du VIIIe siècle. Plus tard, les ossements de la Martyre furent rapprochés de ceux de sa *collactanea*, et le 7 octobre 1605 le cardinal Sfondrati en fit la reconnaissance canonique et plaça les deux corps dans une même urne d'argent.

La messe est celle du Commun des vierges martyres, comme le 2 décembre, sauf la première collecte : « Que votre bienheureuse Vierge et martyre Émérentienne implore, Seigneur, notre pardon; elle vous fut toujours agréable, non seulement par le parfum de sa pureté, mais aussi par la force qu'elle montra avoir reçue de vous. »

Une épigraphe découverte jadis au Transtévère mentionne le nom de sainte Émérentienne; nous avons déjà eu l'occasion de la citer dans un précédent volume [1], mais elle mérite d'être répétée ici :

XVI · KAL · OCTOB · MARTYRORV(m in coeme)
TERV · MAIORE · VICTORIS · FELI(cis)
EMERENTIANETIS · ET · ALEXAN(dri)

Le Hiéronymien annonce aussi la fête de sainte Émérentienne le 16 septembre, avec celle de Papias, Maur, Victor, Félix et Alexandre, c'est-à-dire tout le groupe des martyrs ensevelis dans le « Cimetière Majeur » de la voie Nomentane.

Il est toutefois possible que la date du 23 janvier soit vraiment celle de la mort de sainte Émérentienne, d'autant plus qu'elle est mentionnée à cette date dans le *laterculus* de Berne : *Romae, Emerentiani martyris.*

Le même jour.

Saint Raymond de Pennafort, confesseur.

La fête de cet insigne canoniste († 6 janvier 1275), chapelain et pénitencier de Grégoire IX, remonte seulement à Clément X. La messe est celle du Commun des confesseurs non pontifes, mais la première collecte, composée par le pape Clément VIII, est propre et fait allusion tant à la charge occupée par le saint dans la Curie pontificale, qu'à son prodigieux

1. Cf. t. II, p. 46.

voyage, alors que, comme le rapportent quelques auteurs, il alla des îles Baléares à Barcelone, se servant, en guise de navire, de son manteau étendu sur les eaux de la mer.

L'introït est le même que pour la fête de saint Sabbas le 5 décembre.

La collecte n'observe pas les lois du *cursus*, mais l'auteur, tout préoccupé, comme les modernes en général, de mettre en évidence les particularités de l'histoire de son héros, cherche à y arriver avec quelque habileté et non sans élégance. Le fruit que nous devons aujourd'hui demander par l'intercession du saint Dominicain, pénitencier du rigide Grégoire IX, est la contrition et une digne pénitence. Voilà le seul manteau que nous puissions jeter sur la mer de ce monde, afin d'aborder au port de l'éternité bienheureuse.

« O Dieu qui avez choisi comme insigne ministre du sacrement de Pénitence le bienheureux Raymond, et qui l'avez soutenu d'une façon admirable sur les ondes de la mer; accordez-nous, grâce à son intercession, de faire de dignes fruits de pénitence, et d'arriver à atteindre le port du salut éternel. Par notre Seigneur, etc. »

La lecture est tirée de l'Ecclésiastique (XXXI, 8-11) quoique à Rome tous les livres sapientiaux soient indiqués sous la dénomination générale de « Livre de la Sagesse ». La péricope désignée pour ce jour loue le riche qui n'a pas trouvé d'obstacle dans ses richesses, lesquelles, trop souvent, sont pour beaucoup une pierre d'achoppement; au contraire, il s'en est servi pour faire le bien. Celui-ci a amassé les véritables richesses, non pas dans des coffres-forts, mais près du Seigneur.

Le répons et le verset alléluiatique sont comme le 3 décembre, pour la fête du grand saint François Xavier. Après la Septuagésime, le psaume-trait est identique à celui assigné à la messe de saint Paul ermite le 15 janvier.

La lecture évangélique est la même que pour la fête de saint Antoine, le 17 janvier.

Le verset pour l'offertoire est celui assigné au 3 décembre.

La prière avant l'anaphore est la suivante : « Nous offrons à votre gloire, Seigneur, ces oblations en mémoire de vos saints;

pleins d'espérance que le divin Sacrifice non seulement éloignera de nous les maux qui maintenant nous accablent, mais nous défendra aussi de ceux qui pourraient nous nuire à l'avenir. »

Cette collecte a une saveur tout à fait classique. Les maux présents sont les conséquences, ou, comme le disait saint Paul, les *stipendia peccati ;* les maux futurs ne sont pas simplement les infortunes temporelles, mais surtout les tentations et les chutes dans le péché.

Le verset chanté durant la communion du peuple est comme pour le 3 décembre.

La collecte eucharistique est identique à celle de la fête de sainte Agnès, le 21 courant. Le nom de saint Raymond est inséparablement uni aux cinq livres des *Décrétales* qu'il compila par ordre de Grégoire IX. Implorons de lui un grand zèle pour la discipline ecclésiastique, un grand amour et une abnégation sans limite, quand il s'agit de servir la sainte Église.

24 JANVIER.

Saint Timothée, évêque et martyr.

C'EST à bon droit que l'Église romaine a consacré ce jour à la mémoire de Timothée qui, avec Paul prisonnier de César, fut l'un des premiers prédicateurs de l'Évangile dans la Rome corrompue du parricide Néron. Son culte fut très répandu en Orient, surtout après que l'empereur Constance eut, en 356, fait transférer ses ossements à Constantinople. En Occident, bien que les Pères de l'Église aient souvent loué la sainteté et le zèle de Timothée, sa figure ne devint jamais vraiment populaire, et il faut descendre jusqu'à Clément VIII pour que sa fête pénètre dans le Bréviaire romain avec le rite semi-double. Plus tard, en 1854, Pie IX l'éleva au rang de solennité de rite double.

Dans les calendriers grecs, saint Timothée est fêté, avec le titre d'*apôtre*, le 22 janvier : Τιμοθεοῦ Ἀποστόλου. Les Arméniens célèbrent notre saint le jeudi après le cinquième dimanche qui suit l'Exaltation de la sainte Croix, et ils lui associent les autres disciples de saint Paul, Tite, Archippus, Philémon, Sosipater, Jason et Onésime, dont leurs calendriers font aussi mémoire aux anniversaires respectifs de leur mort.

La messe est celle des martyrs-pontifes, que nous avons déjà transcrite le 16 janvier; la première collecte est semblable à celle de la fête de saint Melchiade, le 10 décembre, mais la lecture est spéciale, étant tirée de l'épître que Paul enchaîné adressa à Timothée lui-même, l'animant à persévérer dans la lutte pour la foi, afin de garder intact le dépôt évangélique qui lui avait été confié (I, VI, 11-16).

« Mon bien-aimé : Applique-toi à la justice, à la piété, à la foi, à la charité, à la patience, à la mansuétude. Soutiens vaillamment les luttes pour la foi; applique-toi à obtenir cette vie éternelle à laquelle tu as été appelé (au baptême) et pour laquelle tu as fait ton excellente profession de foi en présence de nombreux témoins. Je t'ordonne devant ce Dieu qui fait vivre toutes choses, et devant le Christ-Jésus qui rendit témoignage en présence de Ponce-Pilate et professa sa parfaite doctrine, d'observer le commandement sans aucune tache, irréprehensible jusqu'à la venue de notre Seigneur Jésus-Christ, qu'au temps voulu révélera Celui qui est bienheureux et seul puissant, le Roi des rois et le Seigneur des dominateurs; celui qui seul possède l'immortalité et habite l'inaccessible lumière; qu'aucun mortel ne vit ni ne pourra jamais voir, à qui soit honneur et puissance dans tous les siècles. Amen. »

L'Apôtre conjure ici son disciple Timothée de garder intact le dépôt de la foi et il le fait en alléguant plusieurs motifs, les uns subjectifs, les autres de valeur universelle et objective. Il lui rappelle d'abord que moyennant la vocation à la grâce de la foi, il fut appelé à la gloire éternelle; puis il évoque une circonstance de son initiation baptismale, c'est-à-dire la profession de foi que le candidat récitait en présence de l'assemblée, Mais le symbole de foi n'a pas une valeur purement subjective. aussi l'Apôtre passe à la seconde partie de son argumentation, invoquant ces mêmes articles de foi, — le Père qui vivifie tout, le Fils qui, sous Ponce-Pilate, scella de sa mort son Évangile, — pour engager de plus en plus Timothée à la prédication. En effet, le prédicateur évangélique participe à l'œuvre de Dieu, en appelant à la vie de la grâce les âmes des pécheurs; et bien que le démon et le monde opposent mille obstacles à la diffusion de la divine semence, ce n'est pas une raison pour que l'Apôtre

manque à sa mission; il doit imiter au contraire l'exemple du Rédempteur, qui, pour notre amour, fit devant le sanhédrin et le tribunal de Pilate une solennelle déclaration de ces vérités qui, si elles nous valurent la vie, causèrent sa mort.

Après la Septuagésime, le psaume-trait est le vingtième : « ℣. Vous avez satisfait le vœu de son cœur, et la prière de ses lèvres n'a pas été déçue. ℣. Car vous l'avez prévenu des bénédictions de votre douceur. ℣. Vous avez posé sur son front un diadème d'or très pur. » En ces trois versets est décrite toute l'économie de la grâce dans la prédestination des saints. D'abord la motion suave et efficace de la grâce divine les prévient. Puis la correspondance de ceux-ci, le vœu du cœur, la prière des lèvres. Et finalement, la glorification dans la vision béatifique.

La collecte après la communion est semblable à celle de la fête de saint Félix le 14 janvier.

La fête de saint Timothée, disciple de Paul, sert de préparation à celle de son maître; c'est ainsi que sur la porte de métal qui clôt l'hypogée de la confession, dans la basilique patriarcale de Saint-Paul, sont représentés Tite et Timothée comme si maintenant encore ils ne pouvaient pas se séparer du grand Apôtre et montaient la garde à son sépulcre afin que personne ne vienne troubler le repos du Maître.

La même pensée de rapprocher Timothée de Paul fit anciennement ensevelir un martyr romain du nom de Timothée près du tombeau du Docteur des nations *ut Paulo Apostolo, ut quondam Timotheus, adhaereret.*

25 JANVIER.

La Translation de saint Paul apôtre.

Station à Saint-Paul.

Cette commémoration, qui, dans le martyrologe hiéronymien, porte le simple titre de *Romae translatio sancti Pauli,* manque complètement dans les anciens sacramentaires et capitulaires romains, et semble être entrée dans l'usage de la cour papale vers le x^e^ siècle seulement, par suite de l'influence franque. En effet, la messe *in conversione sancti Pauli apostoli* se trouve précisément dans le Missel gothique, où elle fait

suite à celle de la Chaire de saint Pierre, rapprochement assez significatif pour écarter l'hypothèse de l'anniversaire de la conversion du grand Apôtre des Nations sur la voie de Damas.

Il n'est pas facile de déterminer la genèse et l'évolution de cette fête. Il est possible toutefois que dans les martyrologes la *translatio sancti Pauli* se rapporte à l'une des hypothèses suivantes :

a) La translation du saint Corps de l'Apôtre, de la cachette *ad catacumbas* sur la voie Appienne à sa tombe primitive sur la voie d'Ostie, après que Gallien eut restitué aux chrétiens leurs cimetières; *b)* la réédification de sa basilique sépulcrale sur la voie d'Ostie, commencée par Théodose, poursuivie par Valentinien et Honorius et enfin achevée par saint Léon Ier; *c)* une translation occasionnelle de sa *statio (natalis)* en raison de quelque empêchement survenu — comme il advint une certaine année où le pape Léon Ier étant absent, les Romains attendirent son retour pour célébrer la fête de saint Pierre et de saint Paul; *d)* enfin, et cela est plus probable, une translation quelconque dans les Gaules de voiles appliqués à la tombe de saint Paul, et de limaille de ses chaînes. Ces objets de dévotion étaient improprement appelés reliques et le fait de les déposer dans les autels prenait le titre de *translatio*, qu'on insérait jusque dans les martyrologes locaux; grâce à une sorte de *fictio iuris* ces reliques constituaient comme une annexe, une extension du sépulcre même de l'Apôtre à Rome. L'indication *Romae* aurait pénétré dans le *Laterculus* par l'ignorance du copiste qui, lisant une *translatio sancti Pauli* aurait pensé qu'elle ne pouvait convenir qu'à Rome au lieu de la référer à une Église quelconque, Autun, Arles ou toute autre.

Qu'elle soit ou non d'origine romaine, cette fête hivernale de saint Paul se trouva, dans les Gaules, rapprochée de celle de la Chaire de saint Pierre, et cela à une époque où Rome ne les célébrait point — si toutefois le siège apostolique célébra jamais la *translatio* de saint Paul. Peu à peu néanmoins l'orientation historique se déplaça, et au concept d'une translation matérielle des reliques de saint Paul, se substitua celui d'une translation ou changement psychologique et spirituel survenu en lui sur le

chemin de Damas. Ainsi, de la *translatio* physique on passa à la *conversio* mystique de l'Apôtre.

La fête de la conversion de saint Paul est notée en ce jour dans le *Laterculus* de Berne du martyrologe hiéronymien : *Translatio et conversio sancti Pauli in Damasco.* Dans l'*Ordo* de Pierre Amelius (XIV^e^ siècle), on attribue à cette solennité la préséance sur l'office dominical lui-même.

Dans la basilique patriarcale de Saint-Paul a lieu en ce jour une station très solennelle, et, en l'absence du Souverain Pontife, en vertu d'une antique tradition, les abbés de ce *sacratissimum* monastère, qui a donné à l'Église saint Grégoire VII, célèbrent dans le rite pontifical le divin Sacrifice sur l'autel papal lui-même qui recouvre, aujourd'hui encore, la chambre funéraire de l'Apôtre.

L'introït est celui du *dies natalis* de saint Paul le 30 juin, et il exprime la certitude de l'Apôtre que Dieu, juste estimateur du mérite, lui donnera la récompense de ses travaux. Pour mieux expliquer cette pensée à Timothée, saint Paul, proche du martyre, se sert d'une gracieuse image. Ses bonnes œuvres sont comme un dépôt, qu'il confie à Dieu pour qu'il le lui garde jusqu'au jour de la *parousie.* L'Apôtre a toute confiance dans le Seigneur, qu'il dit bien connaître. Celui qui confie ses trésors aux coffres-forts ou les cache sous terre, s'expose au péril de se les voir ravir par les voleurs ou ronger par les vers. Dieu, au contraire, est juste et immuable, et au grand jour du jugement, le jour par excellence au dire de saint Paul, il rendra le dépôt avec la récompense méritée.

La mélodie grégorienne qui revêt cet introït semble avoir été créée par l'artiste tout exprès pour la *station* dans la vaste basilique de Saint-Paul. Elle est solennelle et d'un effet incomparable.

« Je sais en qui j'ai eu confiance, et je suis certain que Lui, juste juge, saura bien conserver pour ce jour mon dépôt. » (*II Tim.*, I, 12.)

La première prière est presque semblable à celle que nous avons rapportée plus haut (le 18 janvier). « O Dieu qui, au moyen de la prédication du bienheureux apôtre Paul, avez enseigné

tout l'univers, en ce jour où nous célébrons sa conversion, accordez-nous de venir à vous en imitant ses exemples. »

On ajoute la commémoraison de saint Pierre comme le 18 janvier.

Suit la lecture des *Actes des Apôtres* avec le récit de la conversion de saint Paul. En celle-ci le triomphe de la grâce ne pouvait être plus splendide. A Jérusalem, Paul était le plus redoutable ennemi de l'Église naissante; cependant Jésus non seulement anéantit ses plans, mais il fait de l'adversaire d'hier l'apôtre de demain et le docteur de la vérité dans le monde entier. Sans diminuer aucunement le mérite des douze apôtres, Paul deviendra toutefois l'*Apôtre*, parce qu'auparavant il avait été l'adversaire le plus redoutable. Il devra donc tirer le char triomphal du Christ plus avant que tous les autres, de l'Arabie jusqu'aux colonnes d'Hercule; à ce point que, sous l'inspiration du Paraclet, il pourra écrire un jour pour l'édification des églises : *plus omnibus laboravi*. Cet apostolat universel de Paul fut jadis relevé en un distique que les anciens compilateurs de recueils épigraphiques romains transcrivirent sur le sépulcre du grand Apôtre :

HIC · POSITVS · CAELI · TRANSCENDIT · CVLMINA · PAVLVS
CVI · DEBET · TOTVS · QVOD · CHRISTO · CREDIDIT · ORBIS

Paul, enseveli ici, franchit les sommets du ciel,
Lui à qui l'univers doit d'avoir cru au Christ.

La tardive composition de cette messe se révèle à première vue par le graduel et par le trait. Il semble que le rédacteur ait oublié que leur origine remonte à l'usage des psaumes prescrit par la liturgie juive, et il a enchaîné tant bien que mal quelques versets des épîtres de saint Paul, fort beaux et choisis avec assez de goût, mais hors de place. La mélodie y supplée, par bonheur, car elle est passionnée et d'une élégance classique.

Galat., II, 8. « Celui qui opéra au moyen de Pierre dans l'apostolat des circoncis, opéra en moi parmi les gentils; et l'on reconnut la grâce que Dieu m'avait donnée. ℣. La grâce de Dieu en moi ne fut pas stérile, mais sa grâce m'assiste toujours. »

« *Alleluia*. Grand est saint Paul, sanctuaire choisi (de la

grâce), vraiment digne d'être glorifié, lui qui mérita aussi de posséder le douzième trône. »

Après la Septuagésime, le verset alléluiatique étant omis, on chante le trait suivant :

« ℣. O saint apôtre Paul, vous êtes un sanctuaire élu (de la divine grâce), et vraiment vous êtes digne d'être glorifié. ℣. Prédicateur de la vérité et Docteur des gentils dans la foi et dans la vérité. ℣. Par vous tous les peuples ont connu la divine grâce. ℣. Intercédez pour nous près de Dieu qui vous a choisi. »

C'est là la plus grande grâce accordée à l'Apôtre, celle non seulement d'avoir porté le nom de Jésus devant les rois et les peuples des nations les plus diverses durant sa vie, mais aussi, après sa mort, de continuer son ministère évangélique au moyen de ses divines épîtres, que la sainte liturgie n'omet jamais de réciter durant le saint office et à la messe.

L'Évangile est celui de la messe du Commun des abbés, comme le 5 décembre, et il s'adapte fort bien à l'Apôtre qui, dans sa conversion, non seulement renonça à ses biens et à sa famille, mais, pour gagner Jésus-Christ, abdiqua aussi les avantages que sa condition d'Israélite de la tribu de Benjamin et disciple de Rabbi Gamaliel pouvait lui procurer au sein de la communauté juive. Tout cela, dit l'Apôtre, *quae mihi fuerunt lucra, haec arbitratus sum ut stercora, ut Christum lucrifaciam* (*Philip.*, III, 7-8).

L'antienne pour l'offrande est comme le jour de saint André, le 30 novembre. Les prières avant l'anaphore eucharistique et après la communion sont identiques à celles du 18 janvier. La préface est celle des apôtres. Le verset pour la communion du peuple est tiré de l'Évangile de ce jour. « Je vous assure que vous qui avez tout laissé pour me suivre, vous recevrez cent fois autant, et la vie éternelle. »

La pauvreté que, à l'imitation des apôtres, les religieux professent par vœu, est un acte perpétuel de louange à la divine Providence, à qui ils se confient. L'histoire de près de vingt siècles est là pour le démontrer : Dieu, de son côté, n'a jamais fait défaut à leurs espérances. C'est précisément ce qu'assurait déjà le Psalmiste, en appelant à sa propre expérience : *Iunior*

fui etenim senui, et non vidi iustum derelictum, nec semen eius quaerens panem [1].

Cette fête de la conversion de saint Paul était très solennelle dans la liturgie médiévale. Le Pape lui-même allait célébrer la messe stationnale sur la tombe de l'Apôtre, tradition dont il est demeuré une trace dans la liturgie. Tandis que dans les autres basiliques patriarcales de Rome, le Pape ne concède point ordinairement la permission aux respectifs cardinaux archiprêtres de célébrer la messe à l'autel papal, exception est faite pour Saint-Paul, où, chaque année en ce jour, l'Abbé de ce monastère jouit du privilège papal de célébrer la messe pontificale sur l'autel qui recouvre la tombe de l'Apôtre. Le motif d'une si grande importance attribuée par la liturgie à la conversion de saint Paul sur le chemin de Damas doit être recherché dans l'efficace apologétique qui ressort d'un tel changement imprévu ; en sorte qu'après le miracle de la résurrection du Christ, aucun autre prodige de l'histoire de l'Église primitive, si l'on tient compte de toutes les circonstances, ne démontre mieux la divinité du christianisme que celui de la conversion de Saul.

Le pape Damase a célébré ce prodige par les vers suivants :

Iamdudum Saulus, procerum praecepta secutus,	Jadis Saul, fidèle aux maximes des anciens,
Cum Domino patrias vellet praeponere leges,	Préférant au Seigneur les lois de sa nation,
Abnueret sanctos Christum laudasse prophetas,	Méconnaissant le témoignage des saints prophètes au Christ,
Caedibus adsiduis cuperet discerpere plebem,	S'acharnait à poursuivre et détruire son peuple,
Cum lacerat sanctae matris pia foedera coecus,	Déchirant, l'aveugle, la douce unité de notre sainte Mère.
Post tenebras verum meruit cognoscere lumen,	Au sortir des ténèbres, il a connu la vraie lumière :
Temptatus sensit possit quid gloria Christi.	Il a su par expérience ce que peut la gloire du Christ.
Auribus ut Domini vocem lucemque recepit,	Ayant entendu la voix du Seigneur et reçu la clarté,
Composuit mores Christi praecepta secutus.	Il a réformé sa vie, docile aux préceptes du Christ.
Mutato placuit postquam de nomine Paulus,	Changé même en son nom, Paul lui fut agréable.

1. *Ps.* XXXVI, 25.

Mira fides rerum; subito trans aethera vectus,
Noscere promeruit possent quid praemia vitae.
Conscendit raptus martyr penetralia Christi,
Tertia lux caeli tenuit paradisus euntem;
Conloquiis Domini fruitur, secreta reservat,
Gentibus ac populis iussus praedicere vera,
Profundum penetrare maris noctemque diemque
Visere, cui magnum satis est vixisse latentem.
Verbera, vincla, famem, lapides, rabiemque ferarum,
Carceris inluviem, virgas, tormenta, catenas,
Naufragium, lachrymas, serpentis dira venena,
Stigmata non timuit portare in corpore Christi.
Credentes docuit possent quo vincere mortem.
Dignus amore Dei, vivit per saecla magister,
Versibus his breviter, fateor, sanctissime Doctor
Paule, tuos Damasus, volui, monstrare triumphos.

Chose admirable et vraie : élevé au-dessus des cieux,
Il lui fut donné de savoir ce qu'est la récompense de vie.
Le futur martyr est enlevé jusqu'au sanctuaire du Christ,
Il atteint dans le paradis les splendeurs du troisième ciel,
Admis aux entretiens du Seigneur, il en garde le secret.
Aux nations, aux peuples, il reçoit l'ordre de prêcher la vérité.
Il pénètre au fond des mers, y passe une nuit et un jour :
Mais il lui suffisait d'avoir vu Celui qui est caché.
Coups, chaînes, faim, lapidation, fureur des bêtes,
Horreur des prisons, verges, tourments et fers,
Naufrage, pleurs, serpent au venin redouté,
Il n'a pas craint de porter tous ces stigmates du Christ,
Enseignant aux croyants l'art de vaincre la mort.
Digne de l'amour de Dieu, le Maître vit à jamais.
En ces vers j'ai brièvement, c'est vrai, très saint Docteur,
O Paul, j'ai voulu, moi Damase, célébrer tes triomphes.

26 JANVIER.

Saint Polycarpe, évêque et martyr.

La mémoire de cet insigne Père de l'Église naissante revient elle aussi fort opportunément durant le cycle de Noël, où il semble que les plus illustres défenseurs du dogme chrétien se soient donné rendez-vous autour de la crèche de l'Enfant Jésus. L'Église de Rome ne pouvait en outre omettre dans son calendrier la fête de saint Polycarpe. Autrefois, elle l'avait accueilli comme pèlerin, au temps du pape Anicet, quand il était venu aux bords du Tibre pour la controverse relative à la

date de Pâques. A cette occasion, le Pontife, voulant honorer dignement le vénérable disciple de Jean l'Évangéliste, lui avait cédé l'honneur de célébrer à sa place la synaxe eucharistique.

Polycarpe souffrit le martyre dans l'amphithéâtre de Smyrne vers l'an 155, le 23 février, mais sa mémoire, dans le martyrologe romain, se présente aujourd'hui, parce que c'est aussi la date indiquée dans le hiéronymien.

La messe est celle du Commun des évêques martyrs, comme le jour de saint Eusèbe, le 16 décembre. Toutefois comme il s'agit d'un disciple de saint Jean l'Évangéliste, la première lecture est empruntée à l'épître de son maître, là où l'Apôtre de la sainte dilection traite de l'amour fraternel, qui doit se modeler sur celui que nous a porté le Seigneur. Dieu est amour, et c'est pourquoi celui qui aime demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. Au contraire le démon est haine, et parce qu'il hait Dieu, il se hait lui-même, il hait tout et tous. — Je suis ce malheureux qui n'aime pas, dit un jour le diable à sainte Catherine de Sienne. — Gardons-nous donc avec horreur de nourrir en nos cœurs des sentiments désordonnés de rancune, d'envie, de haine, tout ce qui, en somme, est contraire à la douce dilection chrétienne, puisque tous ces mouvements viennent du *malin*, comme ceux de Caïn.

Epître (I Ioann., III, 10-16) : « Il n'est pas de Dieu, celui qui n'observe pas la justice et n'aime pas son frère. Car le message que vous entendîtes dès le début est celui-ci : que vous vous aimiez réciproquement. Non pas comme Caïn, lequel venait du malin et tua son frère. Et pourquoi le tua-t-il? Parce que ses propres œuvres étaient mauvaises, et au contraire celles de son frère étaient justes. Ne vous étonnez point, ô frères, si le monde vous hait. Nous savons avoir été ramenés de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort, et quiconque hait son frère est un homicide; et vous savez qu'aucun homicide n'a en soi-même la vie éternelle. Nous avons connu la charité de Dieu, précisément en ce qu'il a donné pour nous sa propre vie; nous aussi nous devons donc donner notre vie pour nos frères. »

L'Évangile est le même que pour la fête de saint Saturnin, le 29 novembre.

Le plus bel éloge qu'on puisse faire de saint Polycarpe est contenu dans le cri du peuple de Smyrne, soulevé contre lui dans l'amphithéâtre: « Celui-ci est le père des chrétiens, le maître de toute l'Asie. » Sans Dieu nous ne pouvons rien faire; mais une âme vide d'elle-même et qui se prête docilement à la motion intime du Saint-Esprit, est capable de convertir et de sanctifier le monde tout entier.

27 JANVIER.

Saint Jean Chrysostome, évêque, confesseur et docteur de l'Église.

Cet invincible champion de la vérité succomba aux peines de l'exil à Comane, dans le Pont, le 14 septembre 407. Toutefois comme ce jour-là l'Église romaine célébra d'abord la fête des martyrs Corneille et Cyprien, puis celle de l'Exaltation de la sainte Croix, sa mémoire fut transférée au 27 janvier, anniversaire de la translation de son corps à Constantinople.

Saint Jean Chrysostome mourut victime des mauvais traitements et des peines subis pour la foi et pour l'exercice intrépide de ses devoirs épiscopaux en face de la cour corrompue de Byzance. Toutefois comme quelques prélats notoirement catholiques prirent part à la persécution qu'il souffrit — le Seigneur le permettant ainsi pour perfectionner la vertu du saint — et comme il ne mourut pas à proprement parler de mort sanglante pour la défense du dogme catholique, la messe en son honneur est celle des évêques confesseurs et non celle des martyrs.

La fête de saint Jean Chrysostome dans le calendrier romain aujourd'hui assume une signification spéciale et démontre comment la primauté pontificale représente une source de bien et une garantie de liberté pour toute l'Église catholique. Jean, vaincu par ses adversaires et déposé de son siège, selon le jugement des évêques inféodés à la Cour, en appela à la Chaire apostolique. Le pape Innocent Ier prit immédiatement la défense du persécuté, annula l'injuste sentence et, après la mort de Chrysostome, exigea de ses adversaires, comme condition de communion avec le Siège pontifical, que son nom serait de

nouveau inséré dans les diptyques épiscopaux, ce qui, dans les formes juridiques de l'époque, était comme une canonisation.

Aujourd'hui les Orientaux ont trop facilement oublié l'œuvre de l'Église romaine et les luttes soutenues jadis par les papes pour défendre précisément l'orthodoxie et la renommée de leurs plus grands docteurs, tels que Basile, Athanase, Jean Chrysostome, etc. Mais on ne change pas l'histoire, et elle démontre que, pour l'Orient surtout, l'exercice de la Primauté pontificale a été dans l'antiquité la garantie des premiers conciles œcuméniques et l'ancre du salut, que, dans le naufrage qui menaçait déjà les malheureuses Églises orientales, saisissaient avec confiance ces champions de l'orthodoxie catholique.

L'antienne pour l'introït, qui est celle du Commun des docteurs, est identique à celle assignée à la fête de saint Ambroise le 7 décembre.

Dans la collecte suivante, l'Église implore, par les mérites du grand *Proscrit*, la grâce céleste, surtout celle d'une foi éclairée, féconde en œuvres énergiques :

« Nous vous prions, Seigneur, afin que la grâce céleste dilate votre Église, que vous avez daigné illustrer par les mérites glorieux et la doctrine de votre bienheureux confesseur et pontife, Jean Chrysostome. Par notre Seigneur, etc. »

La lecture est celle du Commun des docteurs; nous l'avons déjà rapportée le jour de saint Ambroise. Saint Paul, à la veille du martyre, ou, comme il le dit, sur le point d'être offert en sacrifice, y instruit Timothée des périls qui menaceront l'Église, du fait des faux docteurs; il y expose la nécessité, pour le ministre de Jésus-Christ, d'opposer à tous ces sophismes de l'orgueil humain une saine doctrine et un apostolat patient et longanime. Mais cela ne suffit pas. Paul a prêché, il ne s'est jamais épargné mais il n'a pas encore accompli sa mission. Comme le Christ, après avoir enseigné, s'est offert sur la croix pour mériter aux âmes la grâce de croire à l'Évangile et de se sauver, ainsi doit faire aussi le prêtre de Jésus. Il doit être non seulement docteur, mais aussi victime, parce que c'est seulement dans la douleur qu'il pourra mériter la gloire de la paternité spirituelle.

Le répons-graduel est le même que pour la fête de saint Damase, le 11 décembre.

Le verset alléluiatique n'est pas celui du Commun des pontifes ou des docteurs, mais il convient cependant fort bien à saint Jean Chrysostome, qui succomba à la cruauté de ses persécuteurs.

℣. (Iac., 1, 12). « Bienheureux celui qui supporte l'épreuve, parce qu'après qu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de la vie. »

Après la Septuagésime, le psaume-trait est celui que nous avons déjà trouvé le 15 janvier, et il en est ainsi à toutes les fêtes des confesseurs et des martyrs qui se célèbrent durant ce cycle préparatoire à la solennité pascale.

La lecture évangélique est la même que pour la fête de saint Ambroise, le 7 décembre.

Le verset de l'offertoire est pris du psaume 91 : Le juste fleurira comme le palmier, et il étendra ses rameaux comme un cèdre sur le Liban.

La prière avant l'anaphore est la suivante : « Que ne nous fasse pas défaut, Seigneur, la pieuse intercession de votre saint pontife Jean Chrysostome, laquelle vous rende nos dons agréables et implore sans cesse pour nous votre miséricorde. Par notre Seigneur, etc. »

L'antienne pour la communion est la même que pour la fête de saint Sabbas, le 6 décembre, mais contrairement à l'antique usage des messes des saints, elle ne correspond pas au texte de l'Évangile du jour. Cela nous révèle que la messe des docteurs fut définitivement rédigée très tard, alors que cette loi liturgique était déjà tombée en oubli.

Δόξα τῷ Θεῷ πάντων ἕνεχεν. Que Dieu soit loué de tout ! Ce fut le dernier cri de notre saint, vaillant champion de la foi, quand déjà la mort s'apprêtait à mettre fin à ses tourments et à le soustraire à la main des sbires. Oui, en vérité, qu'en tout Dieu soit loué, mais plus spécialement quand il nous confère l'honneur inestimable de souffrir quelque chose pour lui, puisque la croix est toujours la condition la plus propice pour faire de grands progrès dans les voies de Dieu.

Fresque du VIII^e^ siècle à Sainte-Marie-Antique, à Rome.

SAINTS JEAN CHRYSOSTOME, GRÉGOIRE DE NAZIANZE ET BASILE

BASILIQUE CONSTANTINIENNE DE SAINTE-AGNÈS-HORS LES-MURS

28 JANVIER.

La Nativité de sainte Agnès.

Station à Sainte-Agnès.

DES rubricistes récents ont pensé que cette seconde mémoire de la célèbre martyre romaine était simplement la commémoration de l'octave de son *natale*. Cependant les anciens sacramentaires ne permettent pas de douter qu'il s'agit au contraire de la naissance temporelle elle-même de sainte Agnès, à tel point qu'ils appelaient cette fête : *S. Agnae de nativitate*, à la différence de l'autre fête qu'ils nommaient *de passione sua*. Le Gélasien s'exprime sur ce point avec une parfaite précision : *Sic enim ab exordio sui usque in finem beati certaminis extitit gloriosa, ut eius nec initium debeamus praeterire, nec finem.*

L'Église fête généralement comme *dies natalis* des saints le jour de leur mort. A Rome les anciens pontifes firent toutefois une exception pour sainte Agnès, dont on solennisa aussi, vu la dévotion dont elle était l'objet, la première naissance à la divine grâce et à la lumière de ce monde. Plus tard les scolastiques, à propos de la fête de la nativité de saint Jean-Baptiste et de la sainte Vierge, diront que l'Église solennise seulement ces deux naissances par un culte liturgique, parce que toutes les autres furent souillées par le péché d'origine. L'antique fête *S. Agnae de nativitate* ne contredit pas cependant l'enseignement des théologiens, car on ne fait pas abstraction ici du baptême, mais on célèbre simplement les gloires de la très pure martyre qui, dès le berceau, fut prévenue par la grâce divine.

De plus, l'objet de cette fête n'est pas formellement la naissance de sainte Agnès *qua talis ;* mais comme aujourd'hui encore fait l'Église, quand elle solennise les centenaires de la naissance des divers saints, on choisit l'anniversaire du jour natal pour célébrer et fêter directement l'insigne sainteté de la très pure et très courageuse Vierge romaine.

La messe est tirée du Commun des vierges martyres.

L'antienne pour l'introït provient du psaume *de virginitate*, le XLIV^e^. « Tous les riches d'entre le peuple vous adressent des

vœux; après elle (la Reine) sont conduites au Roi les vierges ses amies; on les présente dans les délices et dans la joie. »

Ces vierges amies de la Mère de Dieu dont on chante ici les louanges, sont ces âmes pures qui, à son exemple, consacrent à l'Agneau céleste le lis de leur virginité.

La collecte est la suivante : « O Dieu qui nous réconfortez par la solennité de votre bienheureuse vierge et martyre Agnès, faites que par l'exemple d'une vie immaculée nous puissions imiter celle dont aujourd'hui nous célébrons la fête. »

La première lecture est semblable à celle de la fête de sainte Lucie, le 13 décembre.

Le répons qui suit est tiré du psaume habituel (le XLIV[e]) : « Avancez-vous dans la splendeur et la beauté et régnez; chevauchez pour la vérité et la justice, et votre droite vous fera voir des choses merveilleuses. »

Voilà la vierge forte qui, ceinte des armes du Saint-Esprit, la foi, la charité et la force, se prépare à lutter contre Satan pour rester fidèle à son divin Époux Jésus.

Le verset alléluiatique est tiré du même psaume : « Alleluia. Elle est présentée au roi, et avec elle sont conduites les vierges ses amies. Elles se présentent dans l'allégresse et dans la joie. »

Après la Septuagésime, le psaume-trait (tiré du XLIV[e]) est le suivant :

℣. « Écoutez, ma fille, et voyez; prêtez l'oreille, parce que le Roi a été ravi par votre beauté. ℣. Tous les riches parmi le peuple viendront solliciter votre grâce. Entre les bien-aimées il y a des filles de rois. ℣. Les vierges, ses amies, sont conduites après elle au Roi. ℣. On les présente dans les délices et la joie, elles sont introduites dans le temple royal. »

En cet épithalame, Dieu demande avant tout à l'âme de renoncer à sa parenté charnelle, et d'oublier tout ce qui, d'une façon quelconque, la met encore en contact avec sa nature corrompue. Cette âme, entièrement dépouillée et vide d'elle-même, est dès lors couverte par Dieu des vêtements et des colliers de la grâce, afin que, purifiée et parée, elle soit finalement admise aux noces éternelles de l'immortel Époux.

La lecture évangélique, déjà indiquée dans le manuscrit de Würzbourg, est la même qui a déjà été faite le jour de sainte

Prisque, le 18 janvier. Le verset de l'offertoire est tiré du psaume XLIV : « La grâce est toute répandue sur tes lèvres, c'est pourquoi Dieu t'a béni pour l'éternité. »

La prière sur l'oblation avant de commencer l'anaphore est la suivante : « Qu'une abondante bénédiction, Seigneur, descende sur cette oblation, afin que dans votre clémence vous accomplissiez notre sanctification et que nous nous réjouissions en la solennité des martyrs. Par notre Seigneur, etc. »

La secrète du Gélasien est également solennelle et belle. La voici :

Grata tibi sint, quaesumus, Domine, munera quibus sanctae Agnetis magnifica solemnitas recensetur ; sic enim ab exordio sui usque in finem beati certaminis extitit gloriosa, ut eius nec initium debeamus praeterire, nec finem.

Ayez pour agréables, Seigneur, les présents par lesquels nous marquons la fête solennelle de sainte Agnès. Celle-ci, du commencement à la fin, a soutenu glorieusement le bon combat, et c'est pourquoi nous ne devons oublier ni sa naissance ni sa mort.

Aujourd'hui le Sacramentaire Grégorien assigne cette préface en l'honneur de la martyre :

... Pater omnipotens, aeterne Deus, beatae Agnetis natalitia geminantes. Vere enim huius honorandus est dies, qua sic terrena generatione processit, ut ad Divinitatis consortium perveniret. Per Christum...

... Père tout-puissant, Dieu éternel, célébrant pour la seconde fois le *natale* de la bienheureuse Agnès. Il est en effet bien digne d'honneur ce jour de sa naissance, car elle naquit pour arriver à s'unir à Dieu. Par le Christ...

Le verset pour la communion du peuple est tiré de la lecture évangélique de ce jour : « Le royaume des cieux est semblable à un marchand qui va à la recherche des plus belles perles. En ayant trouvé une précieuse, il donna tout son avoir et l'acheta. »

Voilà donc le prix de la perfection chrétienne, du paradis, de Dieu. Il vaut tout ce que chacun possède. Celui qui a plus doit donner plus. Qui a moins donnera moins. Ce qui importe, c'est que chacun donne tout.

Après la communion, la collecte est la suivante :

« A nous tous, Seigneur, qui venons de participer aux sacrements offerts en mémoire de cette solennité annuelle, accordez

qu'ils deviennent un remède de la vie temporelle et de la vie éternelle. Par notre Seigneur, etc. »

Sainte Agnès est l'une de ces âmes privilégiées que le Seigneur prévient de sa grâce et fiance à son Cœur dès l'âge le plus tendre. Aussi est-ce à bon droit que l'Église se réjouit du parfum de ces fleurs virginales, parmi lesquelles prend ses complaisances et se nourrit l'Agneau immaculé. Et de même que le sang de la martyre fut une semence féconde de nouveaux chrétiens, ainsi l'exemple de sa chasteté sans tache attira à l'Époux divin une nombreuse armée de vierges.

Dans le Sacramentaire Grégorien, la bénédiction finale, c'est-à-dire l'*oratio super populum* qui maintenant n'est demeurée dans le Missel que pour les stations du Carême, est la suivante :

Adesto nobis, omnipotens Deus, beatae Agnetis festa repetentibus, quam hodiernae festivitatis prolatam exortu, ineffabili munere sublevasti.

Dieu tout-puissant, secourez-nous en ce jour où nous célébrons à nouveau la fête de la bienheureuse Agnès, ô vous qui avez élevé par votre grâce ineffable celle qui est née aujourd'hui.

Cette collecte se trouve également dans le Sacramentaire Gélasien.

C'est un vrai dommage, non seulement pour la littérature sacrée, mais aussi pour la piété, que durant les derniers siècles du moyen âge le Missel romain se soit dépouillé de sa primitive richesse liturgique.

29 JANVIER.

Saint François de Sales, évêque, confesseur et docteur de l'Église.

Le grand saint de la mansuétude, de l'amabilité et de l'amour de Dieu, mourut à Lyon le 28 décembre 1622, mais ce jour étant déjà consacré au *natale* des Innocents à qui le saint était très dévot, sa mémoire fut retardée jusqu'aujourd'hui, anniversaire de la translation de son corps à Annecy.

La messe est celle du Commun des docteurs; mais comme pour la fête de saint Hilaire, la première collecte est propre; elle fut composée par Alexandre VII, à qui le saint avait prédit la vocation ecclésiastique et le suprême Pontificat. Deux florissants instituts religieux représentent actuellement dans l'Église

la postérité spirituelle de saint François de Sales; ce sont les religieuses de la Visitation, directement instituées par lui; et la congrégation salésienne, que le bienheureux Don Bosco tira du cœur même et de l'esprit du saint évêque de Genève.

Prière. « O Dieu qui, pour favoriser le salut des âmes, avez voulu que le bienheureux François, votre confesseur et pontife, se fît tout à tous; faites que, enivrés de la suavité de votre amour, suivant ses enseignements et grâce à ses mérites, nous puissions arriver aux joies éternelles. Par notre Seigneur, etc. »

La caractéristique du saint évêque de Genève fut la douceur et l'humilité du cœur, vertus au moyen desquelles il convertit environ soixante-dix mille hérétiques à la foi catholique, et guida une foule d'âmes vers les sommets les plus élevés de la perfection. La rudesse des manières, le zèle impétueux et l'impatience ne sont pas toujours les meilleurs moyens pour conduire les âmes à Jésus-Christ, car la vertu, pour être aimée, doit se montrer aimable et se rendre accessible à tous les cœurs. Quel est le secret d'une telle abnégation? La plénitude de l'amour de Dieu, parce que, comme le dit l'Apôtre, *Charitas non quaerit quae sua sunt.*

30 JANVIER.

Sainte Martine.

Bien qu'Urbain VIII, par la restauration de la basilique de Sainte-Martine près du *Carcer Mamertini* au Forum romain, et par la composition classique d'hymnes propres pour l'office de sa fête, ait cherché à rendre populaire la mémoire de cette martyre, elle est cependant presque complètement ignorée de l'antique hagiographie romaine. Son culte date à Rome du temps du pape Donus qui, entre 676 et 678, la fit représenter dans la mosaïque absidale de sa basilique entre les images du pape Honorius Ier et la sienne propre.

Le *Laterculus* de Berne du Hiéronymien mentionne cette sainte le 1er janvier : *Romae... et Martini martyris.* Il s'agit toutefois d'une sainte quelque peu étrangère à la Ville éternelle, et dont on ignore à la fois l'origine et l'histoire.

Un *Oratorium sanctae Martinae* est mentionné par Jean

Diacre dans la vie de saint Grégoire [1], mais il se trouvait sur la voie d'Ostie, dans le *fundus Barbilianus*.

Cette localisation peut toutefois nous mettre en mesure de retrouver la patrie de Martine. De fait, dans ses actes, on parle de compagnons de son martyre, qui seraient morts le 15 novembre, et dans le récit de la découverte des corps de sainte Martine et de ses compagnons martyrs, Concorde et Épiphane. au temps d'Urbain VIII, l'on remarque que ceux-ci provenaient originairement d'une localité sur la voie d'Ostie [2]. Or, il est frappant que précisément sur la même voie, dans le *fundus Barbilianus*, il existait au IX^e^ siècle un oratoire en l'honneur de sainte Martine, desservi par des moines. Il s'agit peut-être d'un groupe de martyrs du faubourg Ostien, transportés à Rome du temps d'Honorius I^er^? Nous considérons cette hypothèse comme probable.

Les deux salles dédiées à saint Adrien et à cette sainte Martine étaient contiguës et ne formaient qu'un seul monument. L'une était la grande salle du Sénat romain et l'autre une salle (le *secretarium*), annexe de la Curie, dont elle était séparée seulement par un court portique.

La messe est celle du Commun des vierges martyres, comme pour la fête de sainte Barbe, le 4 décembre.

31 JANVIER.

Les saints martyrs Cyr et Jean.

Station à leur basilique sur la voie de Porto.

DANS les anciens missels romains, antérieurs à la réforme du concile de Trente, on fêtait aujourd'hui les deux martyrs Cyr et Jean, du groupe des anargyres et des thaumaturges, dont le sanctuaire sépulcral, situé hors d'Alexandrie, était devenu au V^e^ siècle un but de continuels pèlerinages de fidèles et de malades, un peu comme l'est à présent la basilique de Lourdes. La colonie alexandrine de Rome ne voulut pas renoncer à la gloire d'affirmer, en face des sanctuaires romains, le mérite et la célébrité de ses saints; aussi sur la voie de Porto,

1. IV, 93 (*P. L.*, LXXV, col. 237).
2. *Act. SS. Jan.*, I, p. 18.

presque vis-à-vis du sanctuaire égyptien de saint Mennas sur la voie d'Ostie, mais sur la rive droite du Tibre, érigea-t-elle une petite basilique qui existe encore, en l'honneur des saints Cyr et Jean. Il semble qu'au moyen âge quelques reliques des deux thaumaturges auront été transportées à Rome; on les déposa dans l'hypogée qui existe encore sous l'église.

Cette inscription, qui se lit sur la porte du sanctuaire, est intéressante :

CORPORA · SANCTA · CYRI · RENITENT · HIC · ATQVE · IOHANNIS
QVAE · QVONDAM · ROMAE · DEDIT · ALEXANDRIA · MAGNA

A Rome, trois autres églises attestaient jadis la vénération des fidèles envers ces deux martyrs égyptiens et ce sont : celle de Saint-Abba-Cyr, ou *Sanctorum Cyri et Iohannis* au Transtévère, érigée dans la maison d'une matrone nommée Theodora, où avaient été momentanément déposées les reliques des martyrs dès leur arrivée à Rome; celle de Saint-Abba-Cyr *de Militiis*, sur la colline du Quirinal, du côté qui regarde le *forum Divi Traiani;* enfin, celle que Jean Diacre, dans la vie de saint Grégoire le Grand, appelle *basilica Sanctorum Cyri et Iohannis, non longe a flumine Tiberi* (Lib. IV), et qui s'élevait derrière la diaconie de Sainte-Marie *in Porticu*. Dans la biographie de Grégoire IV elle est mentionnée sous ce titre : *Ecclesia beati Abba Cyri atque Archangeli, ad elephantum.*

Saint Cyr, avec son titre honorifique de *Abba* ou *Apa*, comme disent les Coptes, a fait oublier peu à peu au peuple romain son compagnon Jean. Lui-même n'a pas été très favorisé dans les derniers siècles du moyen âge; aussi, bien que les fidèles, jusqu'à la seconde moitié du dernier siècle, aient eu l'habitude d'accourir en foule à sa basilique sur la voie de Porto le 21 juillet, jour anniversaire de la translation des saintes reliques à Rome, le nom de Abba Ciro s'est toutefois singulièrement déformé dans la bouche de la *plebs* romaine, si bien que, ayant même changé de sexe, il est devenu méconnaissable. De Abba Ciro, Paciro, Pacero, Passero, il est résulté une Passera, et c'est ainsi qu'aujourd'hui l'église est communément appelée : Sainte-Pássera.

Les Grecs aussi célèbrent aujourd'hui la fête des deux saints martyrs Cyr et Jean, et ils leur attribuent même le titre de

Thaumaturges et *Anargyres*. Dans leurs calendriers est notée une seconde mémoire de ces saints, le 28 juin, où se célèbre l'anniversaire de l'invention de leurs corps sous l'empereur Arcadius, au temps du fameux patriarche alexandrin Théophile. Dans les premières années de son épiscopat, saint Cyrille d'Alexandrie transporta leurs ossements sacrés dans l'église des Évangélistes à Menuthi près de Canope.

Le même jour.

Saint Pierre Nolasque, confesseur.

Cette fête fut d'abord introduite par Alexandre VII dans le Missel romain avec le rite semi-double. Puis Clément X l'éleva au rite double. Quoique saint Pierre Nolasque soit mort le jour de Noël 1256, sa commémoration se célèbre aujourd'hui, premier jour libre de tout autre office de saint.

Sauf la première collecte, la messe est celle du Commun des confesseurs non pontifes.

L'antienne pour l'entrée est celle de la fête de saint Paul, premier ermite, le 15 janvier. La collecte rappelle l'œuvre du saint dans la fondation d'un institut de religieux sous le titre de la Vierge de la Miséricorde, ou, comme on disait alors, *de la Merci*.

Rien n'indique mieux la vitalité de l'Église catholique que cette fondation et cette succession continuelle d'ordres nouveaux, répondant aux conditions particulières et aux besoins spéciaux de chaque époque. La vie religieuse une, perpétuelle et immobile dans ses principes essentiels, est cependant dotée d'une merveilleuse faculté d'adaptation, qui lui permet de savoir s'accommoder à toutes les exigences de la société chrétienne, en tous temps et en tous lieux. Cette faculté d'adaptation est si suave qu'elle reflète celle du Saint-Esprit dans la motion interne des âmes, et elle révèle un principe vital indéfectible.

Prière. « O Dieu qui, à l'exemple de votre amour, avez instruit divinement saint Pierre pour qu'il enrichît votre Église d'une nouvelle famille destinée au rachat des fidèles; par son intercession accordez-nous la grâce d'être affranchis des liens du

péché, et de jouir d'une éternelle liberté dans la céleste patrie. Par notre Seigneur, etc. »

La lecture est tirée de la Ire épître aux Corinthiens (IV, 9-14), là où saint Paul, jetant le ridicule sur l'extrême délicatesse de ses correspondants trop orgueilleux pour se croire des défauts, et aveuglés par la passion, décrit les humiliations, les difficultés et les labeurs de son ministère apostolique. Souffrir et être méprisé pour le Christ, voilà la grâce du vrai disciple de Jésus.

Le répons est celui de la messe des docteurs. Le verset alléluiatique est tiré du psaume III. « Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur; et qui non seulement le craint, mais l'aime aussi dans l'observance de ses saints préceptes. »

La lecture évangélique est empruntée à saint Luc (XII, 32-34) là où Jésus promet à la pauvreté volontaire pour l'amour du saint Évangile, non seulement les richesses célestes, mais aussi un soin particulier de la Providence divine qui lui prépare même le *regnum* en ce monde, spirituel d'abord, mais pourvu des conditions matérielles nécessaires au caractère de société visible qu'est l'Église catholique.

La collecte avant l'anaphore et celle pour l'action de grâces sont semblables à celles du 15 janvier, pour la fête de saint Paul, premier ermite.

L'antienne pour la communion est prise de l'Évangile selon saint Matthieu (XIX, 28) où Jésus promet le centuple en ce monde, et la vie éternelle dans l'autre, à celui qui pour Lui qui est tout, laisse tout, ou plutôt laisse cette infinie vanité du tout, selon la mélancolique expression d'un poète.

FÊTES DE FÉVRIER

Ier FÉVRIER.

Saint Ignace, évêque d'Antioche et martyr.

La fête de saint Ignace dans le Missel romain réalise le vœu suprême du martyr, qui, écrivant aux Romains, souhaitait que la nouvelle de son témoignage leur arrivât au moment même où serait préparé l'autel pour le sacrifice, afin qu'en chœur ils pussent tous élever une hymne d'action de

grâces à Dieu, pour avoir, de la ville des Césars et du sanglant amphithéâtre de Rome, daigné appeler à Lui l'« Évêque de la Syrie ». Ignace fut déchiré par les lions le 17 octobre entre les années 110 et 118, mais dans le bas moyen âge sa mémoire fut assignée chez les Latins à ce jour. Le nom du magnanime évêque fut inséré dans les diptyques de la messe dès l'antiquité la plus reculée, mais comme il en fut pour tous les martyrs des deux premiers siècles, on n'en célébra que très tard un office spécial. Pie IX éleva la fête de saint Ignace au rite double.

L'Église romaine commémore chaque jour le nom d'Ignace dans ce qu'on appelle la *Grande intercession*, avant le *Pater*, sans que d'ailleurs les sacramentaires du moyen âge indiquent aucune station ou synaxe quelconque en l'honneur d'Ignace. La raison en est claire : la base matérielle de ce culte liturgique, la tombe, manquait.

L'identification de l'amphithéâtre où saint Ignace, à Rome, fut exposé aux bêtes féroces, avec celui de Vespasien Flavius, est très probable, mais ne peut être absolument prouvée, puisque la cité impériale avait alors plusieurs amphithéâtres. Quant au culte spécial attribué au martyr dans la basilique de Saint-Clément, où une tardive tradition veut précisément qu'ait été enseveli le grand évêque d'Antioche, le premier document qui en parle ne remonte pas au delà du début du XII^e^ siècle, et c'est l'inscription tracée sous la mosaïque de l'abside, où il est seulement question d'une petite relique de saint Ignace, cachée dans le mur sur lequel était représenté le Crucifix :

† DE · LIGNO · CRVCIS · IACOBI · DENTE · IGNATIIQVE
IN · SVPRASCRIPTI · REQVIESCVNT · CORPORE · CHRISTI

L'antienne pour l'introït est tirée de la lettre de saint Paul aux Galates (VI, 14) : « Qu'il n'arrive jamais que je me glorifie, sinon dans la Croix de Jésus-Christ notre Seigneur, par qui le monde est crucifié pour moi, et moi je le suis au monde. » Suit le psaume 131 : « Souvenez-vous, Seigneur, de David, et de toutes ses afflictions. ℣. Gloire, etc. »

La collecte est celle du Commun des martyrs pontifes, comme le 10 décembre, fête de saint Melchiade.

L'épître du martyr à l'Église romaine, « Présidente de la

société de l'amour » comme il l'appelle, fut sûrement lue au IIe siècle dans l'assemblée des fidèles de Rome avant le divin Sacrifice, à ce moment de l'Action sacrée. La discipline liturgique ne permet plus maintenant une semblable liberté, et c'est pourquoi aujourd'hui on récite à sa place un passage de l'épître de saint Paul aux Romains, tout semblable, il est vrai, au style énergique du martyr antiochien, lequel soupire après le moment où les bêtes féroces feront de lui la victime du Christ. Il semble justement que saint Paul ait inspiré l'admirable passage correspondant de saint Ignace.

Saint Paul (*Rom.*, VIII, 35-39) tout enflammé d'amour en considérant celui que Dieu nous a prouvé en nous donnant Jésus crucifié, se sent uni à lui si fermement, moyennant la vertu surnaturelle de charité, qu'il s'écrie, dans la véhémence d'un saint enthousiasme : quelle chose pourra jamais me séparer du Christ? Ni la persécution, ni la mort; bien plus, l'éternité même ne pourra m'éloigner de Dieu, dont le sceau d'ineffable amour est précisément mon Seigneur crucifié. — Ainsi auparavant avait-il anticipé cette stabilité et cette confirmation en grâce, à laquelle fait suite, dans le ciel, la vision béatifique, en méprisant généreusement les dures épreuves de l'apostolat et le glaive du martyre qu'il prévoyait déjà proche.

Le répons est semblable à celui de la fête de saint Pierre Chrysologue, le 4 décembre.

Le verset alléluiatique, pour la fête de cette âme éprise de la Croix, est tiré de l'épître aux Galates (II, 19-20) :

« Je suis cloué à la croix avec le Christ; je vis donc, mais non plus moi : car c'est bien le Christ qui vit en moi. »

Voilà donc le secret de tant de labeurs et d'austérités que se sont imposés les saints : ce n'était pas tant eux-mêmes qui vivaient, que Jésus continuant en eux le mystère de sa croix pour la rédemption du monde. C'est une belle pensée, qui, bien méditée, devrait nous inspirer un profond respect pour cette vie mystique que le Sauveur veut mener en chaque âme chrétienne, mais particulièrement en celles qui lui sont consacrées d'une façon spéciale, comme les prêtres et les religieux.

Après la Septuagésime, au lieu du verset alléluiatique, on dit le trait, comme le 24 janvier, fête de saint Timothée.

La lecture évangélique (Ioann., xii, 24-26) est commune, en partie, au samedi avant le dimanche des Rameaux. Jésus y compare la vie chrétienne à un grain de blé qui, pour germer, doit d'abord pourrir en terre. Un tel exemple s'adapte fort bien à la fête de saint Ignace qui, s'inspirant précisément de cette image évangélique, et peut-être aussi d'un passage de la *Didaché*, écrivait : Je suis le froment du Christ. Ah ! puissé-je être broyé sous les dents des lions, pour devenir un pain blanc.

L'antienne pour l'offrande des oblations par le peuple est comme pour la vigile de saint André, le 29 novembre.

La prière avant l'anaphore consécratoire est semblable à celle de la fête de saint Félix *in Pincis*, le 15 janvier.

L'antienne du psaume qu'on chantait durant la distribution de la communion rappelle le dernier cri du martyr quand, dans le cirque, il entendait déjà les rugissements des lions frémissants : « Je suis comme le froment du Christ. Puissé-je être broyé sous les dents des bêtes féroces pour devenir un pain blanc. »

Ce cri suprême d'Ignace trouva un profond écho dans l'Église, et saint Irénée de Lyon le rappelle lui aussi : *Quemadmodum quidam de nostris dixit, propter martyrium in Deum adiudicatus ad bestias : Quoniam frumentum sum Christi, et per dentes bestiarum molar, ut mundus panis Deo inveniar* [1].

La collecte d'action de grâces après la communion est la même que celle assignée à la fête de saint Melchiade, le 10 décembre.

La vertu le plus en rapport avec la fête de saint Ignace et que, en ce jour, nous devons implorer par son intercession, est un fidèle attachement à l'Église et à sa hiérarchie. C'est la pensée sur laquelle revient avec le plus d'insistance le grand martyr dans toutes ses épîtres : Il ne peut y avoir d'Église là où n'est pas acceptée la légitime autorité de l'évêque, des prêtres et des diacres. Or comme l'hérésie, quelque occulte qu'elle soit, implique toujours l'insubordination envers les maîtres et les pasteurs, les fidèles ont donc, dans l'intime communion avec la hiérarchie établie par Jésus-Christ, un moyen aussi facile qu'assuré d'échapper à toutes les menées trompeuses des novateurs.

1. *Adv. Haeres.*, v. 28, 4., *P. G.*, VII, col. 1200-01.

Mosaïque du XIIIe siècle à Sainte-Marie-Majeure.

LA PRÉSENTATION AU TEMPLE

2 FÉVRIER.

Purification de la Bienheureuse Vierge Marie.

Il faut chercher les origines de cette fête à Jérusalem, où, d'après la *Peregrinatio Etheriae*, nous la trouvons célébrée dès la fin du IVe siècle, sous le nom de *Quadragesima de Epiphania*. — Le jour de l'Épiphanie, les Orientaux célèbrent aussi la première apparition du Verbe de Dieu dans la chair humaine.

En 542, un édit de Justinien l'introduisit à Constantinople, d'où ensuite elle se répandit dans tout l'Orient et arriva à Rome. Dans la liste des Évangiles du manuscrit de Würzbourg, la fête, *die II mensis februarii*, n'a aucun titre, et ne figure pas à la place qu'elle devrait régulièrement occuper; cela indique qu'elle avait été introduite à Rome depuis peu. Mais vers la fin du VIIe siècle, Serge Ier, Grec d'origine, en accrut beaucoup la splendeur, en ordonnant de la faire précéder d'une procession de pénitence à la basilique libérienne, comme les trois autres grandes fêtes de la sainte Vierge. Par là fut mieux fixé le caractère éminemment marial de cette solennité, qui, chez les Orientaux, était plutôt considérée auparavant comme une fête du Seigneur.

L'antique dénomination Ὑπαπαντή ou *occursus Domini*, a laissé cependant dans l'office actuel des traces profondes; en sorte que l'invitatoire des vigiles nocturnes, les lectures, la collecte, les antiennes et la préface de Noël célèbrent encore la rencontre de l'Enfant Jésus avec Siméon dans le temple, laissant plutôt dans l'ombre la *purificatio* de la Vierge sa Mère. Ce nom même ne paraît pas non plus dans le *Liber Pontificalis*, où l'on parle du statut du pape Serge relativement au *dies sancti Simeonis;* et pour le trouver pour la première fois dans les documents liturgiques romains, il faut recourir au Sacramentaire Gélasien, où la dénomination de *purificatio* trahit toutefois une origine gallicane.

La procession stationnale était trop bien entrée dans les usages liturgiques de Rome pour que le silence du Gélasien sur ce point nous autorise à conclure qu'elle n'existait pas quand il fut rédigé. Le pape Serge dut certainement s'appuyer sur des précédents. Le Sacramentaire Grégorien du temps

d'Hadrien Ier la mentionne indubitablement; bien plus, dans un *Ordo Romanus* du manuscrit de Saint-Amand édité par Mgr Duchesne, nous avons encore une précieuse description du rite selon lequel elle se déroulait vers l'an 800.

A l'aurore du 2 février, des différents titres et diaconies de la Ville, partaient autant de processions paroissiales, qui se dirigeaient vers l'église de Saint-Adrien au Forum romain. Pour dissiper les ténèbres de la nuit dans ces voies encombrées par les ruines des anciens édifices de la Rome impériale, les fidèles portaient des cierges allumés, tandis que le clergé psalmodiait et chantait des antiennes, auxquelles le peuple répondait par l'exclamation habituelle : *Kyrie eleison.* A peine le Pape était-il arrivé avec ses diacres à la basilique du martyr Adrien, qu'il entrait dans le *secretarium*, et, en signe de pénitence, il prenait la chasuble noire; ses assistants faisaient de même. Puis le clergé et les diverses *scholae cantorum* étaient admis en présence du Pontife, pour recevoir de sa main le cierge. Cette distribution terminée, les chantres entonnaient l'antienne d'introït : *Exsurge, Domine*, conservée dans notre Missel actuel, et le Pape faisait son entrée solennelle dans le temple de Saint-Adrien. Après l'introït venait le chant du *Kyrie*, comme dans toutes les autres messes, suivi de la collecte — aujourd'hui conservée seulement par le Sacramentaire Grégorien — et le défilé de la procession commençait. Le souvenir de l'ancienne *litania septiformis* survivait encore à ce point dans l'usage liturgique de Rome, que le peuple, même au IXe siècle, se divisait en sept groupes, chacun étant précédé de sa croix. Plus tard, c'est-à-dire dans le bas moyen âge, nous savons qu'aux croix s'étaient substituées dix-huit images du Sauveur et de la Vierge, parmi les plus vénérées de la Ville. Le Pape marchait pieds nus, et il était précédé par deux acolytes avec des cierges allumés à la main, tandis qu'il avait à ses côtés le sous-diacre balançant l'encensoir fumant. Deux clercs portaient chacun une croix devant le Pontife, et ils étaient suivis par les *scholae* des chantres psalmodiant et rangées en bon ordre. La procession, à travers les Forums de Nerva et de Trajan, se dirigeait vers l'Esquilin, laissant à droite le Titre d'Eudoxie, puis descendait la colline près de Sainte-Lucie *in Silice ;* derrière

l'abside du Titre d'Aequitius elle remontait derechef la légère surélévation de la colline, où se dresse le Titre de Praxède, et de là elle se dirigeait en ligne droite vers la basilique Libérienne. Les *scholae* exécutaient des antiennes et des répons grecs traduits en latin, conservés encore dans le Missel; le clergé chantait des psaumes et des répons acrostiches, jusqu'à ce que, dans le voisinage de Sainte-Marie-Majeure, l'on entonnât la litanie ternaire, ainsi nommée parce que chaque invocation y était répétée trois fois.

Après la procession venait la messe, à laquelle, selon l'ancien rite stationnal, on ne récitait ni le *Kyrie* ni le *Gloria*.

Les anciens documents liturgiques romains ne mentionnent point de bénédiction spéciale des cierges; — ceux-ci, d'ailleurs, étaient distribués à Rome pour toutes les autres processions nocturnes, et cela ne constituait aucune caractéristique particulière de la fête de l'*Hypapante*. Il faut descendre jusqu'au X^e^ siècle pour trouver décrit le rite de cette bénédiction des cierges dans un Sacramentaire de Corbie attribué à l'abbé Ratold († 986).

A Rome, la première mention de la bénédiction des cierges se trouve dans l'*Ordo* du chanoine Benoît, qui est de la première moitié du XII^e^ siècle; mais même alors cette bénédiction n'était pas exclusivement propre à la fête de la « Chandeleur »; car dans les trois autres processions mariales on parle également de cierges bénits.

Cencius Camerarius raconte que de son temps le Pape, au matin de ce jour, se rendait avec les cardinaux à Sainte-Martine, et là, ayant chanté l'office de tierce, ils distribuait les cierges, du haut d un trône érigé en plein air, sur la Voie Sacrée, devant la porte de la basilique; ces cierges avaient été bénits auparavant par le plus jeune des prêtres cardinaux. On chantait sexte dans la basilique voisine de Saint-Adrien, où, des différents Titres de Rome, se rassemblaient, avec les images et les croix, le clergé paroissial et le peuple. Quand tous étaient réunis, la procession défilait. Au lieu de ses chaussures habituelles, le Pape employait pour la route des sandales qu'il enlevait toutefois à la porte de Sainte-Marie-Majeure, où il faisait son entrée nu-pieds; raison pour laquelle, avant de célébrer la messe sta-

tionnale, il se retirait dans le *sacrarium* où ses *cubicularii* avaient préparé de l'eau chaude pour lui laver les pieds.

Bénédiction des Cierges.

Synaxe à Sainte-Martine.

La basilique de Sainte-Martine sur le Forum n'est autre que l'antique *secretarium Senatus*. Les oraisons et tout le rite de la bénédiction des cierges qui, dans les *Ordines* plus récents précèdent l'antique introït *Exsurge*, en raison même de la place différente qu'ils occupent, trahissent leur tardive introduction dans le rit romain. A la fin du moyen âge, la bénédiction des cierges s'accomplissait encore à Rome dans la basilique de Sainte-Martine.

℣. « Le Seigneur soit avec vous. »

℟. « Et avec votre esprit. »

Prière. « Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, qui avez créé toutes choses du néant, et avez ordonné que par le travail des abeilles, cette substance serait transformée en cire ; vous qui, en ce jour, avez comblé les vœux du juste Siméon ; nous vous supplions de daigner bénir ✠ et consacrer ✠ par l'invocation de votre Nom très saint, et par l'intercession de la bienheureuse et toujours vierge Marie, dont aujourd'hui nous célébrons dévotement la fête, et par les prières de tous les saints, ces cierges à l'usage des hommes et pour le salut des corps et des âmes, tant sur la terre que sur les eaux. De votre saint paradis et du siège de votre majesté, accueillez la voix de ce peuple qui est vôtre et qui désire ardemment les tenir dans ses mains et vous louer par ses chants ; soyez propice à quiconque vous invoque, vous qui nous avez rachetés par le sang précieux de votre Fils, lequel avec vous, dans l'unité du Saint-Esprit, vit et règne, Dieu dans tous les siècles. Amen. »

A l'origine ces formules, et d'autres semblables, pour la bénédiction des cierges, des rameaux, de l'encens, etc., servaient probablement à tour de rôle ; maintenant, au contraire, on les récite toutes, telles qu'elles sont dans le Missel.

Prière. « Dieu tout-puissant et éternel, qui en ce jour dans votre saint temple, avez présenté votre Fils unique à saint

Siméon pour qu'il le prît dans ses bras; humblement nous supplions votre clémence de daigner bénir ✠ et sanctifier ✠ et illuminer du rayon d'une bénédiction céleste ces cierges que nous, vos serviteurs, nous recevons pour magnifier votre Nom et que nous voulons porter allumés; afin que vous les offrant, Seigneur notre Dieu, enflammés du saint feu de votre très douce charité, nous soyons dignes et nous méritions d'être présentés un jour dans le temple saint de votre gloire. Par le même notre Seigneur, etc. »

Prière. « O Christ Jésus, notre Seigneur, vraie lumière qui illuminez tous les hommes venant au monde, répandez votre bénédiction sur ces cierges, sanctifiez-les par les rayons de votre grâce, et accordez-nous que, comme ces flambeaux allumés par une flamme matérielle dissipent les ténèbres de la nuit, ainsi nos cœurs également, illuminés par un feu invisible, c'est-à-dire par la splendeur du Saint-Esprit, ne soient pas alourdis par les ténèbres des vices; afin que, l'œil de notre âme étant purifié, nous puissions comprendre ce qui vous plaît et est utile à notre salut; et que, après les obscures vicissitudes de ce siècle, nous méritions d'arriver à cette lumière qui ne s'éteindra jamais, par votre grâce, ô Christ Jésus, Sauveur du monde, qui, dans la parfaite Triade vivez et régnez, Dieu, pendant tous les siècles. Amen. »

Prière. « Dieu éternel et tout-puissant qui, par votre serviteur Moïse, avez commandé qu'on préparât de l'huile très pure pour alimenter les lampes qui brûlaient en votre présence; répandez la grâce de votre bénédiction sur ces cierges afin que, tandis qu'à l'extérieur ils répandent leur lumière, à l'intérieur de nos âmes ne fasse jamais défaut la lumière de votre Esprit. Par notre Seigneur, etc. »

Prière. « O Christ Jésus, notre Seigneur, qui, apparu parmi les hommes dans la substance de notre chair, fûtes présenté aujourd'hui au temple par vos Parents; vous que, illuminé par la lumière de votre Esprit, le vénérable vieillard Siméon reconnut aussitôt, prit dans ses bras et bénit; dans votre clémence faites que nous aussi, illuminés et instruits également par la grâce de l'Esprit Saint, nous vous connaissions véritablement et fidèlement vous aimions. Vous qui, avec Dieu le Père, etc. Amen. »

Les collectes récitées, les cierges sont aspergés d'eau bénite et encensés; puis on les distribue au clergé et au peuple. Pendant ce temps l'on chante le Cantique de Siméon suivant l'ancien usage, c'est-à-dire en faisant alterner l'antienne avec chaque verset.

Ant. (Luc., II, 32) : « Lumière pour illuminer les nations, et gloire de votre peuple d'Israël. »

La mission du Messie, annoncée ici par le vieux Prophète, est double, puisqu'elle regarde tant les Gentils que le peuple d'Abraham. La première se réalise depuis vingt siècles, grâce à la conversion du monde idolâtre à la foi; la seconde au contraire recevra son entier accomplissement à la fin du monde, quand la grande foule des Gentils étant déjà entrée dans l'Église, Israël lui aussi, pour être sauvé, bénira Celui qui vient au nom du Seigneur.

Cantique de Siméon (Luc., II, 29-32) : « Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur, selon votre parole, s'en aller en paix. »

On répète l'antienne : « Lumière, etc. »

« Car mes yeux ont contemplé votre Sauveur,

» Celui que vous nous avez envoyé à la vue de tous les peuples,

» Lumière pour éclairer les Gentils et gloire de votre peuple d'Israël.

» Gloire au Père, etc.

» Comme il était, etc. »

Collecte à Saint-Adrien.

La basilique de Saint-Adrien n'est autre que l'antique salle du Sénat romain, consacrée au culte chrétien sous Honorius Ier. Elle fut dédiée au célèbre martyr de Nicomédie, Adrien, dont quelques reliques furent apportées de Byzance à Rome et déposées en cette église. Saint Adrien fut, avec son épouse sainte Nathalie, en grande vénération au moyen âge, non seulement chez les Orientaux mais aussi chez les Latins. Le Régeste de Farfa conserve la mention d'un monastère à eux dédiés sur le territoire de Tivoli. Mais sans sortir de la Ville, nous y trouvons, sur l'Esquilin, un monastère dédié aux martyrs Adrien et Laurent, et qu'Hadrien Ier fit restaurer en l'honneur de son patron et protecteur.

La bénédiction des cierges (qui est d'origine étrangère) étant terminée, la partie vraiment romaine de la cérémonie lui succède. Tout est prêt désormais pour la procession; les cierges sont distribués, les croix stationnales sont toutes arrivées à Saint-Adrien au Forum, où, avec le clergé en sombres *paenulae* de pénitence, se trouve pressée une multitude de peuple. Tandis que le Pape, pieds nus, sort du *Secretarium*, c'est-à-dire de Sainte-Martine, et traversant le petit portique élevé entre cette église et celle de Saint-Adrien, fait son entrée dans le temple, la *schola* chante l'introït, tiré du psaume 43 : « Levez-vous, Seigneur, et aidez-nous; délivrez-nous par votre nom. ℣. O Dieu, nous avons entendu de nos oreilles, nos pères nous ont raconté (vos anciens prodiges). ℣. Gloire. — Levez-vous, etc. »

Si, à cause de la Septuagésime, est déjà passé le temps des saintes joies de Noël, et si la fête ne tombe pas un dimanche, le prêtre ou le diacre invite l'assemblée à se prosterner à terre pour prier en silence.

℣. « Fléchissons les genoux. »

L'assemblée se prosternait et chacun priait pour son compte. Après quelques instants, le diacre — maintenant c'est le sous-diacre — faisait signe de se lever.

℣. « Levez-vous. »

Le Pontife résumait en une brève formule liturgique les vœux de tous, et ainsi unis — d'où précisément le nom de *collecte* — il les présentait à Dieu :

Prière. « Enseignez, Seigneur, votre peuple, et faites que, grâce à votre lumière, nous puissions obtenir intérieurement ce que vous nous permettez chaque année de célébrer par un rite extérieur. Par le Christ, etc. »

Le célébrant met dans l'encensoir l'encens bénit; le diacre donne l'ordre de commencer la procession stationnale.

℣. « Acheminons-nous en paix. »

℟ « Au nom du Christ. Amen. »

Le long du chemin, la *schola* exécute divers chants, empruntés sous Serge Ier à la liturgie byzantine.

Ant. : « Orne, ô Sion, ton lit nuptial pour accueillir le Christ-Roi; embrasse Marie, qui est la porte du ciel. En effet, elle porte le Roi de la gloire, de la nouvelle lumière. La Vierge

s'avance et soutient dans ses bras le Fils engendré déjà avant l'étoile du matin. Siméon le recevant dans ses bras, annonça aux peuples qu'il était le Seigneur de la vie et de la mort, le Sauveur du monde. »

Ant. (Luc., II, 26-29) : « A Siméon il avait été dit par le Saint-Esprit, qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir contemplé l'oint du Seigneur. Tandis qu'ils introduisaient l'Enfant dans le temple, il le prit dans ses bras et bénit Dieu en disant : Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur. »

Le répons suivant se chante actuellement au retour de la procession dans l'église. A l'origine au contraire, quand on approchait de Sainte-Marie-Majeure, on entonnait la traditionnelle litanie ternaire.

℟. « Ils offrirent à sa place au Seigneur une paire de tourterelles ou deux petites colombes, comme le prescrit la loi du Seigneur. ℣. A peine fut accompli le temps de la purification de Marie, selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. ℣. Comme il est prescrit, etc. ℣. Gloire, etc. Comme il est prescrit, etc. »

A la Messe.

Station à Sainte-Marie-Majeure.

La miséricorde obtenue par l'humanité au milieu du temple, et dont il est question aujourd'hui dans l'introït, c'est Jésus, rencontré dans le temple par Siméon, figure d'Israël et de tous les croyants.

L'introït est tiré du psaume 47 : « Nous obtînmes, Seigneur, votre miséricorde au milieu de votre temple. Comme votre nom, ô Yahweh, ainsi votre louange s'étend jusqu'aux confins de la terre; votre droite est remplie de justice. » *Ps.* « Yahweh est grand et digne de toute louange, dans la cité de notre Dieu et sur sa sainte montagne. ℣. Gloire, etc. »

La prière est la suivante : « O Dieu éternel et tout-puissant, nous conjurons humblement votre Majesté de faire que, comme aujourd'hui votre Fils unique, revêtu de notre humanité même, fut présenté au temple, ainsi vous nous accordiez de nous présenter à vous avec une âme pure. »

La prophétie de Malachie (III, 1-4), qu'on lit à la messe, trouve enfin aujourd'hui son plein accomplissement. Israël dit depuis de longs siècles qu'il attend le Messie; et pourtant, quand l'Ange du Nouveau Testament vient pour la première fois dans son temple, il y entre absolument inaperçu, en sorte que seul le vieillard Siméon le salue comme son Sauveur. Mais à dater de ce jour, le temple et le sacerdoce sont purifiés. Jésus lui-même réside dans le sanctuaire comme purificateur de la hiérarchie nouvelle laquelle, à la place du sang des taureaux, offre à Dieu des hosties agréables et acceptées, symbolisées jadis, *dans les années anciennes*, comme dit Malachie, par les offrandes d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech.

Le concept de l'Hypapante grec domine aujourd'hui toute la messe. C'est pourquoi le répons-graduel est tiré lui aussi du même psaume qui a fourni l'antienne d'introït. Yahweh a été fidèle à ses promesses, et nous avons trouvé dans le temple saint de Jérusalem ce que les Prophètes, au nom du Seigneur, nous avaient fait espérer.

« Nous avons obtenu, ô Dieu, votre miséricorde dans votre temple; comme votre nom ainsi votre louange s'étend jusqu'aux confins de la terre. ℣. Comme nous avons entendu, ainsi avons-nous vu dans la cité de notre Dieu, sur sa sainte montagne. »

« *Alleluia. Alleluia.* Le vieillard portait l'Enfant, mais l'Enfant soutenait le vieillard. *Alleluia.* »

Le verset alléluiatique joue gracieusement sur le sens que, dans le latin de la décadence, assumaient les deux verbes *portabat* et *regebat*. Il est probable que ce verset s'inspire d'un sermon jadis attribué à saint Augustin mais qui, dans sa forme actuelle, n'est autre qu'un centon, assemblé probablement par saint Ambroise Autpert, abbé de Saint-Vincent à Vulturne († 19 juillet 778).

Après la septuagésime, au lieu du verset alléluiatique, on récite le cantique de Siméon, comme ci-dessus, mais sans faire alterner l'antienne avec les versets. — La caractéristique du psaume *in directum* ou trait réside justement en ceci, qu'on l'exécute sans interruption, n'intercalant entre les versets aucune antienne ou rien qui fasse fonction de refrain.

La péricope évangélique de la présentation de Jésus au

temple (Luc., II, 22-32) est assignée à l'Octave de Noël dans la liste d'Evangiles du manuscrit de Würzbourg; cela nous donne à penser que, quand cette liste fut rédigée, la fête du 2 février n'avait pas encore été introduite à Rome. Cela nous est confirmé par le fait que la suite du récit de saint Luc assigné à ce jour se lit encore, par anticipation, dès le dimanche qui suit immédiatement Noël.

Aujourd'hui Jésus s'offre solennellement à Dieu le Père, par les mains de Marie et de Joseph, pour être, au sens le plus absolu et le plus complet, le Christ de Dieu : *Christus autem Dei.* C'est pourquoi il n'aura qu'une mission à accomplir en ce monde, celle de rendre à Dieu l'hommage de sa parfaite adoration en esprit et en vérité, faisant *sa nourriture* de l'accomplissement de la volonté de son Père.

Tous les Patriarches et les justes de l'Ancien Testament avaient ardemment souhaité de voir l'aube de ce grand jour. Siméon les représente tous aujourd'hui. Bienheureuse donc cette âme qui se confie au Seigneur et qui attend, avec grande foi et patience, son secours. Siméon attendit toute sa vie, et il ne fut pas trompé dans ses espérances, parce qu'à la fin le Seigneur lui donna plus encore qu'il ne lui avait promis. Il l'avait en effet assuré qu'il lui ferait voir le Messie avant de mourir, et aujourd'hui non seulement il le lui fait voir, mais il le lui donne dans ses bras pour qu'il le presse contre son sein.

Dans l'offertoire, le Psalmiste célèbre la beauté du Messie et la plénitude de la grâce qui réside en lui. L'antienne est tirée du psaume XLIV[e] qui est éminemment messianique : « La grâce est répandue sur vos lèvres, c'est pourquoi Dieu vous a béni éternellement et pour tous les siècles. »

La prière sur l'oblation a un caractère général. L'oblation eucharistique de ce jour continue à travers les siècles celle, irrévocable et définitive, que Jésus fit de soi-même dans le temple, quand, entre les bras de Marie et de Joseph, il y entra pour la première fois, pour commencer la liturgie de notre rédemption. « Recevez, Seigneur, nos prières, et accordez-nous le secours de votre clémence, afin que les dons que nous offrons en présence de votre majesté soient dignes de vous. Par notre Seigneur, etc. »

La préface est celle du jour de Noël, ce qui montre à nouveau le caractère primitif de cette fête, maintenant comptée communément parmi les solennités mariales.

Le verset pour la communion est tiré de la lecture évangélique de ce jour (Luc., II, 26) : « Siméon avait reçu cette réponse de l'Esprit Saint, qu'il ne goûterait pas la mort avant d'avoir vu l'Oint du Seigneur. »

Toute la messe, comme nous l'avons observé jusqu'ici, a un caractère christologique bien net; seule la collecte après la communion tend à s'orienter vers Marie, ce qui, par la suite, prévalut, grâce surtout au pape Serge Ier : « Nous vous prions, ô Seigneur notre Dieu, afin que par l'intercession de la bienheureuse Marie toujours Vierge, les mystères sacrosaints que vous venez de nous donner pour rendre plus sûre notre rédemption, soient un remède pour la vie présente et un gage de la vie future. Par notre Seigneur, etc. »

Les anciens sacramentaires romains, après la collecte de la communion, en assignent ordinairement une autre *super populum*, qui, dans le Missel actuel, n'est demeurée qu'aux féries du Carême. C'était comme une bénédiction solennelle, que donnait le célébrant avant de congédier le peuple et qui remplaçait l'actuel *Benedicat vos omnipotens Deus*, etc., réservé à l'origine au Pape quand il passait entre deux rangées serrées de fidèles, pour sortir de l'église.

La bénédiction prescrite pour ce jour par le Sacramentaire Grégorien est la suivante :

Diac. ℣. *Humiliate capita vestra Deo.*

Le diacre. ℣. Humiliez vos têtes devant Dieu.

Et le prêtre, les bras étendus, et soutenus en certains lieux par deux diacres, tourné vers le peuple, récitait cette prière :

Super populum.

Perfice in nobis, quaesumus, Domine, gratiam tuam, qui iusti Simeonis expectationem implesti; ut sicut ille mortem non vidit priusquam Christum Dominum videre mereretur, ita et nos vitam obtineamus aeternam.

Achevez en nous, nous vous le demandons, Seigneur, l'effet de votre grâce, vous qui avez comblé l'attente du juste Siméon; et de même que celui-ci n'a pas vu la mort avant d'avoir mérité de voir le Christ Seigneur, accordez-nous aussi la vie éternelle.

Il nous est agréable de rapporter ici la gracieuse épigraphe par laquelle Sixte III dédia ses mosaïques dans la basilique esquiline où se célèbre aujourd'hui la station :

VIRGO · MARIA · TIBI · XYSTVS · NOVA · TECTA · DICAVI
DIGNA · SALVTIFERO · MVNERA · VENTRE · TVO
TE · GENITRIX · IGNARA · VIRI · TE · DENIQVE · FOETA
VISCERIBVS · SALVIS · EDITA · NOSTRA · SALVS
ECCE · TVI · TESTES · VTERI · SIBI · PRAEMIA · PORTANT
SVB · PEDIBVS · IACET · PASSIO · CVIQVE · SVA
FERRVM · FLAMMA · FERAE · FLVVIVS · SAEVVMQVE · VENENVM
TOT · TAMEN · HAS · MORTES · VNA · CORONA · MANET

3 FÉVRIER.

Saint Blaise, évêque et martyr.

Ce saint évêque, martyrisé à Sébaste de Cappadoce sous Licinius, est entré dans le calendrier romain vers le XI^e^ siècle, en raison du grand développement que prit alors son culte dans la Ville éternelle, où s'élevèrent en son honneur trente-cinq églises au moins. La plus célèbre était celle *ad caput seccutae*, près de l'actuelle *via Giulia*, et qui, refaite en 1072 par l'abbé Dominique, atteint une telle renommée qu'elle fut mise au nombre des vingt-quatre abbayes privilégiées de Rome.

Voici la curieuse épigraphe léonine qui rappelle la construction de cette église :

HOC · FVIT · INCOEPTVM · RENOVARI · TEMPORE · TEMPLVM
VRBIS · ALEXANDRI · ROMANI · PRAESVLIS · ANNIS
ANNVS · ERAT · DVODENVS · ET · IPSE · SECVNDVS
ANNVS · MILLENVS · GEMINVS · TVNC · SEPTVAGENVS
TEMPORE · QVO · VERBVM · CONCEPIT · VIRGO · SVPERNVM
ANNVS · IN · AVGVSTO · CVRREBAT · MENSE · PERVSTO
SEXTA · DIADENA · ET · FVERAT · INDICTIO · DENA
ABBAS · DOMINICVS · MERITIS · ET · NOMINE · DIGNVS
HANC · AEDEM · COEPIT · PLENE · COMPLEVIT · ET IDEM
HICQVE · CRVCIS · LIGNVM · POSVIT · VENERABILE · DIGNVM
ET · VESTEM · DIVAE · GENITRICIS · QVIPPE · MARIAE
ANDREAE · SCI · BLASII · DARIAEQVE · CRISANTHI
PAPAE · SYLVESTRI · DIONYSII · NECNON · SEVERI
HONORI · STEPHANI · MARCI · MARCELLIQVE
TRANQVILLINI · NICOSTRATI · CAESARISQVE
AC · AQVILAE · NEREI · VEL · ACHILLEI

VEL · ERASMI · ATQVE · CATHARINAE · SEV · SANCTORVM · XL · SCE
PRISCAE · ZOESQVE · SOPHIAE [· CAECILIAE
HAE · SVNT · RELIQVIAE · QVIBVS · ALMVS · FIT · LOCVS · ISTE
NECNON · MVLTORVM · NESCIMVS · NOMINA · QVORVM

Les Orientaux célèbrent la fête de ce célèbre évêque de Sébaste le 11 février.

On dit que l'on conserve, dans la basilique vaticane, parmi les saintes reliques, la gorge du Martyr, transportée là sous Eugène IV, de l'abbaye *ad caput seccutae*, où on la conservait auparavant.

Dans une autre église de la région Arenula, *S. Blasius arcariorum*, on conservait au moyen âge — du moins le croyait-on alors — l'anneau épiscopal du saint, aujourd'hui gardé dans l'église de Saint-Charles a' Catinari, qui lui a succédé à peu près sur le même emplacement.

La messe est entièrement celle du Commun des martyrs pontifes, comme le jour de saint Eusèbe de Verceil, le 16 décembre.

4 FÉVRIER.

Saint André Corsini, évêque et confesseur.

La fête de cet insigne évêque de Fiesole († 1373) fut d'abord introduite dans le Missel romain par Alexandre VII sous le rite semi-double; puis Clément XII, qui était de la famille Corsini, l'éleva au rite double, et il érigea à son parent une splendide chapelle dans la basilique du Latran.

La messe est celle du Commun des confesseurs pontifes.

L'antienne d'introït est celle de la fête de saint Nicolas, le 6 décembre.

La première collecte est la suivante : « O Dieu qui suscitez toujours dans votre Église des exemples de vertu, faites que votre peuple, suivant les traces du bienheureux André, votre confesseur et pontife, en puisse aussi obtenir la récompense. Par notre Seigneur, etc. »

La première lecture est prise, çà et là, des chapitres XLIV et XLV de l'Ecclésiastique. Elle exalte les fonctions épiscopales,

qui sont essentiellement un ministère de réconciliation et de paix entre Dieu et les hommes, entre l'homme et son semblable. La grâce du Seigneur prépare le prêtre à cette double mission, car c'est avec raison que saint Bernard a dit au sujet du ministre de Dieu : *si non placet, non placat.* La charge pastorale exige donc, non pas une bonté quelconque, mais un éminent état de sainteté et de donation entière et absolue du prêtre à Dieu, afin qu'il soit réellement ce que la sainte Écriture entend par ces mots : *Sacerdotes Domini... sancti Deo suo.*

Le répons-graduel et le verset alléluiatique sont communs à la fête de saint Pierre Chrysologue le 4 décembre. Après la Septuagésime, le psaume-trait est identique à celui de la messe de saint Pierre Nolasque le 31 janvier.

La lecture évangélique est la même que pour la fête de saint Nicolas, le 6 décembre; l'antienne de l'offertoire est semblable à celle de la fête de saint Damase.

La collecte sur les oblations a un caractère général : « Que vos élus, Seigneur, nous assistent en toute circonstance; en sorte que, quand nous vénérons leurs mérites, nous puissions ressentir l'efficace de leur patronage. »

Comme l'on voit, ces messes du *Commun* sont des arrangements tardifs, dans lesquels les règles classiques de la liturgie sont quelque peu oubliées. Dans le cas présent, il est étrange que la *prière sur les oblations* ne nomme même pas celles-ci !

L'antienne pour la communion est semblable à celle du jour de saint Sabbas, le 5 décembre.

La collecte d'action de grâces exprime ce souhait, que l'intercession du saint dont on célèbre le *natale*, et les sentiments d'humble gratitude que répand dans notre cœur la divine Eucharistie, servent à nous rendre de plus en plus dignes de la grâce céleste.

Le même jour.

Saint Eutychius, martyr « in Catacumbis ».

Le Martyrologe Romain mentionne aujourd'hui *in Catacumbis*, sur la voie Appienne, le martyr Eutychius, dont le nom, quoique omis dans le Hiéronymien, est toutefois inscrit dans la *Notitia de olea sancta*, rédigée par l'abbé Jean pour la

reine Théodelinde de Monza. Dans la basilique *ad Catacumbas* est encore intégralement conservée l'épigraphe Damasienne en l'honneur de cet insigne Martyr :

EVTYCHIVS · MARTYR · CRVDELIA · IVSSA · TYRAMNI
CARNIFICVMQVE · VIAS · PARITER · TVNC · MILLE · NOCENDI
VINCERE · QVOD · POTVIT · MONSTRAVIT · GLORIA · CHRISTI
CARCERIS · INLVVIEM · SEQVITUR · NOVA · POENA · PER · ARTVS
TESTARVM · FRAGMENTA · PARANT · NE · SOMNVS · ADIRET
BIS · SENI · TRANSIERE · DIES · ALIMENTA · NEGANTVR
MITTITUR · IN · BARATHRVM · SANCTVS · LAVAT · OMNIA · SANGVIS
VVLNERA · QVAE · INTVLERAT · MORTIS · METUENDA · POTESTAS
NOCTE · SOPORIFERA · TVRBANT · INSOMNIA · MENTEM
OSTENDIT · LATEBRA · INSONTIS · QVAE · MEMBRA · TENERET
QVAERITVR · INVENTVS · COLITVR · FOVET · OMNIA · PRAESTAT
EXPRESSIT · DAMASVS · MERITVM · VENERARE · SEPVLCHRVM

Le martyr Eutychius en méprisant les ordres impies du tyran
Et en surmontant les innombrables tortures du bourreau,
Affirma la gloire du Christ.
A la désolation de la prison fait suite un nouveau déchirement des membres du martyr :
On répand sur le sol des fragments de têts pour l'empêcher de dormir,
Pendant douze jours, on lui refuse toute nourriture,
On le jette dans un précipice, où son sang lave
Toutes les blessures que lui avait infligées le persécuteur.
Dans le silence de la nuit, l'insomnie trouble l'âme (de Damase),
Et révèle la cachette où les reliques de l'innocent furent celées.
On le recherche, et enfin retrouvé, il est favorable et accorde tout aux fidèles.
Le pape Damase en a décrit les mérites. Vénère son sépulcre.

Du martyr Eutychius nous ne savons rien de plus. Aussi n'a-t-on pu faire que des conjectures, en supposant, d'après les vers de Damase, que le saint avait été au nombre des *lapsi*, mais qu'il lava plus tard dans son sang son crime d'apostasie.

5 FÉVRIER.

Sainte Agathe, vierge et martyre.

Le culte de cette Martyre sicilienne, vénérée également en Orient, et nommée dans les diptyques du Canon romain, est très ancien dans la Ville éternelle. Le pape Symmaque lui éleva une basilique sur la voie Aurélienne, et saint Grégoire le Grand en 593 lui dédia dans la Suburra une antique basilique, restaurée une première fois par Flavius Ricimer au temps des Goths ariens.

Nous avons encore, dans les dialogues de saint Grégoire, le souvenir de cette dédicace [1] :

Arianorum ecclesia, in regione Urbis huius quae Subura dicitur, cum clausa usque ante biennium remansisset, placuit ut in fide catholica, introductis illic beati Sebastiani et sanctae Agathae Martyrum Reliquiis, dedicari debuisset ; quod factum est.

Antérieurement à cette dédicace, la basilique s'élevait vraisemblablement sous le vocable du Sauveur et des Apôtres, qu'on voyait, en effet, représentés en mosaïque dans la courbe de l'abside. L'inscription de Ricimer était ainsi conçue :

FLA · RICIMER · VI · MAG · VTRIVSQ · MILITIAE
EXCONS · ORD · PRO · VOTO · SVO · ADORNAVIT

L'introduction des reliques de la martyre sicilienne sainte Agathe dans l'antique sanctuaire arien des Goths fit parfois considérer cette basilique comme consacrée à une martyre orientale ; si bien qu'au temps des grandes translations des corps de saints des cimetières suburbains, l'on transporta aussi dans cette église les reliques des martyrs connus sous le nom de Martyrs grecs, du cimetière de Callixte, lesquelles reliques sont encore conservées sous l'autel principal de cette diaconie.

La fête de ces derniers saints se célèbre en divers jours des mois d'octobre et de novembre ; toutefois comme ils ne sont plus compris dans le calendrier romain, nous tenons à rapporter au moins le texte des épigraphes attribuées au pape Damase et que les pèlerins copièrent sur leurs tombes.

1. *Dialog.*, l. III, c. XXX, *P. L.*, LXXVII, col. 288.

Sur le sépulcre de Marie et Néon, frère et sœur :

..... SVB · D · V · ID · NOV
NATA · MARIA · SIMVL · CARO · CVM · FRATRE · NIONE
GAVDENTES · SACRAM · PROMERVERE · FIDEM
DIVITIAS · PROPRIAS · CHRISTI · PRAECEPTA · SECVTI
PAVPERIBVS · LARGA · DISTRIBVERE · MANV
QVORVM · PRAECLARIS · MONITIS · MVLTOQVE · LABORE
ACCESSIT · SVMMO · SANCTA · CATERVA · DEO
POST · ANIMAS · CHRISTO · TRADENTES · SANGVINE · FVSO
VT · VITAM · CAPERENT · NON · TIMVERE · MORI
HORVM · VIRTVTES · QVEM · PASSIO · LECTA · DOCEBIT
RITE · SVIS · FAMVLIS · DISCET · ADESSE · DEVM

Sur les sépulcres de Pauline, Eusèbe, Marcel, Hippolyte et Adria :

OLIM · SACRILEGAM · QVAM · MISIT · GRAECIA · TVRBAM
MARTYRII · MERITIS · NVNC · DECORATA · NITET
QVAE · MEDIO · PELAGI · VOTVM · MISERABILE · FECIT
REDDERE · FVNEREO · DONA · NEFANDA · IOVI
HIPPOLYTI · SED · PRIMA · FIDES · CAELESTIBVS · ARMIS
RESPVIT · INSANAM · PESTIFERAMQVE · LVEM
QVEM · MONACHI · RITV · TENVIT · SPELVNCA · LATENTEM
CHRISTICOLIS · GREGIBVS · DVLCE · CVBILE · PARANS
POST · HVNC · ADRIAS · SACRO · MVNDATVR · IN · AMNE
ET · PAVLINA · SVO · CONSOCIATA · VIRO
XIII · KAL · NOV

Ce sont des pages splendides de l'antique histoire de l'Église romaine, et qui ne doivent donc jamais être oubliées.

D'autres églises, dédiées à sainte Agathe, une dizaine environ, s'élevaient sur le Coelius, au Transtévère, au Borgo et sur le *Monte Mario ;* toutes se réclament d'une grande antiquité, ayant été, pour le plus grand nombre, érigées par des Papes du haut moyen âge. Entre toutes, la plus célèbre était celle qui s'élève au Transtévère en face de la basilique de Saint-Chrysogone, et qu'érigea, après la mort de sa mère, le pape Grégoire II, dans sa propre maison paternelle.

L'introït de la messe, tiré du grec, a été rédigé pour la fête de sainte Agathe et il se retrouve, avec quelques petites variantes dans la liturgie milanaise. C'est pourquoi quand, à d'autres fêtes, Assomption, Toussaint, etc., l'on récite la même antienne

d'entrée, c'est simplement en vertu d'une adaptation postérieure. La *Communion*, empruntée aux *Actes* de la Martyre, est très ancienne, mais elle s'éloigne du type romain habituel des antiennes scripturaires et trahit une origine sans doute sicilienne. L'influence des Siciliens dans l'antique liturgie de Rome est connue.

Antienne pour l'introït : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, en célébrant une fête en l'honneur de la martyre Agathe, dont la passion réjouit les Anges qui en louent en chœur le Fils de Dieu. » *Ps.* 44 : « Que jaillisse de mon cœur une heureuse parole ; j'adresserai au Roi mon chant. »

Il est remarquable que, dans le Gélasien, la collecte après la communion semble vouloir répéter à la fin de la messe la pensée développée dans l'introït : *Exultamus pariter, et de percepto Pane iustitiae, et de tuae, Domine, festivitate Martyrae Agathae etc.*

L'oraison est celle du Commun des vierges, comme le jour de sainte Barbe, le 4 décembre ; d'accord en cela avec le Sacramentaire Grégorien qui toutefois en assigne trois autres de rechange.

Aujourd'hui, dans l'épître (*I Cor.*, 1, 26-31), saint Paul met en évidence le profond mystère de la grâce qui élève les instruments les plus faibles et les moins adaptés, à l'accomplissement des prodiges les plus merveilleux. Que peut-il y avoir en effet de plus faible qu'une jeune fille? Et pourtant, sous l'action de l'Esprit Saint, sainte Agathe affronte intrépide la cruauté et l'obscène méchanceté des persécuteurs, et, ceinte de la double couronne de la virginité et du martyre, elle s'envole vers l'Époux céleste, pour devenir la protectrice de sa ville natale, et même de toute l'Église. On sait en effet que non seulement sainte Agathe est invoquée à Catane contre les éruptions de l'Etna, mais aussi que l'antiquité chrétienne a attribué une efficacité spéciale à son intercession contre les tremblements de terre. C'est pourquoi en Italie, dans les villes et dans les campagnes, l'on voit de toutes parts, aujourd'hui encore, de nombreuses chapelles dédiées à la martyre de Catane.

Le répons-graduel est le même que pour la fête de sainte Vibiane, le 2 décembre.

Le verset alléluiatique, tiré du psaume 118, semble être en

relation avec l'interrogatoire subi par la martyre devant les tribunaux. D'autre part ses *Actes*, tels qu'ils nous sont parvenus, ne sont pas exempts d'inexactitudes.

« Alleluia. » *Ps.* 118 : « Je parlai de vos jugements en présence des rois, sans aucunement me troubler. »

Après la Septuagésime, au lieu du verset alléluiatique, on récite le psaume-trait du Commun des martyrs, comme le 9 janvier.

Dans la lecture évangélique (MATTH., XIX, 3-12) qui semble à présent mal s'accorder avec la réserve chrétienne (Jésus parlait à des Juifs grossiers), se trouve l'éloge de la virginité. Celle-ci n'est pas toutefois une loi universelle, mais une vocation spéciale, à laquelle Dieu appelle seulement quelques âmes choisies. Comme il y a des eunuques « qui sont nés tels et d'autres qui ont été faits tels par les hommes », ainsi y a-t-il des âmes généreuses qui, par le glaive spirituel de la mortification s'imposent volontairement la chasteté parfaite, afin d'être consacrées à Dieu et dans leur corps et dans leur cœur.

Il faut remarquer que la liste des Évangiles de Würzbourg assigne aujourd'hui comme lecture la parabole des dix Vierges, comme au jour de sainte Agnès.

Le verset de l'offertoire est semblable à celui de sainte Agnès : *Ps.* 44 : « Les vierges ses compagnes seront conduites au Roi; ses amies vous seront présentées. »

La collecte avant l'anaphore est celle du Commun, comme pour la fête de sainte Barbe, le 4 décembre.

Le Sacramentaire Grégorien assigne à la fête de sainte Agathe une de ses classiques préfaces : ... *per Christum Dominum nostrum. Pro cuius nomine poenarum mortisque contemptum in utroque sexu fidelium cunctis aetatibus contulisti, ut inter felicium Martyrum palmas, Agathen quoque beatissimam virginem victrici patientia coronares. Quae nec minis territa, nec suppliciis superata, de diaboli saevitia triumphavit, quia in tuae Deitatis confessione permansit. Et ideo etc.*

Quand donc cette antique richesse de la liturgie romaine réacquerra-t-elle son prix, et donnant plus de variété aux formulaires du Missel actuel, contribuera-t-elle à exciter la dévotion des fidèles aux premiers martyrs de l'Église? C'est

un vœu que, humbles et soumis, nous déposons au pied du Siège apostolique.

Le verset pour la communion est tiré des Actes de la Martyre, qui toutefois, comme nous l'avons dit, ne sont pas très sûrs : « J'invoque mon Dieu, lui qui a daigné guérir toutes mes plaies et rendre ma mamelle à ma poitrine. »

La collecte d'action de grâces est comme pour la messe de sainte Barbe. Nous rapportons ici une ancienne hymne en l'honneur de sainte Agathe, faussement attribuée au pape Damase :

Martyris ecce dies Agathae,	Voici luire le jour d'Agathe,
Virginis emicat eximiae,	La martyre, la vierge illustre,
Christus eam sibi qua sociat,	Jour où le Christ se l'unit
Et diadema duplex decorat.	Et l'orne d'un double diadème.
Stirpe decens, elegans specie,	De noble lignée et de grande beauté,
Sed magis actibus atque fide,	Mais plus belle encore en sa vie et sa foi,
Terrea prospera nil reputans,	Comptant pour néant le bonheur de la terre,
Iussa Dei sibi corde ligans.	Son cœur s'est attaché aux ordres de Dieu.
Fortior haec trucibusque viris,	Plus forte que les cruels bourreaux,
Exposuit sua membra flagris,	Elle expose aux fouets ses membres;
Pectore quam fuerit valido	Combien son cœur était vaillant,
Torta mamilla docet patulo.	Son sein déchiré l'a révélé.
Deliciae cui carcer erat,	La prison lui fut délices :
Pastor ovem Petrus hanc recreat ;	Le Pasteur des brebis, Pierre, l'y visite;
Inde gavisa magisque flagrans,	Pleine d'une joie et d'une ardeur nouvelle,
Cuncta flagella cucurrit ovans.	Elle court allègre au-devant des tourments.
Ethnica turba rogum fugiens,	La foule des païens fuyant devant les flammes
Huius et ipsa meretur opem ;	Mérite, elle aussi, son secours;
Quos fidei titulus decorat	En ceux qu'a marqués le sceau de la foi
His Venerem magis ipsa premat,	Qu'elle daigne surtout étouffer Vénus!
Iam renitens quasi sponsa polo,	Au ciel maintenant, resplendissante épouse,
Pro miseris supplicet Domino ;	Pour les malheureux qu'elle prie le Seigneur :
Sic sua festa coli faciat,	Ainsi sa fête célébrée
Se celebrantibus ut faveat.	Gagnera sa faveur à ceux qui l'honorent.

Ce ne sont point les forces du martyr, c'est la grâce qui le rend supérieur aux tourments; et si les Anges se réjouissent, ce n'est pas pour ses souffrances elles-mêmes, mais parce que, au moyen de celles-ci, Dieu est glorifié, et que l'innocente victime, persécutée ici-bas, acquiert droit de cité dans la Jérusalem céleste.

6 FÉVRIER.

Sainte Dorothée, vierge et martyre.

Cette sainte orientale est mentionnée aujourd'hui dans le Hiéronymien : *In Cesaria Cappadocie, passio sancte Dorothae.* Sa légende, avec les fleurs du paradis envoyées par la martyre à l'avocat Théophile, qui l'en avait priée au moment du supplice, est si gracieuse et si pieuse que la sainte est entrée dans le calendrier romain en plein moyen âge. On dit que ses reliques sont conservées au Transtévère dans l'église qui lui est dédiée. Ce fut près de ce temple qu'au XVI^e^ siècle saint Gaétan de Thienne et saint Joseph Calasance inaugurèrent leurs respectives congrégations religieuses.

La messe est celle du Commun des vierges martyres, comme le jour de sainte Émérentienne. La fête de sainte Dorothée, grâce à l'influence des Byzantins à Rome, était jadis en si grande vénération que c'était sur la porte de son temple qu'on avait coutume d'afficher les tablettes portant les noms de ceux qui n'avaient pas satisfait au précepte annuel de la communion pascale; cette fête est passée aujourd'hui au second plan, depuis l'institution de celle de saint Tite.

Le même jour.

Saint Tite, évêque et confesseur.

Cette fête ne date que de 1854 et elle fut instituée par Pie IX. D'autre part, les saints Pères, spécialement les Grecs, ont magnifié la sainteté et le zèle de ce disciple de prédilection de l'Apôtre des Gentils, et les Byzantins célèbrent sa mémoire le 25 août sous le titre d'Apôtre : Μνήμη τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Τίτου. Sa basilique dans l'île de Crète remonte au moins au VI^e^ siècle.

La messe est tout entière du Commun des confesseurs pontifes, comme pour la fête de saint André Corsini, le 4 de ce mois, sauf l'Évangile et la première collecte inspirée d'un passage de la lettre de saint Paul à saint Tite. Sans doute la lecture qui se trouve dans le Missel pour le jour de saint Luc, le 18 octobre, eût été plus appropriée à cette fête que celle du Commun, empruntée à l'Ancien Testament, car l'Apôtre y fait aux Corinthiens (II, VIII, 16 seq.) de grands éloges de Tite, lequel, dans sa sollicitude pastorale, s'était volontairement assujetti au labeur de remettre la paix dans cette Église, toujours agitée par les partis. Il semble que le saint disciple de Paul ait eu un don particulier pour cette mission de paix, car précédemment il était allé dans la même ville et avait rendu le calme à ces esprits turbulents. Saint Paul, durant l'absence de Tite, était vivement préoccupé du mauvais pli que prenaient les choses à Corinthe; quand le disciple revint vers lui avec l'heureuse nouvelle du repentir des dissidents, qui reconnaissaient à nouveau son autorité d'Apôtre, il put écrire une phrase qui révèle toute l'affection et la reconnaissance qui, de ce fait, le liaient à Tite : *sed qui consolatur humiles, consolatus est nos Deus in adventu Titi* (*II Cor.*, VII, 6).

Prière. « O Dieu qui avez orné des vertus apostoliques le bienheureux Tite, votre confesseur et pontife, accordez-nous par ses mérites et par son intercession que, vivant en ce siècle selon la justice et la piété, nous méritions ensuite d'arriver à la céleste patrie. Par notre Seigneur, etc. »

On fait la commémoraison de sainte Dorothée, comme dans la messe précédente, et, si le Carême est commencé, celle de la férie occurrente.

L'Évangile est celui où est narrée la première mission des soixante-douze disciples qui furent les prémices des missionnaires (Luc., X, 1-9). La charge de la prédication évangélique est si divine que personne ne peut y prétendre de soi-même, mais il faut qu'on y soit élu et envoyé par Dieu même. Comme l'Apôtre ne parle pas en son propre nom, mais fait fonction d'ambassadeur du Christ, ainsi ne doit-il chercher ni son intérêt ni sa gloire, mais celle de Dieu et le salut des âmes.

Relevons une belle phrase de saint Paul, là où, dans la seconde

épître aux Corinthiens, il parle de Tite, de Luc et de leurs autres compagnons; il les appelle : *Apostoli Ecclesiarum, gloria Christi.* Oui, à la vérité, le Rédempteur ne se complaît en aucune chose comme dans le zèle pour le salut des âmes, si bien qu'il n'y a pas d'état plus sublime que l'apostolat, par lequel on participe à la mission elle-même du Sauveur dans la rédemption du monde. C'était précisément cette vocation et cette parfaite correspondance à la grâce de la part de Tite qui le rendaient si cher au cœur embrasé et généreux de l'Apôtre. Paul le poussait bien à agir, mais Tite était encore *sollicitior*, comme il l'écrit justement aux Corinthiens; en sorte que, quand le Docteur des Nations alla à Troas, il écrivit : ... *propter Evangelium Christi, et ostium mihi apertum esset in Domino, non habui requiem spiritui meo, eo quod non invenerim Titum fratrem meum* (*II Cor.*, II, 12-13).

7 FÉVRIER.

Saint Romuald, abbé.

La fête de ce célèbre réformateur de la vie anachorétique au XI^e^ siècle († 1027) qui, au temps des Othons, joua un si grand rôle dans l'histoire de Rome et du suprême pontificat, fut instituée par Clément VIII; toutefois elle ne fut pas fixée au 19 juin, jour de son trépas, à cause de la fête des martyrs Gervais et Protais, mais au 7 février, anniversaire de la translation de son corps à Fabriano, dans le monastère de Saint-Blaise, où il repose encore.

La messe est celle du Commun des abbés, comme le jour de saint Sabbas, le 5 décembre; et il est à remarquer que l'austère Grégoire XVI, qui pourtant avait appartenu comme moine à la Congrégation cénobitique des Camaldules, née de saint Romuald, ne crut pas opportun d'apporter à l'office divin quelque modification propre à favoriser le culte envers son saint Fondateur, pas même une oraison spéciale.

A Rome un riche autel est dédié à saint Romuald dans la basilique de Saint-André au *Clivus Scauri* (devenue Saint-Grégoire); en outre il était titulaire d'une petite église située près du forum de Trajan, qui a été détruite il y a quelques années. Le tableau d'André Sacchi, qui en ornait l'autel prin-

cipal, et représente la fameuse vision de l'échelle par laquelle les moines vêtus de blanc montaient au ciel, se trouve maintenant à la pinacothèque vaticane.

8 FÉVRIER.

Saint Jean de Matha, confesseur.

Nous dirions volontiers que ce saint a presque droit de cité dans le calendrier romain; non seulement parce que, durant de longues années, il fut attaché au service de Grégoire IX en qualité de chapelain pontifical, mais plus encore parce qu'il mourut et fut enseveli sur le Coelius († 1213) dans la vieille église de Saint-Thomas *in Formis* près de laquelle, aujourd'hui encore, l'on visite la petite cellule que l'on dit avoir été habitée par lui. Son saint corps fut transporté de là en Espagne après la mort d'Innocent X. L'église et le monastère qui y est annexé (le seul monument qui, à Rome, rappelle notre saint) appartiennent au Chapitre Vatican. Sur la porte monumentale contemporaine d'Innocent III se voit encore l'importante mosaïque représentant le Sauveur entre deux esclaves, l'un blanc et l'autre noir. Dans l'encadrement du blason est écrite cette légende : ✠ *Signum Ordinis Sanctae Trinitatis Redemptionis Captivorum.*

La messe est celle du Commun des confesseurs non pontifes, comme pour la fête de saint Raymond le 23 janvier, sauf la première collecte qui est propre.

Prière. — « O Dieu qui avez daigné choisir saint Jean pour instituer l'Ordre de la Très Sainte-Trinité destiné à racheter les esclaves du pouvoir des Sarrasins; en vue de ses mérites, accordez-nous par votre secours, d'être toujours libres de toute servitude du corps et de l'esprit. »

Le titre de la Sainte-Trinité, pris par l'ordre religieux institué par saint Jean de Matha, coïncide avec un réveil intense de la dévotion catholique envers cet auguste mystère de notre foi. Durant les derniers siècles du moyen âge, s'élevèrent de nombreuses abbayes, églises et chapelles, dédiées à la Très Sainte Trinité, et Rome même eut son abbaye

SS. Trinitatis Scottorum, près de la basilique de Saint-Laurent *in Damaso*.

D'ailleurs, le titre de la Très Sainte-Trinité convient fort bien à une famille religieuse qui se propose par vœu de s'employer à restituer aux enfants de Dieu ce qu'Il a donné de plus précieux à l'homme, la liberté et le salut. S'il est au monde une œuvre éminemment divine, c'est bien d'imiter l'Auguste Triade et de concourir à la rédemption des âmes.

9 FÉVRIER.

Sainte Apollonie, vierge et martyre.

C'EST saint Denys le Grand lui-même qui, dans une lettre à Fabius d'Antioche, nous décrit le martyre de cette courageuse vierge d'Alexandrie. Sa mémoire est entrée dans le Missel Romain vers la fin du moyen âge, et le fait que dans son martyre le bourreau lui arracha les dents, contribua beaucoup à la diffusion de son culte, à titre de protectrice contre les maux de dents.

A Rome, près de la basilique de Sainte-Marie au Transtévère, s'élevait une antique église dédiée à sainte Apollonie, avec un petit cimetière contigu; elle est maintenant détruite, et il ne reste que son nom, donné à une place de ce quartier. Grâce précisément à ce temple, sainte Apollonie a acquis droit de cité dans le calendrier romain.

La messe est celle du Commun des vierges martyres, comme le 30 janvier, fête de sainte Martine.

LE MÊME JOUR.

Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, docteur de l'Église.

Sa fête fut instituée en 1882 par Léon XIII, qui choisit ce jour parce que le 28 janvier, où son nom est mentionné dans le Martyrologe, était déjà occupé par un autre office. Le nom de Cyrille évoque d'emblée le souvenir des premières et célèbres sessions du concile d'Éphèse où, grâce à lui, furent célébrées les suprêmes grandeurs de Marie. Nestorius ayant mis

en doute l'unité de personne en Jésus-Christ, il en résultait que le titre de Mère de Dieu ne convenait pas à la Bienheureuse Vierge, titre sous lequel les fidèles étaient auparavant accoutumés à l'invoquer.

A la suite des négations de l'audacieux évêque de Byzance, l'Orient tout entier ne tarda pas à se soulever; en sorte que, par l'autorité de Célestin Ier un concile s'assembla à Éphèse, et Cyrille — l'héritier spirituel à Alexandrie des anciens pharaons — en fut l'âme. L'examen de la tradition catholique sur l'unité de personne dans la dualité de natures dans le Christ fut fait avec soin et se prolongea jusqu'à une heure avancée de la nuit; quand les Pères, ayant anathématisé Nestorius, décrétèrent que la sainte Vierge était appelée à bon droit « Theotocos », Mère de Dieu, parce qu'en Jésus-Christ la nature humaine a été unie hypostatiquement au Verbe de Dieu, le peuple d'Éphèse, tressaillant de joie, accompagna les Pères à leurs demeures, avec des flambeaux et des encensoirs où brûlaient des aromes précieux.

A Rome, le monument le plus insigne rappellant le triomphe marial du concile d'Éphèse, est la basilique de Sainte-Marie-Majeure, où Sixte III, successeur de Célestin, fit représenter en mosaïque les faits les plus importants de la vie de Jésus-Christ et de la sainte Vierge.

Les Byzantins fêtent saint Cyrille le 18 janvier et le 9 juin. Dans leurs Ménées on loue le saint parce qu'il fut digne de tenir la place du souverain pontife Célestin à la présidence du concile d'Éphèse. Déjà ce Concile œcuménique avait appelé Cyrille : Ὁ τῆς ὀρθῆς καὶ ὁμωμήτου πίστεως συνήγορος.

La messe de saint Cyrille est celle de Commun des docteurs, comme pour la fête de saint François de Sales le 29 janvier, sauf les collectes propres, où sont mis en relief ses mérites spéciaux pour le triomphe de Marie à Éphèse sur l'hérésie nestorienne. Le rédacteur de ces prières semble toutefois avoir eu une conception trop unilatérale de l'œuvre théologique de Cyrille. L'hérésie nestorienne était surtout christologique, et l'erreur mariale n'en était qu'une conséquence. Saint Cyrille défendit courageusement l'honneur de la Mère et du Fils, il tint avec intrépidité la place du Pape, et par ses fameux anathèmes

il devint pour les Orientaux le représentant le plus autorisé de l'orthodoxie contre les Nestoriens. Si grande fut l'autorité dont jouit autrefois Cyrille, que, aujourd'hui encore, les Coptes Monophysites, pervertissant le sens de ses formules sur l'unité de la personne en Jésus-Christ, en appellent précisément à notre saint Docteur pour appuyer leurs erreurs.

Les Grecs ont coutume d'attribuer à saint Cyrille, outre le titre honorifique de Πάπα 'Αλεξανδρείας, l'ornement d'une tiare; ils disent que saint Célestin lui aurait destiné cet insigne, quand il le délégua pour présider à sa place le concile d'Éphèse.

Les mérites de saint Cyrille valurent à ses successeurs sur le siège patriarcal d'Égypte, le titre dont ils se parent encore aujourd'hui : τῆς οἰκουμένης κριτής, *orbis terrarum iudex.*

La première prière est ainsi conçue : « O Dieu qui fîtes champion invincible de la divine Maternité de la Bienheureuse Vierge Marie, le bienheureux Cyrille, votre confesseur et pontife; accordez-nous par ses prières que, professant nous aussi qu'elle est vraiment Mère de Dieu, nous soyons sauvés grâce à sa maternelle protection. Par le même Jésus-Christ, notre Seigneur, etc. »

Sur l'oblation, on récite la collecte suivante : « Regardez favorablement, ô Seigneur tout-puissant, notre oblation, et, par les mérites du bienheureux Cyrille, accordez-nous de recevoir dignement dans nos cœurs Jésus-Christ, votre Fils unique et notre Seigneur, coéternel à vous dans la gloire. Lui qui vit et règne, etc. »

Après la communion, la prière d'action de grâces est celle-ci : « Fortifiés, Seigneur, par les divins mystères, nous vous supplions de permettre que, animés par les exemples et par les mérites du bienheureux pontife Cyrille, nous professions une vive dévotion envers la Très Sainte Mère de votre Fils unique. Lequel vit et règne, etc. »

L'Orient, pays de Jésus, des Apôtres, des grands Docteurs, des Conciles, à l'égal d'un sarment détaché du cep, est, depuis plusieurs siècles, devenu stérile, et il languit à cause du funeste schisme qui le sépare du centre de l'unité catholique. Combien

il importe que tous les fidèles entrent dans les sentiments qui inspirèrent à Léon XIII d'instituer la fête des plus célèbres Docteurs orientaux, hâtant par la prière et par l'action le retour de ces très nobles Églises à l'unité catholique, sous le magistère suprême de Pierre, toujours fidèle à sa divine mission de confirmer ses frères.

10 FÉVRIER

Sainte Scholastique, vierge.

La fête de cette colombe de virginale pureté se trouve déjà dans l'Antiphonaire de la basilique vaticane du XII^e^ siècle, et doit certainement sa popularité à saint Grégoire le Grand, qui, dans le deuxième Livre des *Dialogues*, décrit les derniers instants de la sainte avec une candeur charmante. Au IX^e^ siècle, du temps de Léon IV, tandis qu'à Subiaco les héritiers monastiques de la tradition bénédictine dédiaient à sainte Scholastique, sœur du patriarche saint Benoît, leur principal monastère, les Romains ne voulurent pas leur être inférieurs dans la dévotion envers leur sainte concitoyenne, et près de la diaconie de Saint-Vite sur l'Esquilin ils lui érigèrent un temple qui devint par la suite la propriété de l'abbaye de Saint-Érasme sur le Coelius.

Près des Thermes d'Agrippa s'élève encore un oratoire du XVI^e^ siècle, dédié à saint Benoît et à sainte Scholastique.

La messe est celle du Commun des vierges, sauf la première collecte qui mentionne la colombe, forme sous laquelle saint Benoît vit, de sa tour sur le mont Cassin, l'âme innocente de sa sœur prendre son vol vers le ciel.

L'antienne d'introït est comme le jour de sainte Lucie.

La collecte est la suivante : « O Dieu qui, sous forme de colombe, fîtes pénétrer dans les cieux l'âme de Scholastique, vierge à vous consacrée, accordez-nous par ses mérites et ses prières de vivre avec une telle innocence que nous méritions d'arriver aux joies éternelles. Par notre Seigneur. »

La lecture est comme pour sainte Lucie, tandis qu'au contraire le répons-graduel, tiré du psaume 44, est le suivant :

« Dans la splendeur et la gloire avancez et chevauchez pour la vérité et pour la justice, car votre droite vous fera voir des choses merveilleuses. »

La vierge est comparée ici à une guerrière parfaitement armée, qui combat la sainte bataille de la vérité et de la justice. Vérité et justice signifient ici la fidélité à Dieu dans l'accomplissement du vœu de chasteté, raison pour laquelle la vierge, aidée de la grâce divine, est supérieure au monde séducteur, au démon perfide, et même à la faiblesse de son sexe. Voilà la splendide victoire que le Christ remporte au moyen de la Vierge, son épouse.

Le psaume-trait, qui est comme un mystique chant nuptial, est tiré du psaume qui a fourni aussi le répons : « Écoutez, ma fille, regardez, prêtez l'oreille, car le roi s'est épris de votre beauté. Les riches du peuple vous honorent par des présents. Parmi ses bien-aimées, il y a des filles de rois. Après elles sont conduites au Roi les vierges ses amies; elles se présentent dans la joie et l'allégresse, elles font leur entrée dans le palais du Roi. »

La lecture évangélique, avec la parabole des dix vierges, est la même que pour la fête de sainte Agnès.

Le verset d'offertoire est emprunté au psaume 44, et il est en partie identique au trait : « Parmi ses bien-aimées sont des filles de rois. La reine siège à ta droite parée de l'or d'Ophir. » Cet or pur, qui orne les vêtements de la reine mystique, symbolise l'intention droite, grâce à laquelle les actions les plus indifférentes et les plus humbles de la vie quotidienne deviennent dignes de la vie éternelle quand elles sont dirigées à la plus grande gloire de Dieu.

La collecte avant l'anaphore et celle après la communion sont semblables à celles de la fête de sainte Lucie.

L'antienne que l'on chantait durant la distribution des saints Mystères au peuple est tirée de l'Évangile du jour, comme pour la fête de sainte Agnès.

Saint Grégoire le Grand, nous racontant le dernier colloque de sainte Scholastique avec son frère, dit qu'à cette occasion elle fut plus puissante que lui sur le cœur de Dieu, car, tandis que saint Benoît tenait pour la discipline et la justice,

elle, au contraire, s'inspirait plus haut encore : de l'amour; *plus potuit, quia plus amavit.* Retenons cette belle phrase de saint Grégoire, et utilisons-la dans notre vie spirituelle.

Le même jour.

Sainte Sotère, vierge et martyre.

Station au cimetière de Callixte.

Le nom de cette illustre parente de saint Ambroise (qui maintenant désigne toute une région du cimetière de Callixte) a disparu du Sacramentaire Grégorien, mais se trouve dans le Gélasien. Sa fête était si célèbre à Rome que, dans une épigraphe de la basilique de Saint-Paul, on note que le défunt passa à une vie meilleure : *in natale domnae Sitiretis...* Avant de donner aux martyrs le nom de saints *(Sancti)*, on leur donna, pour les honorer, celui de *domni* ou *domni martyres*, comme aux membres du Sénat céleste. — L'hypogée sépulcral de sainte Sotère s'élevait sur le cimetière de Callixte et fut restauré par Étienne II; mais un siècle plus tard, Serge II, le voyant tomber de nouveau, transféra le corps de la Sainte au Titre d'Æquitius.

Selon le Gélasien, ce jour ne serait pas l'anniversaire du martyre, mais celui de la naissance de sainte Sotère; ce qui démontre que la fête de sainte Agnès *de nativitate*, n'était donc pas un privilège absolument spécial puisque le même honneur fut aussi accordé à Rome à d'autres saints. Voici la première collecte du Gélasien :

Oratio.	Prière.
Praesta, quaesumus, omnipotens Deus, ut sanctae Soteris, cuius humanitatis celebramus exordia, Martyris beneficia sentiamus. Per Dominum.	Faites, nous vous le demandons, Dieu tout-puissant que, célébrant le début de l'existence humaine de sainte Sotère, nous recevions les bienfaits de cette Martyre. Par notre Seigneur.

Cette fête n'étant pas un vrai *natalis*, au sens liturgique, l'on s'explique qu'elle ait été omise dans la réforme grégorienne.

Aujourd'hui, le Hiéronymien commémore aussi les martyrs Calocer et Parthène, ensevelis dans le cimetière de Callixte,

dont la fête en ce jour est également recensée dans le calendrier de marbre de Saint-Sylvestre *in Capite*, où l'on conserve une partie de leurs reliques.

11 FÉVRIER.

Apparition de la Bienheureuse et Immaculée Vierge Marie.

Cette fête fut étendue à toute l'Église latine sous Pie X seulement, un demi-siècle après l'apparition de la Vierge à la Bienheureuse Bernadette Soubirous. Comme jadis un grand nombre de diocèses fêtaient l'apparition de l'Archange Michel sur le mont Gargan, ainsi maintenant que la dévotion envers le sanctuaire marial de Lourdes a atteint une renommée mondiale, il a semblé convenable que toute l'Église occidentale fêtât pareillement les multiples apparitions de la Vierge Immaculée à la candide et naïve pastourelle. Ces révélations, authentiquées par des milliers de miracles, étaient certainement, dans l'intention de la Providence, comme le sceau du Ciel à la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie, faite par Pie IX quelques années plus tôt. Elles font donc partie en quelque sorte de l'histoire de nos dogmes catholiques, et sous cet aspect la fête liturgique de ce jour a une haute signification apologétique, en tant qu'elle démontre que l'Esprit Saint, selon la promesse divine, *deducet... in omnem veritatem.*

L'antienne pour l'introït est tirée de l'Apocalypse (XXI, 2) : « J'ai vu la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui descendait du ciel où est Dieu, et elle était toute ornée comme une épouse parée pour son époux. » Suit le premier verset du psaume 44. La beauté extérieure de la Vierge, alors que, vêtue de blanc, avec la ceinture bleue à la taille et les roses sur les pieds, elle apparut à la pieuse Bernadette, indique les sublimes vertus par lesquelles elle attira à elle le Verbe de Dieu, de telle sorte qu'il se la choisit pour Mère.

La première partie de la collecte est prise de la messe de l'Immaculée Conception. Comme Dieu a voulu l'Immaculée Conception de Marie en vue de l'Incarnation de son Christ, qui s'épanouit comme une fleur sur une tige plantée dans une terre vierge et sans souillure, qu'ainsi il garde également de tout mal

notre corps et notre âme, afin que nous aussi puissions être à notre tour le temple digne et sans tache du Saint-Esprit et le tabernacle de la divinité.

La lecture est tirée de l'Apocalypse (XI, 19; XII, 1, 10) là où saint Jean décrit le temple céleste et l'arche du Testament, figures sous lesquelles l'Esprit Saint désigne précisément Marie. Elle est en effet cette femme dont il est parlé dans les versets suivants, à laquelle le soleil sert de manteau, la lune d'escabeau sous ses pieds, les étoiles de diadème, et qui apparut à l'Apôtre toute remplie de majesté et de gloire, préludant ainsi au triomphe définitif du Christ.

Le répons-graduel est tiré du *Cantique* (II, 12-14) : « Les fleurs s'épanouirent dans notre champ; c'est le temps de tailler, parce que l'on entend déjà roucouler les tourterelles. Lève-toi, ô ma bien-aimée, ma belle, et viens, ma colombe, entre les fentes des roches, entre les pierres des cavernes. » — Cette application à la grotte de l'apparition est vraiment heureuse.

Le verset alléluiatique est tiré du même texte (*Cant.* II, 14) : « Montre-moi ton visage, que ta voix résonne à mes oreilles, car ta voix est suave et ton visage splendide. » — En la Vierge Marie, tout était sainteté et grâce, parce que tout procédait de cet Esprit Paraclet dont elle était le tabernacle.

Après la Septuagésime, au lieu du verset précédent, on devrait chanter le psaume-trait. Toutefois le rédacteur moderne semble en avoir ignoré la structure, car, au lieu d'un psaume, il nous a fait une petite rapsodie de versets enchaînés tant bien que mal (JUDITH, XV, 10) : ℣. « Vous, gloire de Jérusalem; vous, joie d'Israël; vous, honneur de notre nation. » ℣. (*Cant.* IV, 7) : « Vous êtes toute belle, ô Marie, et en vous il n'y a aucune tache. » ℣. « Vous êtes bienheureuse, ô Marie, Vierge sainte, et vous méritez toute louange, puisque, d'un pied virginal, vous avez écrasé la tête du serpent. »

Marie est l'honneur et la gloire du genre humain, car en elle la postérité d'Adam a remporté la victoire sur le dragon infernal dont le souffle empoisonné n'arriva jamais à flétrir le cœur de la Vierge.

La lecture évangélique de ce jour est constituée par un simple passage de celle du mercredi des Quatre-Temps d'Avent. La

Vierge est saluée par l'Ange, qui lui annonce la sublime dignité à laquelle Dieu l'élève, la choisissant pour Mère de son Fils unique incarné. C'est Marie qui imposa à son divin Fils le nom de Jésus, l'Esprit Saint voulant nous indiquer par ce fait que, si Jésus est le Sauveur du genre humain, Marie toutefois est la dispensatrice de ces trésors de rédemption.

Le verset de l'offertoire est le même que pour la fête de l'Immaculée Conception, sauf l'Alleluia que l'on omet aujourd'hui.

Le rédacteur moderne des collectes de cette messe est trop préoccupé des guérisons prodigieuses qui se font à la grotte de Lourdes, pour que, après avoir demandé déjà la santé du corps et de l'âme dans la première collecte, il croie pouvoir se dispenser de répéter la même supplication dans la prière sur l'oblation. Il nous fait donc demander au Seigneur que, par les mérites de la Vierge Immaculée, le Sacrifice que nous allons offrir à la Divine Majesté monte au ciel comme un parfum délicieux, et nous obtienne la santé physique et morale désirée.

Le prélude de l'anaphore eucharistique, ou préface, est comme le 8 décembre.

Le verset pour la communion est tiré du psaume 64 : « Vous avez visité la terre et l'avez désaltérée, vous l'avez rendue immensément riche. » Cette visite qui fait déborder le cœur d'œuvres saintes est celle que nous fait Jésus dans la sainte Communion.

C'est aux trésors de Jésus que Marie puise à son tour cette source abondante de grâces symbolisée à Lourdes par cette eau jaillissant de la roche vive de la grotte, et qui, recueillie dans les piscines, donne la santé à tant de malades.

A Lourdes, les pèlerins, après la messe et la communion, demandent à la Vierge une dernière bénédiction, avant de prendre le chemin de retour. C'est le concept dont s'inspire la collecte d'action de grâces de ce jour : « Que la bienheureuse Vierge réconforte par sa droite puissante tous ceux que vous avez rassasiés de l'aliment céleste, afin qu'ainsi tous puissent arriver heureusement à l'éternelle patrie. »

12 FÉVRIER.

Les sept saints Fondateurs de l'Ordre des Servites de la Bienheureuse Vierge Marie.

CETTE fête fut instituée en 1888 par Léon XIII, qui avait, peu auparavant, inscrit solennellement au catalogue des saints les noms des nobles florentins Bonfilio Monaldi, Bonajuncta Manetti, Manetto d'Antelles, Amédée de Amideis, Uguccio Uguccioni, Sosteneo de Sosteneis et Alexis Falconieri.

Au XIII^e^ siècle, tandis que l'Italie était déchirée par les schismes et les luttes intestines, ces illustres représentants du patriciat florentin s'étant retirés sur le mont Senario, donnèrent naissance à un nouvel ordre religieux, tout appliqué à la pénitence et à la contemplation des douleurs de Jésus crucifié et de sa divine Mère.

La messe est de composition récente, et bien que, çà et là, elle s'écarte des anciennes règles liturgiques, elle révèle cependant le bon goût qui distinguait Léon XIII. L'introït contient une allusion gracieuse à l'épisode miraculeux de ces petits enfants, parmi lesquels était, dit-on, saint Philippe Beniti, et qui, ouvrant pour la première fois leurs lèvres innocentes sur la place publique de Florence, firent l'éloge des sept nobles saints, les saluant sous le nom, demeuré dès lors dans l'usage commun, de Serviteurs de la bienheureuse Vierge Marie.

Le verset pour l'introït est tiré du cantique de la *Sagesse* (X, 20-21) : « Les justes, Seigneur, chantèrent en chœur les louanges de votre saint Nom, glorifiant votre bras victorieux. La Sagesse, en effet, ouvrit les lèvres du muet et rendit éloquente la langue des petits enfants. » *Ps.* 8 : « O Yahweh, notre Seigneur, combien merveilleuse est votre gloire dans tout l'univers ! »

La prière de ce jour exprime à la fois le but de l'institut religieux des *Servites* et le fruit spécial que nous devons demander à Dieu par leur intercession : « O Seigneur, Christ-Jésus, qui, pour honorer la mémoire des douleurs de votre très sainte Mère, avez, par l'entremise de sept bienheureux Pères, enrichi l'Église d'une nouvelle famille de serviteurs consacrés à Marie ; accordez-

nous de nous associer de telle sorte à leurs pieuses larmes, que nous méritions d'avoir part un jour à leurs joies. Vous qui vivez, etc. »

La lecture est du Livre de l'*Ecclésiastique* (XLIV, 1-15) et dans le Missel une partie de ce texte était déjà affectée à la fête des martyrs Jean et Paul et à l'Octave des saints Apôtres. Tout l'ensemble d'ailleurs s'adapte très bien aux saints fondateurs des ordres religieux.

C'est un devoir pour les fils de transmettre la mémoire des vertus de leurs Pères, pour que les générations suivantes soient poussées à rivaliser de sainteté avec eux. Maintenant leurs corps reposent dans la paix de la tombe, mais leur mission n'est pas terminée; car, tandis que l'Église chante leurs louanges, leur descendance spirituelle — cette descendance à qui est promis l'avenir, parce qu'elle est l'œuvre des saints — continue et achève leurs magnifiques entreprises.

Évidemment, les rédacteurs de cette Messe, au temps de Léon XIII, ne devaient pas connaître le rôle du psaume responsorial qui, anciennement, suivait la première lecture, et il leur a suffi de recueillir tant bien que mal quelques versets de l'Écriture capables, d'une façon quelconque, de se rapporter au sanctuaire du Senario, où se vénéraient les corps des sept saints, et aux Servites fondés par eux, pour avoir, tout prêts, les antiennes et les répons nécessaires. Voici en effet le répons, emprunté, non au Psautier, mais à Isaïe (LXV, 23) et à l'Ecclésiastique :

« Mes élus ne travailleront pas en vain, et ils n'engendreront pas dans l'angoisse, car ils sont une race bénie du Seigneur, et avec eux seront leurs petits-enfants. » ℣. (*Eccli.*, XLIV, 14) : « Leurs corps sont ensevelis en paix, et leur nom vit de génération en génération. »

Le verset alléluiatique est la suite du verset précédent, qui a déjà constitué la conclusion de la lecture scripturaire : « Alleluia. Que les peuples célèbrent leur sagesse, et que l'Église publie leurs louanges. »

Après la Septuagésime, l'on omet le verset alléluiatique et l'on récite le psaume-trait 125, qui appartient au Commun des martyrs : « Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront

dans la joie. Ceux-ci, en pleurant, jetaient leur semence, mais voici qu'ils reviennent joyeux, chargés de leurs gerbes. »

Au temps pascal — s'il advient que cette fête soit reportée jusque-là — on omet le graduel et l'on dit à sa place le verset alléluiatique indiqué plus haut, au lieu d'accompagner l'alleluia d'un verset de psaume, comme le voudrait l'usage traditionnel. Puis l'on ajoute : « Alleluia. » (*Ps.* XXXVI, 28) : « Le Seigneur ne laisse pas ses Saints dans l'abandon, mais ils demeureront éternellement. Alleluia. »

Le répons-graduel et le verset alléluiatique semblent maintenant deux prières chantées presque analogues et dont on ne comprend guère le but ni la distinction. Il n'en était pas ainsi à l'origine. L'Antiphonaire Grégorien nous démontre même que leur structure musicale est tout à fait diverse, parce que primitivement c'était deux chants de psaume parfaitement distincts qui suivaient, le premier, la lecture de l'Ancien Testament; le second, celle de l'Apôtre.

L'Évangile est celui du Commun des abbés, comme le 5 décembre, fête de saint Sabbas.

La montagne sainte à laquelle il est fait allusion dans l'offertoire est le Senario, près de Florence. Les holocaustes et les victimes dont parle le texte sacré sont les prières et les austérités des sept saints Fondateurs, dont les corps reposent maintenant en paix sous l'autel sacré, continuant ainsi leur immolation mystique, unie à l'immolation eucharistique de Jésus.

(Is., LVI, 7) : « Je les conduirai à ma sainte montagne, et je les consolerai dans ma maison de prière; leurs holocaustes et leurs victimes me seront agréables sur l'autel qui m'est dédié. »

La prière sur l'oblation n'a pas cet exquis caractère classique qui distingue les antiques collectes des sacramentaires romains. Elle est pieuse, mais sa rédaction est toute moderne, sans solennité ni vigueur. « Accueillez, Seigneur, l'hostie que nous vous offrons, et par l'intercession de vos saints, accordez-nous de vous servir dans la liberté du cœur, et de brûler d'amour envers la Mère affligée de votre Fils. Par le même, etc. »

L'antienne pour la communion est tirée d'un texte évangélique différent de celui qui a été lu à la Messe de ce jour. Cela encore constitue une anomalie dont le rédacteur liturgique

moderne de l'office des sept Fondateurs ne s'est d'ailleurs probablement pas rendu compte.

Communion (Ioann., xv, 16) : « Je vous ai choisis au milieu du monde pour que vous alliez et rapportiez du fruit, et que votre fruit soit durable. » — Notre fruit sera durable si nous demeurons unis à l'arbre de vie éternelle qui est le Christ. Voilà le secret de la facile activité des saints et de la réussite de leurs entreprises.

Après la communion, l'on récite la collecte suivante : « Fortifiés par les célestes Mystères, nous vous demandons, Seigneur, qu'imitant les exemples de ceux dont nous célébrons la fête, nous soyons fidèles à nous tenir au pied de la Croix de Jésus avec Marie sa Mère, et qu'ainsi nous méritions d'obtenir le fruit de la Rédemption. Par le même notre Seigneur, etc. »

Dans la vie présente, les noces de l'âme avec Dieu se contractent sur la Croix. C'est le lit nuptial du Fils de Dieu, aussi ne peut-il y avoir de sainteté véritable si elle n'est revêtue des sceaux du mont Calvaire.

14 février.

Saint Valentin, prêtre et martyr.

Station au cimetière de Valentin sur la voie Flaminienne.

La fête de ce martyr de la persécution de Claude II, tout différent du Valentin de Terni, se trouve déjà dans le Gélasien. Sa basilique cimitérale sur la voie Flaminienne, érigée par le pape Jules (337-352) et restaurée par Honorius Ier, était la première que rencontraient les pèlerins, quand, avides de visiter les sépulcres des anciens héros de la Foi, ils approchaient de la Ville éternelle. Le culte de saint Valentin prit un développement intense, spécialement dans la Sabine et dans le Latium, où lui furent dédiées un très grand nombre d'églises. A Rome on en comptait quatre ; mais dès le temps de Paschal Ier, son corps fut transporté à Sainte-Praxède, pour que, hors de l'enceinte de la Ville, il ne risquât pas d'être profané par les Sarrasins.

Nous citons ici une belle épigraphe du cimetière de Saint-Valentin. Il s'agit d'un prêtre-médecin qui prépara son tombeau

près de celui de saint Valentin, lequel avait également exercé l'une et l'autre fonctions :

HIC · PASTOR · MEDICVS · MONVMEN(tum in martyris aula)
(f)ELIX · DVM · SVPEREST · CONDIDIT · I(pse sibi)
PERFECIT · CVMCTA · EXCOLVIT · QVI · (ad carmina sistit)
CERNET · QUO · IACEAT · POENA · (nec ulla manet)
ADDETVR · ET · TIBI · VALENTINI · GLODRIA · S(ancti)
VIVERE · POST · OBITUM · DAT · (tibi) DIGNA (Deus)

La messe est celle du Commun des martyrs, comme le jour de saint Canut, le 19 janvier, sauf les collectes propres.

La première prière est la suivante : « Dieu tout-puissant, accordez-nous par l'intercession de votre bienheureux martyr Valentin, dont nous célébrons le *natale*, d'être délivrés de tous les périls qui nous menacent. »

Au lieu de la lecture de l'Évangile de saint Matthieu prescrite aujourd'hui par le Missel romain (x, 34-42), la liste de Würzbourg en assigne une empruntée à saint Luc (ix, 23-27). Le glaive qui est venu séparer l'homme, non seulement de sa patrie et de sa famille, mais encore de lui-même, c'est la parole de Dieu qui immole les amis du Christ comme des holocaustes vivants et ne leur permet de vivre que d'une vie divine. C'est en ce sens que saint Paul disait : « Je vis, et ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi. »

La secrète, selon la récente correction du Missel, est la suivante : « Recevez, Seigneur, ces oblations qui vous sont pieusement offertes, et, par les mérites de votre bienheureux martyr Valentin, faites qu'elles profitent à notre salut. »

Le Missel assignait précédemment cette autre prière, identique à la formule du Sacramentaire Grégorien : « Soyez propice, Seigneur, à l'oblation que nous vous présentons, et, par l'intercession de votre bienheureux martyr Valentin, délivrez-nous de tout péril. »

Après la communion, on récite la prière suivante : « Que le céleste Mystère réconforte notre esprit et notre corps; afin que, par l'intercession de votre bienheureux martyr Valentin, nous puissions expérimenter l'efficace du Sacrement que nous célébrons. Par notre Seigneur, etc. »

On lit avec plaisir la description des solennelles fêtes litur-

giques que le Pape célébrait à Rome au moyen âge; mais il ne faut pas oublier que les splendeurs de ces triomphes religieux furent méritées durant trois siècles par une longue série de papes, de prêtres et de diacres romains qui, affrontant intrépides la cruauté des Césars, gouvernèrent et administrèrent saintement l'héritage de saint Pierre et de saint Paul, jusqu'à ce que le martyre vînt les enlever de ce monde. Être alors élevé aux dignités de la hiérarchie sacrée équivalait à se trouver à la veille de donner son sang pour le Christ; aussi aujourd'hui encore, quand, dans le rit grec, l'on ordonne les diacres, on chante, sans plus, l'hymne des martyrs, comme pour les déclarer aptes à l'honneur de la confession sanglante de la foi chrétienne.

15 FÉVRIER.

Saints Faustin et Jovite, martyrs.

Le culte de ces martyrs était déjà très répandu à Brescia quand, au temps de Grégoire II, grâce au Brescian Petronax, restaurateur du Mont-Cassin, il pénétra dans la célèbre abbaye et dans ses nombreuses dépendances. A la fin du moyen âge, cette fête fut admise dans le Missel romain; et en 1575, la colonie bresciane résidant à Rome érigea même en l'honneur de ses deux Patrons une église — présentement détruite — près de la *via Giulia* qui, à cette époque, en raison des grands édifices dus à Jules II, était devenue l'une des voies les mieux habitées de la Ville.

La messe est celle du Commun des martyrs.

L'antienne pour l'introït est tirée du psaume 36 : « Le salut des justes est dans le Seigneur qui les protège durant l'épreuve. » Il les protège, observe toutefois saint Augustin, dans l'ordre de leur fin dernière, car, pour ce qui est du corps, s'il n'a pas épargné celui de son Fils Unique, il n'a pas davantage entendu assurer la vie et la prospérité matérielle à ses saints. Ne vous promettez donc pas, concluait le Docteur d'Hippone prêchant à son peuple, ce que l'Évangile non plus ne vous promet pas.

La collecte est la suivante : « O Dieu qui réjouissez ce jour par la solennité de vos martyrs Faustin et Jovite; accordez-

nous, tandis que nous vénérons leurs mérites, d'imiter leurs exemples. »

Tel est l'esprit de l'Église en célébrant les fêtes des saints. Sans ce but moral de la réforme de nos habitudes, les solennités religieuses sont à peu près vaines, elles qui furent instituées par les saints Pères précisément pour inciter les fidèles à suivre l'exemple de ceux dont ils louent les vertus.

La lecture est tirée de l'épître aux Hébreux (x, 32-38) comme le 19 janvier, pour la fête des martyrs Maris, Marthe, Audifax et Abachum.

Le répons est tiré du psaume 33. Dans l'épreuve, les martyrs sentirent toute la faiblesse de leur fragile nature. Ils invoquèrent donc le secours de la grâce et le Seigneur les exauça. Il les exauça mais ne les dispensa pas de l'épreuve qui fortifie la vertu. Il les rendit supérieurs à la tentation, et, avec la divine grâce, ils triomphèrent de la faiblesse de leur nature, des menaces des tyrans, des tourments, de la mort même. Le Seigneur était à leurs côtés pour les soutenir; Il les mit à l'abri parce que ceux-ci, se défiant humblement d'eux-mêmes, se confièrent à Lui.

Le verset alléluiatique est tiré de l'hymne célèbre de l'évêque Nicétas de Remesiana, le *Te Deum* : « Seigneur, la blanche armée des Martyrs vous glorifie. »

Ils sont vêtus de blanc, parce que, en raison de leur mort pour la Foi, ils ont lavé leurs robes dans le Sang de l'Agneau.

Après la Septuagésime, le psaume-trait est le 125e, comme le 12 février.

Dans la rédaction du Missel romain antérieure à la dernière correction, la lecture évangélique était tirée de saint Matthieu (XXIV, 3-13). Jésus y annonce aux Apôtres les signes précurseurs de la fin du monde dont un symbole prophétique devait être la destruction de Jérusalem par les Romains. En ces derniers temps, le démon fera l'effort suprême contre le royaume du Christ; et quand s'aggravera la lutte qui préludera au triomphe final de Jésus, les martyrs, en affrontant nombreux la mort pour la foi, fourniront encore au monde l'argument apologétique de la divinité de la religion chrétienne. Cet argument sera repoussé, mais il ne manquera pas pour cela d'avoir

toute sa valeur, toute l'éloquence d'un sang *melius loquentem quam Abel;* car, dans les desseins de Dieu, il doit être le dernier essai tenté pour convertir les incrédules et les soustraire à la perdition. Tout cela est contenu dans le simple mot Μάρτυρ, qui veut précisément dire le *témoin* du Christ et de l'Évangile, grâce au sang versé. — Dans la récente correction du Missel, à la péricope de saint Matthieu a été substituée celle de saint Luc (XII, 1-8). Jésus encourage ses martyrs, et pour qu'ils ne soient pas vaincus par la peur des tourments, il veut qu'ils aient plutôt la crainte de Dieu, lequel peut condamner à l'enfer le corps et l'âme.

La divine Providence veille sur ses saints et les garde; aussi les impies ne pourront-ils sans sa permission arracher un de leurs cheveux. Ils ne pourront faire aux saints ni plus ni moins que ce que Dieu leur permettra. Être dans la main de Dieu, du Dieu bon, du Dieu sage, du Dieu tout-puissant : quelle paix une telle pensée doit répandre dans l'âme !

L'antienne pour l'offrande des oblations par le peuple est tirée du Livre de la Sagesse (III, 1-3) : « La vie des justes est dans les mains de Dieu, en sorte que la mort la plus cruelle ne peut leur porter préjudice. Les insensés les ont bien vus extérieurement en proie aux supplices, mais dans leur cœur ils jouissaient au contraire d'une paix inaltérable. »

Selon le texte du Missel avant la dernière correction, dans la collecte sur les offrandes qui prélude à l'anaphore consécratoire, on priait aujourd'hui le Seigneur de s'apaiser à la vue des dons à lui offerts par le peuple fidèle, lequel, grâce à la puissante intercession des saints Martyrs, a aussi confiance d'en obtenir le salut contre tous les périls.

Selon le texte récent, la prière est ainsi changée : Acceptez, Seigneur, nos supplications à l'occasion de la fête de vos saints; et faites que moins nous pouvons avoir confiance en nous-mêmes, plus nous assistent les mérites de ceux qui vous furent agréables. — Il n'y a plus aucune allusion à la présentation des offrandes. Cette collecte est belle, mais ce n'est pas une *Secrète.*

Le verset pour la communion du peuple (celle-ci étant considérée comme le complément du saint sacrifice, les malades

seuls, communiant en viatique, pouvaient jadis la recevoir en dehors de la messe) est tiré de l'Évangile selon saint Matthieu (x, 27) : « Ce que je vous dis dans les ténèbres, répétez-le en plein midi, et ce que je vous dis à l'oreille, publiez-le sur les terrasses des maisons. » Jésus veut ici encourager l'Église à confesser intrépidement la foi chrétienne en ne cachant rien au monde entier de ce qu'Il lui enseigna jadis dans un coin ignoré de la Judée et de la Galilée.

La collecte d'action de grâces est la suivante : « Maintenant que nous avons participé aux mystères de notre salut, nous vous demandons, Seigneur, d'être assistés aussi des prières de ceux dont nous avons célébré la fête. »

18 FÉVRIER.

Saint Siméon, évêque et martyr.

Selon une ancienne tradition, ce saint évêque serait le dernier rejeton de la noble race de Jessé, et le lointain parent du Sauveur. De même que Jacques, « frère du Seigneur », il prit pour épouse l'église de Jérusalem, *ut suscitaret semen fratri suo*, et couronna son extrême vieillesse par le martyre de la croix.

La fête de saint Siméon est entrée dans le calendrier romain durant le bas moyen âge, sans doute à cause de l'ancienne église qui lui était dédiée dans l'antique *Scorticlaria*, près du Tibre. Plus tard ce temple a changé de Patron titulaire et a reçu le nom, d'abord du prophète Siméon, et ensuite de sainte Marguerite de Cortone.

La messe est celle du Commun des martyrs pontifes, comme le 24 janvier, fête de saint Timothée, sauf la première lecture qui est tirée de la lettre de saint Jacques (I, 12-18). L'Apôtre nous y enseigne que l'épreuve constitue une grâce pour le chrétien, puisque elle est un moyen d'arriver à une plus splendide couronne.

22 FÉVRIER.

La Chaire de saint Pierre. — Station au Vatican.

CONFORMÉMENT à ce que nous avons observé le 18 janvier, aujourd'hui, selon l'antique tradition romaine, maintenue sans altération jusqu'au XVI^e^ siècle, l'on célébrait la fête de la Chaire romaine de saint Pierre, sans qu'Antioche eût rien à y voir. Il ne s'agit pas, en effet, d'honorer les diverses et successives résidences de l'Apôtre en différentes parties du monde; seule la Chaire vaticane s'élève comme le symbole de la primauté universelle que Pierre et ses successeurs exercent de Rome sur toute l'Église; honneur sans précédent et que la Ville éternelle revendique exclusivement pour soi.

L'origine de cette fête, déjà mentionnée en ce jour dans le Férial Philocalien de 336 : *Natale Petri de Cathedra*, est sûrement romaine; elle est pourtant omise par les Sacramentaires Gélasien et Grégorien, sans que nous arrivions à en entrevoir la raison, à moins que cela ne se doive attribuer au fait qu'elle tombe presque toujours durant le Carême. Le fait même que la *sedes ubi prius sedit sanctus Petrus*, dans le cimetière Majeur, trouva vers le V^e^ siècle une sérieuse concurrence dans la chaire de bois du Vatican, contribua à diminuer l'importance de l'antique *Sedes* de la voie Nomentane. Vers le VII^e^ siècle, des causes qui nous échappent déterminèrent en outre l'autorité ecclésiastique à limiter et même à empêcher le culte que, par l'offrande de lampes et d'encens, le peuple rendait à une chaire de tuf existant dans le cimetière Majeur. Ce fut probablement sous l'impression de semblables désordres que l'Église romaine tenta d'effacer des sacramentaires la fête du 22 février.

La tradition fut toutefois plus forte que tout édit de proscription, puisque dans l'Antiphonaire de Saint-Pierre nous trouvons la fête de la Chaire célébrée au Vatican à sa date primitive et traditionnelle, le 22 février.

La messe est la même que le 18 janvier, mais on omet la mémoire de sainte Prisque.

Voici le beau poème damasien que les anciens épigraphistes

du haut moyen âge copièrent près de la Chaire vaticane du Prince des Apôtres, qui était alors dans le baptistère :

AD FONTES
NON · HAEC · HVMANIS · OPIBVS · NON · ARTE · MAGISTRA
. . . . . .
SED · PRAESTANTE · PETRO · CVI · TRADITA · IANVA · CAELI · EST
ANTISTES · CHRISTI · COMPOSVIT · DAMASVS
VNA · PETRI · SEDES · VNVM · VERVMQVE · LAVACRVM
VINCVLA · NVLLA · TENENT · QVEM · LIQVOR · ISTE · LAVAT

Ce ne fut pas avec le secours de la puissance humaine ni d'après les suggestions de l'art,
Mais avec l'assistance de Pierre à qui fut confiée la porte du Ciel,
Que le Pontife Damase édifia ce monument.
Unique est le siège de Pierre, unique est le véritable baptême.
Celui qui se lave dans ces eaux est libéré de tout péché.

***

Aujourd'hui le Hiéronymien contient cette indication : *Romae, via Tiburtina ad Sanctum Laurentium, natale sanctae Concordiae.* Les anciens itinéraires romains indiquent sa tombe près de celle du grand Hippolyte, dont les *Actes* veulent qu'elle ait été nourrice.

23 FÉVRIER.

Saint Pierre Damien, évêque, confesseur et docteur.

Ce saint évêque d'Ostie, fils intrépide et gloire de l'Ordre de Saint-Benoît, qui, au XI^e^ siècle, — période très agitée d'antipapes, d'hérésies et de douloureux affaiblissement de l'esprit ecclésiastique, — fut comme une colonne de feu indiquant aux fidèles la voie étroite de la Croix du Christ qui mène sûrement au Ciel, passa au Seigneur le 22 février 1072. A cause de la fête de la Chaire de saint Pierre, c'est aujourd'hui seulement qu'on célèbre sa commémoration annuelle. Léon XII étendit son office — d'abord en usage seulement chez les moines Bénédictins — à l'Église universelle.

La messe est celle du Commun des docteurs, comme le 29 janvier, mais la première collecte est propre et rappelle la

renonciation de saint Pierre Damien aux insignes cardinalices et à l'évêché d'Ostie.

Prière. — « Accordez-nous, Seigneur, de suivre les enseignements et les exemples du bienheureux Pierre, votre confesseur et Pontife, afin que, méprisant les choses terrestres, nous obtenions les joies éternelles.

23 ou 24 FÉVRIER.
(Selon que l'année est bissextile ou non.)

Vigile de saint Mathias, apôtre.

CETTE vigile fut introduite au XVI^e^ siècle par saint Pie V, qui voulut égaler en tout la fête de saint Mathias à celle des autres membres du Sénat apostolique. Elle n'apparaît donc pas dans les antiques documents liturgiques de Rome, soit parce qu'elle tombe ordinairement en Carême, soit encore parce que, bien que Mathias ait été postérieurement compté au nombre des apôtres, les anciens diptyques romains lui ont plutôt réservé une place parmi les hommes apostoliques, appelés eux aussi apôtres en un sens moins rigoureux, tels Étienne et Barnabé. C'est pourquoi le nom de Mathias, même dans le Canon romain, n'est point compris dans la liste duodénaire des Apôtres (laquelle est complète du fait de la présence de saint Paul). Bien plus, dans la succession même des hommes apostoliques, Mathias n'a que la seconde place, entre le protomartyr Étienne et l'apôtre Barnabé.

La messe est celle du Commun, comme le 20 décembre, vigile de saint Thomas.

24 ou 25 FÉVRIER.

Saint Mathias, apôtre.

SA fête dut pénétrer dans le calendrier romain entre le IX^e^ et le XI^e^ siècle, car, si elle est absente des plus anciens sacramentaires romains, elle se trouve pourtant dans l'Antiphonaire de la basilique vaticane du XII^e^ siècle. La basilique de Sainte-Marie-Majeure revendique depuis neuf siècles au moins la possession de reliques de saint Mathias, dont l'image

en mosaïque fut placée par Eugène III sur la façade de ce temple. L'antiquité a laissé périr presque entièrement l'histoire de cet Apôtre, dont Clément d'Alexandrie nous a transmis cette belle maxime : il faut épuiser le corps par la mortification l'assujétissant à l'esprit de Jésus Crucifié.

La messe, sauf les lectures et les collectes, emprunte ses textes (antiennes et répons) à d'autres fêtes d'Apôtres.

L'introït est comme le 30 novembre, jour de saint André.

Dans la prière, on rappelle le mode admirable de l'élection de saint Mathias à l'apostolat, et l'on conjure la divine clémence, par cette miséricorde en vertu de laquelle elle éleva le saint à une dignité aussi sublime, de bien vouloir user de pitié aussi envers nous. « O Dieu qui associâtes le bienheureux Mathias au collège de vos Apôtres; faites, par son intercession, que nous expérimentions toujours les effets de votre amour pour nous. Par notre Seigneur. »

La lecture des Actes des Apôtres (I, 15-26) concerne l'élection de Mathias, destiné à occuper la place du traître Judas; il faut observer que Mathias tient seulement le second rang parmi les candidats présentés par l'assemblée des fidèles aux Apôtres. Et pourtant, l'Esprit Saint écarte la candidature de Joseph le Juste et choisit au contraire saint Mathias, comme pour insinuer que ses complaisances sont pour les humbles, pour ceux que les hommes apprécient moins, et qui correspondent avec d'autant plus de souplesse et de docilité à l'impulsion de la grâce qu'ils paraissent plus faibles.

Le répons-graduel est le même que celui de la fête de saint Thomas.

On omet le verset alléluiatique, et l'on récite à sa place le psaume-trait (XX, 3-4), comme le jour de saint Timothée, le 24 janvier.

Aujourd'hui la lecture évangélique (MATTH., XI, 25-30) met bien en relief le mérite de Mathias, l'opposant à celui dont il prit la place. Celui-ci était un économe habile, prudent selon le siècle et ayant été élevé à la dignité de l'apostolat; tout laissait croire qu'il aurait eu un splendide avenir. Mathias ne se distinguait point, alors, de la foule des disciples de Jésus,

et rien ne faisait présager la possibilité de son sort futur. Et pourtant, malgré l'apparence extérieure et le jugement des hommes, Judas, au témoignage même du Sauveur, était déjà un démon, réprouvé pour sa maligne obstination, tandis que Mathias, le prosélyte obscur et oublié, était déjà inscrit dans le ciel au catalogue des douze Apôtres et des douze pierres fondamentales de l'Église.

Le verset de l'offertoire est tiré du psaume 44 : « Vous les établirez princes sur toute la terre; je rappellerai, Seigneur, le souvenir de votre nom pour toujours. »

La prière sur l'oblation, avant de commencer l'anaphore, est la suivante : « Que la prière de votre saint apôtre Mathias accompagne, Seigneur, l'hostie que nous vous consacrons aujourd'hui; et que le mérite de cette prière nous purifie et nous défende. » Dans certains sacramentaires, nous trouvons la collecte suivante : *Deus, qui proditoris apostatae ruinam, ne Apostolorum tuorum numerus sacratus perfectione careret, beati Matthiae electione supplesti; praesentia munera sanctifica, et per ea nos gratiae tuae virtute confirma.*

La préface est celle des Apôtres, comme le jour de saint Thomas. Les sacramentaires nous donnent ce texte : ... *aeterne Deus : et te laudare mirabilem Deum in beatis Apostolis tuis, in quibus glorificatus es vehementer; per quos Unigeniti tui sacrum Corpus colligis, et in quibus Ecclesiae tuae fundamenta constituis. Unde poscimus clementiam tuam, piissime, omnipotens Deus, ut intercessione beati Apostoli tui Matthiae cuius passionis triumphum solemniter celebramus, mereamur a peccatorum nostrorum nexibus solvi, et aeternae vitae felicitati reddi, atque Sanctorum tuorum coetibus connumerari. Per Quem.*

Le verset pour la communion est le suivant (MATTH., XIX, 28) : « Vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. »

Le mérite des saints Apôtres n'est pas tant d'avoir tout abandonné, ce qu'ont fait aussi, selon l'observation de saint Jérôme, les philosophes cyniques, mais d'avoir suivi le Christ, ce qui est propre à ceux-là seulement qui ont une grande foi.

Après la communion, on récite la collecte suivante : « Dieu tout-puissant, par l'intercession de votre bienheureux apôtre

Mathias, faites que le Sacrement que nous avons reçu nous obtienne pardon et réconciliation. » Les sacramentaires assignent en outre la suivante *Oratio super populum. — Percipiat, Domine, quaesumus, populus tuus, intercedente beato Mathia Apostolo tuo misericordiam quam deposcit, et quam precatur humiliter, indulgentiam consequatur et pacem.*

Quand Mathias insinuait si énergiquement la nécessité d'assujétir le corps à l'âme, il devait avoir bien vivante devant lui l'image de Jésus Crucifié. En effet, aucun autre argument n'est aussi efficace pour nous convaincre de la nécessité de la mortification chrétienne, que la pensée que le Christ lui-même, avant d'entrer dans sa gloire, *oportuit pati*, jusqu'à devenir l'Homme des douleurs.

FLORILÈGE EUCHOLOGIQUE

Polycarpi super rogum praecatio.

Polycarpi ep. Smyrn. et Mart. († 155) *praecatio, dum super rogum ignem sustineret. — Domine, Deus omnipotens, Pater dilecti ac benedicti Filii tui Iesu Christi, per quem tui notitiam accepimus ; Deus angelorum et virtutum, ac universae creaturae totiusque generis iustorum in conspectu tuo viventium ; benedico tibi, quoniam me hac die atque hac hora dignatus es, ut partem acciperem in numero Martyrum tuorum in calice Christi tui, ad resurrectionem in vitam aeternam animae et corporis, in incorruptione per Spiritum Sanctum. Inter quos utinam suscipiar hodie coram te in sacrificio pingui et accepto, quemadmodum praeparasti et mihi praemonstrasti et nunc adimplevisti, Deus mendacii nescius et verax. Quapropter de omnibus laudo te, benedico tibi, glorifico te, cum sempiterno et caelesti Iesu Christo, dilecto Filio tuo, cum quo tibi et Spiritui Sancto gloria et nunc et in futura saecula. Amen.*

Prière de Polycarpe, évêque de Smyrne et martyr († 155) tandis que sur son bûcher il attendait les flammes. — Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ votre Fils bien-aimé et béni, par qui nous avons appris à vous connaître ; Dieu des Anges et des Vertus, et de toute créature, et de toute la race des justes vivant en votre présence ; je vous bénis, parce que en ce jour et à cette heure vous avez daigné permettre que j'aie part, au nombre de vos Martyrs, au calice de votre Christ pour la résurrection à la vie éternelle de l'âme et du corps rendus incorruptibles par le Saint-Esprit. Puissé-je avec eux être reçu aujourd'hui en votre présence comme un sacrifice généreux et agréable, ainsi que vous me l'avez préparé, montré et que vous l'accomplissez maintenant, ô Dieu qui ne savez mentir, Dieu vrai. Aussi de tout cela je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie avec Jésus-Christ éternel et divin, votre Fils bien-aimé, avec Lui et avec le Saint-Esprit gloire à Vous maintenant et dans les siècles futurs. Amen.

Cf. Martyrium Polycarpi, *Patrol. Graec.* (Migne), V. col. 1039-1040.

Ad Deiparam Virginem, in festo Purificationis.

Χαῖρε κεχαριτωμένη — *Ave gratia plena* — θεοτόκε παρθένε — *Dei Genitrix Virgo* — ἐκ σοῦ γὰρ ἀνέτειλεν — *ex te enim ortus est* — ὁ ἥλιος τῆς δικαιοσύνης — *Sol iustitiae* — φωτίζων τοὺς ἐν σκότει — *illuminans qui in tenebris sunt.* — Εὐφραίνου καὶ σὺ — *Laetare et*

iu — πρεσβῦτα δίκαιε — *senior iuste* — δεχόμενε ἐν ὠλέναις — *suscipiens in ulnis* — τὸν ἐλευθερώτην — *liberatorem* — τῶν ψυχῶν ἡμῶν — *animarum nostrarum* — χαριζόμενον ἡμῖν — *donantem nobis (gratiam)* — καὶ τὴν ἀνάστασιν — *et resurrectionem.*

Ex Antiphonario Romano. P. L. LXXVIII, col. 653. — Le texte est bilingue, à cause de la double nationalité de la population de Rome dans le haut moyen âge.

Hymnus ad extremam unctionem.

Christe, caelestis medicina Patris,
Verus humanae medicus salutis,

Pro fidae plebis precibus potenter
Pande favorem.

Hos et infirmos tibi supplicamus

Quos nocens pestis valetudo quassat,
Ut pius morbis releves iacentes,
Queis quatiuntur.

Qui potestate manifestus extans,
Mox Petrisocrum febribus iacentem,
Reguli prolem puerumque salvans
Centurionis,

Corpus a morbis, animamque salva;

Vulnerum quassis adhibe medelam,
Ne sine fructu cruciatus urat
Corpora nostra.

Ferto languenti populo vigorem,

Effiue largam populo salutem,
Pristinis more solito reformans
Viribus aegros.

Iam Deus nostros, miserato fletus,

Pro quibus te nunc petimus medere,
Ut tuam omnis recubans medelam,
Sentiat aeger.

Omnis impulsus perimens recedat

Omnis incursus crucians liquescat;
Vigor optatae foveat salutis
Membra dolentes.

O Christ, remède du Père céleste,
Véritable médecin qui sauvez les hommes,
Aux prières du peuple fidèle [santes.
Accordez vos faveurs toutes-puis-

Nous vous supplions aussi pour ces infirmes,
Brisés par les accès d'un mal cruel,
Que votre bonté les relève guéris
Des maux qui les éprouvent.

Vous avez manifesté votre pouvoir,
Guéri de sa fièvre la belle-mère de
Sauvé le fils de l'officier royal, [Pierre,
Le serviteur du centurion.

Délivrez de leurs maladies le corps et l'âme,
Portez remède aux blessures,
De peur que la douleur consume
Nos corps, sans fruit aucun.

Rendez la vigueur au peuple des malades,
Généreusement donnez-lui la santé;
Rétablissez, comme vous savez faire,
L'infirme en sa force première.

Ayez enfin, mon Dieu, pitié de nos larmes, [prions :
Guérissez ceux pour qui nous vous
Que tous ces malades couchés
Se sentent soulagés par vous.

Éloignez les accès qui menacent leur [vie,
Résolvez les crises qui les torturent;
Que la sève de la santé désirée
Ranime leurs membres souffrants.

Quo per illata mala dum teruntur,
Eruditorum numero decori,

Compotes intrent sociante fructu
Regna polorum.

Atteints et broyés par le mal,
Qu'ils soient de ceux que la douleur instruit,
Pour avoir part à leur récompense
Au royaume des cieux.

Gloria Patri Genitaeque Proli
Et tibi compar utriusque semper
Spiritus, almae deitati soli

Sydera clament.

Gloire au Père, au Fils qu'il engendre,
A vous aussi, leur égal à tous deux,
Esprit Saint, à l'unique et puissante divinité
Que tel soit le chant des cieux. Amen !

Sur les titres attribués au Sauveur.

Spes, via, vita, salus, ratio, sapientia, lumen,
Iudex, porta, gigas, rex, gemma, propheta, sacerdos,
Messias, Sabaoth, Rabbi, Sponsus, mediator,
Virga, columba, manus, petra, Filius, Emmanuelque,
Vinea, pastor, ovis, pax, radix, vitis, oliva,
Fons, paries, agnus, vitulus, leo, propitiator,
Verbum, homo, rete, lapis, domus, omnia, Christus Iesus.

(Cf. Damasi, *Epigramm.*, Edit. Ihm. Leipzig, 1895, pp. 68-69, nº 67.)

Le saint Nom de Jésus.

I *n rebus tantis trina coniunctio*
mund I
E *rigit humanum sensum laudare*
venust E
S *ola salus nobis et mundi summa*
potesta S
V *enit peccati nodum dissolvere*
fruct U
S *umma salus cunctis nituit per*
saecula terri S

L'univers, avec l'harmonie de ses trois règnes,
Élève les sens de l'homme et le porte à la belle louange.
Notre unique salut, le souverain Seigneur du monde
Est venu rompre par ses mérites les liens du péché
Le salut s'est levé pour toute la terre, souverain, éternel.

(*Op. cit.*, nº 64, p. 67.)

A la Vierge des Douleurs.

O Virgo purissima, mater Christi tui ; gladius pertransivit sanctissimam animam tuam, quum crucifixum voluntarie Filium et Deum tuum adspiceres. Quem ne cesses, o Benedicta, rogare, ut nobis hoc ieiunii tempore peccatorum indulgentiam largiatur.

O Vierge très pure, mère de ton Christ ; le glaive a transpercé ta très sainte âme quand tu contemplais ton Fils et ton Dieu volontairement crucifié. O Bénie, ne cesse pas de le prier afin qu'il nous accorde le pardon de nos péchés en ce temps de jeûne.

Cum te, o Fili, ineffabili modo peperi, dolores partus effugi; nunc autem tota doloribus repleta sum. Video enim te tamquam malefactorem in ligno suspensum, qui terram absque ullo fulcimento suspendisti. Ita super omnia castissima Mater illacrimans loquebatur.

« Lorsque je te mis au monde, ô mon Fils, d'une manière ineffable, j'échappai aux douleurs de l'enfantement; maintenant je suis toute baignée de douleurs. Car je te vois suspendu au bois comme un malfaiteur, toi qui as suspendu la terre sans aucun appui dans l'espace. » Ainsi parlait, toute en larmes, la Mère très chaste.

(Ex Canon. Graec. fer. VI hebdom. mediae et hebdom. Passion.)

TABLE DES MATIÈRES

L'ÉGLISE TRIOMPHANTE

Pages

CHAPITRE Ier. — Les *Natalitia Martyrum* dans l'ancienne tradition liturgique de Rome 7

CHAP. II. — De l'efficace du cycle liturgique annuel pour l'éducation de la piété populaire 51

Sanctae Romanae Ecclesiae Feriale 67

LES FÊTES DES SAINTS DURANT LE CYCLE DE NOËL

FÊTES DE NOVEMBRE.

29 novembre. — Saint Saturnin, martyr 75

Dans la nuit qui précède le 30 novembre. — Messe vigiliale de saint André, apôtre 80

30 novembre. — Saint André, apôtre 87

FÊTES DE DÉCEMBRE.

2 décembre. — Sainte Vibiane, vierge et martyre 92

3 décembre. — Saint François Xavier, confesseur 95

4 décembre. — Sainte Barbe, vierge et martyre 98

Le même jour. — Saint Pierre « le Chrysologue », évêque, confesseur et docteur de l'Église 102

5 décembre. — Saint Sabbas, abbé 106

6 décembre. — Saint Nicolas, évêque et confesseur . . . 110

7 décembre. — Saint Ambroise, évêque, confesseur et docteur de l'Église 114

Le même jour. — Vigile de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie 117

8 décembre. — L'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie 120

10 décembre. — La commémoraison de saint Melchiade, pape 128
11 décembre. — Saint Damase, pape et confesseur . . . 130
13 décembre. — Sainte Lucie, vierge et martyre 134
15 décembre. — Octave de l'Immaculée Conception. . . 138
16 décembre. — Saint Eusèbe, évêque. 138
Dans la nuit après le 20 décembre. — Vigile de saint Thomas, apôtre, dans l'Oratoire vatican. 142
21 décembre. — Saint Thomas, apôtre. 144
25 décembre. — Sainte Eugénie, vierge et martyre . . . 149
31 décembre. — Synaxe dans le cimetière des Jordani. . 149

FÊTES DE JANVIER.

Fête du saint Nom de Jésus 150
5 janvier. — Saint Télesphore, pape et martyr. 154
10 janvier. — Saint Melchiade, pape 155
11 janvier. — Saint Hygin, pape et martyr 155
Dimanche dans l'octave de l'Épiphanie. — La solennité de la sainte Famille de Nazareth, Jésus, Marie et Joseph 157
14 janvier. — Saint Félix, prêtre et martyr 165
Le même jour. — Saint Hilaire, évêque, confesseur et docteur de l'Église 167
15 janvier. — Saint Paul, premier ermite 168
16 janvier. — Saint Marcel, pape et martyr 172
17 janvier. — Saint Antoine, abbé 176
18 janvier. — Sainte Prisque, vierge et martyre 177
Le même jour. — Chaire de saint Pierre, alors que, pour la première fois, il fixa son siège à Rome 179
19 janvier. — Les saints martyrs Maris, Marthe, Audifax et Abachum 186
Le même jour. — Saint Canut, roi et martyr. 189
20 janvier. — Les saints Fabien, pape, et Sébastien, martyrs 192
21 janvier. — Sainte Agnès, vierge et martyre 197
22 janvier. — Les saints Vincent et Anastase, martyrs. . 205
23 janvier. — Sainte Émérentienne, vierge et martyre. . 209
Le même jour. — Saint Raymond de Pennafort, confesseur 210
24 janvier. — Saint Timothée, évêque et martyr 212

25 janvier. — La Translation de saint Paul, apôtre . . . 214
26 janvier. — Saint Polycarpe, évêque et martyr 220
27 janvier. — Saint Jean Chrysostome, évêque, confesseur et docteur de l'Église 222
28 janvier. — La Nativité de sainte Agnès 225
29 janvier. — Saint François de Sales, évêque, confesseur et docteur de l'Église 228
30 janvier. — Sainte Martine 229
31 janvier. — Les saints martyrs Cyr et Jean 230
Le même jour. — Saint Pierre Nolasque, confesseur. . . 232

FÊTES DE FÉVRIER.

1er février. — Saint Ignace, évêque d'Antioche et martyr 233
2 février. — Purification de la Bienheureuse Vierge Marie. 237
— Bénédiction des cierges 240
A la Messe 244
3 février. — Saint Blaise, évêque et martyr 248
4 février. — Saint André Corsini, évêque et confesseur . 249
Le même jour. — Saint Eutychius, martyr *in Catacumbis*. 250
5 février. — Sainte Agathe, vierge et martyre 252
6 février. — Sainte Dorothée, vierge et martyre 257
Le même jour. — Saint Tite, évêque et confesseur . . . 257
7 février. — Saint Romuald, abbé. 259
8 février. — Saint Jean de Matha, confesseur 260
9 février. — Saint Apollonie, vierge et martyre 261
Le même jour. — Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, docteur de l'Église 261
10 février. — Sainte Scholastique, vierge. 264
Le même jour. — Sainte Sotère, vierge et martyre. . . . 266
11 février. — Apparition de la Bienheureuse et Immaculée Vierge Marie 267
12 février. — Les sept saints Fondateurs de l'Ordre des Servites de la Bienheureuse Vierge Marie. 270
14 février. — Saint Valentin, prêtre et martyr 273
15 février. — Saints Faustin et Jovite, martyrs. 275
18 février. — Saint Siméon, évêque et martyr 278
22 février. — La Chaire de saint Pierre 279

23 février. — Saint Pierre Damien, évêque, confesseur et docteur de l'Église 280
23 ou 24 février. — Vigile de saint Mathias, apôtre . . . 281
24 ou 25 février. — Saint Mathias, apôtre 281

FLORILÈGE EUCHOLOGIQUE.

Polycarpi super rogum praecatio 285
Ad Deiparam Virginem, in festo Purificationis 285
Hymnus ad extremam unctionem 286
Sur les titres attribués au Sauveur 287
Le saint Nom de Jésus 287
A la Vierge des Douleurs 287

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

LIBER SACRAMENTORUM. Notes historiques et liturgiques sur le Missel Romain, par le cardinal SCHUSTER, O. S. B., archevêque de Milan. L'ouvrage complet comprendra sept ou huit volumes contenant 300 à 350 pages et 13 illustrations en hors-texte.

TOME I : *La Sainte Liturgie.* Notions générales.

TOME II : *Inauguration du Royaume Messianique* (La Liturgie de l'Avent à la Septuagésime).

TOME III : *La Nouvelle Alliance par le Sang du Rédempteur* (De la Septuagésime à Pâques).

TOME IV : *Le Baptême dans l'Esprit et dans le Feu* (La Liturgie durant le Cycle Pascal).

TOME V : *Les Noces éternelles de l'Agneau* (La Liturgie du Dimanche de la Trinité à l'Avent.)

Le tome V termine le *Propre du Temps.*

TOME VI : *L'Église Triomphante* (La Fête des Saints durant le Cycle de la Nativité.

ŒUVRES DE RUYSBROECK L'ADMIRABLE, traduction du flamand par les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Paul d'Oosterhout.

TOME I : *Le miroir du Salut éternel. Le livre des Sept Clôtures. Les sept degrés de l'échelle d'Amour spirituel.* Troisième édition, revue et corrigée.

TOME II : *Le livre du Royaume des Amants de Dieu. Le livre de la plus Haute Vérité.* Deuxième édition, revue et corrigée.

TOME III : *L'ornement des Noces spirituelles.* Deuxième édition, revue et corrigée, avec introduction et notes.

TOME IV : *Le livre du Tabernacle spirituel.* Première partie. Un vol. in-12 avec introduction et notes.

TOME V : *Le livre du Tabernacle spirituel.* Deuxième partie. Un vol. in-12 avec introduction et notes.

TOME VI : *Les douze béguines. Les quatre tentations.* En préparation.

LES CINQ LIVRES DE SALOMON, par E. TOBAC, professeur à l'Université de Louvain. Un vol. in-12.

143.43